

BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 10101 348 8


No
THE TRVSTEES OF THE PVBLIC LIBRARY
LVX
OMNIVM
CIVIVM
MDCCCLII
MDCCC LXXVIII
OF THE CITY OF BOSTON
1852 1878

Ab: Bazin.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE
ANCIENNE.

TOME QUATRIEME.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE ANCIENNE
DE MONSIEUR ROLLIN,

PAR

M. L'ABBÉ TAILHIÉ, *Prêtre.*

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée, & augmentée d'une Table Géographique par l'Auteur.

Avec les Figures & Indices nécessaires.

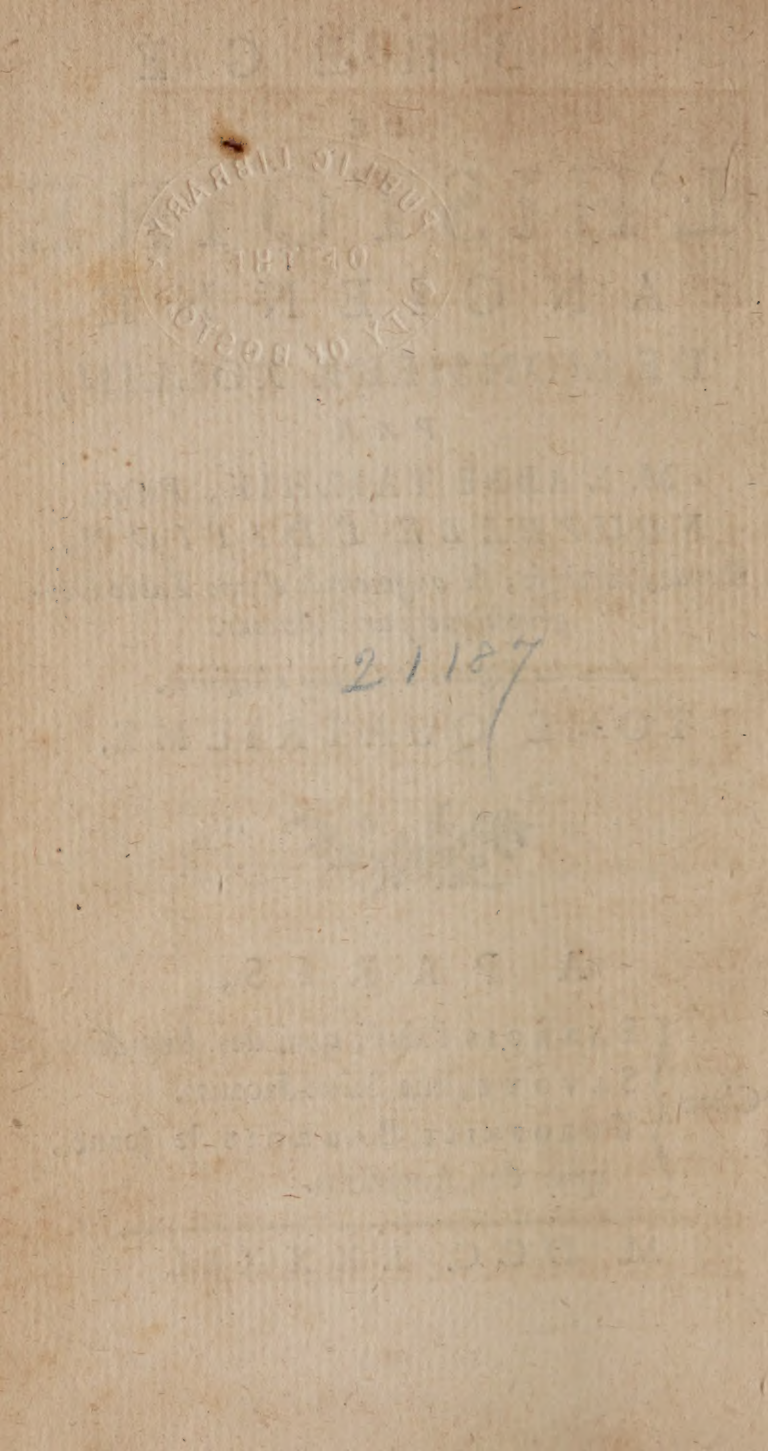
TOME QUATRIEME.



A PARIS,

Chez { BARROIS l'aîné, quai des Augustins
SAVOYE, rue Saint-Jacques.
THÉOPHILE BARROIS le jeune, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXII.


21187



ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE ANCIENNE.
LIVRE SEIZIEME.

L'HISTOIRE des Successeurs d'Alexandre, dont il me reste à parler dans cet ouvrage, renferme l'espace de deux cents quatre-vingt-treize années, depuis la mort d'Alexandre & le commencement du regne de Ptolémée, fils de Lagus, en Egypte, jusqu'à la mort de Cléopatre, où l'Egypte devint, sous l'Empereur Auguste, une province de l'Empire Romain.

Cette Hiſtoire va préſenter à nos yeux tous les crimes qu'une ambition effrénée entraîne ordinairement après elle : jalouſie, mauvaiſe foi, trahiſon, ingratitude, abus criant du ſouverain pouvoir, cruauté, impiété ; en un mot, l'oubli de tous les ſentiments naturels de probité & d'honneur, & le violement de toutes les loix divines & humaines. Qu'il eſt diſgracieux pour un Ecrivain, de n'avoir plus à montrer la nature humaine que par des endroits qui la déshonorent, & qui ne peuvent cauſer qu'un fonds de dégoût au Lecteur & exciter ſon indignation! Quel moyen en effet de répandre de l'agrément dans une narration qui n'offre qu'une infinité de vices & de forfaits ; & qui met dans la néceſſité de développer avec ſoin,

& en détail, les actions & les caracteres d'hommes qui ne ſont nés que pour le malheur du genre humain, & dont la poſtérité devroit ignorer juſqu'au nom ! Le Lecteur ſent aſſez la difficulté qu'il y a de lui rendre agréable & amuſante la lecture d'une Hiſtoire ſi remplie de crimes & d'horreurs monſtrueuſes.

CHAPITRE I.

CE chapitre renferme les diſputes & les guerres entre les généraux d'Alexandre, depuis la mort de ce Prince juſqu'à la bataille d'Ipſus en Phrygie, qui décida de leur ſort. Cet eſpace eſt de vingt-trois ans, qui ſont les vingt-trois premieres années de Ptolémée Soter, fils de Lagus; depuis l'an du monde 3681, juſqu'à l'an 3704.

ARTICLE I.

Troubles qui ſuivirent la mort d'Alexandre.

Nous avons vu combien, à la premiere nouvelle qui ſe répandit de la mort d'Alexandre, il s'excita de mouvements & de troubles dans l'armée. Quand ces premiers ſentimens de triſteſſe & d'alarmes eurent fait place à la réflexion, on ſongea ſérieuſement à donner un ſucceſſeur à Alexandre; & en effet l'unique remede à tant de maux étoit de choiſir quelqu'un capable de remplir une place ſi éminente, de porter un ſi grand poids, de maintenir partout l'ordre & la paix. Mais il étoit écrit que le royaume d'Alexandre après ſa mort ſeroit partagé, qu'il ſeroit déchiré & qu'il ne paſſeroit point, comme c'eſt la coutume, à un de ſes deſcendans (*a*).

Cependant après beaucoup d'agitations & de troubles, les principaux officiers s'étant abouchés, dans une conférence dont on étoit convenu, il fut ar-

(1) Regnum ejus lacerabitur. . . . regnum ejus conteretur, ſed non in poſteros ejus. *Dan.* 11. 4.

rêté d'un commun consentement, qu'Aridée frere bâtard d'Alexandre seroit Roi. On convint dans la même assemblée, que si Roxane qui étoit grosse de six ou huit mois, avoit un fils, il seroit joint à Aridée, & mis sur le trône avec lui. Perdiccas, à qui Alexandre en mourant avoit laissé son anneau, fut chargé de la personne du Prince, comme une espece de tuteur, & fut établi régent du royaume. Peu de temps après, Roxane accoucha d'un fils qu'on appella Alexandre, & il fut reconnu pour Roi. Mais l'un & l'autre n'en avoient que le nom: l'autorité étoit toute entiere entre les mains des grands Seigneurs & des généraux, qui avoient partagé entr'eux les provinces, ou plutôt avoient confirmé le partage qu'en avoit fait Alexandre, lorsqu'il se vit près de mourir.

Aridée choisi pour Roi.

Perdiccas établi tuteur.

Diod. l. 18. p. 587. 588. Justin. l. 13. c. 4. Q. Curt. lib. 10. c. 10.

Ce partage n'étoit que l'ouvrage des hommes, & il ne sera pas de longue durée. Celui qui dispose de tous les Empires, & qui est le seul Roi des siecles, en avoit fait un autre: il avoit assigné à chacun sa portion, & en avoit marqué l'étendue & les bornes. Il n'y aura que cette disposition qui subsistera. Le partage arrêté dans l'assemblée fut la source de bien des divisions & des guerres,

comme la ſuite nous le fera connoître.

Nous avons déjà remarqué comme Syſigambis, ſe voyant ſans reſſource par la mort d'Alexandre, ſe laiſſa mourir de faim. La mort de cette Princeſſe fut ſuivie de près de celle de ſes deux petites filles, Statira veuve d'Alexandre, & Dripétis veuve d'Epheſtion. Roxane, qui appréhendoit que Statira ne ſe trouvât enceinte d'Alexandre auſſi bien qu'elle, engagea les deux ſœurs à la venir voir, & elle s'en défit ſecrètement par le ſecours de Perdiccas, ſeul confident d'un ſi noir attentat.

An. M. 3681. Av. J. C. 323. *Diod. l.* 18. *p.* 591. 592.

Il eſt temps d'entrer dans le détail des actions des ſucceſſeurs d'Alexandre. La nouvelle de la mort de ce Prince étant arrivée à Athenes, y avoit excité de grandes rumeurs & cauſé une joie preſque univerſelle. Le peuple, qui depuis long-temps portoit avec peine le joug que la Macédoine avoit impoſé à la Grece, ne parloit que de liberté, ne reſpiroit que guerre, & ſe livroit ſans meſure aux emportements d'une joie folle & exceſſive. Phocion, qui étoit d'un caractere ſage & modéré, & qui craignoit que la nouvelle ne ſe trouvât pas véritable, tâchoit de calmer les eſprits & d'arrêter ces ſaillies fougueuſes qui ne laiſ-

ſoient point de lieu à la réflexion & au conſeil. Ses remontrances furent inutiles. La guerre fut réſolue, & il fut arrêté qu'on députeroit vers tous les peuples de la Grece, pour les exhorter à entrer dans la ligue. Cette guerre fut appellée *la guerre lamiaque*, du nom de la ville de Lamia, où Antipater fut défait dans un premier combat par les Grecs unis enſemble pour la liberté de la Grece, à la réſerve des Thébains.

Révolte des Grecs.

Demoſthene, qui étoit alors en exil à Mégare, mais qui dans ſon malheur conſervoit toujours un zele vif & ardent pour les intérêts de ſa patrie & pour la défenſe de la liberté commune, ſe joignit aux Ambaſſadeurs d'Athenes, & les ayant merveilleuſement ſecondés par la force de ſon éloquence, il engagea dans la ligue Sicyone, Argos, Corinthe, & les autres villes du Péloponneſe. Le peuple d'Athenes admirant un zele ſi généreux, fit ſur le champ un décret pour le rappeller de ſon exil. On lui envoya à Egine une galere à trois rangs de rames. Quand il fut entré au port de Pirée, tous les citoyens ſortirent en foule pour aller au-devant de cet illuſtre exilé, & le reçurent avec toutes les démonſtrations poſſibles d'affection & de joie, & en

Rappel de Démoſthene. *Plut. in Démoſt. p.* 858. *Juſtin. l.* 13. *c.* 5.

même temps de repentir de l'injure qu'on lui avoit faite.

Diod. l. 18. p. 594. 599. La plupart des anciens redoutoient extrêmement les suites d'une guerre où il leur paroissoit qu'on s'étoit engagé avec trop de précipitation, & sans en avoir examiné les conséquences avec toute l'attention & toute la maturité que demandoit une entreprise de cette importance. Mais les orateurs, qui trouvoient leur avantage dans les troubles publics, & à qui, comme disoit Philippe, la guerre tenoit lieu de paix, & la paix de guerre, entraînoient le peuple dans leurs sentiments par une éloquence flatteuse, qui ne lui montroit dans l'avenir que victoires & triomphes. On leva donc une armée considérable, & l'on équipa une flotte très nombreuse.

Expédition d'Antipater dans la Grece.

Antipater, pendant tous les mouvements qu'il avoit su qu'on se donnoit dans la Grece, ne s'étoit pas endormi, & avoit envoyé en Phrygie vers Léonat, & en Cilicie vers Cratere, pour les presser de venir à son secours. En les attendant, il se mit en marche avec treize mille Macédoniens seulement & six cents chevaux. Il s'avança vers la Thessalie, suivi de sa flotte qui rangeoit les côtes de la

Il est vaincu

mer. Comme l'armée des Athéniens &

des alliés étoit beaucoup plus nombreuſe que celle de Macédoine ; Antipater n'en put ſoutenir le choc & fut vaincu dans une premiere bataille. N'oſant en haſarder une ſeconde, & ne pouvant ſe retirer en sûreté dans la Macédoine, il ſe renferma dans Lamia petite ville de Theſſalie, pour attendre le ſecours qui lui devoit venir d'Aſie, & s'y fortifia. Léoſthene général Athénien, en forma le ſiege. L'attaque de Lamia fut fort vive, & la réſiſtance non moins vigoureuſe.

dans un premier combat.

Cependant Léonat s'étoit mis en marche, & lorſqu'il fut arrivé auprès de Lamia, il alla droit à l'ennemi avec vingt mille hommes d'infanterie & deux mille cinq cents chevaux. L'armée des alliés étoit compoſée de vingt-deux mille hommes de pied, & de trois mille cinq cents chevaux. L'action fut très vive. Léonat, couvert de bleſſures tomba mort ſur le champ de bataille, & fut emporté par les ſiens dans le camp. Les Grecs ayant enlevé leurs morts, érigerent un trophée & ſe retirerent.

An. M. 3682. Av. J.C. 322.

On ne parloit à Athenes que des glorieux exploits de Léoſthene, qui ne ſurvécut pas long-temps à ſa gloire. Toute la ville étoit dans la joie & ne ceſſoit de célébrer des fêtes, & d'offrir des ſacrifi-

Plut. in Phoc. p. 752.

ces pour remercier les Dieux de tous les avantages qu'elle remportoit. Antipater fut obligé de se rendre par capitulation, & il paroît que Léosthene exigea de lui qu'il se rendît à discrétion. Ce dernier mourut quelques jours après de la blessure qu'il avoit reçue au siege. Antipater étant sorti de Lamia se joignit au débris de l'armée de Léonat, & prit le commandement des troupes. Enfin Cratere, qu'on attendoit depuis long-temps, arriva en Thessalie, & s'arrêta près du fleuve Pénée. Il céda le commandement à Antipater, & voulut bien servir sous lui. Il se donna une bataille assez considérable près de Cranon, où les Grecs furent battus ; de maniere néanmoins qu'ils ne perdirent pas beaucoup de monde dans cette défaite.

Diod. l. 18. p. 599.

Les Grecs sont vaincus.

Le lendemain de la bataille, Antiphile & Ménon, les deux généraux Grecs, envoyerent des députés à Antipater pour lui faire des propositions d'accommodement. Antipater répondit qu'il vouloit traiter sépatément avec chacune des villes, comptant qu'il en viendroit à bout plus facilement ; & il ne se trompa pas. En effet, il ne se fut pas plutôt présenté devant les villes des alliés, qu'ils se débanderent & abandonnerent lâchement

la liberté ; chacun ne ſongeant qu'à ſon accommodement particulier.

Antipater profitant de cette diſpoſition, marcha incontinent avec ſon armée vers Athenes qui ſe trouvoit abandonnée de tous ſes alliés, & par conſéquent hors d'état de ſe défendre contre un ennemi puiſſant & victorieux. Avant qu'il y entrât, Démoſthene & tous ceux de ſon parti, qu'on pouvoit regarder comme les derniers des Athéniens, & comme les défenſeurs d'une liberté mourante, ſortirent de la ville : & le peuple pour ſe décharger ſur eux du reproche de lui avoir déclaré la guerre, & pour gagner ſes bonnes graces, les condamna à mort ſur le décret que Démade en dreſſa. Le lecteur n'a pas oublié que c'eſt le même peuple qui venoit de rappeller Démoſthene par un décret ſi honorable, & de le recevoir en triomphe.

Antipater ſe rend maître d'Athenes. *Plut. in Phoc. p.* 753-754.

Par un ſecond décret le même Démade fit ordonner qu'on enverroit à Antipater, qui étoit pour lors à Thebes, des Ambaſſadeurs, avec des pleins pouvoirs pour traiter avec lui de la paix. Le vainqueur déclara qu'il falloit que les Athéniens s'en remiſſent entièrement à lui ; comme lui-même, lorſqu'il fut aſſiégé dans la ville de Lamia, s'étoit entière-

ment remis de la capitulation à Léosthene leur général.

Phocion alla rapporter cette réponse à Athenes, qui fut obligée d'accepter la condition, quelque dure qu'elle fût. Il s'en retourna donc à Thebes avec les autres Ambassadeurs. Après qu'il eut parlé, Antipater leur fit cette réponse : « qu'il étoit prêt à faire amitié & alliance avec les Athéniens, à ces conditions : qu'ils lui livreroient Démosthene & Hypéride; qu'ils rétabliroient le gouvernement sur l'ancien pied où les charges étoient données aux riches; qu'ils recevroient garnison dans le port de Munychia; qu'ils paieroient tous les frais de la guerre, & outre cela une grosse amende dont on conviendroit ».

Tous ces Ambassadeurs étoient fort contents de ces conditions qu'ils regardoient comme fort douces, vu l'état où ils se trouvoient. Xénocrate seul en jugea autrement. *Elles sont douces*, dit-il, *pour des esclaves, mais très dures pour des hommes libres.* Les Athéniens furent donc obligés de recevoir dans Munychia la garnison Macédonienne, qui se comporta fort modérément, & ne fit aucun tort aux habitants. Antipater

fit

fit tomber tout le poids de ſa colere ſur Démoſthene, Hypéride, & quelques autres Athéniens qui les avoient ſuivis. Quand il ſut qu'ils s'étoient dérobés à ſa vengeance par la fuite, il envoya après eux des gens pour les reprendre. On lui renvoya Hypéride, Ariſtonicus de Marathon & Himéré, frere de Démétrius de Phalere. Antipater les fit tous mourir : on dit même qu'il fit couper la langue à Hypéride. Pour Démoſthene, qui s'étoit retiré dans l'île de Calaurie, il avala du poiſon qu'il portoit toujours ſur lui, & expira au pied de l'autel du temple de Neptune, où il s'étoit réfugié.

Plut. in Démoſt. p. 859. 862.

Fuite & mort de Démoſthene.

Peu de temps après, les Athéniens pour lui marquer leur eſtime & leur reconnoiſſance, lui firent ériger une ſtatue de bronze, & ordonnérent par un décret que d'âge en âge l'aîné de ſa famille ſeroit nourri dans le Prytanée aux dépens du public. Et au bas de la ſtatue ils firent graver cette inſcription qui étoit conçue en deux vers élégiaques: *Démoſthene, ſi tu avois eu autant de force que de bon ſens, jamais Mars le Macédonien n'auroit triomphé de la Grece.*

Du reſte Antipater gouverna avec beaucoup de juſtice & de douceur les Athéniens, pourvut des premieres char-

Diod. l. 18. p. 602.

ges & des principaux emplois, ceux qui lui parurent les plus honnêtes gens & les plus vertueux. Après une campagne si glorieuse, le vainqueur reprit la route de Macédoine, pour y faire la cérémonie du mariage de Phila sa fille avec Cratere. Cette fête se passa avec la pompe la plus auguste & la plus brillante. Phila étoit une Princesse dont la rare beauté faisoit la moindre partie de son mérite. Elle réunissoit à une grande douceur & à une grande modestie un génie supérieur, une prudence admirable qui la rendoit capable des plus grandes affaires. On dit qu'Antipater son pere, l'un des plus habiles politiques de son temps, n'entreprenoit rien sans la consulter toute jeune qu'elle étoit.

ARTICLE II.

Convoi d'Alexandre.

An. M. 3683. Av. J.C. 321. *Diod. l.* 18. p. 608-610.

VERS ce temps-là se fit le convoi d'Alexandre, deux ans après sa mort. Aridée ayant été chargé de la pompe funebre de ce Prince, avoit employé deux ans à disposer tout ce qui pouvoit la rendre la plus riche & la plus éclatante qu'on eût encore vue. Lorsque tou-

tes choſes furent prêtes pour cette lugubre, mais ſuperbe cérémonie, l'on donna des ordres pour commencer la marche. On vit partir de Babylone ce magnifique chariot, dont l'invention & le deſſein ſe faiſoient autant admirer, que les richeſſes immenſes qu'on y découvroit. Le corps du chariot portoit ſur deux aiſſieux qui entroient dans quatre roues faites à la mode de Perſe, dont les moyeux & les rayons étoient dorés, & les jantes revêtues de fer. Les extrémités des aiſſieux étoient d'or, repréſentant des muffles de lions qui mordoient un dard. Le chariot avoit quatre timons, & à chaque timon étoient attelés quatre rangs de quatre mulets chacun; enſorte qu'il y avoit pour tirer ce chariot ſoixante-quatre mulets. On avoit choiſi les plus forts & de la plus haute taille. Ils avoient des couronnes d'or & des colliers enrichis de pierres précieuſes avec des ſonnettes d'or.

Sur ce chariot s'élevoit un pavillon tout d'or, qui avoit 12 pieds de large ſur 18 de long, ſoutenu par des colonnes d'ordre ionique, embellies de feuilles d'acanthe. Il étoit orné au-dedans de pierres précieuſes, diſpoſées en forme d'écailles, Tout autour régnoit une frange d'or en

rézeau, dont les filets avoient un doigt d'épaiſſeur, où étoient attachées de groſſes ſonnettes qui ſe faiſoient entendre de fort loin.

Dans la décoration du dehors on voyoit quatre bas-reliefs. Le premier repréſentoit Alexandre aſſis ſur un char & tenant à ſa main un ſceptre ſuperbe, environné d'un côté d'une troupe de Macédoniens armés à leur maniere, & de l'autre d'une pareille troupe de Perſans armés à leur maniere. Devant eux marchoient les écuyers du Roi.

Dans le ſecond on voyoit des éléphants harnachés de toutes pieces, portant ſur le devant des Indiens, & ſur le derriere des Macédoniens, armés comme dans un jour d'action.

Dans le troiſieme étoient repréſentés des eſcadrons de cavalerie en ordre de bataille.

Le quatrieme montroit des vaiſſeaux tout prêts à combattre. A l'entrée de ce pavillon étoient des lions d'or qui ſembloient le regarder.

Aux quatre coins étoient poſées des ſtatues d'or maſſif, repréſentant des victoires, avec des trophées d'armes à la main.

Sous le pavillon on avoit placé un

trône d'or d'une figure quarrée, orné de têtes d'animaux qui avoient sur leur cou des cercles d'or d'un pied & demi de largeur, d'où pendoient des couronnes brillantes des plus vives couleurs, telles qu'on en portoit dans les pompes sacrées. Au pied de ce trône étoit posé le cercueil d'Alexandre, tout d'or & travaillé au marteau. On l'avoit rempli à demi d'aromates & de parfums, tant afin qu'il exhalât une bonne odeur, que pour la conservation du cadavre. Il y avoit sur ce cercueil une étoffe de pourpre brochée d'or. Entre le trône & le cercueil étoient les armes du Prince, telles qu'il les portoit pendant sa vie.

Le pavillon en dehors étoit aussi couvert d'une étoffe de pourpre à fleurs d'or. Le haut étoit terminé par une très grande couronne d'or composée comme des branches d'olivier. Le soleil, qui dardoit ses rayons sur cette couronne, joint au mouvement du chariot, la faisoit briller d'une lumiere étincelante & semblable à celle des éclairs.

On conçoit aisément que dans une longue marche, le mouvement d'un chariot aussi chargé que celui-ci devoit être sujet à de grands inconvéniens. Afin donc que le pavillon & tous ses accom-

pagnemens, ſoit que le chariot deſcendît ou qu'il montât, demeuraſſent toujours dans le même équilibre, malgré l'inégalité des lieux & les violentes ſecouſſes qui en étoient inſéparables; du milieu de chacun des deux aiſſieux s'élevoit un axe qui ſoutenoit le milieu du pavillon, & tenoit toute la machine en état.

Après le chariot, marchoient les Gens-d'armes tout armés & ſuperbement vêtus.

On ne ſauroit croire combien cette cérémonie attira de monde; tant pour le reſpect que l'on avoit pour la mémoire d'Alexandre, que par la magnificence de cette pompe funebre, qui n'avoit point encore eu ſon égale dans le monde. Le corps fut dépoſé d'abord dans la ville de Memphis, & de-là conduit à Alexandrie. Ptolémée lui conſtruiſit un temple magnifique, & lui rendit tous les honneurs que l'antiquité payenne avoit coutume de rendre aux demi-Dieux & aux héros.

Son corps eſt dépoſé à Alexandrie.

Dans le partage qui s'étoit fait des divers gouvernements de l'Empire d'Alexandre, Eumene avoit eu pour ſon département la Cappadoce & la Paphlagonie; & il étoit expreſſément porté par le traité, que Léonat & Antigone y

Plut. in Eumen. p. 584. Diod. l. 18. p. 599.

conduiroient Eumene pour l'établir satrape de cette contrée, & pour en chasser le Roi Ariarathe. Mais ni Léonat, ni Antigone ne se mirent en peine d'exécuter cet article du traité; de sorte qu'Eumene se voyant ainsi abandonné, partit & se retira auprès de Perdiccas. Il en fut très bien reçu, eut beaucoup de crédit auprès de lui, & entra dans tous ses conseils. En effet c'étoit un homme ferme, & la meilleure tête de tous les capitaines d'Alexandre.

Peu de temps après il fut mené en Cappadoce avec une grosse armée que Perdiccas voulut commander en personne. Il battit Ariarathe, le fit prisonnier, extermina toute sa famille, & mit Eumene en possession de son gouvernement. Il vouloit par cet exemple de sévérité intimider les peuples & arrêter les séditions : conduite très sage & absolument nécessaire dans la conjoncture d'un nouveau gouvernement, où tout fermente dans un Etat, & où tout est prêt à se soulever. Ensuite il s'avança pour châtier Isaure & Larande, villes de Pisidie qui avoient massacré leurs gouverneurs, & s'étoient révoltées. La derniere de ces villes périt d'une maniere bien étrange. Comme elle se voyoit

Eumene est mis en possession de la Cappadoce par Perdiccas.

Diod. p. 605.

hors d'état de résister, & qu'elle n'espéroit aucun quartier du vainqueur, ses habitants ayant enfermé dans leurs maisons leurs femmes, leurs enfans, leurs peres & meres, & tout ce qu'ils avoient d'or & d'argent, y mirent le feu; & après avoir combattu comme des lions, se jetterent eux-mêmes dans les flammes. La ville fut livrée au pillage; les soldats ayant éteint le feu y firent un grand butin, car elle étoit remplie de richesses.

An. M. 3683. Av. J. C. 321. *Diod. p. 606-609.*

De-là Perdiccas se rendit en Cilicie, & y passa l'hiver. Pendant le séjour qu'il y fit, il forma le dessein de répudier Nicée, fille d'Antipater, & songea à épouser Cléopatre, sœur d'Alexandre le Grand. Cette Princesse étoit veuve, & étoit alors à Sardes en Lydie. Perdiccas y envoya Eumene lui en faire la proposition, & tâcher de la gagner. Cette alliance avec une sœur d'Alexandre, fort chérie des Macédoniens, lui ouvroit le chemin à l'Empire, par la faveur des Macédoniens, qu'elle devoit naturellement lui procurer.

Ligue contre Perdiccas.

Antigone démêla son dessein, & entrevit que sa perte étoit un des articles sur lequel on comptoit pour réussir. Aussitôt il passa en Grece, pour en donner

avis à Antipater & à Cratere, & il leur découvrit tout le plan de Perdiccas. Ils marcherent ſans différer du côté de l'Helleſpont pour obſerver les mouvements du tuteur de l'Empire. Et afin de fortifier leur parti, ils engagerent dans leurs intérêts Ptolémée, gouverneur d'Egypte.

Au printemps, Perdiccas partit de ſa Cilicie & prit la route d'Egypte, pour aller faire la guerre à Ptolémée. Il laiſſa Eumene avec une partie de l'armée pour garder les provinces d'Aſie contre Antipater & Cratere; & afin de le mieux engager à ſervir la cauſe commune, Perdiccas ajouta à ſon gouvernement les provinces de Carie, de Lycie & de Phrygie. Il le déclara auſſi généraliſſime de toutes les troupes qui étoient dans la Cappadoce & dans l'Arménie, avec ordre à tous les gouverneurs de lui obéir. Eumene n'oublia rien pour avoir une bonne armée à oppoſer à Antipater & à Cratere, qui avoient déjà paſſé l'Helleſpont & marchoient à lui.

Plut. in Eumen. p. 585. Diod. l. 18. p. 610.

Antipater entra en Cilicie dans le deſſein de paſſer en Egypte, & de ſecourir Ptolémée ſi ſes affaires le demandoient. Il détacha Cratere & Néoptoleme avec le reſte de l'armée contre Eumene, qui

étoit en Cappadoce. Il s'y donna un combat considérable. Le premier choc fut très rude. Cratere ne fit point de déshonneur à Alexandre dans ce dernier jour : car il tua plusieurs ennemis de sa main, & renversa plusieurs fois tout ce qui osa lui faire tête. Enfin, blessé par un Thrace qui le prit en flanc, il tomba de son cheval. Toute la cavalerie ennemie passa sur lui sans le connoître. Ce ne fut qu'à la fin qu'on sut qui il étoit, lorsqu'il rendoit les derniers soupirs. A l'autre aile Néoptoleme & Eumene, qui se haïssoient tous deux personnellement, en étant venus aux mains, & leurs chevaux s'étant heurtés l'un l'autre, ils se prirent corps à corps ; & leurs chevaux s'étant dérobés de dessous eux, ils tomberent tous deux par terre. Là, comme des athletes acharnés l'un contre l'autre, ils se battirent long-temps avec une espece de fureur & de rage, jusqu'à ce qu'enfin Néoptoleme reçut le coup mortel & expira.

Mort de Cratere.

Malheureuse expédition de Perdiccas en Egypte.

Diod. l. 18. p. 613-616. Plut. in Eumen. p. 587.

Perdiccas étoit cependant entré en Egypte, & y faisoit la guerre à Ptolémée, mais avec un succès bien différent. Son armée, qui n'alloit qu'à regret contre Ptolémée, & mécontente jusqu'à la fureur de se voir exposée si mal-

à-propos, ſe ſouleva contre lui. Cent des principaux officiers dont Pithon étoit le plus connu, l'abandonnerent. Il fut égorgé dans ſa tente avec la plupart de ſes amis & de ſes confidents.

Cor. Nep. c. 5.

Mort de Perdiccas.

Diod. l. 18. p. 616-619.

Dès le lendemain de la mort de Perdiccas, Ptolémée ſe rendit dans le camp des Macédoniens. Il y juſtifia ſi bien ſa conduite, qu'ils ſe déclarerent tous en ſa faveur. Ils voulurent même lui confier la régence, vacante par la mort de Perdiccas : mais il n'eut garde de l'accepter. Il étoit trop habile pour ne pas voir qu'en paroiſſant occuper le premier rang, il ne poſſéderoit en effet rien de fixe, de ſolide & de propre. Il préféra donc à ce nouveau titre le poſte qu'il avoit, comme moins haſardeux, moins expoſé à l'envie, & fit tomber le choix ſur Pithon & ſur Aridée. Ils ne conſerverent pas long-temps l'honneur de la tutele. Car Eurydice, femme du roi Aridée, que nous appellerons déſormais Philippe, voulant ſe mêler de toutes les affaires, dégoûta ſi fort les nouveaux régents, qu'ils ſe démirent volontairement de la régence, & elle fut donnée à Antipater ſeul.

La régence eſt donnée à Antipater.

Auſſitôt qu'il s'en vit revêtu, il fit un nouveau partage des provinces de

l'Empire, dans lequel il donnoit l'exclusion à tous ceux qui avoient été dépossédés. Dans cette nouvelle division de l'Empire, Séleucus eut le gouvernement de Babylone, & devint dans la suite le plus puissant des successeurs d'Alexandre. Les affaires étant ainsi réglées, Antipater envoya Antigone contre Eumene, & retourna en Macédoine.

An. M. 3684. Av. J.C. 320. *Plut. in Eumen. p. 588-590. Corn. Nep. in Eumen. c. 5.*

Antigone marcha de bonne heure contre Eumene. Il se donna un combat à Orcynium en Cappadoce. Eumene y fut battu par la trahison d'un des principaux officiers de sa cavalerie, qui, gagné par Antigone, passa, au milieu du combat, dans le parti de l'ennemi. Le traître en fut bientôt puni: car Eumene le prit, & le fit pendre sur le champ.

Eumene depuis sa défaite, fut obligé pour se sauver, de changer presque continuellement de retraite: & l'on admiroit la tranquillité & la constance qu'il faisoit paroître dans cette vie errante & fugitive à laquelle il étoit réduit. Il n'y a que l'adversité qui mette l'homme dans tout son jour, & qui fasse connoître ce que sont & ce que valent les hommes, au lieu que souvent la prospérité couvre d'un voile apparent de grandeur leur petitesse réelle, & leur

peu de mérite. Eumene, après avoir congédié presque toutes ses troupes, se renferma avec cinq cents hommes déterminés à périr avec lui dans le château de Nora, situé sur les frontieres de la Cappadoce & de la Lycaonie, & qui étoit extrêmement fortifié; & il y soutint un siege d'un an.

Il s'apperçut bientôt que rien n'incommodoit tant sa garnison, que le petit espace qu'elle occupoit, renfermée dans de petites maisons serrées & dans un terrein qui n'avoit pas plus de deux cents toises de circuit, où l'on ne pouvoit ni se promener ni faire le moindre exercice, & où les chevaux ne pouvant presque se remuer, devenoient pesants & incapables de servir. Pour remédier à cet inconvénient, voici ce qu'il imagina. De la plus grande maison du lieu, & qui n'avoit en tout que quatorze coudées ou vingt-&-un pieds, il en fit comme une salle d'exercice qu'il donna aux hommes, leur commandant de s'y promener d'abord tout doucement, & de doubler le pas peu-à-peu, & enfin de faire les mouvements les plus violents. Pour les chevaux, il les suspendoit les uns après les autres avec de grandes sangles qu'il leur mettoit au

poitrail, & qu'il passoit dans des anneaux attachés au plancher de l'écurie. Ensuite, par le moyen de quelques poulies, il les élevoit en l'air, de maniere qu'ils n'étoient appuyés que sur les pieds de derriere, & que des pieds de devant, ils pouvoient à peine toucher la terre du bout de la pince. Dans cet état, les palefreniers leur donnant de grands coups de fouet, ces chevaux se tourmentoient si fort, & se donnoient de si violentes agitations pour appuyer à plein leurs pieds de devant, qu'ils étoient tout couverts de sueur & d'écume. Après cet exercice très propre à les fortifier, à les tenir en haleine & à leur rendre les membres souples & dispos, on leur donnoit leur orge bien mondée & pilée, afin qu'ils pussent la digérer plus promptement & avec moins de peine. L'habileté d'un bon général s'étend à tout, & paroît jusques dans les moindres choses.

Conquêtes de Ptolémée. *Diod. p. 621-622.*

Pendant que ceci se passoit en Asie, Ptolémée voyant de quelle conséquence étoient la Syrie, la Phénicie & la Judée, soit pour couvrir ses états, soit pour attaquer par ce côté-là l'isle de Cypre, sur laquelle il avoit des vues, résolut de se rendre maître de ces provinces, qui avoient pour gouverneur Laomédon.

Ptolémée battit le gouverneur, le fit prisonnier, & se soumit tout le pays, à l'exception des Juifs, qui sentoient comme ils le devoient l'obligation du serment qu'ils avoient prêté à leur gouverneur pour le Prince. Ptolémée entra en Judée, & forma le siege de Jérusalem. La place, qui étoit extrêmement forte, auroit tenu long-temps, sans la religieuse crainte qu'avoient alors les Juifs de violer la loi, s'ils se défendoient le jour du Sabbat. Ptolémée ne fut pas longtemps sans s'en appercevoir. Il choisit ce jour-là pour donner un assaut général à la ville, qu'il n'eut pas de peine à emporter, personne n'osant se défendre. Il traita Jérusalem assez durement, & emmena plus de cent mille habitants captifs en Egypte.

Joseph. Antiq. l. 22. c. 1.

Vers ce même temps, Antipater tomba malade en Macédoine. Les Athéniens souffrant avec peine la garnison qu'Antipater avoit laissée dans leur ville, Démade se chargea avec joie d'aller à sa cour, solliciter le renvoi de cette garnison. Il partit avec son fils pour la Macédoine ; il ne pouvoit pas y arriver dans une conjoncture plus triste pour lui. Par la violente maladie d'Antipater, Cassandre son fils, maître absolu

des affaires, venoit d'intercepter une lettre que ce même Démade écrivoit à Antigone dans l'Asie, pour le prier de venir promptement se rendre maître de la Grece & de la Macédoine, *qui ne tenoit plus*, disoit-il, *qu'à un filet, & encore à un filet vieux & pourri*, en se moquant ainsi d'Antipater. Dès que Cassandre vit arriver Démade & son fils à sa cour, il les fit arrêter l'un & l'autre; & prenant d'abord le fils, il l'égorgea sous les yeux de son pere, & si près de lui, que le sang rejaillit sur ses habits, & qu'il en fut tout ensanglanté. Ensuite, après lui avoir reproché son ingratitude & sa perfidie, & l'avoir accablé d'injures, il le tua aussi lui-même sur le corps de son fils. C'étoit ce Démade qui avoit dicté le décret par lequel Démosthene & Hypéride étoient condamnés à mort.

Mort d'Antipater.

Diod. l. 18. p. 625-626. Plut. in Phoc. pag. 755.

AN. M. 3685. AV. J.C. 319.

Antipater mourut de sa maladie. En mourant, il pensa à pourvoir aux deux grandes places qu'il occupoit; & quoique Cassandre son fils les souhaitât fort & s'attendît à les remplir, il nomma Polysperchon régent du royaume & gouverneur de Macédoine, (c'étoit le plus ancien des capitaines d'Alexandre qui restoient), & se contenta de lui associer Cassandre. Il est rare, difficile &

beau, de ne chercher dans le choix d'un ſucceſſeur, que le plus digne & le plus capable de ſervir le public. Mais il eſt inoui, & je ne ſais ſi l'hiſtoire fournit dans ce genre un trait auſſi grand & auſſi eſtimable que celui que je viens de rapporter d'Antipater. L'hiſtoire a conſervé une parole de l'Empereur Galba, qui lui fera honneur dans tous les ſiecles. *Auguſte*, dit-il, *s'eſt choiſi un ſucceſſeur dans ſa famille, & moi dans tout l'Empire* (1).

Caſſandre fut étrangement outré du ſanglant affront qu'il prétendoit lui avoir été fait par ce choix; & ne pouvant digérer que ſon pere lui eût préféré un étranger, cabala pour ſe faire un parti contre le nouveau régent, & ne ſe propoſa rien moins que de le dépoſſéder de ſa régence & de ſon gouvernement. Pour cet effet, il engagea dans ſon parti Antigone & Ptolémée, qui, tous deux y entrerent par les mêmes vues. Ils avoient également intérêt de détruire ce nouveau régent, & d'abolir avec lui la régence même qui les tenoit en braſſiere, qui les avertiſſoit continuellement de leur dépendance, & qui leur reprochoit

Diod. l. 18. p. 630.

(1) Auguſtus in domo ſucceſſorem quæſivit, ego in Republicâ. *Tacit. l.* 2. *c.* 15.

tacitement d'aſpirer à la ſouveraineté.

Ibid. p. 626-634. Polyſperchon, de ſon côté, ne négligea rien de ce qui étoit néceſſaire pour fortifier ſon parti. Il rappella Olympias, qui ſous la régence d'Antipater, s'étoit retirée en Epire, & lui offrit de partager avec elle l'autorité. Pour s'attacher Ibid. p. 636. les peuples de la Grece, il fit un décret par lequel il rappelloit les exilés, & rétabliſſoit toutes les villes dans leur ancienne liberté & dans tous leurs droits. Il écrivit en particulier aux Athéniens des lettres, qui portoient que le Roi leur rendroit leur Démocratie & leur ancien gouvernement. C'étoit un piege qu'il leur tendoit pour leur faire chaſſer Phocion, qui avoit introduit l'Oligarchie; & par-là ſe rendre maître de la ville.

Caſſandre, avant que la nouvelle de la mort d'Antipater fût arrivée à Athenes, y avoit envoyé Nicanor pour ſuccéder à Menylle, dans la garde de la fortereſſe de Munychia; & bientôt après il ſe rendit maître du Pirée. Dans ce moment arriva Alexandre fils de Polyſperchon, qui venoit avec une groſſe armée, ſous prétexte de ſecourir la ville contre Nicanor; mais en effet, pour s'en ſaiſir lui-même, s'il lui étoit poſſible, en pro-

fitant de la diviſion où elle étoit. Il s'y tint une aſſemblée tumultueuſe, dans laquelle Phocion fut dépoſé de ſa charge de Général. Démétrius de Phalere, & d'autres citoyens qui appréhendoient le même ſort, prirent promptement le parti de ſortir de la ville. Phocion qui avoit la douleur de ſe voir accuſé de trahiſon, ſe réfugia vers Polyſperchon, qui le renvoya au jugement du peuple.

Phocion condamné à mort. *Diod. l.* 18. *p.* 638-648. *Plut. in Phoc. pag.* 755-759.

On convoqua ſur le champ l'aſſemblée, dont on n'exclut ni eſclave, ni étranger, ni homme noté d'infamie, ce qui étoit contre toutes les regles. Phocion avec les autres priſonniers, fut préſenté au peuple. Il entreprit pluſieurs fois de plaider ſa cauſe & de ſe défendre, mais inutilement; & il fut toujours interrompu. Il fut condamné d'une commune voix à perdre la vie, & il fut conduit au cachot. Il y alla avec le même viſage & la même contenance, que lorſqu'il ſortoit de l'aſſemblée pour aller commander les armées, & que les Athéniens en foule l'accompagnoient chez lui par honneur, au milieu des louanges & des acclamations. Quand il fut arrivé à la priſon, quelqu'un de ſes amis lui ayant demandé s'il avoit quelque choſe à mander à ſon fils : *Oui certes*,

dit-il, *c'eſt de ne point ſe ſouvenir de l'injuſtice des Athéniens.* Après ces paroles il prit la ciguë & mourut.

Phocion fut généralement regretté de tout ce qu'il y avoit de gens de bien à Athenes, qui ne purent faire autre choſe pour lui, que de déplorer ſon malheur & de fondre en larmes; & tous ceux-mêmes qui n'avoient pas perdu tout ſentiment d'humanité, ne pouvoient s'empêcher de le plaindre, & trouvoient que c'étoit une grande inhumanité de faire mourir un citoyen ſi généralement eſtimé, qu'on l'avoit ſurnommé, par admiration pour ſes rares vertus, *l'homme de bien.*

Cornel. Nep. Les ennemis de Phocion, non contents du ſupplice qu'ils lui avoient fait ſouffrir, & trouvant qu'il manquoit encore quelque choſe à leur triomphe, firent ordonner par le peuple, que ſon corps ſeroit porté hors du territoire de l'Attique, & qu'aucun des Athéniens ne donneroit du feu pour honorer d'un bûcher ſes funérailles. On lui rendit ces derniers devoirs ſur les terres de Mégare. Une dame du pays, qui aſſiſta par hasard à ſes funérailles avec ſes ſervantes, lui éleva dans le même endroit un Cénotaphe, ou tombeau vuide, ſur lequel

elle fit les effuſions accoutumées ; & mettant dans ſa robe les os, qu'elle recueillit avec grand ſoin, elles les porta la nuit dans ſa maiſon & les enterra ſous ſon foyer, en lui adreſſant ces paroles : *Cher & ſacré foyer, je te confie & je mets en dépôt dans ton ſein, ces précieux reſtes d'un homme de bien. Conſerve-les fidèlement pour les rendre un jour au tombeau de ſes ancêtres, quand les Athéniens ſeront devenus plus ſages.*

A ce jugement tumultueux, injuſte & cruel, on reconnoît le caractere capricieux, emporté & furieux d'Athenes contre ſes meilleurs citoyens. Jamais ville n'a été plus féconde en grands hommes en tout genre qu'Athenes ; & jamais on n'en a vu qui ait été plus ingrate, plus injuſte & plus cruelle envers ces hommes ſi eſtimés & ſi eſtimables, que cette même ville. Il ſemble qu'elle auroit été fâchée qu'un de ces hommes eût péri d'une autre main que de la ſienne, & l'on diroit qu'elle envioit la gloire d'être le bourreau, & d'enfoncer le poignard dans le ſein de ceux qui faiſoient ſa gloire. Elle ſe croyoit quitte de la faute qu'elle avoit commiſe, en élevant, quelques années après leur mort, une ſtatue de bronze en leur honneur ; mais

toujours prête à commettre la même injuſtice contre d'autres citoyens auſſi innocents.

Eloge de Phocion.

Phocion eſt un des plus grands hommes que la Grece ait portés. Il avoit réuni en ſa perſonne pluſieurs ſortes de mérites. Il étoit très éloquent; mais ſon éloquence étoit conciſe, ſolide, pleine de force & de ſens, & ne s'écartant jamais du but. Il étoit d'un déſintéreſſement admirable, pauvre par goût & par amour pour la pauvreté. Ferme & inflexible quand il s'agiſſoit des intérêts de la République : mais dans le commerce de la vie, il étoit plein de douceur, d'affabilité & de condeſcendance. C'eſt une choſe bien glorieuſe pour Phocion, d'avoir été élu quarante-cinq fois général, par un peuple qu'il ſongeoit peu à ménager; & ce qui eſt remarquable, d'avoir été élu toujours abſent, ſans l'avoir jamais demandé, ni ſollicité. Sa vie réglée & frugale ne contribua pas peu à lui procurer une vieilleſſe ſaine & robuſte. Agé de plus de quatre-vingts ans, il commandoit encore les armées, & ſoutenoit toutes les fatigues de la guerre comme un jeune officier. Voilà une partie des grandes qualités de Phocion, qui auroit mérité

une plus heureuſe fin. Mais il n'étoit pas permis, dans Athenes, à un homme d'un rare mérite d'avoir un meilleur ſort.

Caſſandre ne manqua pas de profiter des troubles qui régnoient dans Athenes pour s'en rendre maître. Il établit Démétrius de Phalere pour la gouverner; & on convient qu'Athenes n'a jamais été mieux conduite que ſous lui. Ce fut pendant les dix années de gouvernement, qu'il acquit cette haute réputation, qui l'a fait regarder comme un de ces grands hommes qu'Athenes a produits. Il augmenta les revenus de la république, & il embellit la ville d'édifices. Il s'appliqua à diminuer le luxe & les dépenſes qui n'étoient que pour le faſte. Il déſapprouvoit celles qu'on faiſoit pour les ſpectacles & les théâtres, & régla celles qu'on devoit faire à la ſépulture des morts. Reprenons la ſuite de l'hiſtoire.

Caſſandre ſe rend maître d'Athenes. *Diod. l. 18. p. 642.*

La révolte d'Antigone contre les deux Rois ayant éclaté, le régent Polyſperchon envoya à Eumene au nom des Rois, une commiſſion qui le déclaroit capitaine général de l'Aſie mineure, & des ordres aux officiers de le joindre & de ſervir ſous lui contre Antigone. Eumene

Révolte d'Antigone. *Plut. in Eumen. 591-593. Corn. Nep. c. 7.* An. M. 3686. Av. J. C. 318.

ſentit bien que tous ces honneurs accumulés ſur la tête d'un étranger, ne manqueroient pas d'exciter contre lui une terrible envie, & de le rendre odieux aux Macédoniens. Mais il ſe conduiſit avec tant de ſageſſe & de modération, qu'il gagna tous les eſprits & la confiance de toutes les troupes. Enſuite, il mena ſes troupes, qu'il s'étoit ſi bien affectionnées, dans la Syrie & la Phénicie, pour reprendre ces provinces ſur Ptolémée : comme il n'avoit point de flotte, il ne put exécuter ſon projet. Il ſe retira dans la Méſopotamie, où il prit ſes quartiers d'hiver à Carres.

Au printemps ſuivant, Eumene marcha du côté de Babylone, & ſe rendit à Suſe, où il alla mettre ſes troupes dans des quartiers de rafraîchiſſement. Ce fut là que les gouverneurs de la haute Aſie vinrent le joindre avec une armée de plus de vingt-cinq mille hommes. Avec ce renfort, non-ſeulement il ſe trouva en état de faire tête à Antigone qui venoit à lui, mais il lui étoit même de beaucoup ſupérieur. Comme la ſaiſon étoit trop avancée pour les opérations de la campagne, on entra des deux côtés en quartier d'hiver.

AN. M. 3687. Il arriva une grande révolution pendant

dant ce temps-là en Macédoine. Olympias, mere d'Alexandre le grand, s'étant rendue maîtresse des affaires, fit mourir le Roi Philippe qui portoit depuis six ans & quatre mois le titre de Roi. Sa femme Eurydice eut le même sort. Olympias lui envoya un poignard, une corde, & de la ciguë; ne lui laissant que le choix du genre de mort. Elle choisit la corde & s'étrangla, après avoir prononcé mille imprécations contre son ennemie & sa meurtriere.

Av. J.C. 317. Mort du Roi Philippe. *Diod. l.* 19. p. 659 660.

Tant de cruautés ne demeurerent pas impunies. Olympias s'étoit retirée dans Pydna, & y avoit mené avec elle le jeune Roi Alexandre avec Roxane sa mere, & Thessalonice sœur d'Alexandre le grand. Cassandre ne perdit point de temps, & vint l'assiéger par terre & par mer. Olympias après avoir souffert avec un courage invincible tous les maux d'une famine extrême, ayant perdu toute espérance de secours, fut enfin contrainte de se rendre à discrétion. Cassandre pour s'en défaire d'une maniere moins odieuse, inspira aux parents des principaux officiers qu'Olympias avoit fait mourir pendant sa régence, de l'accuser dans l'assemblée des Macédoniens. Ils le firent, & après qu'on

les eut ouis, elle fut condamnée, quoiqu'abſente, à mourir, ſans que perſonne prît ſa défenſe. Elle demanda inutilement à plaider ſa cauſe dans l'aſſemblée publique, ajoutant que c'étoit la moindre grace qu'on pût accorder à une Reine; ou plutôt, que c'étoit une juſtice qu'on ne pouvoit refuſer aux perſonnes de la plus baſſe condition. Caſſandre n'avoit garde d'y conſentir, ayant tout lieu de craindre que le ſouvenir de Philippe & d'Alexandre, pour qui les Macédoniens conſervoient un ſouverain reſpect, ne leur fît changer tout-à-coup de ſentiment. Il envoya donc ſur le champ deux cents ſoldats dévoués à ſes paſſions pour la tuer. Mais quelque déterminés qu'ils fuſſent, ils ne purent ſoutenir l'éclat de la majeſté qui partoit des yeux & du viſage de la Princeſſe, & ils ſe retirerent ſans avoir exécuté leurs ordres. Il fallut employer pour ce meurtre les parents de ceux qu'elle avoit fait mourir, qui furent ravis de ſatisfaire leur vengeance particuliere en faiſant leur cour à Caſſandre. Ainſi périt la fameuſe Olympias, fille, ſœur, femme & mere de Rois, qui s'étoit, à la vérité, juſtement attiré une fin ſi tragique, par tous ſes crimes & par toutes ſes cruautés;

Mort d'Olympias.

mais qu'on ne peut voir périr ainſi, ſans déteſter la ſcélérateſſe du Prince uſurpateur, qui lui ôte la vie d'une maniere ſi indigne.

Caſſandre ſe voyoit un chemin ouvert & aſſuré pour monter ſur le trône de Macédoine : mais il lui reſtoit encore un obſtacle à vaincre, ſans quoi il auroit toujours paſſé pour un uſurpateur & un tyran. Le jeune Roi, fils d'Alexandre le grand & de Roxane, étoit en vie. Il avoit été reconnu Roi & légitime héritier du trône. Il falloit ſe défaire de cet héritier & de ſa mere. Caſſandre, enhardi par le ſuccès du premier crime, étoit tout déterminé à y en ajouter un ſecond qui devoit lui en faire tirer tout le fruit ; mais la prudence demandoit qu'il ne précipitât rien, & qu'il allât lentement & comme par degrés dans l'exécution de ſon déteſtable projet. Il commença par les faire conduire au château d'Amphipolis ſous la garde de Glaucias, capitaine qui lui étoit entièrement dévoué.

Diod. l. 19. p. 695-697.

Pendant que Caſſandre faiſoit tous ſes efforts pour s'aſſurer le trône de Macédoine, Antigone d'une autre part, travailloit à ſe délivrer d'un dangereux adverſaire. S'étant mis en campagne, il

AN. M. 3688.
AV. J. C. 316.
Diod l. 19. p. 665-668.

se rendit à Babylone. Il passa ensuite le Tigre pour attaquer Eumene. Ce dernier, qui étoit assurément le meilleur général & le plus habile politique de son temps, n'avoit rien oublié pour le bien recevoir. Lorsque tout fut disposé pour le combat, Antigone, effrayé de la supériorité des troupes d'Eumene, & plus encore de l'habileté & du courage du général, fit sonner la retraite, & rentra dans son camp.

Guerre entre Eumene & Antigone.

An. M. 3689. Av. J.C. 315.

Quelques jours après, les deux armées se rangerent de nouveau en bataille & en vinrent aux mains. Le combat fut rude & opiniâtre, & poussé bien avant dans la nuit ; car c'étoit pleine lune. Cependant, la perte ne fut pas fort considérable ni d'un côté ni d'autre. Antigone perdit de son infanterie trois mille sept cents hommes, & de sa cavalerie cinquante quatre, & eut plus de quatre mille hommes de blessés. Du côté d'Eumene, il n'y eut de morts que cinq cents quarante hommes de pied & très peu de cavaliers, & pas plus de neuf cents de blessés. La victoire étoit réellement du côté d'Eumene. Mais comme ses troupes, quelques instances qu'il leur en fît, ne voulurent point revenir sur le champ de bataille pour enlever les corps ; ce

Diod. l. 19. *p.* 673-678.

qui chez les anciens étoit la preuve & comme le ſceau de la victoire ; elle fut attribuée au parti d'Antigone, qui y revint & enſevelit ſes morts. Le lendemain Eumene envoya demander par un héraut la permiſſion d'enterrer les ſiens, qui lui fut accordée ; & il leur fit rendre les honneurs funebres avec toute la magnificence poſſible.

Pendant toute cette campagne la guerre fut opiniâtre des deux côtés. On employa de part & d'autre toute l'adreſſe, la ruſe & les ſtratagêmes que peut fournir la plus grande capacité jointe à une longue expérience dans le métier de la guerre. Quoiqu'Eumene eût une armée mutine & très mal aiſée à gouverner, il remporta néanmoins pendant cette campagne pluſieurs avantages ſur Antigone ; & quand il fut queſtion d'entrer dans des quartiers d'hiver, Eumene eut encore l'habileté de prendre les meilleurs, & d'obliger Antigone à en aller chercher bien loin.

Diod. l. 19. p. 680-684.

Antigone ſe préſenta au cœur de l'hiver croyant ſurprendre Eumene. Mais Eumene n'étoit pas homme à ſe laiſſer ſurprendre. Antigone voyant que ſon coup étoit manqué, plein de douleur & de dépit de ſon mauvais ſuccès, réſolut

d'en venir à une bataille. Son infanterie ne put ſoutenir le choc de celle d'Eumene, & la plus grande partie fut taillée en pieces. Il n'en fut pas de même de la cavalerie. Le combat s'étant donné dans un terrein ſablonneux, il s'éleva de ſi grands tourbillons de pouſſiere qu'on ne voyoit pas à trois pas de ſoi. Antigone, à la faveur de ce brouillard, fit un détachement de ſa cavalerie, qui étoit ſupérieure à celle des ennemis, & leur enleva tout le bagage ſans qu'on s'en apperçût. En même temps il enfonça la cavalerie ennemie ſans qu'Eumene pût jamais la rallier. La déroute fut entiere de ce côté-là, comme l'avantage avoit été complet de l'autre. La priſe du bagage valut plus à Antigone que la victoire à Eumene. Car les ſoldats de celui-ci trouvant à leur retour leur bagage enlevé avec leurs femmes, tournerent leur fureur contre leur propre général. Ils ſe jettent ſur lui, lui ôtent ſon épée; & avec ſa propre ceinture ils lui lient les mains derriere le dos, & le livrent à Antigone, qui étoit convenu de leur rendre à ce prix leur bagage.

Eumene eſt trahi par ſes troupes, & livré à Antigone.

Quand cet illuſtre priſonnier fut arrivé au camp ennemi, Antigone n'eut pas le courage de le voir; parceque ſa

présence seule étoit un sanglant reproche contre lui. Ceux à qui il l'avoit donné en garde lui ayant demandé comment il vouloit qu'on le gardât : *comme un éléphant*, leur dit Antigone, *ou comme un lion.* Mais quelques jours après, attendri & touché de compassion, il commanda qu'on lui ôtât ses fers les plus pesants, & qu'on lui donnât un de ses domestiques pour le servir ; & il permit à ses amis de le voir, de passer avec lui les journées entieres, & de lui porter tous les rafraîchissemens dont il pourroit avoir besoin.

Antigone fut quelque temps en balance sur ce qu'il devoit faire de son prisonnier. Ils avoient été amis intimes en servant sous Alexandre. Le souvenir de cette ancienne amitié réveilla quelques sentiments de bonté pour lui, qui combattirent quelque temps contre son intérêt. Son fils Démétrius sollicita fortement aussi en sa faveur, souhaitant avec passion par pure générosité qu'on sauvât la vie à un si brave homme. Mais Antigone sentant quel dangereux ennemi il avoit en lui, n'osa pas lui laisser la vie. Il ordonna qu'on se défît de lui dans la prison. **Sa mort.**

Telle fut la fin d'un homme des plus accomplis de son siecle en tout genre, **Son éloge.**

& des plus dignes de ſuccéder à Alexandre. Il poſſédoit toutes les qualités guerrieres dans un ſouverain degré. Mais je mets au-deſſus de tout cela ſon attachement inviolable pour ſon Prince, un caractere de probité & les ſentimens d'honneur qui dominoient en lui, & qui n'accompagnent pas toujours ces autres qualités brillantes qui font l'homme de guerre & le grand capitaine.

Antigone & toute l'armée célébrerent les funérailles d'Eumene avec magnificence, lui rendirent les plus grands honneurs; ſa mort ayant éteint l'envie & toute crainte, ils envoyerent ſes os & ſes cendres dans une urne d'argent, à ſa femme & à ſes enfants en Cappadoce: foible dédommagement pour une veuve & pour des orphelins déſolés.

ARTICLE III.

Ligue de Séleucus, de Ptolémée, de Lyſimaque & de Caſſandre, contre Antigone.

An. M. 3689. Av. J. C. 315. *Diod. l.* 19 *p.* 689-692. & 697-698.

ANTIGONE ſe regardant déſormais comme le maître de l'Empire d'Aſie, pour ſe le mieux aſſurer fit une réforme dans les provinces d'Orient. Il caſſa tous

les gouverneurs dont il se défioit. Il ôta même la vie à plusieurs que leur trop grand crédit lui rendoit formidables. Séleucus, gouverneur de Babylone, étoit sur la liste des proscrits; mais il se sauva & alla se mettre sous la protection de Ptolémée en Egypte.

Séleucus sut si bien représenter à Ptolémée la puissance formidable d'Antigone, qu'il l'engagea dans une ligue contre lui avec Lysimaque & Cassandre, qu'il avoit aussi persuadés par des exprès qu'il leur avoit envoyés, du danger qu'ils avoient à craindre de la part de ce Prince. Antigone s'en étoit bien douté; & quelque effort qu'il fit pour renouveller une alliance avec ces trois Princes, il ne put y réussir. Il partit donc de Babylone, & se rendit dans la Cilicie pour s'opposer aux confédérés. Après avoir mis ordre à diverses affaires de l'Asie mineure, il marcha ensuite vers la Syrie & vers la Phénicie.

AN. M. 3690. Av. J.C. 314. *Diod. pag.* 698-700.

Son dessein étoit de les enlever à Ptolémée, & de s'emparer des forces de mer de ces deux provinces. Mais il arriva trop tard pour surprendre les vaisseaux. Ptolémée avoit déjà emmené en Egypte tous ceux qui s'étoient trouvés dans la Phénicie; & ce ne fut pas sans

Ibid. p 700-703.

peine qu'Antigone se rendit maître des ports: car Tyr, Joppé & Gaza, firent de la résistance. Il vint bientôt à bout des deux dernieres de ces villes; mais pour réduire Tyr il lui fallut un temps considérable; & ce ne fut qu'après un siege de quinze mois qui avoit extrêmement fatigué ses troupes, que Tyr réduite aux abois capitula. Il n'y avoit que dix-neuf ans qu'Alexandre avoit détruit cette ville, d'une maniere à faire croire qu'il faudroit des siecles entiers pour la rétablir. Et cependant en si peu de temps elle fut en état de soutenir ce nouveau siege, qui dura plus d'une fois autant que celui d'Alexandre. On voit par-là quelle ressource donne le commerce, & quel intérêt ont les Princes de le favoriser & de le faciliter dans toutes les provinces de leurs Etats: car ce fut uniquement par ce moyen que Tyr se releva de ses ruines, & reprit presque son ancien éclat.

AN. M. 3691. Av. J.C. 313. *Diod. pag.* 710.

Antigone s'appercevant que pendant qu'il étoit ainsi occupé en Phénicie, Cassandre gagnoit du terrein sur lui dans l'Asie mineure, laissa le soin du siege de Tyr à Andronic, & s'y rendit avec une partie de ses troupes pour s'opposer aux progrès de Cassandre. Il les eut bientôt

arrêtés, & le pressa même si vivement qu'il l'obligea à s'accommoder avec lui à des conditions fort honteuses. Aussi à peine le traité fut-il conclu qu'il s'en repentit, & le rompit en envoyant demander du secours à Ptolémée & à Séleucus, & en commençant la guerre.

Ce renouvellement de guerre retint Antigone plus long-temps qu'il n'auroit voulu, & donna occasion à Ptolémée de remporter sur lui des avantages considérables de l'autre côté. D'abord il passa avec sa flotte dans l'Isle de Cypre, & la dompta presque entièrement. Nicoclès, Roi de Paphos, se soumit alors comme les autres : mais une année ou deux après il fit alliance secrètement avec Antigone. Ptolémée en ayant eu avis, pour empêcher que d'autres Princes ne suivissent son exemple, chargea quelques officiers qu'il avoit en Cypre de le faire mourir. Ceux-ci ne pouvant se résoudre à exécuter cet ordre par eux-mêmes, presserent vivement Nicoclès de le prévenir par une mort volontaire. C'est le parti qu'il prit; & se voyant sans ressource il se tua lui-même. La Reine ne pouvant survivre à sa douleur après avoir tué ses filles de sa propre main, & avoir exhorté les autres Princesses ses belles-

Triste sort de Nicoclès, Roi de Paphos, & des Princesses, sa femme, ses sœurs & ses filles.

Diod. l. 20. p. 761.

ſœurs à ne pas ſurvivre au malheur qui venoit d'arriver au Roi leur frere, ſe tua auſſi elle-même. La mort de ces Princeſſes fut ſuivie de celle de leurs époux, qui avant que de ſe tuer mirent le feu au quatre coins du palais. Telle fut l'horrible & ſanglante tragédie qui ſe paſſa en Cypre.

Ptolémée après s'être rendu maître de cette iſle, alla faire une deſcente dans la Syrie & de-là dans la Cilicie, où il fit un grand butin & beaucoup de priſonniers qu'il emmena en Egypte. A ſon retour il entra dans la Phénicie & la Syrie, battit Démétrius, & reprit ſur lui ces deux provinces.

AN. M. 3692. AV. J. C. 312.

Ce Démétrius qui va commencer à ſe faire connoître & qui ſera dans la ſuite ſurnommé *Poliorcete*, c'eſt-à-dire *preneur de villes*, étoit fils d'Antigone. Il avoit une taille avantageuſe & une beauté ſinguliere. On voyoit ſur ſon viſage de la douceur mêlée de gravité; quelque choſe de ſerein, & en même temps qui inſpiroit de la terreur; une vivacité de jeuneſſe tempérée par un air héroïque & par une majeſté véritablement royale. On trouvoit le même mélange dans ſes mœurs qui étoient également propres à étonner & à charmer. Pendant

Plut. in Demetr. p. 889. 890.

qu'il n'avoit rien à faire, il étoit d'un commerce délicieux : rien n'égaloit la ſomptuoſité de ſes feſtins, de ſon luxe & de toute ſa maniere de vivre : c'étoit le plus magnifique, le plus voluptueux & le plus délicat de tous les Princes. Dès qu'il étoit queſtion de quelque entrepriſe, c'étoit le plus actif & le plus vigilant des hommes. Rien n'égaloit ſa vivacité & ſon courage, que ſa patience & ſon aſſiduité au travail.

Plutarque fait obſerver en lui, comme un trait qui le diſtinguoit des autres Princes de ſon temps, le profond reſpect qu'il avoit pour ſon pere & pour ſa mere. Antigone de ſon côté avoit pour ſon fils une affection & une tendreſſe vraiment paternelle, qui alloit même juſqu'à la familiarité, mais ſans rien diminuer de l'autorité de pere & de Roi, & qui formoit entr'eux une union & une confiance exemptes de toute crainte & de tout ſoupçon. Un jour qu'Antigone étoit occupé à donner audience à des ambaſſadeurs, Démétrius revenant de la chaſſe entra dans la ſalle, ſalua ſon pere d'un baiſer, & s'aſſit auprès de lui tenant encore ſes dards dans ſes mains. Antigone rappella les ambaſſadeurs qui ſortoient, & leur dit à

haute voix : *Vous direz de plus à vos maîtres la maniere dont nous vivons mon fils & moi*. Revenons à notre ſujet.

Démétrius eut cinq mille hommes tués & huit mille faits priſonniers. Il perdit auſſi ſes tentes, ſon argent & tout ſon équipage. Il fut obligé de ſe retirer lui-même à Azot, & de-là à Tripoli de Syrie. Avant que de partir d'Azot, il avoit fait demander la permiſſion d'enterrer les morts. Ptolémée ne ſe contenta pas de la lui accorder, il lui renvoya encore tout ſon équipage, ſes tentes, ſes meubles, ſes amis & ſes domeſtiques ſans rançon ; & lui fit dire, *qu'ils ne devoient pas faire la guerre entr'eux pour les richeſſes, mais pour la gloire.* Démétrius, touché d'une généroſité ſi obligeante, pria ſur l'heure les Dieux de ne le pas laiſſer long-temps redevable d'un ſi grand bienfait à Ptolémée, & de lui fournir une prompte occaſion de lui rendre la pareille.

La perte de la bataille n'abattit point le courage de Démétrius. Avec la fermeté d'un général conſommé dans l'art militaire, & accoutumé aux inconſtances & aux viciſſitudes des armes, il ſe mit à lever de nouvelles troupes & à faire de nouveaux préparatifs.

Peu de temps après, Cilles lieutenant de Ptolémée arriva avec une armée très nombreuse, se tenant bien assuré de chasser de la Syrie Démétrius qu'il ne regardoit qu'avec mépris depuis sa défaite. Mais Démétrius, devenu depuis cette défaite plus circonspect & plus attentif, tomba sur lui lorsqu'il s'y attendoit le moins, le mit en fuite, s'empara de son camp & de tous ses bagages, fit sur lui sept mille prisonniers, le prit & l'arrêta lui-même, & emporta un très riche butin; moins touché de la gloire & des richesses que lui procuroit sa victoire, que du plaisir de se voir en état de s'acquitter d'une dette à l'égard de son ennemi, & de lui rendre le bienfait qu'il en avoit reçu. Cependant il ne voulut pas le faire de son autorité; il en écrivit à son pere, qui lui permit d'en user comme il le jugeroit à propos. Il renvoya donc à Ptolémée Cilles & tous ses amis comblés de magnifiques présens, & avec tout le bagage qu'il avoit pris. Il est beau de disputer de générosité avec un ennemi; & une autre disposition encore plus estimable dans un Prince jeune & victorieux, est de faire gloire de dépendre en tout de son pere, & de ne rien faire sans le consulter.

AN. M. 3693.
Av. J.C. 311.
Diod. l. 19.
p. 729.

Diod. p. 726. Séleucus se rend maître de Babylone.

Séleucus, après la victoire remportée sur Démétrius, obtint de Ptolémée une troupe de mille hommes d'infanterie & de trois cents chevaux. Avec cette petite escorte il s'en alla dans l'Orient pour tâcher de rentrer dans Babylone. Il étoit si chéri dans cette province à cause de sa douceur, & Antigone si haï à cause de sa sévérité, qu'on fut charmé de son retour. En arrivant à Babylone il trouva les portes ouvertes, & y fut reçu du peuple avec des acclamations de joie. Séleucus devenu maître de la ville, & ayant l'affection des habitants, s'empara bientôt du château où s'étoient retirés ceux du parti d'Antigone. Il amassa dans peu une bonne armée qui le mit en état de conserver ce qu'il venoit de recouvrer. La douceur de son gouvernement, sa justice & son équité contribuerent surtout à affermir sa puissance. Il sentit quel avantage c'est pour un Prince de bien traiter ses sujets & de s'en faire aimer.

Joseph. Antiq. l. 12. c. 1.

Antigone ayant joint ses forces à celles de son fils, reprit la Syrie, la Phénicie & la Judée sur Ptolémée. Ainsi ces provinces retomberent sous la domination d'Antigone. Une grande quantité d'habitants suivirent Ptolémée en Egypte, aimant mieux vivre sous sa domination

dans un pays étranger, que de demeurer dans le leur propre ſous celle d'Antigone, dont ils n'attendoient pas un traitement ſi doux. Voilà ce que fait la douceur & la ſageſſe du gouvernement.

Sur l'avis que Nicanor donna à Antigone des ſuccès de Séleucus en Orient, il y envoya ſon fils Démétrius pour le chaſſer de Babylone, avec ordre de le revenir trouver dans l'Aſie mineure, lorſqu'il auroit exécuté ſa commiſſion en Orient. Démétrius, ſuivant les ordres de ſon pere, prit l'armée à Damas & la mena droit à Babylone: Séleucus étant alors en Médie, Démétrius entra ſans oppoſition dans la ville. Ce jeune Prince ayant heureuſement exécuté les ordres de ſon pere, partit de Babylone pour aller le rejoindre dans l'Aſie mineure, & laiſſa Archélaüs avec quelques troupes pour garder le pays & continuer le ſiege d'une forteresſe. Mais en quittant le pays il le pilla; ce qui fit grand tort à ſes affaires & attacha plus que jamais les habitants à Séleucus. Ainſi quand celui-ci revint immédiatement après le départ de Démétrius, il eut bientôt chaſſé le peu de troupes que ce jeune Prince y avoit laiſſées, & repris le château dont elles étoient en poſſeſſion. Après

AN. M. 3693.
AV J. C. 311.
Diod. p. 736.
Plut. in Demet. p. 891.

cela, il établit si solidement son autorité, que rien ne fut capable de l'ébranler.

Cassandre fait mourir le jeune Alexandre avec Roxane sa mere.

Il étoit visible que ces Princes ne travailloient tous qu'à leur intérêt particulier, sans songer à la famille d'Alexandre. Mais les Macédoniens commencerent à se lasser, & à dire qu'il étoit temps de faire paroître le jeune Alexandre qui étoit parvenu à l'âge de quatorze ans, & de le tirer de prison pour lui donner connoissance des affaires. Cassandre, qui auroit vu par-là toutes ses espérances ruinées, fit mourir secrètement le jeune Roi avec Roxane sa mere dans le château d'Amphipolis, où il les tenoit renfermés depuis quelques années. Polysperchon qui gouvernoit dans le Péloponnese, prit occasion de se déchaîner par-tout contre Cassandre, & de faire sentir la noirceur de cette action pour le rendre odieux. Il proposa aux Macédoniens de mettre sur le trône Hercule, autre fils qu'Alexandre avoit eu de Barsine. Cassandre en fut effrayé; & dans une entrevue qu'il eut avec Polysperchon, il l'engagea à se défaire d'Hercule & à s'emparer de la Grece. Il n'eut pas de peine à le faire consentir à lui sacrifier ce jeune Prince. Ainsi l'année suivante, Hercule & sa mere eurent le

AN. M. 3694. AV. J.C. 310. Polysperchon en fait de même à Hercule & à Barsine sa mere.

AN. M. 3695. AV. J.C. 309.

même ſort entre ſes mains, qu'avoient eu Roxane & ſon fils entre celles de Caſſandre. Ces deux ſcélérats aſſaſſinerent chacun à leur tour un héritier de l'Empire, afin de le partager entr'eux. En effet, comme il ne reſtoit plus de Prince de la maiſon d'Alexandre, chacun retint ſon gouvernement en ſouveraineté, & ſe ſut bon gré de ſe l'être aſſuré par le meurtre des Princes qui ſeuls y avoient un droit légitime. Cléopatre ſœur d'Alexandre le grand, eut bientôt après le même ſort par ordre d'Antigone. On voit ici avec ſurpriſe & avec admiration combien le bras de Dieu s'étoit appeſanti ſur toute la race d'Alexandre, & avec quelle rigueur il en pourſuivoit les moindres reſtes. Une malédiction funeſte dévoroit toute cette famille, & vengeoit ſur elle toutes les violences commiſes par ce Prince.

Siege d'Athenes par Démétrius.
An. M. 3693.
Av. J. C. 306.
Plut. in Demetr. p. 892. 894.

Antigone & Démétrius ſon fils avoient formé le deſſein d'affranchir la Grece entiere, que Caſſandre, Ptolémée & Polyſperchon tenoient dans une eſpece de ſervitude. Pour réuſſir dans leur deſſein & s'attirer ces mêmes peuples, ils ſubſtituerent à l'ariſtocratie la démocratie, qui flattoit davantage l'inclination des Grecs. Antigone réſolut donc de

donner le ſignal de la liberté démocratique en commençant par Athenes, qui en étoit la plus jalouſe, & y envoya Démétrius avec une flotte de deux cents cinquante voiles. Il entra ſans réſiſtance dans le port, qu'il trouva ouvert pour recevoir les vaiſſeaux de Ptolémée. Quand on fut détrompé, on courut promptement aux armes. Tout étoit plein de confuſion & de trouble. Démétrius ayant fait ſigne de la main qu'on ſe tînt en repos, & qu'on lui donnât audience, fit crier par un héraut : « que ſon pere » Antigone l'avoit envoyé ſous d'heu- » reux auſpices pour mettre les Athé- » niens en liberté, pour chaſſer la gar- » niſon de la citadelle, & pour leur » rendre leurs loix & leur ancien gou- » vernement ».

Il ſe rend maître de la ville & y établit le gouvernement démocratique.

A cette proclamation les Athéniens jettent leurs boucliers à leurs pieds, preſſent Démétrius de deſcendre, l'appellent leur ſauveur, & lui envoient des Ambaſſadeurs pour faire leurs ſoumiſſions. Démétrius les reçut très gracieuſement & leur donna une audience très favorable. Il aſſura les Athéniens que quelque empreſſement qu'il eût d'entrer dans leur ville, il n'y mettroit pas le pied qu'il ne l'eût entièrement affran-

chie, en chaſſant la garniſon qui gênoit leur liberté. Et ſur l'heure même il fit travailler aux ouvrages pour ſe mettre en état d'attaquer la fortereſſe de Munychia, & s'embarque auſſitôt pour Mégare qu'il prit d'aſſaut, & dont il emmena tous les eſclaves. En partant, après avoir fait beaucoup de careſſes au philoſophe Stilpon, il lui dit qu'il lui laiſſoit la ville entièrement libre : *vous dites vrai, Seigneur*, repartit le philoſophe : *car vous ne nous avez pas laiſſé un ſeul eſclave.* Démétrius étant retourné à Athenes, prit ſes poſtes devant le port de Munychia, preſſa le ſiege, chaſſa la garniſon, & raſa le fort. Enſuite il entra dans la ville, aſſembla le peuple & leur rendit leur ancien gouvernement. Les Athéniens pouſſerent leur reconnoiſſance juſqu'à l'irréligion & l'impiété, par les honneurs exceſſifs qu'ils décernerent à Antigone & à Démétrius. Ils leur donnerent le nom de Rois, & les honorerent du titre *de Dieux ſauveurs.*

Pendant le ſéjour que Démétrius fit à Athenes, il épouſa Eurydice veuve d'Ophellas. Il avoit déjà pluſieurs femmes, entr'autres Phila fille d'Antipater & d'un rare mérite, comme nous l'avons remarqué, que ſon pere l'avoit

Plut. in Demetr. p. 894.

forcé d'épouſer contre ſon gré en lui citant un vers d'Euripide, qu'il parodia par le changement d'un ſeul mot : *Là où il y a du bien, il convient de ſe marier même contre ſon inclination.* Cette maxime, quelque ancienne qu'elle ſoit, ne vieillit point ; & quelque contraire qu'elle ſoit aux ſentimens de la nature, elle ſe renouvelle de jour en jour. Elle a beaucoup de rapport à cette autre qui dit que l'argent donne la nobleſſe & la beauté ; *Et genus & formam regina pecunia donat.* Démétrius ſe décria fort à Athenes par d'infâmes débauches.

Il fait la conquête de l'iſle de Cypre.
Diod. l. 20. *p.* 783-789.
Plut. in Demet. p. 895-896.
Juſtin. l. 15. *c.* 2.
Diodor. l. 20. *p.* 885.

Peu de temps après ſon pere lui fit quitter la Grece, & l'envoya avec une groſſe flotte & une forte armée pour faire ſur Ptolémée la conquête de l'iſle de Cypre. A ſa deſcente dans l'iſle il vainquit Ménélas frere de Ptolémée, & l'obligea de ſe renfermer dans Salamine après avoir fait une perte conſidérable, & alla mettre le ſiege devant la place.

Ptolémée, ſur la nouvelle de la défaite de ſon frere, fit équiper en diligence une puiſſante flotte & vint promptement à ſon ſecours ; mais il n'eut pas un meilleur ſuccès que ſon frere. Démétrius le battit, rompit, briſa & coula à fond une grande partie de ſa flotte, & prit le

reste, à l'exception de huit vaisseaux qui se sauverent en diligence avec Ptolémée. Après cette bataille navale Ménélas ne résista plus, & il se rendit à discrétion à Démétrius. Ce jeune Prince rehaussa l'éclat de cette victoire déjà si glorieuse en elle-même, par la bonté, l'humanité & la générosité dont il usa en cette occasion. Il rendit généreusement la liberté à Ménélas & à Lentisque fils de Ptolémée, & il les lui renvoya sans rançon avec leurs amis, leurs domestiques & tout leur bagage.

Antigone, qui étoit demeuré en Syrie, attendoit dans une violente inquiétude & avec une grande impatience les nouvelles d'un combat dont l'issue devoit décider de son sort & de celui de son fils. Quand le courier lui eut appris que Démétrius avoit remporté une victoire complete, sa joie le fut aussi. Tout le peuple dans le même moment proclama Antigone & Démétrius Rois. Antigone sans perdre de temps envoya à son fils le diadême dont on lui avoit ceint la tête, lui donnant le titre de Roi dans la lettre qu'il lui écrivit. Dès que cette nouvelle fut portée en Egypte, les Egyptiens proclamerent aussi Ptolémée Roi. Lysimaque dans la Thrace, Séleucus à

Babylone, ſuivirent leur exemple, & prirent chacun dans leurs Etats le titre de Roi, après en avoir uſurpé depuis long-temps l'autorité ſans en oſer prendre le nom. Caſſandre ſeul, quoique les autres l'appellaſſent Roi, en lui parlant & en lui écrivant, continua d'écrire ſes lettres à l'ordinaire, en mettant ſon nom tout ſimplement.

Expédition d'Antigone & de Démétrius contre l'Egypte.
AN. M. 3699.
AV. J.C. 305.

Antigone, pour profiter de la victoire que ſon fils avoit remportée en Cypre, aſſembla une nombreuſe armée en Syrie pour aller faire une invaſion dans l'Egypte & ſe la ſoumettre. Il donna le commandement de la flotte à Démétrius pendant qu'il conduiſoit cette groſſe armée par terre. Mais Ptolémée avoit ſi bien pourvu à tout, qu'il ne fut pas poſſible à Démétrius d'aborder dans aucune des embouchures du Nil, ni à lui d'entamer l'Egypte. Il fut donc obligé de ſe retirer honteuſement après avoir perdu dans cette malheureuſe expédition beaucoup de ſoldats ſur terre, & beaucoup de vaiſſeaux ſur mer.

Diod. l. 20. p. 804-806. Plut. in Demetr. p. 896. 897.

Conquête de Séleucus.

Appian. in Syr. p. 122-123. Juſtin. l. 15. c. 4.

Pendant tous les mouvements dont nous venons de parler, la puiſſance de Séleucus s'étoit bien accrue dans l'Orient. Car après avoir tué dans une bataille Nicanor qui avoit été envoyé contre

tre lui par Antigone, non-ſeulement il ſe vit affermi dans la poſſeſſion de la Médie, de la Syrie & de Babylone; mais portant ſes armes plus loin il avoit réduit la Perſe, la Bactriane, l'Hyrcanie, & toutes les autres provinces en-deçà de l'Inde, dont Alexandre avoit fait la conquête. Revenons à Antigone.

Antigone envoie Démétrius pour faire la conquête de Rhodes.

Ce Prince n'avoit alors guere moins de quatre-vingts ans. Et comme il étoit devenu fort peſant pour aller à la guerre, il ſe ſervoit de ſon fils qui par ſon application, par l'expérience qu'il avoit acquiſe & par le bonheur qui l'accompagnoit, conduiſoit très habilement les affaires les plus importantes. Parmi les iſles Sporades, celle de Rhodes tenoit le premier rang, ſoit par la ſûreté de ſes ports & de ſes rades, ſoit par ſon commerce & ſes richeſſes. C'en étoit déjà trop pour irriter la cupidité d'Antigone; & pour lui donner envie d'en faire la conquête. Il falloit une raiſon ou un prétexte pour colorer cette démarche : voici celui que le haſard fournit.

AN. M. 3700. Av. J C. 304. *Diod. l.* 20. *p.* 809-815. 825. *Plut. in Demet. p.* 897. 898.

Dans la guerre de Cypre qu'il avoit entrepriſe contre Ptolémée, Antigone envoya demander aux Rhodiens des vaiſſeaux & du ſecours. Ils le prierent de

vouloir bien ne pas exiger d'eux qu'ils ſe déclaraſſent contre Ptolémée qui étoit leur ami & leur allié. Cette réponſe, quelque ſage & quelque meſurée qu'elle fût, mit Antigone en fureur. Il leur fit pour lors de terribles menaces; & à ſon retour d'Egypte, il envoya contre eux Démétrius avec une flotte & une armée pour châtier leur prétendue téméraire audace, & pour les ranger à ſon obéiſſance. Les Rhodiens qui prévirent bien l'orage prêt à fondre ſur eux, avoient envoyé à tous les Princes leurs alliés & ſur-tout à Ptolémée pour implorer leur ſecours. Ils ne manquerent pas de repréſenter au dernier, que leur attachement à ſes intérêts étoit ce qui leur avoit attiré le danger où ils ſe trouvoient expoſés.

Les préparatifs de part & d'autre étoient immenſes. Démétrius arriva devant Rhodes avec une flotte très nombreuſe. La vue du butin qu'on eſpéroit de faire dans la priſe d'une ville auſſi riche que celle de Rhodes, avoit attiré beaucoup de ſoldats à la ſuite de Démétrius. Dès que ce Prince ſe fut approché de l'iſle, il deſcendit à terre pour reconnoître par quel endroit il pourroit attaquer la place. Les Rhodiens de leur côté ſe préparoient à une vigoureuſe défenſe.

Tout ce qu'il y avoit de gens de mérite & de ſervice dans les pays alliés des Rhodiens, s'étoit jetté dans la ville, autant pour ſervir une république très reconnoiſſante, & très célebre par le courage de ſes citoyens, que pour faire montre de leur courage & de leur habileté dans la défenſe de cette place, contre un des plus grands capitaines & des plus ſavants dans l'art des ſieges que l'antiquité ait jamais produits. On prétend que le ſiege de Rhodes eſt le chef-d'œuvre de Démétrius & la plus grande marque de ſon eſprit fécond en reſſources & en inventions.

Ce Prince commença l'attaque du côté de la mer, pour ſe rendre maître du port & des tours qui en défendoient l'entrée. Il eut d'abord quelque ſuccès, mais les Rhodiens ſe défendirent avec tant de courage, que Démétrius vit bien qu'il n'étoit pas poſſible de prendre la ville de ce côté-là. Il ſe réduiſit à l'attaquer par terre, & tourna de ce côté-là toutes ſes forces, afin d'emporter la place par aſſaut, ou de la réduire à capituler. Dans ce deſſein, il fit faire avec une diligence extraordinaire, toutes ſortes de machines & d'ouvrages pour battre la place.

Après que tous ces divers ouvrages furent achevés, Démétrius donna les ordres, & fit tout préparer pour un assaut général. Quand tout fut prêt, il fit sonner la charge par les trompettes, & on attaqua la ville de tous les côtés par terre & par mer, mais sans aucun succès décisif. Les assiégés se battoient comme des lions, & repoussoient les ennemis avec perte. Dans ce même temps, il arriva aux assiégés différents secours d'hommes & de vivres qui leur venoient d'Egypte & de Grece. Des secours si abondants & qui venoient si à propos, remplirent d'un nouveau courage les assiégés, qui résolurent de ne se rendre qu'à la derniere extrémité. Ainsi animés, vers le milieu de la nuit suivante, ils font une sortie de la place, & vont mettre le feu aux machines des assiégeants. Démétrius qui craignit que le feu ne prît à toutes, les fit retirer le plus vîte qu'il put.

Ce Prince ayant fait rétablir ces machines, les fit toutes approcher de la ville. Après que tout fut disposé, il fit sonner la charge par toutes les trompettes, & monter à l'assaut par tous les endroits de la place, tant par terre que par mer. Ce second assaut n'eut pas un

meilleur ſuccès que le premier, & Démétrius même y reçut un échec conſidérable, qui, loin de ralentir ſon ardeur, ne fit que l'augmenter. Il travailloit à ſe mettre en état de donner un troiſieme aſſaut, quand on vint lui apporter des lettres d'Antigone ſon pere, par leſquelles il lui mandoit de faire tout ce qu'il pourroit pour conclure la paix avec les Rhodiens. Il lui falloit un prétexte plauſible pour renoncer au ſiege: le haſard le lui fournit. Dans le moment même arriverent au camp des députés d'Etolie, pour lui renouveller les inſtances qu'on lui avoit déjà faites, de donner la paix aux Rhodiens. Ils ne l'en trouverent pas éloigné.

Les Rhodiens de leur côté, ne deſiroient pas avec moins d'ardeur que lui un accommodement, pourvu qu'il fût raiſonnable. Ils ſentoient l'extrême beſoin qu'ils avoient de faire finir un ſiege où ils auroient enfin ſuccombé. Ainſi ils écouterent avec plaiſir les propoſitions qui leur furent faites; & bientôt après le traité fut conclu & arrêté ſous ces conditions: que la république de Rhodes ſeroit conſervée avec tous ſes citoyens dans ſes droits, priviléges & libertés, ſans être ſoumiſe à aucune puiſſance;

Traité de paix honorable à la ville.

que l'alliance qu'elle avoit toujours eue avec Antigone feroit confirmée & renouvellée avec obligation d'armer pour lui dans toutes les guerres qu'il auroit, pourvu qu'elles ne fussent point contre Ptolémée : que pour la sûreté des articles ainsi accordés, il feroit donné cent ôtages de la ville au choix de Démétrius. Les ôtages délivrés, l'armée décampa de devant Rhodes, après l'avoir tenue assiégée pendant un an.

Démétrius avant de partir, fit présent aux Rhodiens de toutes les machines de guerre qu'il avoit employées à ce siege. Ils les vendirent dans la suite pour trois cents talents, qu'ils employerent, avec quelqu'autre argent qu'on y ajouta, à faire ce colosse fameux, qui passoit pour une des sept merveilles du monde.

Colosse de Rhodes. *Plut. l. 34. c. 7.*

Les Rhodiens pour témoigner à Ptolémée leur reconnoissance du secours qu'il leur avoit donné dans un danger si pressant, après avoir consulté l'oracle de Jupiter-Ammon, lui consacrerent un bocage, où, par une flatterie aussi impie qu'ordinaire dans ce temps-là, on lui rendoit les honneurs divins. Enfin, pour perpétuer encore d'une autre maniere la mémoire de leur délivrance dans cette guerre, ils lui donnerent le

titre de *Soter*, qui ſignifie Sauveur, dont les Hiſtoriens ſe ſervent ordinairement pour le diſtinguer des autres Ptolémées qui régnerent en Egypte.

ARTICLE IV.

Ligue entre Ptolémée, Séleucus, Caſſandre & Lyſimaque, contre Antigone & Démétrius.

PLUS nous avançons dans l'hiſtoire des ſucceſſeurs d'Alexandre, plus il eſt facile de reconnoître l'eſprit qui les a toujours animés juſques ici, & ce qui les fait encore agir. D'abord ils ſe ſont cachés en nommant des Rois imbéciles, ou des enfants, pour couvrir leurs prétentions ambitieuſes. Maintenant que toute la famille royale d'Alexandre eſt exterminée, ils levent le maſque & ſe montrent tels qu'ils ſont & qu'ils ont toujours été. Ils travaillent tous avec une ardeur égale à ſe maintenir chacun dans leur gouvernement, à s'y rendre indépendants réellement, à ſe donner une ſouveraineté abſolue, & à étendre les limites de leur royaume aux dépens des autres gouverneurs plus foibles ou moins heureux. Voilà le grand mobile de toutes les entrepriſes que nous voyons.

Diod. l. 20. p. 825-828. Plut. in Demetr. p. 899.

Dans ce temps-là, les Athéniens appellerent à leur ſecours Démétrius, contre Caſſandre qui aſſiégeoit leur ville. Démétrius mit à la voile avec trois cents trente galeres & une groſſe infanterie. Il ne chaſſa pas ſeulement Caſſandre de l'Attique; mais il le pourſuivit juſqu'aux Thermopyles, où il le défit. A ſon retour, les Athéniens, quoiqu'ils lui euſſent déjà prodigué tous les honneurs dont ils avoient pu s'aviſer, trouverent encore de nouvelles flatteries pour enchérir ſur les premieres. Ils lui aſſignerent pour ſon logement le derriere du temple de Minerve. Ce Prince y logea, & ne rougit pas de faire de la maiſon de la Déeſſe regardée comme vierge, un lieu de débauche & de proſtitution, où ſes courtiſanes étoient plus honorées que la Déeſſe même. En effet, il leur fit dreſſer des autels par les Athéniens, qu'il appella à cette occaſion des lâches & des malheureux, véritablement nés pour l'eſclavage: tant ce Prince fut choqué lui-même d'une adulation ſi baſſe & ſi indigne, comme Tacite le dit auſſi de Tibere.

Athen. l. 6. p. 253.

Démoclès ſurnommé le beau, d'un âge encore fort tendre, pour ſe dérober à la violence de Démétrius, ſe jetta

dans une chaudiere d'eau bouillante, qu'on préparoit pour le bain, & y fut étouffé, aimant mieux renoncer à la vie qu'à la pudeur. Les Athéniens pour appaiser la colere de Démétrius, extrêmement irrité d'un certain décret qu'ils avoient fait à son sujet, en firent un nouveau, qui portoit: *que le peuple d'Athenes statuoit & ordonnoit que tout ce que commanderoit le Roi Démétrius, seroit tenu pour saint envers les Dieux, & juste envers les hommes.* Croiroit-on qu'on pût porter la flatterie & la servitude jusqu'à ce point de bassesse, d'extravagance & d'irreligion.

De tous les abus qui furent alors commis à Athenes, celui qui affligea & mortifia le plus les Athéniens, fut que Démétrius leur ayant ordonné de fournir & de livrer incessamment la somme de deux cents cinquante talents, & le recouvrement de cette somme ayant été fait sans aucun délai ni la moindre remise, le Prince n'eut pas plutôt vu cet argent, qu'il le fit donner à Lamia & aux autres courtisanes qui étoient avec elle, pour leur pommade & leur fard. La honte piqua les Athéniens plus que la perte, & l'usage de cette somme plus que la somme même.

An. M. 3702. Av. J. C. 302. *Diod. l. 20. p. 830-836. Plut. in Demetr. p. 899. Justin. l. 15. c. 14.*

Cassandre se voyant vivement pressé par Démétrius, & n'en pouvant obtenir la paix, qu'à condition de se mettre absolument à la discrétion d'Antigone, envoya, de concert avec Lysimaque, des ambassadeurs à Séleucus & à Ptolémée, pour leur représenter l'état où ils se trouvoient tous deux. Il se conclut donc une ligue entre ces quatre Rois, & chacun se prépara à entrer en campagne. L'ouverture se fit sur la côte de l'Hellespont. Lysimaque passa le détroit avec une bonne armée, & de gré ou de force, soumit la Phrygie, la Lydie, la Lycaonie & la plupart des pays qui étoient entre la Propontide & la riviere du Méandre.

Dès qu'Antigone eut appris cette fâcheuse nouvelle, il se mit en marche, mena ses troupes droit à l'ennemi, & reprit en passant plusieurs places qui s'étoient révoltées. Lysimaque jugea à propos de se tenir sur la défensive, en attendant le secours qui lui venoit de Séleucus & de Ptolémée. Ainsi le reste de l'année se passa sans action, & chacun se retira dans ses quartiers d'hiver. Au commencement du printemps de l'année suivante, Séleucus forma son armée à Babylone & la mena en Cappadoce,

pour agir contre Antigone. Celui-ci manda auſſitôt Démétrius qui quitta promptement la Grece, vint à Epheſe & reprit cette ville & pluſieurs autres qui s'étoient déclarées pour Lyſimaque à ſon arrivée en Aſie. Ptolémée profita en Syrie de l'abſence d'Antigone. Il recouvra la Syrie, la Judée, & la Célé-Syrie. Ici finit l'hiſtoire de Diodore de Sicile.

Plut in Demetr. p. 902.

L'armée des confédérés commandée par Séleucus & par Lyſimaque, & celle d'Antigone & de Démétrius arriverent preſque en même temps dans la Phrygie. Elles ne furent pas long-temps en préſence ſans en venir aux mains. Le combat ſe donna près d'une ville de Phrygie nommée Ipſus. Dès qu'on eut donné le ſignal, Démétrius à la tête de ſa meilleure cavalerie, fondit ſur Antiochus fils de Séleucus, & combattit avec tant de valeur, qu'il rompit les ennemis & les mit en fuite; mais par un deſir téméraire & aveugle de gloire, dont les généraux ne peuvent trop ſe défier, & qui a été funeſte à pluſieurs, Démétrius s'étant mis à pourſuivre les fuyards trop chaudement, & ſans ſonger au reſte de l'armée, ſe laiſſa ravir la victoire, qu'il tenoit déjà dans ſes

Bataille d'Ipſus. AN. M. 3703. Av. J. C. 301.

mains, s'il avoit su profiter de son avantage. Car lorsqu'il revint de cette poursuite, il ne trouva plus de passage pour rejoindre son infanterie; les éléphants des ennemis ayant rempli tout l'espace qui étoit entre deux. Alors Séleucus, voyant les gens de pied d'Antigone dégarnis de leur cavalerie, fit mine de vouloir les attaquer, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, pour les effrayer & leur donner le temps de quitter le parti d'Antigone & de passer dans le sien. Et c'est en effet le parti qu'ils prirent. La plus grande partie de cette infanterie se détacha, & vint se rendre volontairement à lui: le reste fut mis en fuite. Dans ce moment, un gros des troupes de l'armée de Séleucus, se détacha par son ordre, & alla tomber avec fureur sur Antigone, qui soutint quelque temps leur effort. Mais enfin, accablé de traits & percé de coups, il tomba mort par terre, s'étant défendu courageusement jusqu'au dernier soupir. Démétrius voyant son pere mort, rassembla ce qu'il put de troupes, & se retira à Ephese avec cinq mille hommes d'infanterie, & quatre mille de cavalerie. Le grand Pyrrhus, tout jeune encore pour lors, accompagna Démétrius, ren-

Antigone est tué & Démétrius mis en fuite.

Plut. in Pyrrh. p. 334.

verſa tout ce qui ſe préſenta devant lui, & fit voir dans cette premiere action qui lui ſervit comme d'apprentiſſage, ce qu'on devoit un jour attendre de ſon courage & de ſa bravoure.

Après la bataille d'Ipſus, les quatre Prrinces ligués partagerent les Etats d'Antigone en les ajoutant à ceux qu'ils poſſédoient déjà. Et ce fut par ce partage que l'Empire d'Alexandre fut diviſé en quatre royaumes fixes.

Plut. in Demetr. p. 902. Appian. in Syr. p. 122. 123. Polyb. l. 15. p. 572.

Ptolémée eut l'Egypte, la Lybie, l'Arabie, la Célé-Syrie & la Paleſtine: Caſſandre eut la Macédoine & la Grece: Lyſimaque la Thrace & quelques autres provinces par de-là l'Helleſpont & le Boſphore; Séleucus tout le reſte de l'Aſie juſqu'au-delà de l'Euphrate, & juſqu'au fleuve Indus. Ces quatre Rois ſont les quatre cornes du bouc de la Prophétie de Daniel, qui vinrent à la place de la premiere corne rompue. Cette premiere corne étoit Alexandre Roi de Grece, qui détruiſit l'Empire des Medes & des Perſes, déſigné par le belier à deux cornes: & les quatre autres cornes ſont ces quatre Rois qui s'éleverent après lui, & partagerent ſon Empire. Ils n'étoient point de ſa poſtérité; *Et non in poſteros ejus.*

Dan. c. 8, v. 5-22.



HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

L'ARRANGEMENT des matieres, l'ordre & la netteté qu'un Écrivain doit répandre par-tout, autant que cela dépend de lui, demandent qu'on traite ſéparément ce qui regarde chacun de ces royaumes en particulier ; ſans quoi il ſeroit difficile d'éviter la confuſion, & les répétitions, toujours dégoûtantes & ennuyeuſes. Pour ne pas tomber dans ces inconvénients, j'écrirai de ſuite, & ſéparément, l'hiſtoire de chacun de ces Empires. Je commence par celui d'Egypte, dont je conduirai l'hiſtoire juſqu'à Cléopatre, où ce royaume fut réduit en province de l'Empire Romain.

Table Chronologique des Rois d'Egypte depuis la mort d'Alexandre le Grand.

An. M.		Av. J. C.
3704	Ptolémée Soter.	300.
3719	Ptolémée Philadelphe	285.
3758	Ptolémée Evergete	246.
3783	Ptolémée Philopator	221.
3800	Ptolémée Epiphane	204.
3824	Ptolémée Philométor	180.
3859	Ptolémée Phyſcon	145.
3887	Ptolémée Lathyre	117.
3897	Alexandre I. frere de Lathyre	107.
3923	Alexandre II. fils d'Alexandre premier	81.
3939	Ptolémée Aulete	65.
3946	Bérénice fille aînée d'Aulete, regne pendant quelque temps à la place de ſon pere, après lequel ce Prince eſt rétabli.	58.
3953	Ptolémée ſon fils aîné lui ſuccede conjointement avec Cléopatre	51
3961	Cléopatre regne ſeule	43.

CHAPITRE PREMIER.

Le royaume d'Egypte eut depuis Alexandre le grand, quarorze Rois, en y comprenant la Reine Cléopatre. Tous ces Rois s'appellerent Ptolémée, d'un nom commun ; mais on les diſtingua tous par des ſurnoms particuliers. On les appella auſſi *Lagides* du nom de Lagus, pere de Ptolémée, qui régna le premier en Egypte.

ARTICLE I.

Ptolemée Soter fait la conquête de l'iſle de Cypre.

An. M. 3708. Av. J. C. 296. Dans le temps que Démétrius étoit occupé à ſe ſoumettre la Grece, & qu'il ſe battoit avec les Lacédémoniens, il reçut coup ſur coup deux nouvelles très fâcheuſes. La premiere étoit, que Lyſimaque venoit de lui enlever tout ce qu'il avoit en Aſie ; & l'autre, que Ptolémée avoit fait une deſcente en Cypre, & pris toute l'iſle, excepté Salamine, où ſa mere & ſa femme s'étoient retirées

avec ses enfants, & qu'il assiégeoit cette place avec vigueur. Démétrius laissa tout pour courir à leur secours. Peu de temps après, il apprit que la ville s'étoit rendue. Ptolémée eut la générosité de relâcher la mere, la femme, les enfants de son ennemi sans rançon, & de les renvoyer avec toutes les personnes, l'équipage & les effets qui leur appartenoient. Il leur fit même en partant, des présents magnifiques, qu'il accompagna de toutes sortes d'honneurs.

Ptolémée Soter, après avoir régné vingt ans en Egypte avec le titre de Roi, & près de trente-neuf depuis la mort d'Alexandre, songea à mettre sur le trône Ptolémée son fils, surnommé Philadelphe. Il avoit encore plusieurs enfants, entre autres Ptolémée surnommé *Céraunus*, ou le foudre, qui étant fils d'Euridice fille d'Antipater & l'aîné de tous, regardoit la couronne comme lui appartenant de droit après la mort de son pere. Mais Bérénice, mere de Philadelphe, avoit si bien charmé Ptolémée & pris un tel ascendant sur son esprit, qu'elle lui fit préférer son fils à tous les enfants des autres Reines. Pour prévenir donc toutes les brouilleries & les guerres qui auroient pu arriver après

An. M. 3719.
Av. J. C. 285.
Justin. l. 16.

ſa mort, qu'il prévoyoit bien n'être pas fort éloignée, à l'âge de quatre-vingts ans qu'il avoit, il réſolut de le faire couronner pendant ſa vie, & de lui abandonner tous ſes Etats, diſant qu'il étoit plus glorieux de faire un Roi que de l'être ſoi-même. La cérémonie du couronnement de Philadelphe fut accompagnée d'une fête la plus magnifique qu'on eut encore vue.

Le Phare. *Plin. l. 36. Ch. XII.*

La premiere année du regne de Philadelphe, qui fut la premiere de la 124e Olympiade, la fameuſe tour du fanal de l'iſle de Pharos fut achevée; on l'appelloit communément la tour de Pharos, & elle a paſſé pour une des ſept merveilles du monde. C'étoit un grand bâtiment quarré, de marbre blanc, au haut duquel on entretenoit continuellement du feu pour ſervir de guide aux vaiſſeaux. Elle coûta huit cents talents à bâtir.

Strab. l. 17. p. 791. Suid. in Πάρος.

Plut. in Alex. pag. 691. Q. Curt. l. 9. c. 8.

Ptolémée Soter avoit cultivé les Belles-Lettres, comme cela paroît par la vie d'Alexandre qu'il avoit compoſée, & qui étoit fort eſtimée des anciens, mais que nous n'avons plus. Pour faire fleurir les ſciences, il fonda à Alexandrie une eſpece d'Académie, à laquelle on donnoit le nom de *Muſéon*, où une

Bibliotheque d'Alexandrie.

ſociété de ſavants travailloit à des recherches de Philoſophie, & à perfectionner toutes les autres ſciences, à-peu-près comme celles de Paris & de Londres. Pour cet effet, il commença par leur donner une Bibliotheque, qui s'augmenta prodigieuſement ſous ſes ſucceſſeurs. Son fils Philadelphe en mourant, la laiſſa compoſée de cent mille volumes. Les Princes de cette race qui le ſuivirent, l'augmenterent encore; de ſorte qu'enfin il s'y trouva ſept cents mille volumes.

Dans la guerre qu'eut Céſar avec ceux d'Alexandrie, un incendie qui en fut l'effet, conſuma la Bibliotheque du Muſéon, avec quatre cents mille volumes qu'elle contenoit. Celle qui étoit dans le Sérapion, temple dédié au Dieu Sérapis, ne ſouffrit aucun dommage; & ce fut-là apparemment que Cléopatre mit les deux cents mille volumes de celle de Pergame, dont Marc-Antoine lui fit préſent. Cette addition, avec les autres qui s'y firent de temps en temps, rendit la nouvelle Bibliotheque d'Alexandrie plus nombreuſe & plus conſidérable que la premiere; & quoique pillée plus d'une fois pendant les troubles & les révolutions qui arriverent

Plut. in Caſ. pag. 732. in Ant. p. 943.

Amm. Marcell. lib. 22. c. 16.

Dion. Caſſ. l. 42. p. 202.

dans l'Empire Romain, elle se remettoit toujours de ses pertes, & recouvroit son nombre de volumes. Elle a ainsi subsisté pendant un fort long temps, ouvrant ses trésors aux savans & aux curieux, jusqu'au septieme siecle, qu'elle eut enfin le même sort que la premiere, & qu'elle fut brûlée par les Sarrazins, quand ils prirent la ville, l'an de grace 642. La maniere dont la chose arriva est trop singuliere pour ne la pas mettre ici.

Jean, surnommé le Grammairien, fameux sectateur d'Aristote, se trouva dans Alexandrie quand elle fut prise. Comme il étoit fort bien dans l'esprit d'*Amri Ebnol As*, général de l'armée des Sarrazins, qui estimoit beaucoup son savoir, il demanda à ce général la Bibliotheque d'Alexandrie. Amri lui répondit que cela ne dépendoit pas de lui, mais qu'il en écriroit au Caliphe, c'est-à dire, à l'Empereur des Sarrazins, pour avoir ses ordres, sans lesquels il n'osoit en disposer. Il écrivit effectivement à Omar, Caliphe d'alors, dont la réponse fut: que si ces livres contenoient la même doctrine que l'Alcoran, ils n'étoient d'aucun usage; parceque l'Alcoran étoit suffisant & contenoit

toutes les vérités néceſſaires : mais que s'ils contenoient des choſes contraires à l'Alcoran, il ne falloit pas les ſouffrir. En conſéquence il lui ordonnoit, ſans autre examen, de les brûler tous. On les donna aux bains publics, où ils ſervirent pendant ſix mois à les chauffer au lieu de bois. Ainſi périt ce tréſor ineſtimable de ſcience.

Vers la fin de l'année où nous ſommes, mourut Ptolémée Soter en Egypte, la ſeconde année après qu'il eut appellé ſon fils à l'Empire, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il fut le plus habile & le plus honnête homme de ſa race, & laiſſa des exemples de prudence, de juſtice & de clémence, qu'aucun de ſes ſucceſſeurs ne ſe mit en peine d'imiter. Il conſerva ſur le trône l'amour de la ſimplicité & l'éloignement du faſte qu'il y avoit portés. Il étoit acceſſible à ſes ſujets juſqu'à la familiarité, mangeoit ſouvent chez eux; & quand il donnoit lui-même à manger, il ne rougiſſoit point d'emprunter des plus riches leur vaiſſelle; parce qu'il en avoit fort peu à lui & uniquement ce qu'il lui en falloit pour ſon uſage ordinaire. Et quand on lui repréſentoit que la royauté ſembloit demander plus d'opulence, il ré-

Mort de Ptolémée Soter.
AN. M. 3721.
AV. J. C. 283.

Son éloge.
Plut. in Apopht. p. 181.

pondoit que la véritable grandeur d'un Roi n'étoit pas d'être riche lui-même, mais d'enrichir les autres.

Commencement du regne de Philadelphe.

Ptolémée Philadelphe, après la mort de son pere, demeura seul maître de tous ses Etats. Tant que Soter vécut, il dissimula son ressentiment contre Démétrius de Phalere, qui avoit conseillé à son pere, lorsqu'il délibéroit sur le choix d'un successeur, de suivre l'ordre prescrit par la nature, & de se déclarer pour l'aîné de ses enfants. Ce conseil si sage, mais qui excluoit du trône Philadelphe, aigrit extrêmement ce Prince contre Démétrius. De sorte que, dès qu'il se vit seul maître, il le fit arrêter & l'envoya bien gardé dans un fort écarté, où il ordonna qu'on le retînt jusqu'à ce qu'il eût résolu ce qu'il en feroit. Une piquure d'aspic mit fin à la vie de ce grand homme, qui méritoit un meilleur sort.

Mort de Démétrius de Phalere.

Son éloge.

Le témoignage favorable que lui rendent Cicéron, Strabon, Plutarque, Diodore de Sicile & plusieurs autres, ne laisse aucun lieu de douter ni de sa probité, ni de la sagesse de son gouvernement. Le renversement de ce prodigieux nombre de statues (1), qu'Athe-

(1) Ce nombre égaloit celui des jours de l'année.

nes avoit élevées à sa gloire, ne détruisit point sa réputation, ni la vertu qui les lui avoit méritées; mais il prouve seulement qu'Athenes étoit ingrate, & incapable de pouvoir soutenir aucun vrai mérite sans jalousie, sans envie & sans le persécuter. Ptolémée Soter reçut à bras ouverts cet illustre exilé, le combla d'honneur, & le fit son confident. Ce fut par son conseil que ce Prince amassa cette fameuse Bibliotheque dont nous avons parlé. Démétrius de Phalere s'étoit beaucoup exercé à l'éloquence. Il excelloit dans le genre qu'on appelle tempéré & orné. Son style, d'ailleurs tranquille & pur, étoit anobli & décoré par des métaphores brillantes & hardies, qui relevoient le fond de son discours. On lui reproche d'avoir le premier donné atteinte à cette éloquence mâle, solide & majestueuse, qui avoit régné jusqu'alors à Athenes, & d'en avoir substitué une, s'il est permis de s'exprimer ainsi, tendre & doucereuse, qui amollit les esprits, & qui rendit enfin le mauvais goût dominant.

Le tumulte des guerres, que la diversité d'intérêts excitoit entre les successeurs d'Alexandre dans toute l'étendue de leur domination, n'empêchoit point

An. M. 3727.
Av. J. C. 377.

Philadelphe enrichit sa Bibliotheque.

Ptolémée Philadelphe de donner tous ses soins à la belle bibliotheque qu'il formoit à Alexandrie, & où il faisoit ramasser de tous les endroits du monde les livres les plus rares & les plus curieux. Ayant appris que les Juifs en avoient un qui contenoit les loix de Moïse & l'histoire de ce peuple, il forma le dessein de le faire traduire de l'hébreu en grec, pour en enrichir sa bibliotheque. Afin d'engager le grand prêtre des Juifs à lui donner une copie ou une traduction fidele de leur loi, il publia une ordonnance pour affranchir tous les Juifs esclaves dans ses Etats, avec leurs femmes & leurs enfants. Le nombre se trouva monter à six vingts mille.

Eléazar.

Après un préambule si avantageux, Ptolémée n'eut pas de peine à obtenir du grand sacrificateur ce qu'il lui demandoit. Ses ambassadeurs retournerent à Alexandrie avec une bonne copie de la loi de Moïse écrite en lettres d'or, que le souverain sacrificateur leur donna, & six anciens de chaque tribu : c'est-à-dire en tout soixante & douze personnes pour la traduire en grec. Le Roi voulut voir ces députés, & il les combla de présens & de marques d'amitié. Ils furent

Version des Septante.

rent ensuite conduits dans l'isle de Pharos, & logés dans une maison qui leur avoit été préparée, où on leur fournissoit en abondance tout ce qui leur étoit nécessaire. Ils se mirent au travail sans perdre de temps, & l'ouvrage fut achevé en soixante & douze jours. C'est ce qu'on appelle la version des Septante. Le tout fut lu & approuvé en présence du Roi, qui admira sur-tout la profonde sagesse des loix de Moïse, & renvoya les soixante & douze députés avec des présens d'une magnificence extraordinaire pour eux, pour le grand prêtre, & pour le temple.

Ambassade de Philadelphe aux Romains & des Romains à Philadelphe.
AN. M. 3730.
AV. J.C. 274.

La réputation des Romains commençant à faire du bruit parmi les nations étrangeres, par la guerre qu'ils avoient soutenue contre Pyrrhus; Ptolémée Philadelphe envoya des ambassadeurs à Rome pour leur demander leur amitié. Les Romains furent charmés de se voir recherchés par un si grand Roi. Pour répondre à ces honnêtetés, l'année suivante ils envoyerent aussi une ambassade en Egypte. Les ambassadeurs Romains y firent voir un désintéressement qui marquoit bien leur grandeur d'ame. Ptolémée, dans un régal qu'il leur donna, fit présent à chacun d'eux d'une

couronne d'or : ils la reçurent pour ne le pas désobliger, en refusant l'honneur qu'il leur faisoit; mais le lendemain matin ils allerent mettre ces couronnes sur la tête des statues du Roi, qui étoient dans les places publiques de la ville. A leur audience de congé, le Roi leur ayant fait des présents considérables, ils les reçurent comme ils avoient fait les couronnes; mais dès qu'ils furent arrivés à Rome, avant que d'aller au sénat rendre compte de leur ambassade, ils les mirent tous dans le trésor public; & par ces deux belles actions, ils firent voir qu'en servant le public, les gens de bien ne doivent se proposer d'autre avantage pour eux-mêmes que l'honneur de se bien acquitter de leur devoir. La république ne se laissa pas vaincre ici en noblesse de sentiments. Le sénat & le peuple voulurent qu'on donnât aux ambassadeurs, pour les services qu'ils avoient rendus à l'Etat, une somme équivalente à ce qu'ils avoient remis dans le trésor public. Voilà un beau combat de gloire & de générosité où l'on ne sait à quel parti attribuer la victoire. On voit ici, dit un Historien, trois modeles : de libéralité dans Ptolémée, de désintéressement dans les ambassadeurs, d'équité dans le peuple Romain.

Valer. Max.

Une révolte ſuſcitée en Egypte par Magas, frere de mere de Philadelphe, donna beaucoup d'occupation à ce Prince; mais il la diſſipa par ſes ſoins & ſa diligence à y porter un prompt remede, & elle n'eut aucune mauvaiſe ſuite. Magas, Roi de Cyrene & de Lybie, qu'il avoit uſurpées ſur ſon frere, fit faire des ouvertures d'accommodement à Ptolémée, & lui fit propoſer le mariage de Bérénice ſa fille unique, avec le fils aîné de Ptolémée, & de lui donner tous ſes Etats pour dot. La négociation réuſſit, & la paix ſe fit à ces conditions.

AN. M. 3735. AV. J.C. 265. *Pauſan. in Att. p.* 12. & 13.

Ptolémée, ayant à cœur d'enrichir ſon royaume, imagina un moyen d'y attirer tout le commerce de l'Orient qui ſe faiſoit par mer, & dont les Tyriens avoient été en poſſeſſion juſques-là. Pour attirer ce commerce dans ſon royaume, il fit bâtir une ville ſur le côté occidental de la mer Rouge, qu'il nomma Bérénice du nom de ſa mere; & pour faciliter le tranſport des marchandiſes, il fit conſtruire un canal qui aboutiſſoit au Nil, ſur lequel elles deſcendoient à Alexandrie. Pour protéger le commerce en même temps qu'il le facilitoit, il équipa deux puiſſantes flottes; l'une dans la mer Rouge, & l'autre dans la mer

AN. M. 3749. AV. J.C. 359.

Canal de communication aux deux mers.

Theocrit. ibid. 17.

Athen. l. 5. *p.* 203.

Méditerranée. Avec des forces si formidables, non-seulement il mit à couvert de toute insulte ceux qui faisoient le trafic; mais il tint aussi, tant qu'il vécut, dans une entiere sujétion la plupart des provinces maritimes de l'Asie mineure; comme la Cilicie, la Pamphylie, la Lycie, & la Carie jusqu'aux Cyclades.

Vers ce temps-là, Antiochus Roi de Syrie déclara la guerre à Ptolémée. Cette guerre fut de longue durée, fort violente, & eut des suites très funestes pour Antiochus. Dans le temps qu'il étoit occupé à cette guerre d'Egypte, toutes les provinces Orientales de son Empire se révolterent, & secouerent le joug : de sorte que ce Prince perdit tout ce qu'il possédoit au-delà du Tigre, sans faire aucun progrès dans l'Egypte. Ces pertes le firent songer à se débarrasser de la guerre qu'il avoit avec Ptolémée, & la paix se fit entr'eux. Ptolémée accablé d'infirmités & de chagrins, que lui causoit la perte qu'il venoit de faire d'une de ses femmes qu'il aimoit jusqu'à l'adoration, mourut dans la soixante-troisieme année de son âge, après un regne de trente-huit ans. Il eut pour successeur son fils Ptolémée, surnommée Evergette, qu'il avoit eu de sa premiere femme Arsinoé fille

Arsinoé.

Mort de Philadelphe.

AN. M. 3757. Av. J.C. 247.

Athen. l. 12. c. 10.

de Lyſimaque. Le ſecond de ſes deux fils porta le nom de ſon aïeul maternel Lyſimaque, & ſon frere le fit mourir pour rebellion. Sa fille Bérénice fut mariée à Antiochus Théus Roi de Syrie.

Quoique Ptolémée Philadelphe ait eu de grandes qualités, on ne peut pas néanmoins le propoſer comme le modele parfait d'un bon Roi, parcequ'elles étoient contre-balancées par des défauts non moins conſidérables. Il déshonora le commencement de ſon regne par le reſſentiment qu'il fit paroître contre un homme d'un rare mérite (c'étoit Démétrius de Phalere), parcequ'il avoit donné à ſon pere un conſeil contraire à ſes intérêts, mais conforme à l'équité & au droit naturel. Le luxe & l'amour des plaiſirs, ſuites preſque naturelles de l'abondance, amollirent extrêmement ſon courage. Il eſt vrai qu'il ſe diſtingua beaucoup par ſon amour pour les arts, les ſciences & les ſavants. Nous avons vu juſques où il porta l'amour & le goût des livres, n'épargnant aucune dépenſe pour augmenter & enrichir la bibliotheque que ſon pere avoit commencée, qui leur a fait à l'un & à l'autre autant d'honneur, que toutes les conquêtes qu'ils ont pu faire. Pour perpétuer dans ſes Etats le Son caractere.

goût qu'il avoit pour les ſciences, il y établit des écoles publiques & des académies, qui s'y ſont conſervées longtemps avec une grande réputation. Il aimoit à s'entretenir avec les ſavants; & comme tout ce qu'il y avoit d'hommes habiles en tout genre, s'empreſſoient de lui faire leur cour, il tiroit de chacun d'eux, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, comme la quinteſſence & la fleur des ſciences dans leſquelles ils excelloient. On peut regarder comme le fruit de ces entretiens, tout ce qu'il fit dans la longue durée de ſon regne pour faire fleurir le commerce dans ſes Etats; & jamais Prince n'y a mieux réuſſi que lui.

ARTICLE II.

Ptolémée Evergette venge la mort de Bérénice ſa ſœur, & de ſon neveu.

AN. M 3758. AV. J.C 246. *Juſtin. l. 17. c 1. Hieron. in Daniel. Plin. l. 7. cap. 11. Valer. Max. l. 9. c. 14.*

A peine Evergette étoit-il monté ſur le trône, qu'il ſe trouva comme forcé de lever une forte armée pour venger la mort de ſa ſœur Bérénice Reine de Syrie & de ſon fils, que Laodice ſa rivale avoit fait égorger après avoir empoiſonné Théus ſon mari. Quand ce Prince vit que tous ſes efforts pour ſauver la

Reine sa sœur & son fils, étoient inutiles, il ne songea plus qu'à tirer vengeance de leur mort d'une maniere éclatante. Il joignit ses troupes à celle d'Asie qui étoient venues également au secours de la Princesse. Ptolémée, qui commandoit ses troupes, fit tout ce qu'il voulut pour satisfaire sa juste indignation. Non-seulement il fit mourir Laodice, mais il se rendit maître de toute la Syrie & de la Cilicie ; ensuite il passa l'Euphrate, & soumit tout jusqu'à Babylone & au Tigre.

Ses conquêtes.

Après cette expédition, ce Prince retourna en Egypte. Il remporta jusqu'à quarante mille talents, & une quantité prodigieuse de vases d'or & d'argent, & des statues, jusqu'au nombre de deux mille cinq cents, dont une partie étoient les idoles d'Egypte que Cambyse, quand il en eut fait la conquête, avoit emportées en Perse. Ptolémée gagna le cœur de ses sujets, en rendant ces idoles à leurs anciens temples, à son retour de cette expédition. Cela lui valut le surnom d'Evergette, qui veut dire bienfaiteur : titre qui caractérise véritablement les Rois, dont la solide grandeur consiste à pouvoir & à vouloir faire du bien à leurs sujets. En revenant de cette

Joseph. contr. Appian. l. 2.

expédition, Evergette passa par Jérusalem, & y offrit au Dieu d'Israël un grand nombre de sacrifices pour lui faire hommage des victoires qu'il avoit remportées sur le Roi de Syrie, & lui donna par-là visiblement la préférence sur les Dieux d'Egypte.

Cependant Séleucus, Roi de Syrie, que la crainte des troubles domestiques avoit retenu dans ses Etats, voyant Ptolémée de retour en Egypte, se mit en campagne pour reprendre sur ce Prince ce qu'il lui avoit enlevé. Son armée fut battue par Ptolémée; il perdit plus de la moitié de ses troupes, & se sauva lui-même à Antioche avec très peu de monde. Peu de temps après Ptolémée s'accommoda avec Séleucus, lui accorda la paix, & il y eut une treve conclue pour dix ans. Ce Prince, profitant des douceurs de la paix, s'appliquoit à cultiver les sciences dans son Royaume, & à augmenter la bibliotheque de ses peres de toutes sortes de livres. Il mourut après un regne de vingt-cinq ans. C'est le dernier de cette race qui ait eu de la modération & quelque vertu. Presque tous ceux qui vinrent après lui furent des monstres de débauche & de scéléra-

AN. M. 3783. AV. J. C. 221.

Mort de Ptolémée Evergette.

tesse. Ptolémée son fils, surnommé Philopator, lui succéda.

Guerre entre Philopator & Antiochus.

Polyb. l. 5. p. 402.

Dès que ce Prince fut assis sur le trône à la place de son pere, auquel il venoit de succéder, il eut à soutenir une guerre de la part d'Antiochus, Roi de Syrie, qui vouloit recouvrer la Célé-Syrie sur l'Egyptien. Mais ce Prince trouva les passages pour entrer dans cette province, si bien fortifiés & si bien défendus par Théodote, Etolien, à qui Ptolémée avoit confié le gouvernement de cette province, qu'il fut obligé de retourner sur ses pas sans pouvoir passer outre. La nouvelle qu'il reçut de la défaite de ses troupes dans l'Orient hâta encore sans doute sa retraite, & lui fit remettre son entreprise sur la Célé-Syrie à un autre temps, pour pouvoir marcher promptement contre les provinces révoltées de l'Orient. Et ce ne fut en effet que dix ans après qu'il recommença tout de nouveau cette guerre, & qu'il se mit en état de la pousser avec vigueur. Il ouvrit la campagne par le siege de Séleucie; il l'investit, la prit d'assaut, & en chassa tous les Egyptiens. Ensuite il marcha en diligence dans la Célé-Syrie, dont Théodote l'Etolien, qui en étoit le gouverneur pour Ptolémée, lui promettoit de

le mettre en possession. Ce Théodote est le même qui, dix ans auparavant, avoit défendu si courageusement l'entrée de cette province contre Antiochus, avoit repoussé ce Prince avec tant de vigueur, & l'avoit obligé de se retirer & d'abandonner son entreprise. Le gouverneur, qui étoit un excellent officier, se détermina à cette trahison pour se venger d'un affront qu'il avoit injustement reçu de la part de la Cour. Antiochus trouva dans les villes de Tyr & de Ptolémaïde les magasins que Ptolémée y avoit mis pour le service de son armée, & une flotte de quarante voiles. Antiochus poussant ses conquêtes, emporta plusieurs autres villes par force; d'autres se soumirent volontairement. Enfin il se rendit maître de Damas, capitale de la province, & par-là de presque tout le pays. Il finit cette campagne par le siege de Dora. Cette place se trouva si forte, & fut si bien défendue, qu'il lui fut impossible de la prendre. Il fut même obligé d'accepter une treve de quatre mois avec Ptolémée.

Treve entre les deux puissances.
Polyb. l. 5. p. 409-415.

Pendant cette treve on travailla à un traité entre les deux couronnes; mais les deux partis ne cherchoient qu'à gagner du temps pour se mettre en état

de recommencer la guerre avec de plus grandes forces. Comme on ne convint de rien, on revint en effet à la voie des armes. Ptolémée donna le commandement des troupes de terre à Nicolas Etolien, & celui de sa flotte à Périgene. Antiochus cependant ne demeuroit pas dans l'inaction. Il disposoit toutes choses par terre & par mer pour une attaque vigoureuse. Il donna le commandement de sa flotte à Diogénete, son amiral, & se mit lui-même à la tête de son armée de terre. Antiochus ayant rencontré Nicolas qui gardoit le passage du Mont Liban, le battit & le força de se retirer avec perte de quatre mille hommes. Pendant qu'Antiochus attaquoit Nicolas par terre, les flottes commencerent à se battre. Sur mer les choses furent assez égales ; mais sur terre Antiochus eut l'avantage. Ce Prince, profitant de sa victoire, soumit la Galilée & le pays de Galaad. Après cette expédition, il ramena ses troupes à Ptolémaïde, où il leur donna des quartiers d'hiver.

AN. M. 3786.
AV. J. C. 218.

Au printemps on se mit en campagne. Ptolémée se mit à la tête de ses troupes, les conduisit au travers des déserts, & vint camper à Raphia, entre Rhinocorura & Gaza. Ce fut-là que les armées

Bataille de Raphia.
AN. M. 3787.
AV. J. C. 217.
Polyb. l. 5. p. 421.

ennemies ſe rencontrerent. Les deux Rois, réſolus de décider leur querelle, rangerent leurs armées en bataille (1). L'iſſue du combat fut qu'Antiochus, à la tête de ſon aile droite, défit l'aile gauche des ennemis. Mais pendant que, par une ardeur inconſidérée, il s'échauffoit à la pourſuite des fuyards, Ptolémée, qui avoit eu le même ſuccès à l'autre aile, chargea en flanc le centre d'Antiochus & le rompit, avant que ce Prince pût revenir à ſon ſecours. Il fut donc obligé de ſe retirer après avoir eu dans cette bataille dix mille hommes de tués & quatre mille faits priſonniers. Se voyant par-là hors d'état de tenir la campagne contre Ptolémée, il abandonna toutes ſes conquêtes à ſon ennemi, & ramena à Antioche ce qu'il put ramaſſer des débris de ſon armée. Dès qu'il y fut arrivé, il envoya des ambaſſadeurs à Ptolémée pour lui demander la paix, offrant de céder la Célé-Syrie & la Paleſtine, qui faiſoient leur différend. Ptolémée le lui accorda de bonne grace; & la paix fut concluë à ces conditions.

Polyb. l. 5. p. 428. Juſt. l. 30. c. 1.

Quelque temps après, les Romains

(1) Cette bataille concourt avec celle qu'Annibal gagna ſur le lac de Thraſimene contre le Conſul Flaminius.

envoyerent des députés vers Ptolémée & Cléopatre ſa femme, qui s'appelloit auſſi Arſinoé, & Euridice, pour renouveller avec l'Egypte leur ancienne amitié & leur ancienne alliance. Ils porterent pour préſent au Roi une robe & une tunique de pourpre avec une chaiſe d'ivoire, & à la Reine une robe brodée & une écharpe de pourpre. De tels préſents nous marquent l'heureuſe ſimplicité qui régnoit alors chez les Romains.

Philopator, depuis la célebre victoire qu'il remporta à Raphia ſur Antiochus, s'étoit livré à toutes ſortes de plaiſirs & de débauches. En effet, il ne ſe peut rien imaginer de plus débauché & de plus abominable que la vie de Philopator pendant tout ſon regne. On croit qu'il avoit empoiſonné ſon pere; & c'eſt ce qui lui fit donner le ſurnom de Philopator (1) par antiphraſe. Il fit mourir ouvertement ſa mere Bérénice & ſon frere unique Magas. Il ſe défit auſſi de ſa femme qui étoit ſa ſœur. Enfin ce Prince uſa ſi fort, par ſes intempérances, un corps vigoureux & robuſte, qu'il mourut, comme cela arrive à la plupart de ceux qui s'abandonnent aux plaiſirs, avant d'être arrivé au

(1) Amateur de ſon pere.

milieu de ſa courſe ; il n'avoit guere que vingt ans quand il monta ſur le trône ; & il ne l'occupa que dix-ſept. Son fils Ptolémée Epiphane lui ſuccéda à l'âge de cinq ans.

Nous venons de voir comment Ptolémée Philopator, uſé de débauches & d'excès, avoit fini ſa vie après un regne de dix-ſept ans. Antïochus, Roi de Syrie, & Philippe, Roi de Macédoine, pendant la vie de ce Prince, avoient paru fort attachés à ſes intérêts, & toujours prêts à lui donner du ſecours. A peine fut-il mort, laiſſant après lui un jeune enfant que les loix de l'humanité & de la juſtice les obligeoient de ne point troubler dans la poſſeſſion du Royaume de ſon pere, qu'ils font entr'eux une ligue, & qu'ils s'animent l'un l'autre à partager cette ſucceſſion, & à ſe défaire du légitime héritier. Ces Princes, dit Polybe, ſe conduiſirent dans cette démarche d'une maniere ſi ouvertement injuſte & violente, qu'on leur appliqua ce qu'on dit ordinairement des poiſſons ; qu'entre ces animaux, quoique de même eſpece, les petits ſont la proie des gros.

Le jeune Roi eſt mis ſous la tutele des Romains.

La cour d'Egypte, dans le danger où la mettoit l'union de Philippe &

d'Antiochus contre son Roi pupille, avoit eu recours aux Romains, pour implorer leur protection, & leur offrir la tutele du Roi, & la régence de ses états pendant sa minorité : assurant que le feu Roi l'avoit ainsi recommandé à sa mort. Les Romains qui avoient intérêt d'empêcher que ces deux Princes ne se fortifiassent par l'augmentation de tant de riches provinces qui composoient l'empire d'Egypte, n'hésiterent point d'accepter la tutele ; & en conséquence, ils nommerent trois députés, qui furent chargés de notifier aux deux Rois confédérés qu'ils eussent à cesser d'inquiéter les Etats de leur pupille ; qu'autrement ils seroient obligés de leur faire la guerre. Il n'y a personne qui ne sente que c'est faire un digne usage de sa puissance, que de se déclarer si généreusement pour un Roi & pour un pupille opprimé. Les députés, après avoir notifié aux deux puissances liguées les ordres du Sénat, passerent en Egypte, y prirent possession de la tutele de Ptolémée au nom des Romains, & y mirent ordre aux affaires. Ils confierent la garde & l'éducation du jeune Prince à Aristomene, Arcanien de nation, & l'établirent pour premier ministre. Cet Aristo-

AN. M. 3803. Av. J. C. 201. *Justin. l. 30. c. 2. Valer. Max. l. 6. c. 6. Liv. l. 31. n. 12. 18.*

Ministere d'Aristomene.

mene avoit vieilli dans la cour d'Egypte, & il s'acquitta avec beaucoup de prudence & de fidélité de l'emploi qui lui fut confié.

Pendant ſon miniſtere, il ſe forma une conſpiration contre la vie du jeune Prince. Scopas en étoit l'auteur. Cet officier ſe voyant à la tête des troupes étrangeres, dont la plupart étoient Etoliennes, auſſi bien que lui, crut qu'avec un corps ſi formidable, il lui ſeroit facile, pendant la minorité du Roi, d'uſurper la couronne. Son plan étoit déjà formé; & s'il n'eût pas laiſſé échapper l'occaſion, en s'amuſant à conſulter & à délibérer avec ſes amis, au lieu d'agir, il y auroit certainement réuſſi. Ariſtomene, informé du complot, le fit arrêter. Le Conſeil l'examina : il fut convaincu & exécuté avec tous ſes complices.

Epiphane déclaré majeur.

Quand on eut puni les auteurs de la conjuration & qu'on l'eut entièrement aſſoupie, le Roi fut déclaré majeur, quoiqu'il n'eût pas encore atteint l'âge marqué pour cette cérémonie; & il fut mis ſur le trône avec beaucoup de pompe & de ſolemnité. Le gouvernement lui fut mis par-là entre les mains, & il commença à prendre connoiſſance des

affaires. Tant qu'Ariſtomene continua à les conduire ſous lui, tout alla fort bien, & Ptolémée s'attiroit l'approbation & les applaudiſſements de tout le monde; mais depuis qu'il commença à le dégoûter de cet habile & fidele Miniſtre, & que peu de temps après, il l'eut fait mourir pour ſe défaire d'un homme dont la vertu l'embarraſſoit, tout le reſte de ſon regne ne fut plus qu'un déſordre continuel: il ne ſuivit plus dans le gouvernement d'autres guides que ſes paſſions, & traita ſes ſujets avec une cruauté tyrannique.

Conſpiration contre ce Prince. *Polyb. in Excerpt. p.* 113. Mort d'Epiphane.

Les Egyptiens ne pouvant ſouffrir les violences & les injuſtices auxquelles ils ſe trouvoient expoſés tous les jours, commencerent à cabaler & à faire des aſſociations contre le Roi qui les opprimoit. Pour ſe tirer de ces embarras, Epiphane choiſit pour premier miniſtre Polycrate, homme de cœur & de tête, qui avoit une grande expérience des affaires, tant en paix qu'en guerre. Avec l'aide de cet habile miniſtre, il vint à bout des rebelles. Il obligea leurs chefs, qui étoient les plus grands Seigneurs du pays, à capituler & à ſe ſoumettre à certaines conditions. Mais quand il les eut en ſon pouvoir, il leur manqua de pa-

role ; & après avoir exercé ſur eux pluſieurs cruautés, il les fit tous mourir. Cette lâche perfidie le jetta dans de nouveaux embarras, dont l'habileté de Polycrate le tira encore.

Ce Prince, après avoir ſoumis les rebelles au-dedans de ſon royaume, conçut le deſſein d'attaquer Séleucus Roi de Syrie. Lorſqu'il commençoit à ſe former un plan de cette guerre, un de ſes principaux officiers lui demanda où il prendroit de l'argent pour l'exécuter. Il répondit que ſes amis étoient ſon argent. Les courtiſans conclurent de cette réponſe, que le Prince regardant leur bourſe comme le ſeul fonds qu'il avoit pour cette guerre, ils alloient tous être ruinés. Pour prévenir ce malheur, auquel ils étoient plus ſenſibles qu'à leur devoir, ils firent empoiſonner le Roi, à l'âge de vingt-neuf ans, & terminerent en même temps ſon projet & ſa vie, après un regne de vingt-quatre ans. Ptolémée Philométor ſon fils, âgé de ſix ans, lui ſuccéda. Cléopatre ſa mere fut déclarée régente. Cette Princeſſe s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de ſoin & de prudence ; mais étant morte cette année, la régence tomba entre les mains de Lénée, grand Sei-

Mort d'Epiphane.
Ptolémée Philométor lui ſuccéde.
AN. M. 3824.
Av. J.C. 180.
Hieron. in Dan.

gneur du pays, & l'éducation du Prince fut commise à Eulée eunuque.

Dès que Lénée fut en charge, il fit demander la Célé-Syrie & la Palestine à Antiochus Epiphane. Cette demande fut bientôt une source de guerre qui ne tarda pas à éclater entre les deux Rois. Ptolémée Philométor, étant entré dans sa quinzieme année, fut déclaré majeur. On fit de grands préparatifs à Alexandrie pour la solemnité de son couronnement, comme on le pratiquoit en Egypte. Antiochus qui s'étoit préparé à la guerre, dont il se voyoit menacé du côté de l'Egypte pour les provinces mentionnées, se trouvant en état de la commencer, résolut de ne la pas attendre dans ses Etats, & de la porter lui-même dans ceux de son ennemi. Il se mit donc à la tête de son armée, & marcha vers la frontiere de l'Egypte. L'armée de Ptolémée & la sienne se joignirent entre le mont Casius & Péluse, & l'on en vint à une bataille, où Antiochus remporta la victoire, dont il profita si bien, qu'il mit la frontiere en état de servir de barriere, & d'arrêter tous les efforts que pouvoit faire l'Egypte pour regagner ces provinces. Ce fut là sa premiere expédition contre l'Egypte. En-

I. Machab. 4. 11-12.

Guerre entre Philométor & Antiochus Epiphane.

An. M. 3833.
Av. J.C. 171.
Liv. l. 42. *n.* 9.
Polyb. in Legat. cap. 71. 72.
Diod. Legat. 18.

ſuite, ſans entreprendre autre choſe cette année, il retourna à Tyr, & mit ſon armée en quartier d'hiver dans les places voiſines.

Seconde expédition d'Antiochus contre l'Egypte.

Antiochus employa tout l'hiver à faire de nouveaux préparatifs de guerre, pour une ſeconde expédition en Egypte, & dès que la ſaiſon le permit, il l'attaqua par mer & par terre. Il gagna une ſeconde bataille ſur la frontiere, prit la ville de Péluſe, & entra juſques dans le cœur de l'Egypte. La ville de Memphis ſe rendit au vainqueur; de ſorte qu'il ſe vit dans peu maître de tout le reſte de l'Egypte, à la réſerve d'Alexandrie, qui ſeule tint bon contre lui. Philométor ou fut pris, ou vint ſe mettre lui-même entre les mains du vainqueur, qui lui laiſſa la liberté entiere. Ils mangeoient à la même table & vivoient en amis.

Evergette. II.

AN. M. 3835. Av. J.C. 169. *Porphyr. in Græc. Euſeb. Scalig. Athen. l. 4. p. 184.*

Les Alexandrins voyant Philométor entre les mains d'Antiochus, à qui il laiſſoit diſpoſer, comme il lui plaiſoit, de ſon royaume, le regarderent comme perdu pour eux, & mirent ſon cadet ſur le trône, déclarant l'autre déchu de la couronne. On lui donna dans cette occaſion le nom de Ptolémée *Evergette II*, qui fut bientôt changé en celui de

Cacergete, qui veut dire mal-faisant. Il eut dans la suite le sobriquet de *Physcon* (1), qui veut dire gros ventre; parceque ses excès de table l'avoient rendu extrêmement gros & replet.

Polyb. in legat. c. 81.

Antiochus qui eut avis de ce qui se passoit, revint pour la troisieme fois en Egypte, sous prétexte de rétablir le Roi déposé; mais en effet pour se rendre maître absolu du Royaume. Il battit les Alexandrins dans un combat naval près de Péluse; entra par terre en Egypte, & marcha droit à Alexandrie dans le dessein d'en former le siege. Dans cette extrémité, Evergette & Cléopatre sa sœur qui étoient dans la place, envoyerent des Ambassadeurs à Rome représenter le triste état où ils étoient réduits, & implorer le secours du peuple Romain. Le Sénat, touché de leurs remontrances, résolut d'envoyer une ambassade en Egypte pour mettre fin à la guerre. Les instructions des ambassadeurs portoient qu'ils iroient trouver d'abord Antiochus, & ensuite Ptolémée; qu'ils leur déclareroient de la part du Sénat, qu'ils eussent à suspendre toutes les hostilités & à terminer la guerre; & que si l'un des deux refusoit de le faire,

Troisieme expédition d'Antiochus contre l'Egypte.

Liv. l. 44. n. 19.
Polyb. Legat. c. 90.

(1) φυσκων Ventricosus.

le peuple Romain ne le regarderoit plus comme ſon ami & ſon allié.

Avant l'arrivée des ambaſſadeurs Romains en Egypte, Antiochus voyant la réſiſtance qu'il trouvoit dans Alexandrie, dont il vit bien qu'il faudroit lever le ſiege, changea de batterie, & conclut qu'il falloit déſormais allumer & entretenir entre les deux freres une guerre qui les affoiblît ſi fort, qu'il n'eût plus, quand il le voudroit, qu'à ſe montrer pour venir à bout de l'un & de l'autre, qui ſe trouveroient alors tout-à-fait épuiſés. Dans cette vue, il leva le ſiege, marcha du côté de Memphis, & remit en apparence Philométor en poſſeſſion de tout le pays, excepté Péluſe, qu'il garda comme une clef pour entrer quand il lui plairoit en Egypte. Après avoir ainſi diſpoſé toutes choſes, il retourna à Antioche.

Les deux freres s'accordent.

Alors Philométor commença enfin à ouvrir les yeux, & à revenir de l'aſſoupiſſement prodigieux où l'avoit jetté ſon indolente molleſſe, & à ſentir les maux que toutes ces révolutions lui avoient faits. Il fit dire à ſon frere, qu'il étoit diſpoſé à s'accommoder avec lui; & l'accommodement ſe fit effectivement par le moyen de Cléopatre leur ſœur,

à condition que les deux freres régneroient conjointement. Philométor revint à Alexandrie ; & l'Egypte eut la paix au grand contentement des peuples, & ſur-tout d'Alexandrie, qui avoit beaucoup ſouffert de la guerre.

Dès qu'Antiochus eut appris la réunion des deux freres, il arma puiſſamment ſur terre & ſur mer, réſolu de faire cette fois-ci la conquête de l'Egypte. Il ſe mit en marche, & alloit droit à Alexandrie dans le deſſein d'en former le ſiege. Il auroit infailliblement pris cette ville, & auroit réuſſi dans ſes deſſeins, s'il n'eût trouvé en y allant une ambaſſade de Rome, qui l'arrêta tout court & rompit toutes les meſures qu'il avoit priſes. Popilius, un des Ambaſſadeurs, lui préſenta le décret du Sénat ; lui dit de le lire & de lui rendre ſa réponſe ſur le champ. Antiochus après l'avoir lu, lui dit, qu'il en délibéreroit avec ſes amis, & lui rendroit ſa réponſe dans peu. Popilius, indigné que le Roi parlât de délais, fit avec une baguette qu'il avoit à la main un cercle ſur le ſable autour d'Antiochus, & hauſſant la voix, *Il faut*, lui dit-il, *que vous rendiez réponſe au Sénat, avant que de ſortir du cercle que je viens de tracer.*

Liv. l. 45. n. 11.

Le Roi étourdi d'un ordre si fier, après avoir un peu pensé en lui-même, répondit qu'il feroit ce que le Sénat souhaitoit. Quelle hauteur, quelle fierté dans ce langage! Ce Romain, d'un seul mot, jette dans l'effroi le Roi de Syrie, & sauve celui d'Egypte. Ce qui inspiroit à l'un tant de hardiesse, & à l'autre tant de docilité, étoit la nouvelle qu'on avoit reçue tout fraîchement, de la grande victoire que les Romains avoient remportée sur Persée Roi de Macédoine. Depuis ce moment tout plia devant eux; & le nom Romain devint redoutable à tous les Princes & à toutes les nations.

Valer. Max. Lib. 6. c. 4.

AN. M. 3836. AV. J. C. 168.

Antiochus étant sorti de l'Egypte au jour marqué, Popilius retourna avec ses collegues à Alexandrie, où il mit le sceau & la derniere main au traité d'accommodement entre les deux freres, qui n'étoit encore qu'ébauché. Delà il passa en Cypre, en renvoya la flotte d'Antiochus, qui avoit remporté une victoire sur celle des Egyptiens; fit rendre toute l'isle aux Rois d'Egypte, à qui elle appartenoit de droit, & revint à Rome rendre compte au Sénat du succès de son ambassade. Il fut suivi de près des ambassadeurs du Roi Antiochus, & de ceux des Rois Ptolémée, & de Cléopatre

Cléopatre leur sœur, qui venoient les uns & les autres de la part de leurs maîtres, remercier le Sénat de ses bons offices.

Quelque temps après il survint entre les deux Rois d'Egypte une brouillerie, qui alla si loin, que le Sénat de Rome ordonna aux ambassadeurs qu'il avoit envoyés en Syrie de passer à Alexandrie, & de faire tous leurs efforts pour remettre bien ensemble les deux Rois. Avant qu'ils y arrivassent, Evergette, ou Physcon le plus jeune, avoit déja chassé son frere Philométor. Celui-ci s'embarqua pour l'Italie & aborda à Brindes. Delà, il fit le reste du chemin à pied, fort mal habillé, avec fort peu de suite, & vint demander au Sénat le secours dont il avoit besoin pour remonter sur le trône. Il entra à Rome de cette maniere, & alla loger chez un Peintre d'Alexandrie, qui avoit une fort petite maison. Il voulut, par toutes ces circonstances, marquer mieux la misere où il étoit réduit, & émouvoir la compassion des Romains.

AN. M. 3842. Av. J.C. 162.

Philométor va à Rome se plaindre de son frere.

Porphyr. in Græc. Euf. Scalig. p. 60. & 68.

Diod. in Excerpt. vales. p. 321.

Valer. Max. l. 5. c. 1.

Polyb. Legat. 173.

Epit. Liv. l. 46.

Quand on eut appris son arrivée, on le fit prier de venir au Sénat, qui lui fit des excuses de ce qu'il n'avoit pas préparé une maison pour le loger, & de

ce qu'à son entrée, il ne lui avoit pas rendu les honneurs qu'il avoit coutume de rendre aux Princes de son rang. Il l'assura que ce n'étoit pas par manque de considération pour sa personne, ni par négligence, mais que sa venue l'avoit surpris. On l'exhorta à changer d'habit, & il fut conduit par quelques Sénateurs dans une maison proportionnée à sa naissance; & on chargea un des Questeurs de le faire servir, & de lui fournir aux dépens du public, tout ce qui lui étoit nécessaire pendant son séjour à Rome.

Accommodement entre les deux freres.

Lorsqu'on lui donna audience, & qu'il eut représenté son état aux Romains, ils résolurent aussi-tôt son rétablissement, & députerent deux Sénateurs, avec le caractere d'ambassadeurs, pour aller avec lui à Alexandrie faire exécuter leur décret. Ils le ramenerent effectivement, & réussirent à faire l'accommodement entre les deux freres. On donna la Lybie & la Cyrénaïque à Physcon; philométor eut l'Egypte & l'isle de Cypre; & ils furent déclarés indépendants l'un de l'autre, dans les Etats qu'on leur assignoit à chacun. Le traité & l'accommodement furent scellés par les sacrifices & les serments ordinaires.

Mais les sacrifices & les serments n'étoient depuis long-temps parmi la plupart des Princes, que de simples cérémonies pour la formalité, qu'ils croyoient ne les obliger à rien : & ce sentiment n'est que trop ordinaire. Bientôt après, le plus jeune des deux Rois, mécontent de la portion qui lui étoit échue, en porta ses plaintes au Sénat. Il demanda que le traité de partage fût cassé, & qu'on le remît en possession de l'isle de Cypre. Le Sénat, sans avoir égard aux solides raisons de l'aîné, voyant en effet que le partage n'étoit point égal, profita habilement de la querelle des deux freres, pour diminuer les forces du royaume d'Egypte en les divisant, & accorda au cadet ce qu'il demandoit. Car telle étoit la politique des Romains : ils mettoient à profit les querelles & les différends des Princes, pour étendre & affermir leur domination, & se conduisoient de telle façon à leur égard, que, pendant qu'ils n'agissoient que pour leur intérêt propre, on leur avoit encore obligation.

Nouvelles brouilleries.

Physcon partit de Rome avec les deux ambassadeurs Romains. Leur plan étoit de ménager une entrevue entre les deux freres sur la frontiere, & de les

amener par la voie de la négociation, à l'accommodement réglé par le Sénat. Mais Philométor, après avoir gagné du temps, & pris des mesures secretes contre son frere, déclara nettement qu'il étoit résolu de s'en tenir au premier traité, & qu'il n'en feroit point d'autre. Le Sénat, piqué contre ce Prince du refus qu'il faisoit d'évacuer l'isle de Cypre selon son décret, déclara qu'il n'y avoit plus ni amitié ni alliance entre lui & les Romains, & ordonna à son ambassadeur de sortir de Rome dans cinq jours.

Physcon, qui avoit trouvé le moyen de se rétablir dans la Cyrénaïque, s'y fit haïr si généralement de ses sujets, par sa mauvaise conduite, que quelques-uns d'entre eux se jetterent sur lui, le blesserent en plusieurs endroits, & le laisserent pour mort sur la place. Il s'en prit à Philométor son frere, & dès qu'il fut guéri de ses blessures, il entreprit de nouveau le voyage de Rome. Il fit ses plaintes contre lui au Sénat, montra les cicatrices de ses blessures, & l'accusa d'avoir mis en œuvre les assassins qui avoient fait le coup. Quoique Philométor fût le Prince du monde le plus doux, & qui auroit dû être le moins soupçonné

Le Sénat regle un nouveau partage.

d'une action ſi noire & ſi barbare, le Sénat, qui étoit toujours piqué du refus qu'il avoit fait de ſe ſoumettre à ſon nouveau réglement à l'égard de l'iſle de Cypre, prêta l'oreille à cette fauſſe accuſation avec trop de facilité, & ne voulut pas même entendre ce que les ambaſſadeurs de Philométor avoient à dire pour la juſtification de leur maître. Le Sénat nomma cinq commiſſaires pour conduire Phyſcon en Cypre, & le mettre en poſſeſſion de cette iſle.

Cependant Philométor, inſtruit de tout ce qui ſe paſſoit contre lui, paſſa en Cypre pour s'oppoſer à ſon frere, le battit & l'obligea à ſe renfermer dans la ville de Lapitho, où il fut bientôt inveſti, aſſiégé, & enfin pris & mis entre les mains de ce frere qu'il avoit ſi cruellement outragé. Après tout ce que Phyſcon avoit fait contre lui, on s'attendoit que le tenant en ſon pouvoir, il lui feroit ſentir ſon indignation & ſa vengeance. Il lui pardonna tout; & non content d'oublier toutes ſes fautes, il lui rendit même la Lybie & la Cyrénaïque, & y ajouta encore quelque dédommagement pour tenir place de l'iſle de Cypre qu'il retenoit. Cet acte de généroſité mit fin à la guerre entre les deux

Philométor s'y oppoſe.
AN. M. 3847.
AV. J. C. 157.

freres. Elle ne recommença plus, & les Romains eurent honte de traverſer plus long-temps un Prince d'une clémence ſi extraordinaire. Il n'eſt point de lecteur qui ne rende ſecrètement un hommage d'eſtime & d'admiration à une action ſi généreuſe. Ce ſentiment qui ſort du fond de la nature, & qui prévient toutes les réflexions, marque quelle grandeur, quelle nobleſſe il y a dans l'oubli & le pardon des injures, & quelle baſſeſſe d'ame dans le ſentiment d'un vindicatif.

An. M. 3854. Av. J. C. 150. I. *Machab.* c. 1. 51-66.

Quelques années après la concluſion de la paix entre les deux freres, Alexandre Roi de Syrie demanda en mariage à Philométor, Cléopatre ſa fille. Elle lui fut accordée, & ſon pere la conduiſit lui-même juſqu'à Ptolémaïde, où ſe célébra le mariage. La bonne intelligence entre les deux Rois ne dura pas long-temps. Philométor ayant découvert un complot qu'Apollonius avoit formé contre ſa vie, dans lequel Alexandre étoit entré, il lui ôta ſa fille, la donna à Démétrius, & fit un traité avec lui, par lequel il s'engageoit à lui aider à remonter ſur le trône de Syrie, qui lui appartenoit légitimement. Alexandre, ſans perdre de temps, marcha en dili-

gence contre les Princes ligués, & mit tout à feu & à ſang autour d'Antioche. Les deux armées ſe battirent. Alexandre perdit la bataille, & s'enfuit avec cinq cents chevaux vers Zabdiel Prince Arabe, à qui il avoit confié ſes enfants. Trahi par celui en qui il avoit eu le plus de confiance, on lui trancha la tête, & elle fut envoyée à Philométor, qui témoigna beaucoup de joie de la voir. Cette joie ne fut pas de longue durée : car il mourut peu de jours après, d'une bleſſure qu'il avoit reçue dans le combat, après avoir régné trente-cinq ans.

Mort de Philométor.
AN. M. 3859.
Av. J.C. 145.
Juſt. l. 38. c. 8.
Valer. Max. l. 9. c. 1. & 2.
Joſeph. contr. Appian. l. 2.
Valer. Max. l. 9. c. 1.

Cléopatre Reine d'Egypte, après la mort de ſon mari, qui étoit auſſi ſon frere, tâcha de mettre la couronne ſur la tête du fils qu'elle avoit eu de lui. Comme il étoit encore en bas âge, d'autres travaillerent à la procurer à Phyſcon. Il ſe trouva alors à Alexandrie un ambaſſadeur Romain, nommé Thermus, qui, par ſa médiation, amena les choſes à un accommodement. On convint que Phyſcon épouſeroit Cléopatre, qu'il éleveroit ſon fils, qui ſeroit déclaré héritier de la couronne, & que Phyſcon l'auroit en attendant, pendant toute ſa vie. Il n'eut pas plutôt épouſé la Reine, & pris par-là poſſeſſion

du royaume, que le jour même des nôces, il tua son fils entre ses bras. Dans la suite s'étant dégoûté de la mere, il devint passionné pour une fille qu'elle avoit eue de Philométor, qui portoit aussi le nom de Cléopatre. Il commença par lui faire violence: ensuite il l'épousa, après avoir chassé sa mere.

Excès & cruautés de Physcon.

Ce Prince se fit bientôt haïr des habitants d'Alexandrie, dont le plus grand nombre pour se soustraire à sa cruauté, prit le parti de déserter la ville & de se retirer dans des pays étrangers. Avec ces exilés volontaires sortirent d'Egypte les sciences & les belles-lettres, qui, depuis les regnes des Ptolémées, avoient toujours été protégées à Alexandrie. Il arriva delà que les sciences & les beaux arts commencerent à renaître en Grece, dans l'Asie mineure, dans les isles, en un mot par-tout où ces illustres réfugiés les porterent. Car les guerres continuelles des successeurs d'Alexandre, avoient presque éteint les sciences dans ces pays-là.

AN. M. 3863. AV. J.C. 136.

Physcon, pour repeupler la ville d'Alexandrie, fit publier un Edit dans tous les pays du voisinage, qu'on feroit de grands avantages à ceux qui voudroient venir s'y établir, de quelque nation

qu'ils fussent. Il se trouva assez de gens que ce parti accommodoit. Par ce moyen Alexandrie se repeupla dans peu. Mais Physcon se fit bientôt redouter & haïr des nouveaux habitants. Pour les mettre hors d'état de lui nuire, un jour que l'assemblée où se faisoient les exercices étoit fort nombreuse, il fit passer au fil de l'épée tous les jeunes gens de la ville, qui en faisoient toute la force. Tout le peuple en fureur courut mettre le feu au palais pour l'y brûler : mais il en étoit déjà sorti quand ils y arriverent, & il se sauva en Cypre avec sa femme Cléopatre & son fils Memphitis. Le peuple mit le gouvernement entre les mains de Cléopatre, qu'il avoit répudiée. Dans la crainte que les Alexandrins ne prissent pour Roi son fils, à qui il avoit donné le gouvernement de la Cyrénaïque, il le fit venir auprès de lui, & le fit mourir dès qu'il fut arrivé. Cette barbarie irrita plus que jamais les esprits contre lui. On abattit & on brisa toutes ses statues à Alexandrie. Il crut que c'étoit Cléopatre qui avoit porté le peuple à cette action, & pour s'en venger, il fit égorger devant lui Memphitis qu'il avoit eu d'elle, jeune Prince bien fait & de grande espérance. Il l'envoya à la Reine dans

Justin. l. 38. c. 8. & 9. Valer. Max. l. 9. c. 2. & 7. Orosius. l. 5. c. 10. Epit. Liv. l. 59. 60. Diod. in Except. Vales. p. 374-376. Joseph. Ant. 13-17.

AN. M. 3874. AV. J.C. 130.

une caiſſe, coupé par morceaux avec la tête entiere, afin qu'elle le reconnût. Ce fut le bouquet qu'il lui fit préſenter le jour anniverſaire de ſa naiſſance. On ne ſauroit croire & exprimer l'horreur que la vue de ce triſte ſpectacle excita contre le tyran, tant à la cour que parmi le peuple. On courut aux armes & on ne ſongea qu'à empêcher ce monſtre de jamais remonter ſur le trône.

AN. M. 3876. AV. J.-C. 128. On forma une armée dont le commandement fut donné à Marſyas, que la Reine avoit nommé général. Phyſcon, de ſon côté, en leva une auſſi, & l'envoya contre les Alexandrins. Les troupes de la Reine furent battues & preſque toutes taillées en pieces. Cléopatre réduite à la derniere extrémité par la perte de ſon armée, & deſtituée de tout ſecours, mit tous ſes tréſors ſur des vaiſſeaux, & ſe réfugia auprès de Cléopatre ſa fille, Reine de Syrie. (AN. M. 3877. AV. J.C. 127.) Phyſcon, dès que Cléopatre eut abandonné Alexandrie, y retourna & rentra en poſſeſſion du gouvernement. Car depuis la défaite de Marſyas & la fuite de Cléopatre, il n'y avoit plus perſonne en état de l'en empêcher. (Sa mort.) Enfin ce Prince, après avoir régné vingt-neuf ans depuis la mort de ſon frere Philométor, mourut à

Alexandrie ; & par sa mort l'Egypte se trouva délivrée d'un monstre, qui par ses crimes inouis avoit été le fléau de cet Etat. On n'a jamais vu en effet de regne plus tyrannique ni plus rempli de crimes que le sien.

Physcon eut pour successeur au trône & à ses cruautés son fils aîné Ptolémée, surnommé *Lathyre*. En mourant il avoit laissé trois fils. Le premier nommé Apion étoit un fils naturel, qu'il avoit eu d'une concubine. Les deux autres, légitimes, Il les eut de Cléopatre sa niece, qu'il épousa après avoir répudié sa mere. L'aîné s'appelloit Lathyre, & l'autre Alexandre. Il laissa par son testament le royaume de la Cyrénaïque à Apion, & celui d'Egypte à sa veuve Cléopatre, & à celui de ses deux fils qu'elle choisiroit elle-même. Cléopatre croyant qu'Alexandre seroit le plus complaisant, se déterminoit à le prendre : mais le peuple ne voulut pas souffrir qu'on fît perdre à l'autre son droit d'aînesse, & obligea la Reine à le faire revenir de Cypre, où elle l'avoit fait reléguer par son pere, & à l'associer avec elle à la couronne. Avant qu'on lui fît prendre possession du trône à Memphis selon la coutume, elle l'o-

AN. M. 3887.
Av. J. C. 117.
Justin. l. 39. c. 3. 4. & 5.
Appian. in Mithr. sub finem & in Syr. p. 132.
Strab. l. 17. p. 795.
Plin. l. 2. c. 67.
Porphyr. in Græc.
Euseb. Scaliger Joseph. Antiq. 13. 18. Diod. in Excerpt. Vales. p. 385.

bligea à répudier Cléopatre ſa ſœur aînée qu'il aimoit beaucoup, & à prendre Sélene ſa cadette, pour laquelle il n'avoit nulle inclination. De telles diſpoſitions ne promettent pas un regne fort pacifique. Ce Prince, à ſon couronnement, prit le titre de *Soter*. Quelques Auteurs lui donnent celui de Philométor: mais Lathyre eſt celui par lequel la plupart des Hiſtoriens le diſtinguent. Ce Prince ne régna pas long-temps tranquille. Cléopatre ſa mere, Princeſſe ambitieuſe, & qui ne ſongeoit qu'à retenir entre ſes mains l'autorité abſolue pendant toute ſa vie, l'obligea de ſortir d'Egypte, & de la laiſſer maîtreſſe. Elle mit à ſa place Alexandre ſon cadet; & Lathyre ſe vit forcé de ſe contenter du royaume de Cypre, où il ſe retira.

Cette Princeſſe ne pouvant pas ſupporter d'aſſocié à l'autorité ſuprême, ni ſouffrir que ſon fils Alexandre partageât avec elle l'honneur du trône, réſolut de ſe défaire de lui pour régner déſormais ſeule. Ce Prince qui en fut averti, la prévint & la fit mourir. C'étoit un monſtre que cette femme, qui n'avoit épargné ni ſa mere ni ſes fils ni ſes filles, & qui avoit tout ſacrifié au deſir ambitieux de régner. Elle fut ainſi

punie de ses crimes, mais par un autre crime qui égaloit les siens. Dès qu'on sut à Alexandrie que c'étoit Alexandre qui avoit fait mourir sa mere, cet affreux parricide le rendit si odieux à ses sujets, qu'ils ne purent plus le souffrir. Ils le chasserent & rappellerent Lathyre, AN. M. 3923. qu'ils remirent sur le trône; & il s'y AV. J. C. 81. maintint jusqu'à sa mort, qui arriva sept ans après son rétablissement. A compter depuis la mort de son pere, il avoit régné trente-six ans: onze conjointement avec sa mere, dix-huit en Cypre, & sept tout seul en Egypte après la mort de sa mere. Sa fille Cléopatre qui étoit le seul enfant légitime qu'il eût, lui succéda.

Alexandre, fils de cet autre Alexandre qui avoit fait mourir Cléopatre sa mere, revint de Rome où il s'étoit retiré. Il prétendoit à la couronne d'Egypte en qualité d'héritier mâle, le plus proche du dernier Roi. Mais ceux d'Alexandrie avoient déjà mis Cléopatre sur le trône, & il y avoit six mois qu'elle y étoit quand Alexandre arriva. Pour accommoder le différend, on convint que Cléopatre & lui se marieroient ensemble, & régneroient conjointement. Mais Alexandre qui ne la trouvoit pas à son

gré, ou qui ne vouloit point d'associée à la couronne, la fit mourir dix-neuf jours après leur mariage, & régna seul quinze ans. Les meurtres & les parricides alors n'étoient plus comptés pour rien; &, si l'on pouvoit s'exprimer ainsi, ils étoient passés en usage parmi les princes & les princesses.

Ptolémée Aulete monte sur le trône. AN. M. 3939. Av. J. C. 65. *Sueton. in Jul. Cæs. l. 11. Trogus in prol. 39. Appian. in Mithrid. p. 251.*

Les Alexandrins, lassés du gouvernement d'Alexandre, se souleverent, le chasserent, appellerent Ptolémée Aulete. C'étoit un bâtard de Lathyre qui n'avoit point eu de fils légitime. Il fut surnommé *Aulete*, c'est-à-dire, *joueur de flûte*; parcequ'il se piquoit si fort de bien jouer de la flûte, qu'il en voulut disputer le prix dans les jeux publics. Alexandre, ainsi chassé, se retira à Tyr, pour attendre quelque occasion favorable de remonter sur le trône. Il ne s'en présenta point, & il mourut quelque temps après. Comme il ne laissoit point d'enfants mâles, ni aucun Prince légitime du sang royal, il fit le peuple Romain son héritier. Le Sénat craignant que le peuple Romain en acceptant cette succession, ne marquât trop clairement un dessein formé d'envahir de même tous les autres états, ne jugea pas alors à propos de prendre possession des royau-

mes qui lui avoient été légués par le testament d'Alexandre. Mais aussi, pour montrer qu'il ne renonçoit pas à son droit, il résolut de recueillir une partie de sa succession, & envoya des députés à Tyr, pour demander les effets que ce Roi y avoit laissés en mourant.

Tous les Rois d'Egypte depuis plusieurs générations, avoient été amis & alliés de Rome. C'étoit un moyen sûr pour Ptolémée de se faire reconnoître authentiquement Roi d'Egypte par les Romains, que de se faire déclarer leur allié. Mais autant qu'il lui étoit important d'avoir cette qualité, autant lui étoit-il difficile de l'obtenir. La mémoire du testament de son prédécesseur étoit encore toute récente, & le surnom de *joueur de flûte*, que Ptolémée s'étoit attiré, l'avoit mis en aussi mauvaise estime à Rome qu'en Egypte.

Suet. in Jul. Cæs. c. 54.

Aulete est déclaré allié du peuple Romain.

Il ne désespéra pourtant pas de venir à bout de son entreprise. Toutes les voies qu'il prit pour arriver à son but, furent long-temps inutiles; & il y a apparence qu'elles l'auroient toujours été, si César n'eût jamais été Consul. Cet esprit ambitieux qui croyoit bons tous les moyens & tous les expédients qui le conduisoient à ses fins, accablé

de dettes immenſes, & trouvant ce Roi diſpoſé à mériter à force d'argent ce qu'il ne pouvoit obtenir de droit, lui vendit l'alliance de Rome auſſi chèrement qu'il la voulut acheter, & en reçut, tant pour lui que pour Pompée, dont le crédit lui fut néceſſaire pour y faire conſentir le peuple, près de ſix mille talents. A ce prix il fut déclaré ami & allié du peuple Romain.

Il eſt chaſſé d'Egypte. AN. M. 3946. AV. J. C. 58.

Les levées extraordinaires de deniers qu'il fut obligé de faire pour payer cette ſomme énorme, acheverent d'aigrir contre lui ſes ſujets, qui étoient déjà aſſez mécontents de ce qu'il n'avoit pas voulu revendiquer l'iſle de Cypre, comme un ancien apanage de l'Egypte. Dans cette diſpoſition, ils ſe ſouleverent contre lui avec tant de violence, qu'il prit le parti de s'enfuir. Il cacha ſi bien ſa route, qu'on crut en Egypte qu'il étoit péri, ou l'on feignoit de le croire. On déclara Reine à ſa place l'ainée des trois filles, qu'il avoit nommée Bérénice, quoiqu'il eût deux fils, parcequ'ils étoient beaucoup plus jeunes.

Plut. in Caton. Utic. p. 776.

Cependant Ptolémée, ayant abordé à l'iſle de Rhodes, alla conſulter le célebre Caton d'Utique, qui étoit dans l'iſle depuis quelque temps. Le ſage Romain

lui fit ſentir la faute qu'il avoit faite de ſortir de ſon royaume. Il lui conſeilla d'y retourner, & de s'y raccommoder avec ſes ſujets. Il lui offrit pour cela ſa médiation & ſes bons offices. Aulete goûta ce conſeil, mais il fut détourné de le ſuivre par des amis qu'il avoit avec lui, qui étoient gagnés par Pompée, pour le faire aller à Rome demander ſon rétabliſſement. Ce Prince eut le temps de ſe repentir de n'avoir pas déféré aux ſages avis de Caton, quand il ſe vit à Rome réduit à ſolliciter ſon affaire de porte en porte, chez chaque Magiſtrat, comme un ſimple particulier. Pompée le logea chez lui, & n'oublia rien pour le ſervir. Sa faction en effet lui fit obtenir ce qu'il demandoit. Le Conſul Lentulus, à qui la Cilicie étoit échue par le ſort, fut chargé de rétablir Aulete ſur le trône. Mais la faction oppoſée à ce Prince rendit le décret inutile; de ſorte que ce Prince fut obligé de partir de Rome ſans avoir rien fait. Il ſe retira à Epheſe dans le temple de la Déeſſe, attendant quelque événement qui pût le rétablir.

Plin. l. 33. c. 10. Diod. l. 39. p. 97. 98. Cic. ad famil. l. 1. c. 1. 4. &c.

AN. M. 3947. AV. J. C. 57.

Gabinius entreprend de rétablir Aulete ſur le trône.

Environ deux ans après qu'Aulete fut ſorti de Rome, Pompée qui venoit d'être nommé Conſul, lui envoya des let-

tres pour Gabinius Proconsul de Syrie. Il conjuroit le gouverneur de se rendre favorable aux propositions que lui feroit ce Prince, pour le rétablir dans son royaume. Quelque dangereux que fût ce parti, l'autorité de Pompée, & plus encore l'espérance d'un gain considérable, ébranlerent Gabinius. Les vives remontrances d'Antoine, qui cherchoit des occasions de se signaler, & qui d'ailleurs vouloit faire plaisir à Ptolémée, dont les prieres flattoient son ambition, acheverent de le déterminer. C'est ce fameux Marc-Antoine qui forma depuis avec le jeune César & Lépidus, le second Triumvirat. Ptolémée, qui n'avoit rien à ménager pour déterminer Gabinius, lui offrit dix mille talents. Celui-ci accepta l'offre sans plus hésiter, & on commença à marcher vers l'Egypte.

Plut. in Ant. p. 916. 917.

Cependant l'Egypte étoit toujours gouvernée par Bérénice. Cette Princesse épousa d'abord Séleucus surnommé Cybiosacte. Ce Prince avoit des inclinations fort basses, & ne songeoit qu'à amasser de l'argent. Son premier soin fut de mettre le corps d'Alexandre le Grand, dans un cercueil de verre, pour se saisir de celui d'or massif, où il avoit

Strab. l. 12. p. 538. Id. l. 17. p. 794. 796. Diod. l. 39. p. 115 & 117. Cic. in Pison. n. 49. 50.

reposé jusqu'alors. Cette action & beaucoup d'autres pareilles, l'ayant rendu également odieux à la Reine & à ses sujets, elle l'avoit fait étrangler peu de temps après son mariage. C'étoit le dernier Prince de la race des Séleucides. Bérénice épousa ensuite Archelaüs, grand Prêtre de Comane dans le Pont, qui se disoit fils du grand Mithridate, quoiqu'en effet il ne fût fils que du principal lieutenant de ce Prince.

Gabinius, pour remplir ses engagements avec Aulete, marchoit droit en Egypte. Il avoit envoyé devant lui Antoine avec la cavalerie. Celui-ci s'empara non-seulement des passages; mais il prit encore Péluse, qui étoit la clef de l'Egypte de ce côté-là; fit la garnison prisonniere, & rendit le chemin sûr pour le reste de l'armée. Dès que Gabinius eut appris l'heureux succès d'Antoine, il entra dans le cœur de l'Egypte. Archelaüs, qui étoit brave & habile, fit pour se défendre tout ce qui se pouvoit faire, & disputa fort bien le terrein aux ennemis. Il fut tué en combattant vaillamment. Antoine, qui avoit été son ami particulier & son hôte, orna son corps royalement, & lui fit des obseques magnifiques. Par cette ac-

tion il laiſſa dans Alexandrie un grand renom, & acquit parmi les Romains, qui ſervoient avec lui à cette guerre, la réputation d'homme d'une valeur ſinguliere & d'une extrême généroſité.

Aulete remonte ſur le trône.
AN. M. 3949.
AV. J. C. 55.
Diod. l. 1. p. 74. 75.

L'Egypte fut bientôt ſoumiſe & obligée de recevoir Aulete, qui entra en pleine poſſeſſion de ſes états. Ce Prince fit mourir ſa fille Bérénice, pour avoir porté la couronne pendant ſon exil; & enſuite il ſe défit de la même maniere de tous les gens riches qui avoient été du parti oppoſé au ſien. Les Egyptiens ſouffrirent toutes ces violences ſans murmurer. Mais peu de jours après, un ſoldat Romain ayant tué un chat par mégarde, ni la crainte de Gabinius, ni l'autorité du Roi ne purent empêcher le peuple de le mettre en pieces ſur le champ, pour venger l'outrage fait aux Dieux du pays; car les chats étoient de ce nombre.

Sa mort.
AN. M. 3953.
AV. J. C. 51.
Cæſ. de bello civili. l. 3.

On ne ſait plus rien de la vie de Ptolémée Aulete. Ce Prince mourut paiſible poſſeſſeur du royaume d'Egypte, environ quatre ans après ſon rétabliſſement. Il laiſſa deux fils & deux filles. Par ſon teſtament il donna la couronne à l'aîné & à l'aînée; & il ordonnoit, ſelon l'uſage de cette maiſon, qu'ils s'é-

poussassent, & qu'ils gouvernassent conjointement. Et parcequ'ils étoient encore fort jeunes l'un & l'autre, il les laissa sous la tutele du peuple Romain. La fille est la fameuse Cléopatre dont il nous reste à faire l'histoire.

On sait peu de choses du commencement du regne de Cléopatre & de son frere. Les deux Ministres, Rothin & Achillas, pour se rendre seuls maîtres de l'autorité & des affaires, avoient ôté à Cléopatre sous le nom du Roi, la part de la souveraineté que le testament d'Aulete son pere lui avoit laissée. Cette Princesse maltraitée de la sorte, alla en Syrie & en Palestine, pour y lever des troupes & pour faire valoir ses droits à main armée. Ptolémée n'avoit alors que treize ans.

AN. M. 3956. Av. J. C. 48. *Plut. in Pomp. p. 655-662. App. de Bello civil. l. 2. Cæsar. l. 3. de Bell. civil. Diod. l. 42.*

Ptolémée fait poignarder Pompée.

C'est précisément dans cette conjoncture de la guerre entre le frere & la sœur, que Pompée après avoir été vaincu à Pharsale, prit la route d'Egypte, comptant que dans son malheur, il y trouveroit un asyle ouvert & assuré. Il avoit été le protecteur d'Aulete, pere du Roi régnant. C'avoit été uniquement le crédit de Pompée qui l'avoit fait rétablir. Il espéroit trouver dans le fils de la reconnoissance. Lorsqu'il arriva, Ptolémée étoit

ſur la côte avec ſon armée, entre Péluſe & le mont Caſius; & Cléopatre aſſez près delà, auſſi à la tête de ſes troupes. Pompée en approchant de la côte, envoya demander à Ptolémée la liberté d'aborder & d'entrer dans ſon royaume. Les deux miniſtres Pothin & Achillas, conſulterent avec le Rhéteur Théodote, précepteur du jeune Roi, & avec quelques autres, quelle réponſe on lui donneroit. Les avis furent partagés. Les uns vouloient le recevoir, les autres lui refuſerent l'aſyle qu'il demandoit. Théodote n'approuva ni l'un ni l'autre de ces avis: il tâcha par ſon éloquence, de prouver qu'il falloit s'en défaire pour gagner l'amitié de Céſar, & empêcher Pompée de leur faire jamais de mal, ſe ſervant du proverbe, *les morts ne mordent point.*

Ce avis prévalut. Septimius, officier Romain au ſervice du Roi d'Egypte, & quelques autres furent chargés de l'exécution. Ils allerent prendre Pompée dans une chaloupe. Le perfide Septimius tendit la main à Pompée au nom de ſon maître, l'exhortant de venir trouver un Roi ami, qu'il devoit regarder comme ſon pupille & ſon fils. Pompée après avoir embraſſé Cornélie ſa femme, qui

déjà par avance pleuroit sa mort, passa dans la chaloupe. Quand ils se virent près du bord, ils le poignarderent sous les yeux du Roi, qui étoit sur le rivage à la tête de ses troupes comme pour faire honneur à Pompée. Ils lui couperent la tête, & jetterent le corps sur le rivage, où il n'eut d'autre sépulture que celle que lui donna un de ses affranchis, assisté d'un vieux Romain qui se trouva là par hasard. Ils lui firent un chétif bûcher, & le couvrirent des débris d'un vieux bâtiment qui avoit échoué sur la côte.

Cornélie avoit vu massacrer Pompée devant ses yeux. Il est plus facile de se représenter l'état d'une femme éplorée à la vue d'un si tragique spectacle, que de le décrire. Ceux qui étoient avec elle dans la galere & dans deux autres navires, voyant ce meurtre, jetterent des cris qui firent retentir toute la côte, leverent l'ancre & prirent la fuite, aidés par un vent frais, qui empêcha que les Egyptiens ne les poursuivissent, comme ils en avoient le dessein.

César ne tarda pas à venir en Egypte, où il soupçonnoit que Pompée s'étoit retiré, & où il espéroit le trouver encore vivant. A son arrivée, il apprit la mort

de ſon rival, & trouva la ville dans un grand trouble. Théodote, précepteur du Roi Ptolémée, à qui il avoit conſeillé de faire mourir Pompée, croyant faire un extrême plaiſir à Céſar, lui préſenta la tête de cet illuſtre fugitif. Mais il pleura en la voyant, & détourna les yeux d'un ſpectacle qui lui faiſoit horreur. Il la fit même enterrer avec toutes les ſolemnités ordinaires.

Céſar le pleure, & fait enſevelir ſa tête.

Il travaille à réconcilier Ptolémée avec Cléopatre.

Pendant le ſéjour que Céſar fit à Alexandrie, il s'appliqua à prendre connoiſſance du différend qui étoit entre Ptolémée & ſa ſœur Cléopatre. Il les cita à comparoître devant lui, pour décider leur querelle, & leur ordonna dans les formes qu'ils euſſent à licencier leurs armées, à venir plaider devant lui leur cauſe, & à recevoir la ſentence qu'il prononceroît entre eux. Cléopatre, qui connoiſſoit le foible de Céſar, crut que ſa préſence ſeroit l'avocat le plus perſuaſif qu'elle pourroit employer auprès de ſon juge. Elle ne ſe trompa pas; car ſa préſence fit ſur Céſar tout l'effet qu'elle avoit ſouhaité.

Après que Céſar eut entendu les deux parties, & qu'il fut bien inſtruit de l'affaire, il amena Ptolémée & Cléopatre dans une aſſemblée du peuple qu'il avoit fait

ſait convoquer. La lecture du teſtament du feu Roi faite, il ordonna en qualité de tuteur & d'arbitre, que Ptolémée & Cléopatre régneroient conjointement en Egypte, comme le portoit le teſtament: & que Ptolémée le jeune & Arſinoé la cadette régneroient en Cypre.

Cette ſentence contenta & charma tout le monde, à la réſerve de Pothin, qui, craignant le reſſentiment de Cléopatre, parceque c'étoit lui qui avoit fait chaſſer cette Princeſſe, fit entendre & perſuada aux Egyptiens que le véritable deſſein de Céſar étoit de mettre Cléopatre ſeule ſur le trône. Par ce moyen, il remit tout dans la premiere confuſion, & porta les Egyptiens à prendre les armes; de ſorte qu'il fallut décider le différend par la voie de la guerre.

AN. M. 3957.
AV. J. C. 47.

Céſar, qui n'avoit emmené avec lui que fort peu de troupes, ſe trouva très expoſé, & courut grand riſque de périr. Mais ſon habileté, ſon courage, & plus que tout cela ſon bonheur, le tirerent de ce danger. Il battit pluſieurs fois les Egyptiens & remporta pluſieurs victoires ſur eux. Enfin on en vint à une bataille déciſive, où Céſar remporta une victoire complete. Ptolémée en vou-

lant se sauver dans un bateau sur le Nil, s'y noya. Alexandrie & toute l'Egypte se soumirent au vainqueur. César rentra dans Alexandrie, & ne trouvant plus d'opposition à ses ordres, il donna la couronne d'Egypte à Cléopatre & à Ptolémée son autre frere conjointement. C'étoit la donner en effet à Cléopatre seule : car ce jeune Prince n'avoit pas onze ans. Ce fut proprement la passion que César conçut pour cette Princesse, qui lui attira une guerre si dangereuse. Il en eut un fils, nommé Césarion, & qu'Auguste fit mourir lorsqu'il fut maître d'Alexandrie. Son attachement pour Cléopatre le retint en Egypte plus long-temps que ses affaires ne demandoient. Il passoit les nuits entieres à faire des repas avec elle. Il avoit résolu de la mener à Rome & de l'épouser. Ce qui le tira enfin de l'Egypte fut la guerre de Pharnace, Roi du Bosphore Cimmérien & fils de Mithridate, Roi de Pont, contre qui il fallut marcher.

Il met Cléopatre sur le trône.

Sueton. in Jul. Cæs. c. 52.

César, après la guerre d'Alexandrie, avoit remis Cléopatre sur le trône, & pour la forme seulement, lui avoit donné pour associé son frere, qui n'avoit alors qu'onze ans. Pendant sa minorité elle avoit eu toute l'autorité entre

les mains. Quand il eut atteint l'âge de quinze ans, elle l'empoisonna, & demeura seule Reine d'Egypte. Dans cet intervalle, César avoit été tué à Rome par les conjurés : puis s'étoit formé le Triumvirat entre Antoine, Lépide & César Octavien pour venger la mort de César. Cléopatre se déclara sans hésiter pour les Triumvirs ; & ce fut inutilement que Cassius la sollicita plusieurs fois de lui donner du secours : elle le refusa constamment. Antoine, après la défaite de Cassius & de Brutus à la bataille de Philippes, ne laissa pas de citer Cléopatre devant lui pour répondre sur quelques griefs formés contr'elle.

Cléopâtre fait mourir son jeune frere.

AN. M. 3961. AV J. C. 43. *Joseph. Antiq. XV.* 4. *Porphyr. p.* 226.

AN. M. 3963. AV. J. C. 41. *App. de Bell. civ. l.* 5. *pag.* 671.

Elle se rend maîtresse absolue de l'esprit & du cœur d'Antoine.

Cette Princesse, sûre de ses charmes par l'épreuve qu'elle en avoit déjà faite auprès de Jules-César, se mit en chemin, espérant qu'elle pourroit aussi captiver Antoine très facilement. Elle n'y réussit que trop bien pour le malheur du général Romain : car son amour pour cette Princesse alla jusqu'à la fureur, & acheva d'éteindre & d'amortir quelques étincelles d'honnêteté & de vertu qui pouvoient lui rester, & mit enfin le comble à tous ses maux. Elle saisit tellement Antoine par ses attraits, & se rendit tellement maîtresse de son es-

prit, qu'il ne lui pouvoit rien refuser. Il fit mourir, à sa priere, Arsinoé sa sœur qui s'étoit réfugiée à Milet, dans le temple de Diane, comme dans un asyle assuré.

Athen. l. 4. p. 147. 148. C'étoit tous les jours de nouvelles fêtes. Un nouveau repas enchérissoit sur le précédent, & il sembloit qu'elle s'étudiât à se surpasser elle-même. Pendant que Fulvie, femme d'Antoine, se donnoit de grands mouvements à Rome pour ses intérêts, & que l'armée des Parthes étoit prête à entrer en Syrie, au lieu de prendre de bonnes mesures pour les repousser, & de répondre aux soins de Fulvie, il se laissa entraîner par Cléopatre à Alexandrie, où ils passoient le temps dans les jeux, les amusements & les délices; se traitant l'un l'autre tous les jours avec des dépenses excessives & incroyables. Enfin les conquêtes que faisoit Labiénus, à la tête de l'armée des Parthes, le réveillerent de son profond sommeil, & l'obligerent de marcher contr'eux. Mais ayant appris en chemin la mort de Fulvie, il retourna à Rome, où il se réconcilia avec le jeune César, dont il épousa même la sœur Octavie, femme d'un rare mérite, qui se trouvoit veuve par

la mort de Marcellus. On crut que ce mariage lui feroit oublier Cléopatre. Mais s'étant mis en chemin pour aller contre les Parthes, sa passion pour l'Egyptienne, qui tenoit quelque chose de l'ensorcellement, se ralluma plus que jamais. AN. M. 3965. Av. J. C. 39.

Cette Reine, au milieu des passions les plus violentes, & de l'enivrement des plaisirs, conservoit toujours du goût pour les belles-lettres & pour les sciences. A la place de la fameuse bibliotheque d'Alexandrie, qui avoit été brûlée quelques années auparavant, elle en rétablit une nouvelle, à l'augmentation de laquelle Antoine contribua beaucoup, lui ayant fait présent de celle qui étoit à Pergame, où il se trouva plus de deux cents mille volumes. Elle n'amassoit pas des livres simplement pour la décoration; elle en faisoit usage. Il n'y avoit presque point de langue vivante qu'elle ne possédât parfaitement, & dans laquelle elle ne s'exprimât avec autant de grace que de facilité. AN. M. 3966. Av. J. C. 38. *Epiph. de mens. & ponder.* *Plut. in Ant. p. 927.*

Rupture ouverte entre César & Antoine.

Cependant les choses s'étant brouillées entre César & Antoine au point d'une rupture ouverte, il en fallut venir aux armes pour terminer le différend. Antoine envoya ses légions à Ephese

pour être à portée d'agir, & les ſuivit de près. Cléopatre voulut être de la partie ; & c'eſt ce qui cauſa la perte d'Antoine, plus encore que le temps qu'il donna à ſon adverſaire d'aſſembler toutes ſes forces, quoiqu'en cela même il fît une grande faute. Quand Céſar eut une armée & une flotte, il ſe mit en campagne pour aller chercher ſon ennemi. La bataille ſe donna ſur mer, près de la ville d'Actium. La victoire fut long-temps douteuſe, & la fortune paroiſſoit auſſi favorable à Antoine qu'à Céſar, juſqu'à la retraite de Cléopatre. Antoine qui la vit fuir, oubliant tout & s'oubliant lui-même, la ſuivit précipitamment, & céda à Céſar une victoire qu'il lui avoit très bien diſputée juſques-là. L'armée de terre ſe voyant abandonnée de ſon général, ſe rendit à Céſar, qui la reçut à bras ouverts.

Combat naval près d'Actium.

Céſar remporte une victoire complette. An. M. 3973. Av. J. C. 31.

Cléopatre, de retour à Alexandrie, ne ſongea plus qu'à gagner Céſar, qu'elle regardoit comme ſon vainqueur, & à lui faire un ſacrifice d'Antoine, que ſes malheurs lui avoient rendu indifférent. Tel étoit l'eſprit de cette Princeſſe. Quoiqu'elle l'aimât juſqu'à la fureur, la couronne lui étoit encore plus chere que ſon mari. Elle ſongeoit à la conſerver au prix

de la vie d'Antoine. Mais pour dissiper les soupçons & les sujets de plainte d'Antoine, elle se mit à le caresser plus que jamais.

César, pour profiter de sa victoire, suivit de près Antoine & Cléopatre en Egypte. Il vint se présenter devant Péluse, dont le gouverneur lui ouvrit les portes, selon les ordres secrets qu'il avoit reçus de la Reine. Enfin il arriva devant Alexandrie dans l'espérance d'en être bientôt maître, par le moyen des intelligences secretes qu'il entretenoit avec Cléopatre. En effet, Antoine ayant résolu d'attaquer César par terre & par mer, la Princesse donna ordre à son amiral de livrer la flotte à César, & au commandant de la cavalerie d'abandonner Antoine, ce qui fut exécuté. Cette trahison lui fit ouvrir les yeux & lui fit ajouter foi, mais trop tard, à ce que ses amis lui avoient dit des perfidies de la Reine. Alors, plein de rage & de désespoir, il courut au palais dans le dessein de se venger de Cléopatre; mais il ne la trouva point. Cette artificieuse Princesse, qui avoit prévu ce qui arriva, s'étoit dérobée à la colere d'Antoine. Elle s'étoit retirée dans un des tombeaux des Rois d'Egypte, qui étoit fortifié de

bonnes murailles, & dont elle avoit fait fermer les portes. Ensuite elle fit dire à Antoine que, préférant une mort honorable à une honteuse captivité, elle s'étoit donné la mort au milieu des tombeaux de ses ancêtres.

Mort tragique d'Antoine.

Antoine, trop crédule & passant tout d'un coup de l'excès de la colere aux plus vifs transports de la douleur, ne songea plus qu'à la suivre dans le tombeau. Il s'enferma dans sa chambre, s'enfonça l'épée dans le corps & tomba sur le plancher. Il arriva dans le moment un officier des gardes de la Reine qui lui venoit dire qu'elle étoit vivante. Il n'entendit pas plutôt le nom de Cléopatre qu'il revint de son évanouissement, & se fit porter à la forteresse où la Reine s'étoit enfermée. C'est-là qu'il mourut, entre les bras de sa chere Cléopatre, qui étoit la véritable cause de tous ses malheurs. Après la mort d'Antoine, César se rendit maître de Cléopatre, & entra sans résistance dans Alexandrie. Il ordonna qu'on eût pour la Princesse tous les égards & toutes les complaisances qu'elle pourroit desirer. Son dessein étoit de la faire servir d'ornement à son triomphe. Cependant elle donna tous les ordres pour la sépulture

d'Antoine. Elle n'épargna rien pour rendre ſes obſeques des plus magnifiques, ſuivant la coutume des Egyptiens. Elle fit embaumer ſon corps avec les parfums les plus précieux de l'Orient, & le plaça parmi les tombeaux des Rois d'Egypte.

Ceſar ne trouva pas à propos de voir Cléopatre dans les premiers jours de ſon deuil : mais lorſqu'il crut le pouvoir faire avec bienſéance, il ſe fit introduire dans ſa chambre après lui en avoir demandé la permiſſion ; voulant, par les égards qu'il avoit pour elle, lui cacher ſon deſſein. Elle étoit couchée ſur un petit lit, dans un état fort ſimple & fort négligé. Quand il entra dans ſa chambre, quoiqu'elle n'eût ſur elle qu'une ſimple tunique, elle ſe leva promptement & alla ſe jetter à ſes genoux horriblement défigurée ; les cheveux en déſordre, le viſage effaré & ſanglant, la voix tremblante, les yeux preſque fondus à force de pleurer, & le ſein couvert de meurtriſſures & de plaies. Cependant elle ne déſeſpéroit pas, toute mourante qu'elle étoit preſque, d'inſpirer encore de l'amour à ce jeune vainqueur, comme elle avoit fait autrefois à Céſar & à Antoine.

La chambre où elle le reçut étoit pleine de portraits de Jules-Céſar. « Seigneur,

» lui dit-elle en lui montrant ces ta-
» bleaux ; voilà les images de celui qui
» vous a adopté pour vous faire ſuccé-
» der à l'Empire Romain, & à qui je
» ſuis redevable de ma couronne ». Puis tirant de ſon ſein les lettres qu'elle y avoit cachées : « Voilà auſſi, continua-
» t-elle, en les baiſant, les chers té-
» moignages de ſon amour ». Elle en lut enſuite quelques unes des plus tendres, accompagnant cette lecture de paroles touchantes & de regards paſſionnés, mais elle employa inutilement tous ces artifices. Céſar ne parut point touché de ſa vue ni de ſon entretien ; ſe contentant de l'exhorter à avoir bon courage, & l'aſſurant de ſes bonnes intentions. Cette Princeſſe s'apperçut bien de cette froideur, dont elle tira un mauvais augure : mais, diſſimulant ſon chagrin & changeant de diſcours, elle le remercia des compliments qu'il lui avoit fait faire & de ceux qu'il lui faiſoit lui-même. Elle ajouta qu'en revanche elle vouloit lui livrer tous les tréſors des Rois d'Egypte. Et en effet elle lui remit entre les mains un bordereau de tous ſes meubles, de ſes pierreries, de ſes finances. Et comme Séleucus, un de ſes tréſoriers qui étoit préſent, lui reprocha qu'elle

n'avoit pas tout déclaré, & qu'elle cachoit & retenoit une partie de ce qu'elle avoit de plus précieux ; outrée d'une telle insolence, elle lui donna plusieurs coups sur le visage ; puis se tournant vers César : « N'est-ce pas une chose » horrible, lui dit-elle, que lorsque » vous n'avez pas dédaigné de me venir » voir, & que vous avez bien voulu » me consoler dans le triste état où je » me trouve, mes propres domestiques » viennent m'accuser devant vous, sous » prétexte que j'ai réservé quelques bi- » joux de femmes, non pour en or- » ner une misérable comme moi, » mais pour en faire un petit présent à » Octavie votre sœur, & à Livie votre » épouse, afin que leur protection attire » de votre part un traitement favorable » à une infortunée Princesse. ».

César fut ravi de l'entendre parler ainsi, ne doutant point que ce ne fût l'amour de la vie qui lui inspiroit ce langage. Il lui dit qu'elle pouvoit disposer à son gré des bijoux qu'elle avoit retenus ; &, après l'avoir assurée qu'il la traiteroit avec plus de générosité & de magnificence qu'elle n'osoit l'espérer, il se retira, pensant l'avoir trompée ; & c'étoit lui qui le fut.

Ne doutant point que César n'eût dessein de la faire servir d'ornement à son triomphe, elle ne songea plus qu'à mourir pour éviter cette honte. Dans cette funeste résolution, elle se mit au bain, & ordonna qu'on lui servît un repas magnifique. Au lever de table, elle écrivit un billet à César pour le prier de permettre que son corps fût mis auprès de celui d'Antoine dans un même tombeau ; ensuite elle se mit sur un lit de repos, présenta le bras à un aspic qu'un fidele serviteur, travesti en paysan, lui avoit apporté dans une corbeille de figues, ayant, par cet innocent artifice, surpris la vigilance des gardes que César avoit mis auprès d'elle. César, après la lecture du billet, dépêcha deux officiers pour la prévenir : mais quelque diligence qu'ils pussent faire, ils la trouverent morte. Cette Princesse étoit trop fiere, & trop au-dessus du commun, pour souffrir qu'on la menât en triomphe attachée au char du vainqueur (1). Déterminée à mourir, elle vit d'un œil tranquille & sec couler dans ses veines le poison mortel de l'aspic

(1) Privata deduci superbo non humilis mulier triumpho. *Hor. od.* 37. *l.* 1.

auquel elle avoit tendu le bras pour se faire piquer.

Cléopatre mourut à l'âge de trente-neuf ans, dont elle avoit régné vingt-deux depuis la mort de son pere. Les statues d'Antoine furent abattues, & celles de Cléopatre demeurerent sur pied. Après la mort de cette Princesse, l'Egypte fut réduite en province Romaine, & gouvernée par un Préfet qu'on y envoyoit de Rome. Le regne des Ptolémées en Egypte, à en placer le commencement à l'année même de la mort d'Alexandre le Grand, avoit duré deux cents quatre-vingt-treize ans; depuis l'an du monde 3683 jusqu'à l'an 3974.

Mort de Cléopatre. AN M. 3974. AV. J. C. 30.





HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE DIX-HUITIEME.

Hiſtoire des Rois de Syrie, depuis la bataille d'Ipſus.

DANS le partage que firent les quatre Princes des Etats d'Alexandre, après la fameuſe bataille d'Ipſus, Séleucus eut pour ſon lot toute l'Aſie, juſqu'au-delà de l'Euphrate & juſqu'au fleuve Indus. On appelle ordinairement ſes Etats le Royaume de Syrie, parceque ce Prince faiſoit ſa principale demeure dans cette province; & ſes ſucceſſeurs appellés *Séleucides* en firent autant. Mais il comprenoit, outre la Syrie, ces vaſtes & riches

provinces de la haute Aſie, qui composoient l'Empire des Perſes. C'eſt ici que commencent les vingt années de regne que je donne à Séleucus Nicanor ; parceque ce ne fut que depuis la bataille d'Ipſus qu'il fut reconnu pour Roi. En y ajoutant les douze années où il avoit déjà exercé l'autorité royale ſans en porter le titre, cela fait les trente-deux années de regne que lui donne Uſſérius.



Table Chronologique des Rois de Syrie depuis la mort d'Alexandre le Grand.

An M.		Av. J. C.
3704.	Séleucus Nicanor	300.
3724.	Antiochus Soter	280.
3743.	Antiochus Théus	26 .
3758.	Séleucus Callinicus	246.
3778.	Séleucus Céraunus	226.
3782.	Antiochus le Grand	223.
3817.	Séleucus Philopator	187.
3829.	Antiochus Epiphane	175.
3840.	Antiochus Eupator	164.
3842.	Démétrius Soter	162.
3854.	Alexandre Bala	150.
3859.	Démétrius Nicanor	145.
3860.	Antiochus Théos, fils de Bala, s'empare d'une partie de la Syrie	144.
3861.	Tryphon en fait autant peu de temps après	143.
3864.	Antiochus Sidete, frere de Démétrius Nicanor, fait mourir Triphon & regne à sa place	140.
3874.	Démétrius Nicanor regne de nouveau en Syrie	130.

An. M.		Av. J. C.
3877.	Alexandre Zébina chasse du trône Démétrius, le fait mourir, & regne à sa place	127.
3880.	Séleucus fils de Nicanor	124.
3881.	Antiochus Grypus	123.
3890.	Antiochus le Cyzicénien partage le Royaume avec Grypus	114.
3907.	Séleucus fils de Grypus	97.
3911.	Antiochus Eusebe fils du Cyzicénien	93.
3912.	Antiochus second fils de Grypus	92.
3913.	Philippe, troisieme fils de Grypus	91.
3914.	Démétrius Euchere, quatrieme fils de Grypus	90.
3919.	Antiochus Dionysius, cinquième fils de Grypus	85.
	Les quatre derniers Rois régnerent successivement avec Eusebe.	
3921.	Tygrane Roi d'Arménie régna quatorze ans en Syrie	83.
3935.	Antiochus l'Asiatique, fils d'Eusebe	69.

CHAPITRE PREMIER.

Le royaume de Syrie eut jusqu'à vingt-sept Rois, dans l'espace de 235 ans; ce qui marque que la durée de leur regne fut souvent fort courte. On les appelle ordinairement les Séleucides. Ce livre comprendra l'histoire de tout le temps de la durée de ce royaume, c'est-à-dire, de 235 ans, comme on vient de le marquer.

ARTICLE I.

Séleucus bâtit la ville d'Antioche.

An. M. 3704.
Av. J. C. 300.
Strab. l. 16. p. 749. 750.
Appian. in Syr. p. 124.
Justin. l. 15. c. 4.

SÉLEUCUS après la bataille d'Ipsus, s'empara de la haute Syrie, & y bâtit la ville d'Antioche sur l'Oronte, l'appellant ainsi du nom de son pere ou de son fils: car l'un & l'autre se nommoient Antiochus. Cette ville où les Rois de Syrie firent dans la suite leur résidence, a été long-temps la capitale de l'Orient, & elle conserva encore depuis ce privilege sous les Empereurs Romains. Entre plusieurs autres villes que Séleucus fit bâtir dans ce pays-là, il y en eut trois

plus remarquables que les autres : l'une qu'il appella de ſon nom Séleucie ; la ſeconde, Apamée, de celui d'Apamé ſa femme ; & la troiſieme Laodicée, du nom de Laodice ſa mere.

AN. M. 3705. AV. J. C. 299. *Plut. in Demetr. p. 903.*

Pour prévenir les ſuites fâcheuſes de l'alliance que Lyſimaque avoit faite avec Ptolémée, Séleucus s'allia auſſi de ſon côté avec Démétrius, & épouſa Stratonice, fille de ce Prince. Une alliance ſi honorable & avec un Prince ſi puiſſant, fit un extrême plaiſir à Démétrius, dont les affaires étoient alors dans un très mauvais état.

Guerre entre Séleucus & Lyſimaque.

Après la mort de Ptolémée, il reſtoit encore deux capitaines d'Alexandre, Lyſimaque & Séleucus, qui avoient été juſques-là toujours unis d'intérêt & d'amitié, & joints enſemble par des traités & des confédérations. Touchant déjà à la fin de leur vie, (car tous deux avoient quatre-vingts ans paſſés), ils auroient dû, ce ſemble, ne penſer qu'à mourir dans l'union où ils avoient vécu. Mais tout au contraire, ils ne ſongeoient qu'à ſe faire la guerre & à s'entre-détruire l'un l'autre. Avant de s'engager dans cette guerre, Séleucus céda à ſon fils Antiochus ſa propre femme, nommée Stratonice, & lui céda en même temps

une grande partie de ſon Empire, ne s'étant réſervé que les provinces qui ſont entre l'Euphrate & la mer.

Juſtin. l. 17. c. 2.
Appian. in Syr. p. 128.
Mort de Lyſimaque.
AN. M. 3723.
AV. J.C. 281.

Séleucus, libre de tout autre ſoin, ne ſongea plus qu'à marcher contre Lyſimaque. Il ſe mit donc à la tête d'une belle armée, & entra dans l'Aſie Mineure. Tout plia devant lui juſqu'à Sardes, où il fallut mettre le ſiége. Il la prit auſſi, & ſe rendit maître par-là des tréſors de Lyſimaque. Ce dernier ayant paſſé l'Helleſpont pour arrêter les progrès de Séleucus, lui livra bataille en Phrygie. Il y fut battu & tué; & Séleucus devint maître de tous ſes états. Toute la famille de Lyſimaque fut exterminée par des meurtres affreux. Ainſi le royaume de Thrace ne ſubſiſta pas plus long-temps que Lyſimaque, & périt avec lui. Les provinces de cet Empire furent démembrées, & ceſſerent de compoſer un ſeul royaume.

Le plaiſir auquel Séleucus fut le plus ſenſible, fut de ſe trouver ſur la ſcene le dernier des capitaines d'Alexandre, & de ſe voir par cette victoire le vainqueur des vainqueurs : c'eſt l'expreſſion dont il ſe ſervoit. Il regardoit cet avantage comme l'effet d'une providence particuliere. Son triomphe ne dura pas

long-temps. Sept mois après, en allant prendre possession de la Macédoine, où il comptoit passer le reste de ses jours dans le sein de sa patrie, il fut assassiné lâchement par Céraunus, qu'il avoit comblé d'honneurs & de bienfaits. Il l'avoit reçu à sa cour dans sa fuite, l'y avoit entretenu selon son rang, & l'avoit mené dans cette expédition, à dessein dès qu'elle seroit achevée, d'employer les mêmes forces pour l'établir en Egypte sur le trône de son pere Ptolémée Soter. Ce scélérat, insensible à tous ces bienfaits, conspira contre son bienfaiteur, & l'assassina.

Séleucus est assassiné. An. M. 3724. Av. J. C. 280.

Séleucus Nicanor avoit régné vingt ans depuis la bataille d'Ipsus, où la qualité de Roi lui avoit été assurée, & trente, si l'on commence son regne douze ans après la mort d'Alexandre, lorsqu'il se rendit maître de l'Asie, qui est le temps où commence l'ére des Séleucides.

Caractere de ce Prince. *Pausan. in Attic. p. 14.*

Ce Prince avoit de grandes qualités. Sans parler de ses vertus particulieres, il se distingua entre les autres Rois, par un amour de la justice, par une bonté & une clémence qui le rendoient cher aux peuples, & par un respect singulier pour la religion. Il ne manquoit pas de goût pour les belles-lettres : il se fit un

plaisir & un honneur de renvoyer aux Athéniens leur bibliotheque que Xerxès leur avoit enlevée, & qu'il trouva dans la Perse, aussi-bien que les statues d'Armodius & d'Aristogiton, qu'Athenes honoroit comme ses libérateurs. Pour Céraunus son meurtrier & son assassin, la providence ne le laissa pas impuni. Elle fit venir des peuples éloignés (1), pour tirer vengeance de ses crimes. Il fut battu & fait prisonnier dans une bataille contre ces nations barbares. On lui coupa la tête, qui fut mise au bout d'une lance, & montrée par dérision à l'armée ennemie.

An. M. 3724. Av. J.C. 280. Guerre d'Antiochus avec Antigone.

Antiochus, surnommé *Soter*, succéda à son pere Séleucus. A peine ce Prince fut-il monté sur le trône, que pour défendre ses droits sur la Macédoine, dont son pere venoit de faire la conquête peu de temps avant sa mort, il se trouva obligé d'entrer en guerre contre Antigone Gonatas, qui s'étoit déjà mis en possession de ce royaume, dont Démétrius son pere avoit été Roi. Ils leverent tous les deux de grandes armées, & formerent de puissantes alliances, l'un pour se maintenir dans sa conquête, & l'au-

(1) C'étoient des Gaulois qui avoient fait une irruption dans l'Orient.

tre pour la lui enlever. La Bythinie devint le théâtre de la guerre. Les forces des deux Princes étoient si égales, que l'un n'osa pas attaquer l'autre. On fut quelque temps de cette maniere dans l'inaction, & sans rien entreprendre. Pendant cet intervalle on en vint à un traité, par lequel Antigone épousa Phila, fille de Séleucus, & Antiochus lui céda ses prétentions sur la Macédoine.

Dès qu'Antiochus se vit débarrassé de cette guerre, il marcha contre les Gaulois, qui s'étant répandus dans ses provinces, y faisoient continuellement des courses de tous côtés, & incommodoient extrêmement leurs voisins. Il les défit dans une sanglante bataille, & délivra le pays de leur oppression. Cette action lui fit donner le titre de *Soter*, qui signifie Sauveur.

AN. M. 3729. AV. J. C. 275.

Soter, après la mort de Phileterre, Roi de Pergame, voulut profiter de ses Etats qu'il trouvoit à sa bienséance : mais Eumene son neveu & son successeur, avec une belle armée qu'il leva pour se défendre, lui livra bataille près de Sardes, & le battit si bien, que non-seulement il garda ce qu'il avoit déjà, mais agrandit même considérablement ses Etats par cette victoire. Antiochus,

Guerre de Soter avec Eumene. AN. M. 3743. AV. J. C. 261. *Trog. in prolog. l. 26.*

après cette défaite, revint à Antioche. Il y fit mourir un de ses fils, qui avoit remué pendant son absence, & fit proclamer roi l'autre qui portoit le même nom que lui. Ce Prince mourut fort peu après, & lui laissa tous ses Etats. Il l'avoit eu de Stratonice fille de Démétrius, qui, de sa belle-mere, devint sa femme.

Mort d'Antiochus Soter.

An. M. 2744. Av. J. C. 260. *Appian. in Syr.* 130. *Just. l.* 27. *c.* 1. *Polyæn. Stratag. l.* 8. *c.* 50.

Ce nouvel Antiochus, quand il parvint à la couronne, avoit pour femme Laodice sa sœur de pere. Il prit ensuite le surnom de *Theos*, qui veut dire Dieu; & c'est par-là qu'on le distingue encore aujourd'hui des autres Rois de Syrie, qui ont porté le nom d'Antiochus. Les Milésiens furent les premiers qui le lui donnerent, pour lui témoigner leur reconnoissance de les avoir délivrés de la tyrannie d'un nommé Timarque, qui s'étoit rendu tyran de Milet. Flatterie impie, fort à la mode dans ces siecles-là, pour les Princes régnans; car les Lemniens avoient aussi fait des Dieux de son pere & de son grand pere, & leur avoient élevé des temples. Les Smyrniens en firent autant pour Stratonice sa mere.

Théus fait la guerre à Philadelphe.

Apamé sœur d'Antiochus Théus, que Philadelphe avoit renvoyée honteusement en Syrie chez son frere, fut si bien

bien aigrir ſon eſprit contre Ptolémée, qu'enfin elle le porta à entreprendre une guerre qui fut de longue durée & fort violente, & qui eut des ſuites très funeſtes pour Théus, comme la ſuite le fera connoîrre. Ptolémée ne ſe mit point lui-même à la tête de ſes armées : il ſe contenta d'y employer ſes généraux. Theus, qui étoit dans la fleur de ſon âge, entra lui-même en campagne, & mena avec lui toutes les forces de Babylone & de l'Orient, pour pouſſer cette guerre avec la derniere vigueur. L'hiſtoire ne nous a pas conſervé le détail de ce qui ſe paſſa, peut-être parcequ'il n'y eut pas de grands avantages remportés de part & d'autre, ni d'événements fort conſidérables.

AN. M. 3748.
Av. J.C. 256.

Pendant que Théus étoit occupé de la guerre d'Egypte, il ſe fit un grand ſoulèvement dans les provinces d'Orient, à quoi ſon éloignement l'empêcha de pourvoir aſſez promptement; ainſi la révolte s'augmenta & ſe fortifia ſi bien, qu'il n'y eut plus moyen d'y remédier. L'incontinence d'Agathocle, gouverneur du pays des Parthes pour Soter, qui avoit voulu faire violence à un jeune garçon, nommé Téridate, donna occaſion à cette révolte.

AN. M. 3714.
Av. J.C. 250.
Juſt. l. 41. *c.* 4.
Strab. l. 11. *p.* 515.
Syncell. pag. 284.

Différentes révoltes dans l'Empire de Syrie.

A-peu-près dans le même temps Théodote se révolta aussi dans la Bactriane, & de gouverneur qu'il étoit se fit Roi de cette province. Il soumit les mille villes qu'elle contenoit, pendant que le Roi s'amusoit à la guerre d'Egypte, pour venger la querelle d'une femme; & il se fortifia si bien dans sa révolte, qu'il ne fut plus possible de le réduire. Cet exemple fut suivi des autres nations de ce pays-là, qui secouerent toutes le joug en même temps: de sorte que Théus perdit toutes les provinces orientales de son Empire, qui étoient au-delà du Tigre.

AN. M. 3755. AV. J.C. 249. *Athen. l. 2. p. 45.*

Les troubles & les révoltes de l'Orient firent enfin venir à Antiochus l'envie de se débarrasser de la guerre qu'il avoit avec Philadelphe. La paix se fit entre eux, & un des premiers articles fut, que Théus répudieroit Laodice pour épouser Bérénice, fille de Philadelphe, & que, déshéritant les enfants du premier lit, il assureroit le couronne à ceux qui naîtroient de son nouveau mariage. Le traité fut ratifié, & Antiochus répudia Laodice, quoiqu'elle fût sa sœur de pere & qu'il en eût deux fils. Philadelphe lui amena sa fille à Séleucie, où Antiochus vint la rece-

voir, & le mariage s'y fit avec une grande magnificence. Nous allons voir qu'un mariage fondé sur des conditions si injustes sera suivi de succès malheureux & funestes.

Peu de temps après le retour de Philadelphe en Egypte, ce Prince perdit sa chere Arsinoé. Accablé d'années & d'infirmités, il ne put survivre à la douleur que lui causoit la perte d'une personne qu'il aimoit si tendrement. Antiochus Théus n'eut pas plutôt appris la mort de son beau-pere, qu'il répudia Bérénice, & reprit Laodice & ses enfants. Laodice, qui connoissoit la légèreté & l'inconstance du Roi son mari, craignant que, par un effet de la même légèreté, il ne retournât encore à Bérénice, résolut de se servir de l'occasion pour assurer la couronne à son fils aîné. Elle fait donc empoisonner Antiochus; & quand elle le sut expiré, elle mit dans son lit un nommé Artémon, qui lui ressembloit beaucoup, & pour le visage & pour la voix, afin de jouer le personnage dont elle avoit besoin. Il le fit fort adroitement; & dans le peu de visites qu'on lui rendit, il eut grand soin de recommander aux Seigneurs & au peuple sa chere Laodice & ses en-

AN. M. 3757.
AV. J. C. 247.

Laodice empoisonne Théus.

Plin. l. 7. c. 12.
Just. l. 27. c. 1.

fants. On publia en ſon nom des ordres par leſquels ſon aîné, Séleucus Callinicus, étoit nommé ſucceſſeur à la couronne. Alors on déclara ſa mort, & Séleucus monta paiſiblement ſur le trône, & l'occupa vingt ans.

Elle fait mourir Bérénice avec ſon fils.
An. M. 3758.
Av. J. C. 246.

Laodice, ne ſe croyant pas aſſez en sûreté tant que Bérénice & ſon fils vivroient, ſongea de concert avec Séleucus à s'en défaire auſſi. Bérénice en fut avertie, & ſe ſauva avec ſon fils à Daphné, où elle ſe renferma dans l'aſyle que Séleucus Nicanor y avoit bâti. Mais trompée par les fauſſes aſſurances que lui donnerent ceux qui l'aſſiégeoient par ordre de Laodice, elle ſe livra à eux avec toutes les perſonnes qui l'avoient accompagnée. A peine furent-ils ſortis de l'aſyle, que premièrement ſon fils, puis elle enſuite & tous les Egyptiens qui l'avoient ſuivie, furent égorgés de la maniere la plus noire & la plus indigne. C'eſt ainſi que finit cet indigne mariage. Laodice n'eut pas une meilleure fin; car Ptolémée Evergete, pour venger la mort de ſa ſœur Bérénice, étant venu fondre ſur les Etats de Séleucus, prit Laodice & la fit mourir. Ce Prince pouſſa enſuite ſes conquêtes; & ſans une ſédition qui l'obligea de retourner en Egypte, il

étoit sur le point de se rendre maître de toutes les provinces de l'Empire de Syrie.

Cependant Séleucus, que la crainte des troubles domestiques avoit retenu dans son royaume, voyant que Ptolémée étoit de retour en Egypte, partit avec une flotte considérable pour réduire les villes qui s'étoient révoltées. Elle ne fut pas plutôt en mer, qu'une horrible tempête la fit toute périr. Il ne se sauva presque personne que Séleucus, & quelques gens de sa suite qui échapperent tout nus de ce naufrage général. Ce terrible coup, qui sembloit devoir l'abîmer, servit au contraire à rétablir ses affaires. Les villes d'Asie qui s'étoient révoltées par l'horreur qu'elles avoient contre lui depuis le meurtre de Bérénice & de son fils, ayant appris ces grandes pertes, & croyant qu'il avoit été assez puni, changerent leur haine en compassion, & reprirent son parti.

Expédition malheureuse de Séleucus tant sur mer que sur terre.
AN. M. 3759.
AV. J.C. 247.
Justin. l. 27. c. 2.

Ce changement inespéré l'ayant remis en possession de la meilleure partie de ses Etats, il travailla à mettre sur pied une armée pour reprendre le reste. Mais cet effort ne lui réussit pas mieux que le précédent. Son armée fut battue

par Ptolémée : il perdit plus de la moitié de ses troupes, & se sauva lui-même avec aussi peu de monde qu'il en avoit eu auparavant en échappant du naufrage : comme si, dit l'historien, triste jouet de la fortune, il n'avoit recouvré son ancienne puissance, que pour la perdre une seconde fois avec plus de douleur (1).

Après ce second échec, Séleucus dans l'extrémité où il se trouvoit réduit, eut recours à son frere Antiochus, & lui promit la souveraineté des provinces de l'Asie mineure, qui dépendoient de l'Empire de Syrie, pourvu qu'il le vînt joindre avec ses troupes, pour agir de concert avec lui. Ce jeune Prince, qui n'avoit alors que quatorze ans, mais qui avoit déjà toute l'ambition & toute la scélératesse qui ne se trouvent d'ordinaire que dans des hommes d'un âge fait, accepta sans balancer les offres qu'on lui faisoit, non dans la vue de lui conserver ses Etats, mais pour s'en emparer lui-même. Il étoit d'une avidité si grande, & toujours si prêt à prendre tout ce qui se présentoit à lui, sans

(1) Quasi ad ludibrium fortunæ natus esset, nec propter aliud opes regni recepisset, quàm ut amitteret. *Just.*

aucun égard à la justice, qu'on lui donna le surnom d'*Hierax*, qui veut dire un oiseau de proie, qui fond sur ce qu'il trouve, & à qui tout est bon quand il le peut ravir. Cette ligue des deux freres fit songer Ptolémée à un accommodement avec Séleucus, & il y eut une treve conclue pour dix ans.

AN. M. 3761. AV. J. C. 243.

Guerre entre Séleucus & Antiochus. *Justin. l. 27. c. 2.*

Antiochus ne laissa pas de faire ses préparatifs, comme pour marcher au secours de son frere, selon le traité qu'ils avoient fait ensemble; mais véritablement pour le détrôner lui-même; cachant sous le nom de frere, toute la mauvaise volonté d'un ennemi. Séleucus comprit alors que c'étoit à lui qu'il en vouloit, & passa aussi-tôt le mont Taurus pour arrêter ses entreprises. On en vint à une bataille près d'Ancyre en Galatie. Séleucus y fut défait & eut de la peine à sauver sa personne. Antiochus malgré sa victoire courut de son côté grand risque. Ses troupes, qui étoient des Gaulois établis en Galatie, sur le bruit qui s'étoit répandu que Séleucus avoit été tué dans l'action, avoient formé le dessein de se défaire d'Antiochus; comptant qu'après la mort de ces deux Princes, ils feroient ce qu'il leur plairoit en Asie. Antiochus fut obligé pour

ſe ſauver de leur donner tout l'argent de l'armée.

Juſtin. l. 41. c. 4.

Pendant tous ces troubles qui agitoient la Syrie vers le couchant, Théodote & Arſace ſe fortifioient dans les provinces qu'ils avoient fait révolter ; celui-ci dans la Parthie & l'Hyrcanie, & celui-là dans la Bactriane. Malgré tous ces démembrements de l'Empire, les deux freres s'opiniâtroient toujours à ſe faire la guerre, ſans conſidérer que pendant qu'ils ſe diſputoient l'un à l'autre l'Empire que leur avoient laiſſé leurs peres, leurs ennemis communs le leur enlevoient piece à piece. Après pluſieurs pertes & pluſieurs défaites, Antiochus, vaincu & dépouillé, fut obligé de chercher une retraite, & d'en changer ſouvent avec les débris de ſon parti ; juſqu'à ce qu'enfin il fut tout-à-fait chaſſé de la Méſopotamie. Il ſe réfugia chez Ariarathe, Roi de Cappadoce, dont il avoit épouſé la fille. Son beau pere, malgré cette alliance, fut bientôt las d'entretenir un gendre qui lui étoit à charge, & réſolut de s'en défaire. Antiochus, averti de ſon deſſein, ſe ſauva en Egypte. Il aima mieux ſe mettre entre les mains de Ptolémée, l'ennemi déclaré de ſa maiſon, que de ſe fier à

un frere qu'il avoit si fort offensé. Il ne fut pas plutôt en Egypte, que Ptolémée le fit arrêter & le mit en prison sous bonne garde, où il le retint pendant quelques années; jusqu'à ce qu'enfin, assisté par une courtisane qui le voyoit, il s'évada; & en sortant d'Egypte, il fut assassiné par des voleurs.

Séleucus Callinicus fait diverses tentatives pour réduire Arsace. AN. M. 3768 AV. J.C. 236

Callinicus, se voyant débarrassé des troubles que son frere lui avoit causés, après avoir rétabli l'ordre au-dedans, & rémédié aux maux qu'avoit causés cette guerre, se tourna vers l'Orient, pour tâcher de réduire les révoltés, mais il n'y réussit pas. On avoit donné trop de temps à Arsace pour se fortifier dans son usurpation. Après de vains efforts pour remettre ces provinces dans l'obéissance, Callinicus fut obligé d'abandonner honteusement son entreprise: ce qui donna le temps à Arsace de se fortifier & d'établir si bien sa domination, que tous les efforts qu'on put faire dans la suite ne furent pas capables de l'ébranler.

AN. M. 3774 AV. J.C. 230 *Just. l.* 4. *c.* 4.

Il est fait prisonnier.

Séleucus fit pourtant une nouvelle tentative, dès que ses autres affaires lui en laisserent le temps. Cette seconde expédition fut encore plus malheureuse que la premiere. Non-seulement il fut

défait dans une grande bataille, mais il y fut même fait prisonnier. Alors Arsace commença à prendre le titre de Roi, & établit solidement cet Empire d'Orient, qui balança depuis la puissance Romaine, & fut une barriere que les Romains ne purent forcer. Arsace, d'une condition très basse, élevé sur le trône & devenu aussi mémorable que Cyrus chez les Perses, Alexandre chez les Macédoniens, & Romulus chez les Romains, est une preuve de ce que dit l'Ecriture : *que le Très Haut a la domination sur les royaumes des hommes, qu'il les donne à qui il lui plaît ; & qu'il établit Roi quand il veut le dernier d'entre les hommes.*

Dan. 4. 14.

Sa mort. An. M. 3778. Av. J.C. 226. Just. l. 7. c. 7. Athen. p. 153.

Séleucus Callinicus, quelque temps après sa détention chez les Parthes, y mourut d'une chûte de cheval. Arsace pendant tout le temps de sa captivité, le traita toujours en Roi. Il laissa deux fils & une fille qu'il avoit eus de Laodice. Il maria sa fille à Mithridate, Roi de Pont, & lui donna la Phrygie pour sa dot. Ses fils étoient Séleucus & Antiochus. Le premier, qui étoit l'aîné, lui succéda, & prit le surnom de *Céraunus* ou *le foudre*, qui lui convenoit très mal ; car c'étoit un Prince très foible de corps & d'esprit, & qui n'a jamais rien fait qui

Séleucus Céraunus lui succede.

réponde à l'idée que donne ce nom.

Attale Roi de Pergame, s'étant saisi de toute l'Asie mineure, depuis le mont Taurus jusqu'à l'Hellespont, Séleucus marcha contre lui. Achéus son cousin, qui étoit homme de cœur & de tête, & que Séleucus avoit chargé du maniement des affaires, l'accompagna dans cette expédition, & lui rendit tous les services que le mauvais état de ses affaires lui permettoit. Il laissa la régence de la Syrie à Hermias Carien. Comme il n'y avoit point d'argent pour payer l'armée, & que la foiblesse du Roi le faisoit mépriser des soldats, Nicanor & Apaturius, deux des premiers officiers, firent une conspiration contre lui pendant qu'il étoit en Phrygie, & l'empoisonnerent. Achéus vengea sa mort : il en fit mourir les deux principaux auteurs, & tous ceux qui y avoient trempé avec eux.

Séleucus est empoisonné. An. M. 3781. Av. J.C. 223.

Séleucus étant mort sans enfants, l'armée offrit la couronne à Achéus, & plusieurs provinces en firent autant. Mais il fut assez généreux pour la refuser alors, quoique dans la suite il se crût forcé d'en user autrement. Dans la conjoncture présente, non-seulement il n'accepta pas la couronne, mais il la

Antiochus le grand lui succede. An. M. 3782. Av. J.C. 222.

conserva soigneusement à l'héritier légitime, Antiochus, frere du défunt Roi, qui n'étoit que dans sa quinzieme année. Ce jeune Prince, par les soins d'Achéus, monta sur le trône & le remplit pendant trente-six ans. A cause de ses grandes actions, on lui a donné le surnom de grand.

Dès qu'Antiochus eut pris possession du trône, il chargea Achéus des provinces de l'Asie mineure. Epigene eut le commandement des troupes qu'on tint auprès de la personne du Roi; & Hermias le Carien fut déclaré son premier ministre. Achéus reprit bientôt ce qu'Attale avoit enlevé à l'Empire de Syrie, & le réduisit à son royaume de Pergame.

Révoltes en Orient. *Polyb. l. 5. p. 386-395.*

Cependant Molon & Alexandre qui étoient freres, le premier, gouverneur de la Médie, & le second de la Perse, méprisant la jeunesse du Roi, ne voulurent plus le reconnoître; & chacun d'eux se rendit souverain dans la province qui lui avoit été confiée. Antiochus assembla à ce sujet son conseil pour délibérer, s'il étoit nécessaire qu'il marchât lui-même contre les rebelles, ou s'il devoit tourner du côté de la Célé-Syrie, pour arrêter les entreprises de

Ptolémée Philopator. Epigene, qui passoit pour un des plus habiles capitaines de son temps, & en qui les troupes avoient une entiere confiance, parla le premier, & dit; qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, & que le Roi devoit incessamment se transporter en personne dans les provinces d'Orient. Hermias, qui étoit un petit esprit, mais fier & plein de lui-même, attaché à son sentiment, qui auroit cru se deshonorer s'il eût demandé ou suivi conseil, & qui en vouloit sur-tout à Epigene, à cause de son mérite qui lui étoit odieux, combattit avec aigreur un avis si sage, & détermina le Roi à marcher contre Philopator. Xénon & Théodote furent chargés d'aller soumettre les révoltés.

Mariage d'Antiochus. Ses mauvais succès en Orient.

Antiochus, étant parti d'Antioche, vint à Séleucie, où il épousa Laodice, fille de Mithridate Roi de Pont Il s'y arrêta quelque temps pour célébrer son mariage, dont la joie fut bientôt troublée par la nouvelle de la défaite des généraux qu'on avoit envoyés contre Molon & Alexandre. Antiochus vit alors la faute qu'il avoit faite de ne pas suivre l'avis d'Epigene, & vouloit abandonner le dessein de la Célé-Syrie, pour aller avec toutes ses forces arrêter cette ré-

bellion. Mais Hermias persista avec opiniâtreté dans son premier sentiment, & crut dire des merveilles en déclarant d'un ton emphatique; *qu'il convenoit au Roi de marcher en personne contre des Rois, & d'envoyer ses lieutenants contre les rebelles.* Le Roi eut encore la foiblesse de se rendre à l'avis de son ministre; mais il eut aussi tout le temps de s'en repentir: car le nouveau général qu'on avoit envoyé contre les révoltés, qui n'avoit d'autre mérite que d'être ami & créature du ministre, alla donner au passage du Tigre, dans une embuscade où l'ennemi l'attira par un stratame, & il y périt lui & toute son armée.

Le Roi cependant s'étoit avancé dans la Célé-Syrie, jusqu'à la vallée qui est entre les deux chaînes du Liban & de l'Antiliban. Il en trouva les passages si bien fermés, qu'il fut obligé de retourner sur ses pas. La nouvelle qu'il reçut de la défaite de ses troupes dans l'Orient, hâta encore sans doute sa retraite. Il assembla son conseil, & remit de nouveau l'affaire des rebelles en délibération. Epigene, après avoir dit d'un ton modeste que le parti le plus sage auroit été de marcher d'abord contre eux, pour ne leur point laisser le moyen de se for-

Il marche en personne contre les rebelles.

tifier comme ils avoient fait, ajouta que c'étoit une nouvelle raiſon maintenant de ne plus perdre de temps, & de donner tous ſes ſoins à une guerre, qui pouvoit entraîner la ruine de l'Empire, ſi on la négligeoit. Hemias s'emporta violemment contre Epigene, & le chargea d'injures; mais comme il vit que le Roi & ceux qui compoſoient le conſeil, étoient de l'avis d'Epigene, & que l'on concluoit d'une voix unanime à marcher contre les rebelles, il embraſſa le ſentiment commun avec une ſorte d'empreſſement & d'ardeur: mais il ſe vengea d'Epigene, en obtenant du Roi, quoiqu'avec peine, de ne le point mener avec lui à cette expédition & de l'exiler. Cependant ſa vengeance n'étoit pas encore pleinement ſatisfaite. Il falloit ſe défaire d'un homme dont la vertu & le mérite étoient pour lui un reproche continuel de ſa mauvaiſe conduite. C'eſt ce qu'il fit, ſous le faux & vain prétexte de correſpondance avec les révoltés. Cependant Antiochus paſſa l'Euphrate, raſſembla ſes troupes & les mit en quartier d'hiver dans le voiſinage, en attendant la belle ſaiſon.

Dès qu'elle fut venue, il les fit marcher du côté du Tigre, paſſa ce fleuve, AN. M. 3784. AV. J. C. 220.

Il soumet les rebelles.

força Molon d'en venir à une action ; remporta sur lui une victoire si complete, que le rebelle, voyant tout perdu, se tua lui-même de désespoir. Son frere Alexandre étoit alors en Perse, où Néolas, un autre de leurs freres, qui s'étoit échappé de cette bataille, lui en apporta la triste nouvelle. Se voyant sans ressource, ils tuerent premièrement leur mere, puis leurs femmes & leurs enfants ; & enfin se tuerent eux-mêmes, pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur. Voilà la fin qu'eut cette rébellion, qui causa la ruine de tous ceux qui y avoient eu part. Digne récompense de quiconque ose prendre les armes contre son Prince. Après cette victoire, les débris de l'armée vaincue se soumirent au Roi, qui se contenta de leur faire une forte réprimande, & leur pardonna leur faute.

Polyb. l. 5. p. 399.
AN. M. 3785.
AV. J. C. 219.
Se défait d'Hermias, son premier Ministre.

Peu de temps après cette fameuse victoire, lorsque le Roi étoit encore occupé à rétablir son autorité dans les provinces où s'étoit faite la révolte, & à ramener tout à l'ancien ordre, on reçut la nouvelle qu'il étoit né un fils au Roi : ce qui fut un grand sujet de joie, & pour la cour & pour toute l'armée. Hermias, dès ce moment, songea aux moyens de

ſe défaire du Roi, dans l'eſpérance qu'après ſa mort, il ne manqueroit pas d'être nommé tuteur du jeune Prince, & que ſous ſon nom, il exerceroit un empire abſolu. Le Roi, inſtruit de ſon deſſein, le prévint & le fit aſſaſſiner. Cette mort cauſa une joie univerſelle dans tout l'Empire. Cet homme cruel & hautain, avoit gouverné avec dureté & violence. Il n'avoit jamais pu ſouffrir qu'on ouvrît d'avis contraire au ſien, ou qu'on apportât d'oppoſition à ſes deſſeins, ſans perdre ceux qui avoient eu le courage de le faire. Auſſi s'étoit-il fait univerſellement haïr. Cette haine parut ſur-tout à Apamée. Car dès qu'on y eut appris la nouvelle de ſa mort, toute la ville en furie courut lapider ſa femme & ſes enfants.

Révolte d'Achéus.

Polyb. l. 4. p. 314-319.

Achéus, que nous avons vu ci-deſſus refuſer la couronne qu'on lui avoit offerte après la mort de Séleucus Céraunus, pour éviter les mauvais deſſeins de ſes ennemis, qui faiſoient courir le bruit à la cour qu'il ſongeoit à uſurper la couronne, & que dans cette vue, il avoit des liaiſons ſecretes avec Philopator, ſe fit déclarer Roi de toutes les provinces de l'Aſie mineure, & prit la couronne qu'il avoit refuſée auparavant.

Il devint bientôt l'un des plus puiſſants Princes de l'Aſie, & chacun recherchoit avec empreſſement ſon alliance.

C'eſt contre lui & contre Ptolémée, qu'Antiochus ſongeoit à tourner ſes armes. Mais il ſe détermina à marcher d'abord contre Philopator, avant d'attaquer Achéus, à qui l'on ſe contenta pour lors de faire de grandes menaces, & toutes les troupes eurent ordre de ſe rendre à Apamée, pour être employées contre la Célé-Syrie. Antiochus fit d'abord de grandes conquêtes dans cette province, & la ſoumit preſque entièrement; mais la campagne ſuivante ne lui fut pas ſi favorable. Il fut battu à Raphia, & la perte de cette bataille entraîna avec elle la perte de toutes les conquêtes de l'année précédente. Après cette bataille, le Roi ſe retira à Antioche, d'où il envoya demander la paix à Ptolémée, & lui céda les provinces qui faiſoient le ſujet de leur querelle. Ptolémée Philopator, qui deſiroit de ſon côté de terminer la guerre, fut charmé de ſa demande, & la paix fut conclue ſur les conditions propoſées par Antiochus.

Bataille de Raphia. AN. M. 3787. AV. J. C. 217.

AN. M. 3788. *Av. J. C.* 216.

Ce Prince, après avoir fait la paix avec le Roi d'Egypte, donna toute ſon applica-

tion à la guerre contre Achéus, fit tous les préparatifs pour en commencer les opérations. Il passa le mont Taurus & entra dans l'Asie mineure pour la réduire. Il pressa si fort Achéus, qu'il fut obligé d'abandonner la campagne & de se renfermer dans Sardes, qu'on prit par ruse. Achéus s'étant retiré dans le château, s'y défendit encore long-temps; mais enfin il fut livré à Antiochus par deux traîtres Crétois. Cette trahison confirma le proverbe qui disoit (1); *que les Crétois étoient des menteurs & des fourbes.* Antiochus lui fit aussi-tôt trancher la tête, & termina par-là cette guerre d'Asie.

Polyb. l. 8. p. 428. Just. l. 30. c. 1.

ARTICLE II.

Expéditions d'Antiochus vers l'Orient.

AN. M 3792. Av. J.C. 212. *Polyb. l. 10. p. 597-502.*

Après la mort d'Achéus, Antiochus ayant employé quelque temps à mettre ordre à ses affaires dans l'Asie mineure, marcha vers l'Orient, pour réduire les provinces qui avoient secoué le joug de l'Empire de Syrie. Il commença son expédition par la Médie, qu'Arsace Roi des Parthes venoit de lui enlever, pendant qu'il étoit occupé à la guerre de

(1) Cretenses semper mendaces. *Tit.* 1. 12.

Philopator & d'Achéus. Il fit traverser les déserts à son armée, entra dans la Médie, chassa Arsace, & regagna toute cette province. Antiochus y passa le reste de l'année à rétablir l'ordre, & à faire les préparatifs nécessaires pour continuer la guerre.

AN. M. 3794. AV. J. C. 210. Il entra de fort bonne heure l'année suivante dans le pays des Parthes, où il eut le même bonheur qu'il avoit eu dans la Médie l'année précédente. Arsace fut obligé de se retirer en Hyrcanie. Antiochus l'y suivit, força tous les postes où Arsace avoit placé des troupes pour garder l'entrée du pays, & alla assiéger Séringis, capitale de l'Hyrcanie. Il y fit au bout de quelque temps une grande breche, & prit la ville d'assaut. Arsace cependant se donnoit de grands mouvements. Il assembla une armée de cent mille hommes de pied, & de vingt mille de cavalerie. Alors il fit tête à l'ennemi, & arrêta ses progrès avec beaucoup de valeur. Sa résistance fit durer la guerre, qui paroissoit presque à sa fin. Après bien des combats, Antiochus, voyant qu'il ne gagnoit rien, jugea qu'il seroit fort difficile d'abattre un ennemi si puissant, & de le chasser entièrement des provinces où il s'étoit si bien affermi

Just. l. 41. c. 5.

avec le temps. Ainſi il commença à écouter les ouvertures d'accommodement qu'on lui fit, pour terminer une guerre ſi fâcheuſe. On traita donc enfin, & l'on convint qu'Arſace garderoit la Parthie & l'Hyrcanie, à condition qu'il aideroit Antiochus à recouvrer les autres provinces révoltées. An. M. 3796. Av. J.C. 208.

Antiochus, après cette paix, tourna ſes armes contre Euthydeme, Roi de la Bactriane. Il fit tous ſes efforts pour reconquérir cette province; mais la valeur & la vigilance d'Euthydeme, qui la défendoit, les rendit inutiles. Antiochus, dans cette guerre, donna des preuves d'une valeur extraordinaire. Dans un des combats qui s'y donnerent, il eut un cheval tué ſous lui, & reçut une bleſſure à la bouche, qui ne fut pas dangereuſe, & ſe termina à lui faire ſauter quelques dents. Il ſe laſſa enfin d'une guerre qui lui fit comprendre qu'il ne termineroit jamais à ſon honneur, ni à ſon avantage. Il ſe détermina donc à faire la paix avec ce Prince. Il lui accorda le nom de Roi, & promit à ſon fils une de ſes filles en mariage. Après ce traité, Antiochus paſſa le mont Caucaſe & entra dans l'Inde, où il renouvella l'alliance avec le Roi du pays. Il paſſa delà dans l'A- *Polyb. l. 10. p. 620. 621. & lib. 11. p. 651. 652.*

rachoſie, enſuite dans la Drangiane; puis dans la Carmanie, établiſſant dans toutes ces provinces ſon autorité & le bon ordre.

AN. M. 3799. AV. J. C. 205. Il paſſa l'hiver dans cette derniere province. Delà il revint par la Perſe, la Babylonie & la Méſopotamie, & arriva enfin à Antioche au bout de ſept ans qu'avoit duré cette expédition. La vigueur de ſes entrepriſes, & la prudence avec laquelle il avoit conduit toute cette guerre, lui acquirent la réputation d'un Prince ſage & vaillant, & le rendirent formidable à l'Europe auſſi bien qu'à l'Aſie.

Antiochus fait la conquête de la Célé-Syrie.

Fort peu de temps après ſon arrivée, il apprit la mort de Philopator. Pendant la vie de ce Prince, Antiochus & Philippe Roi de Macédoine, avoient paru fort attachés à ſes intérêts & toujours prêts à lui donner du ſecours. A peine fut-il mort, laiſſant après lui un jeune enfant pour lui ſuccéder, que ces deux Princes ſe liguerent pour ſe défaire de ce légitime héritier & partager enſuite cette ſucceſſion. Antiochus entra pour cet effet dans la Célé-Syrie & dans la Paleſtine; & en moins de deux campagnes, il fit la conquête entiere de ces deux provinces.

AN. M. 3800. AV. J. C. 104.

Quelques années après cette expédition, Antiochus attaqua vivement Attale, Roi de Pergame, par terre & par mer. Ce fut pendant ce temps-là, que le Miniſtre d'Alexandrie le voyant occupé dans l'Aſie mineure, à la guerre qui s'étoit allumée entre lui & Attale, envoya Scopas dans la Paleſtine & dans la Célé-Syrie, pour tâcher de reprendre ces provinces. Il parut dans la ſuite que les grands ſuccès de Scopas venoient principalement de l'abſence d'Antiochus. En effet, dès que ce Prince, à la ſollicitation des Romains, eut mis bas les armes qu'il avoit priſes contre Attale, & qu'il fut venu en perſonne dans la Célé-Syrie, les choſes changerent de face, & la victoire ſe déclara bientôt pour lui. Scopas fut battu à Panéas, aſſiégé dans Sydon où il s'étoit retiré, & obligé de ſe rendre au vainqueur à des conditions honteuſes.

Il la perd & en fait une ſeconde fois la conquête.
Liv. 32.
Joſeph. Antiq. l. 12. *c.* 3.
AN. M. 3806.
AV. J. C. 198.

De-là Antiochus alla dans la Paleſtine qu'il ſoumit. Dès que les Juifs, qui pour lors avoient tout ſujet d'être mécontens de l'Egypte, ſurent que ce Prince approchoit de leur pays, ils allerent avec empreſſement lui porter les clefs de toutes leurs places; & quand il vint à Jéruſalem, les Prêtres & les anciens

Joſeph. ibid.

ſortirent en pompe au-devant de lui. Ils lui rendirent toutes ſortes d'honneurs, & l'aiderent à chaſſer du château la garniſon que Scopas y avoit laiſſée. Pour reconnoître ces ſervices, Antiochus leur accorda pluſieurs privileges; & il ordonna par un décret, qu'aucun étranger n'eût à entrer dans l'enclos du Temple: defenſe qui paroiſſoit véritablement faite à cauſe de l'attentat de Philopator, qui avoit voulu y entrer par force.

Antiochus forme le deſſein de ſe ſoumettre toute l'Aſie Mineure.

AN. M. 3808. AV. J.C. 196.

Antiochus, après la conquête de la Célé-Syrie & la Paleſtine, forma le deſſein de conquérir l'Aſie mineure. Son grand but étoit de remettre l'Empire de Syrie ſur l'ancien pied, en réuniſſant tout ce qu'avoient eu autrefois ſes ancêtres, ſur-tout Séleucus Nicanor qui l'avoit fondé. Il ſe mit pour cela à la tête d'une puiſſante armée: ſes progrès furent rapides, & ſes victoires firent craindre aux Romains qu'il ne paſſât en Europe.

Liv. lib. 33. n. 38-42. Polyb. l. 17. p. 769. 770. App. de bell. Syr. p. 86-88.

Smyrne, Lampſaque, & les autres villes Grecques, qui jouiſſoient alors de la liberté, voyant bien que le but d'Antiochus étoit de ſe les aſſujettir, réſolurent de ſe défendre. Et comme elles étoient par elles-mêmes trop foibles pour

pour résister seules à un si puissant ennemi, elles eurent recours à la protection des Romains, qui leur fut accordée sans peine. On vit bien à Rome qu'il falloit arrêter les progrès d'Antiochus vers l'Occident, & de quelle conséquence il seroit de le laisser s'agrandir, en s'établissant sur les côtes d'Asie, selon le plan qu'il en avoit formé. On lui envoya donc incessamment une Ambassade.

Cependant Antiochus avoit fait des détachements de son armée, qui avoient formé les sieges de Smyrne & de Lampsaque. Ce Prince avoit passé lui-même l'Hellespont avec le reste de son armée, & soumis toute la Chersonnese de Thrace. Ayant trouvé la ville de Lysimachie toute en ruine, il se mit à la rebâtir, dans le dessein de fonder là un royaume pour Séleucus son second fils, de lui soumettre tout le pays d'alentour, & de faire de cette ville la capitale du nouveau royaume.

Il rebâtit la ville de Lysimachie.

Ce fut justement dans le temps qu'il formoit tous ces projets, qu'arriverent en Thrace des ambassadeurs Romains que le Sénat lui avoit députés. Dans les premiers entretiens qu'eut le Roi avec les ambassadeurs, tout se passa en civi-

Ambassade des Romains à Antiochus.

lités, qui paroiſſoient ſinceres. Mais quand on commença à parler d'affaires, les choſes changerent de face. L. Cornélius qui portoit la parole, demanda qu'Antiochus rendît à Ptolémée Epiphane toutes les villes de l'Aſie qu'il avoit uſurpées ſur lui : qu'il évacuât toutes celles qui avoient appartenu à Philippe, n'étant pas juſte qu'il recueillît les fruits de la guerre que les Romains avoient eue avec ce Prince ; qu'il laiſſât en paix les villes grecques de l'Aſie qui jouiſſoient de leur liberté. Il ajouta que les Romains étoient fort ſurpris qu'Antiochus eût paſſé en Europe avec deux armées ſi nombreuſes de terre & de mer, & qu'il rétablît la ville de Lyſimachie : entrepriſe qui ne pouvoit avoir d'autre but que de les attaquer.

Antiochus répondit à tout cela, qu'Epiphane auroit ſatisfaction, quand ſon mariage, qui étoit déjà arrêté, s'accompliroit : que pour les villes grecques qui demandoient à conſerver leur liberté, c'étoit de lui qu'elles devoient la tenir, & non des Romains. A l'égard de Lyſimachie, il dit qu'il la rebâtiſſoit pour ſervir de réſidence à ſon fils Séleucus ; que la Thrace & la Cherſoneſe qui en faiſoit partie, étoient à lui ;

qu'elles avoient été conquiſes ſur Lyſimaque par Séleucus Nicanor un de ſes ancêtres, & qu'il y venoit comme dans ſon héritage : que pour les villes qu'il avoit priſes ſur Philippe, il ne ſavoit pas ſur quel titre les Romains prétendoient lui en diſputer la poſſeſſion ; qu'il les prioit de ne ſe pas plus mêler des affaires de l'Aſie, qu'il ne ſe mêloit de celles de l'Italie. Les eſprits s'échauffèrent, & l'aſſemblée ſe ſépara en déſordre : aucun des partis n'eut ſatisfaction, & tout prit le train d'une rupture ouverte.

Pendant ces négociations, il ſe répandit un bruit que le jeune Roi d'Egypte étoit mort. Antiochus ſe mit auſſitôt en mer pour aller prendre poſſeſſion de ce royaume. Mais ayant appris en route des nouvelles certaines, que le bruit de la mort de Ptolémée étoit faux, il alla paſſer l'hiver à Antioche, ſans rien entreprendre de nouveau cette année-là. Il ſortit de cette ville au commencement du printemps pour ſe rendre à Epheſe. A peine étoit-il parti d'Antioche, qu'Annibal y arriva. Il venoit ſe mettre ſous ſa protection. Ne l'ayant point trouvé dans cette ville, il fut obligé de le ſuivre à Epheſe.

Annibal ſe retire auprès d'Antiochus.

Ce Prince se détermine à faire la guerre aux Romains.

Il l'y trouva justement dans le temps qu'il balançoit en lui-même s'il entreroit en guerre avec les Romains. L'arrivée d'Annibal fit grand plaisir à Antiochus. Il ne douta point qu'avec un homme qui avoit battu tant de fois les Romains, & qui par-là s'étoit acquis à juste titre la réputation du plus grand général qui eût jamais été, il ne pût venir à bout de tout. Il ne rouloit plus dans son imagination que des victoires & des conquêtes. La guerre fut résolue, & on employa toute cette année & la suivante à en faire les préparatifs. Dans un conseil qu'on tint à ce sujet, l'avis d'Annibal fut dès-lors, & il pensa toujours de même dans la suite, qu'il falloit porter la guerre dans l'Italie ; qu'autrement nul Prince, nul peuple, ne pouvoit être supérieur aux Romains, & que l'Italie ne pouvoit être vaincue que dans l'Italie même. Il ne demandoit que cent galeres, dix mille hommes de pied & mille chevaux. Il assuroit qu'avec cette flotte, il iroit d'abord en Afrique, où il espéroit engager les Carthaginois à se joindre à lui ; & que, s'il n'y réussissoit pas, il iroit droit en Italie, où il trouveroit bien le moyen de susciter des affaires aux Romains ; qu'il falloit que

le Roi passât en Europe avec le reste de ses troupes sans se transporter encore en Italie ; mais faisant toujours mine de vouloir y passer. Le Roi goûta d'abord extrêmement ce projet, mais il n'eut pas la force de l'exécuter ; ce qui fut la véritable cause de tous ses mauvais succès dans cette guerre.

Antiochus commença par entrer dans la Grece. Il se rendit maître de Calcis & de toute l'Eubée. Ce Prince compta pour beaucoup d'avoir, dans sa premiere campagne, fait la conquête & la réduction d'une isle si considérable. Mais il étoit à la veille d'en voir faire de bien plus importantes sur lui. Les Romains, après avoir consulté la volonté des Dieux par la voie des augures, & fait tous les préparatifs nécessaires, firent passer le Consul Acilius en Grece pour l'opposer à Antiochus. Ce Prince ayant joint les troupes des alliés aux siennes, se rendit maître de plusieurs villes de Thessalie. Puis il se retira à Chalcis, où il épousa la fille de son hôte, dont il étoit devenu éperdument amoureux : oubliant la grande entreprise qu'il avoit formée, la guerre contre les Romains, il passa tout le reste de l'hiver en divertissements & en fêtes à l'occasion de ces noces.

AN. M. 3813.
AV. J. C. 191.
Liv. l. 36. n. 1.
Appian. in Syr. p. 95-96.

Il ne revint de l'assoupissement où cette mollesse l'avoit jetté, que quand il apprit que le Consul Acilius marchoit à grandes journées contre lui dans la Thessalie. Comme il n'avoit que très peu de troupes, tout ce qu'il put faire alors fut de se saisir du défilé des Thermopyles. Antiochus se croyoit ainsi en sûreté contre les Romains. Le Consul s'en approcha, résolu de l'attaquer. Mais comme il étoit impossible de forcer le pas, il envoya Caton, qui ayant été Consul & à la tête des armées en Espagne, servoit alors sous les ordres d'Acilius sans croire se déshonorer ; le Consul l'envoya, dis-je, pour chercher quelque route écartée. Après avoir essuyé des fatigues incroyables, Caton traversa les montagnes par le même sentier où Xerxès & Brennus après lui s'étoient ouvert un passage. Quand il fut sur les hauteurs, il s'avança sans différer à la tête de son détachement, mit en fuite un corps de troupes qui les gardoient. Dans le moment même le Consul, de son côté, attaqua les retranchements d'Antiochus avec toutes ses troupes & les força. Le Roi, blessé à la bouche d'un coup de pierre qui lui fracassa les dents, fut obligé par la douleur à tourner bride. Après sa retraite,

Liv. lib. 15. n. 16. 27.
Plut. in Caton. p. 343. 344.

Il est défait aux Thermopyles par les Romains
AN. M. 3813.
Av. J.C. 191.

aucune partie de ſon armée n'oſa tenir ferme & attendre les Romains. Toute l'armée fut taillée en pieces, à la réſerve de cinq cents hommes, avec leſquels Antiochus ſe ſauva à Chalcis. La victoire remportée ſur Antiochus fut ſuivie de la reddition de toutes les places que ce Prince avoit priſes, & en particulier de Chalcis, de toute l'Eubée & de l'Etolie que les Romains forcerent, par la voie des armes, de ſe ſoumettre & d'abandonner Antiochus.

Pendant que tout ceci ſe paſſoit en Grece, Antiochus demeuroit tranquille à Epheſe où il s'étoit retiré ; s'aſſurant ſur la parole de ſes flatteurs & de ſes courtiſans qu'il n'avoit rien à craindre des Romains, & qu'ils ne ſongeoient point à paſſer en Aſie. Annibal fut ſeul capable de le tirer de cet aſſoupiſſement. Il lui déclara nettement qu'il devoit compter qu'au premier jour il auroit à combattre par terre & par mer, contre les Romains, dans l'Aſie & pour l'Aſie, & qu'il falloit ſe réſoudre, ou à renoncer à l'Empire, ou à le défendre les armes à la main contre des ennemis qui n'aſpiroient à rien moins qu'à ſe rendre maîtres de l'univers.

Liv. l. 36. n. 41-45. Appian. in Syr. pag. 99. 100.

Le Roi comprit alors le danger où il

Il perd une bataille sur mer.

étoit. Il donna tous les ordres nécessaires, & alla lui-même dans la Chersonnese pour y mettre toutes les places en état de faire une bonne défense, après quoi il revint à Ephese. On y résolut, dans un grand conseil, de hasarder un combat naval. Polyxénide, amiral de la flotte, eut ordre d'aller chercher C. Livius, qui commandoit celle des Romains, & de l'attaquer. Ils se rencontrerent près du mont Coryque en Ionie. Le combat fut fort opiniâtre. Enfin l'amiral d'Antiochus fut battu, & obligé de prendre la fuite, après avoir perdu vingt-trois vaisseaux. Il se sauva à Ephese avec le reste.

Liv. l. 37. n. 8.

Antiochus étoit à Magnésie, occupé à assembler ses forces de terre, lorsqu'il apprit la défaite de sa flotte. Il songea aussi-tôt à en équiper une nouvelle. Pour cet effet il fit réparer les vaisseaux qu'on avoit sauvés, y en ajouta de nouveaux, & envoya Annibal en Syrie pour lui envoyer ceux de cette province & de Phénicie. Ce grand capitaine fut attaqué à son retour par les Rhodiens, qui le battirent, le pousserent dans un port, & l'y bloquerent si bien, qu'il lui fut impossible d'agir & de rendre aucun service au Roi. Ce Prince reçut la nou-

Ibid. n. 23. 24. Corn. Nep. in Annib. c. 8. App. in Syr. p. 100.

velle de cette défaite à-peu-près en même temps qu'il eut avis que le Consul Romain, Cornélius Scipion, avec son frere Scipion l'Africain, s'avançoit à grandes journées dans la Macédoine, & qu'il se préparoit à passer en Asie par l'Hellespont. Pour empêcher que l'Asie ne devînt le théâtre de la guerre, le Roi crut que le meilleur moyen étoit de recouvrer l'empire de la mer qu'il avoit presque perdu par la perte des deux combats dont j'ai parlé. Il résolut donc de hasarder encore une bataille ; & pour cela il se rendit à Ephese où étoit sa flotte. Il l'envoya sous la conduite de Polyxénide, avec ordre de chercher l'ennemi & de le combattre. Polixénide trouva la flotte Romaine près de Myonnese, ville maritime d'Ionie, & l'attaqua avec aussi peu de succès qu'auparavant. Emilius remporta sur lui une victoire complete, & l'obligea de se retirer à Ephese, après lui avoir coulé à fond vingt-neuf vaisseaux & lui en avoir pris treize.

Il en perd une seconde.

Antiochus fut si frappé de ce coup, qu'il en parut entiérement déconcerté ; & comme si le bon sens l'avoit abandonné, il prit des mesures visiblement contraires à ses intérêts. Il fit demander

Liv. lib. 37. n. 31.
Appian. in Syr. p. 104.

la paix aux Romains; mais les conditions lui parurent si dures, qu'il ne put se résoudre à les accepter. Ainsi il se prépara à hasarder une bataille; & les Romains, qui étoient déjà passés en Asie, en firent autant de leur côté. Les deux armées s'étant rencontrées auprès de Magnésie, elles en vinrent aux mains; le combat fut fort long & fort opiniâtre. Antiochus, qui étoit à l'aile droite, avoit enfoncé l'aile gauche des Romains, & les avoit poursuivis jusqu'aux portes du camp. Mais son aile gauche & le corps de bataille ne se battirent pas avec le même succès. L'armée fut défaite, & Antiochus perdit en cette bataille plus de cinquante mille hommes qui furent tués ou faits prisonniers. Annibal & Scipion l'Africain ne se trouverent ni l'un ni l'autre à ce combat. Le premier étoit bloqué par les Rhodiens, & l'autre étoit resté malade à Elée.

Bataille de Magnésie. Antiochus est battu. An. M. 3814. Av. J.C. 190.

Le Roi se retira à Sardes, avec ce qu'il put ramasser des troupes qui avoient échappé au carnage. De Sardes, il passa en diligence le mont Taurus & gagna Antioche. Dès qu'il y fut arrivé, il envoya des ambassadeurs pour demander la paix aux Romains. Elle lui fut accordée, à condition qu'il évacueroit toute

Traité de paix.

l'Asie en déçà du mont Taurus, & qu'il paieroit tous les frais de la guerre. Tel fut le succès de cette guerre, qui auroit tourné infailliblement à l'avantage d'Antiochus, s'il avoit voulu suivre le plan qu'Annibal lui en avoit tracé. Mais une sotte vanité l'empêcha de suivre des conseils si sages, & de faire usage d'un si grand capitaine, dont le nom seul faisoit craindre les Romains. Il ne faut pas oublier ici qu'une des conditions du traité de paix, fut qu'Antiochus leur livreroit Annibal, aussi-bien que Thoas l'Etolien; mais dès qu'ils eurent avis qu'on négocioit un traité, jugeant bien qu'ils seroient sacrifiés, ils pourvurent l'un & l'autre à leur sûreté, en se retirant avant qu'il fût conclu. Ainsi fut terminée la guerre contre Antiochus, qui ne fut pas de longue durée, puisqu'elle ne dura que deux ans. Elle coûta peu de sang aux Romains, & contribua pourtant beaucoup à l'agrandissement de leur Empire. Mais en même temps cette victoire contribua aussi d'une autre maniere, au dépérissement & à la ruine de ce même Empire, en introduisant à Rome, par les richesses qu'elle y fit entrer le goût du luxe, de la mollesse & des délices : car c'est à cette victoire

Liv. l. 37. n. 45.

remportée sur Antiochus, & à cette conquête de l'Asie, que Pline attache l'époque de la corruption des mœurs de la république Romaine, & du funeste changement qui y arriva. L'Asie, vaincue par les armes de Rome, vainquit Rome à son tour par ses vices (1).

An. M. 3817. Av. J. C. 187. *Justin. l. 35. c. 2.*

Antiochus étoit fort embarrassé de trouver l'argent qu'il falloit payer aux Romains. Il alla lui-même dans les provinces d'Orient, pour recueillir le tribut qu'elles lui devoient, & laissa la régence de la Syrie à son fils Séleucus. Quand il fut arrivé dans la province d'Elimaïde, il apprit qu'il y avoit un grand trésor dans le temple de Jupiter Bélus. Sous un faux prétexte que les habitants de cette province s'étoient révoltés contre lui, il entra la nuit dans le temple, & en enleva toutes les richesses qui y étoient gardées religieusement depuis fort long-temps. Le peuple, irrité de ce sacrilege, se souleva contre lui & l'assomma avec toute sa suite.

Mort d'Antiochus. Caractere de ce Prince.

C'étoit un Prince fort louable pour son humanité, sa clémence & sa libéralité. Jusqu'à l'âge de cinquante ans, il s'étoit conduit dans ses affaires avec

(1) Armis vicit, vitiis victus est. *Senec. de Alexand.*

une valeur, une prudence & une application qui avoient fait réussir toutes ses entreprises, & lui avoient mérité le titre de grand. Mais depuis ce temps, sa sagesse & son application avoient fort décliné, & ses affaires avoient pris le même train. Sa conduite dans la guerre contre les Romains, le peu d'usage, ou plutôt le mépris qu'il fit des sages conseils d'Annibal, la paix honteuse qu'il fut obligé d'accepter, ternirent tout l'éclat de ses premiers succès, & sa mort, causée par une entreprise impie & sacrilege, laissa à son nom & à sa mémoire une tache ineffaçable.

Séleucus Philopator lui succede.

Après la mort d'Antiochus le grand, Séleucus Philopator, l'aîné de ses fils, qu'il avoit laissé à Antioche en partant pour les provinces d'Orient, lui succéda. Ce Prince vécut dans l'obscurité & le mépris. Son regne ne fut pas de longue durée, & n'eut rien de mémorable. C'est sous lui qu'arriva l'histoire célébre d'Héliodore, rapportée dans le second livre des Machabées. Le Roi fut bientôt puni de ce sacrilege, par celui-là même qu'il avoit employé pour piller le temple. Héliodore croyant avoir trouvé une occasion favorable d'usurper la couronne, en se défaisant de Séleucus, le

2. *Mach.* 3

Sa mort.
AN. M. 3829
AV. J. C. 175

fit empoiſonner. Ce Prince n'avoit régné qu'onze ans.

Antiochus Epiphane monte ſur le trône de Syrie.

Antiochus, ſurnommé depuis Epiphane, apprit à Athenes la mort de ſon frere Séleucus. On lui donna avis que l'uſurpateur avoit un gros parti. Antiochus eut recours à Eumene Roi de Pergame & à ſon frere Attale, qui le placerent ſur le trône après avoir chaſſé Héliodore. Ce Prince prit le titre d'*Epiphane*, c'eſt-à-dire, l'*Illuſtre*. Jamais ce titre ne fut plus mal appliqué. Toute la ſuite de ſa vie fera voir qu'il méritoit bien plus celui d'*Epimane*, que quelques-uns lui donnerent : ce mot ſignifie, *inſenſé*, *furieux*.

Conduite indigne d'Antiochus Epiphane.

On raconte de lui des choſes qui prouvent combien eſt juſte l'épithete de mépriſable que lui donne l'Ecriture (1). Il ſortoit ſouvent du palais avec deux ou trois domeſtiques, & s'en alloit courir les rues à Antioche. Il s'amuſoit à cauſer avec des artiſans, & à diſputer avec eux des minuties de leur art, qu'il ſe piquoit ridiculement d'entendre auſſi-bien qu'eux. Il buvoit ſouvent avec des étrangers de la plus baſſe condition. Quand il apprenoit qu'il y avoit quelque partie de plaiſir faite par des jeunes gens,

(1) Stabit in loco ejus deſpectus. *Dan.* 8. 21.

il alloit ſans rien dire, faire le fou, chanter & boire avec eux, ne gardant aucune meſure ni bienſéance. On peut juger par ces traits & par beaucoup d'autres ſemblables que je paſſe, ſi Antiochus ne méritoit pas à plus juſte titre le ſurnom d'inſenſé, que celui d'illuſtre.

A peine ce Prince étoit-il bien établi ſur le trône, que les Miniſtres de Ptolémée Philométor, Roi d'Egypte, qui n'étoit âgé que de ſeize ans, lui firent demander la Paleſtine & la Célé-Syrie, qu'ils croyoient appartenir à leur maître. Les Egyptiens, pour ſoutenir leurs prétentions, alléguoient que, dans le partage de l'Empire d'Alexandre fait après la célebre bataille d'Ipſus, ces provinces avoient été aſſignées à Ptolémée Soter. Ils ajoutoient qu'Antiochus le grand, étoit convenu en donnant ſa fille en mariage au Roi d'Egypte, de lui rendre en même temps ces provinces à titre de dot, & que c'avoit été le principal article de ce mariage. Epiphane nioit l'un & l'autre de ces faits, & faiſoit valoir ſes prétentions. Toutes ces diſcuſſions ne ſe terminerent à rien, & il fallut avoir recours aux armes pour en décider.

AN. M. 3331. Av. J. C. 173. Il fait la guerre à Philométor, Roi d'Egypte. 2. *Macchab.* c. 4.

Antiochus ſe prépara ſérieuſement à *Liv. l. 42. n. 9*

Polyb. in Legat. C. 71. 72. Justin. l. 34. c. 2. Diod. Legat. 18. Hieronimus. in Daniel.

Ses succès en Egypte.

la guerre, dont il voyoit bien qu'il étoit menacé de la part de Philométor pour ces provinces. Se trouvant en état de la commencer, il résolut de ne la pas attendre dans ses Etats, & de la porter lui-même dans ceux de son ennemi. Il se mit donc à la tête de son armée, & marcha vers la frontiere de l'Egypte. L'armée de Ptolémée & la sienne se joignirent entre le mont Casius & Péluse, & l'on en vint à une bataille, où Antiochus remporta la victoire, dont il profita si bien, qu'il mit la frontiere en état de servir de barriere, & d'arrêter tous les efforts que pouvoit faire l'Egypte pour regagner ces provinces. Ce fut-là sa premiere expédition contre l'Egypte. Ensuite, sans entreprendre autre chose cette année, il retourna à Tyr, & mit son armée en quartier d'hiver dans les places voisines.

Il employa tout l'hiver à faire de nouveaux préparatifs de guerre, pour une seconde expédition en Egypte, & dès que la saison le permit, il l'attaqua & par mer & par terre. Philométor avoit mis une nombreuse armée sur pied, mais elle ne tint pas devant le Roi de Syrie. Celui-ci gagna une seconde bataille sur la frontiere, prit la ville de Péluse, &

entra jusques dans le cœur de l'Egypte. Philométor fut pris, ou du moins vint se mettre lui-même entre les mains d'Antiochus, qui lui laissa sa liberté entiere. Ils mangeoient à la même table, vivoient en amis ; & pendant quelque temps même, Antiochus affectoit de prendre soin des intérêts de ce jeune roi son neveu, & de régler les affaires comme son tuteur.

Antiochus ayant eu avis que les Alexandrins avoient mis sur le trône le frere de Philométor, en prit occasion de revenir encore pour une troisieme fois en Egypte, sous prétexte de rétablir le roi déposé ; mais en effet pour se rendre maître absolu du royaume. Il battit les Alexandrins dans un combat naval près de Péluse, entra par terre en Egypte, & marcha droit à Alexandrie, dans le dessein d'en former le siege. Dans cette extrémité, Ptolémée Evergete & Cléopatre sa sœur qui étoient dans la place, envoyerent des ambassadeurs à Rome, représenter le triste état où ils étoient réduits, & implorer le secours du peuple Romain. Le Sénat, touché des représentations des ambassadeurs, & persuadé d'ailleurs qu'il n'étoit pas de l'intérêt des Romains de laisser si fort agran-

dir Antiochus, résolut d'envoyer une ambassade en Egypte pour mettre fin à la guerre. C. Popilius Lénas, C. Décimus, & C. Hostilius, furent les trois qu'on choisit pour cette importante négociation.

Cependant Epiphane voyant la résistance d'Alexandrie, dont il sentit qu'il faudroit lever le siége, fit semblant de se raccommoder avec Philométor, leva le siége d'Alexandrie, marcha droit à Memphis, & remit Philométor en possession de tout le pays, excepté Péluse qu'il garda comme une clef pour entrer quand il lui plairoit en Egypte. Après cet accommodement simulé, il retourna à Antioche.

Liv. l. 45. n. 11.

Les deux freres ouvrant les yeux sur leurs véritables intérêts, parlerent d'accommodement, & l'accommodement se fit en effet par le moyen de Cléopatre leur sœur. Dès qu'Antiochus eut appris la réunion des deux freres, il résolut d'employer contre eux toutes ses forces. Il se mit en effet à la tête d'une puissante armée, entra en Egypte, perça jusqu'à Memphis, & prit ensuite la route d'Alexandrie, dans le dessein de former le siége de cette ville, dont la prise l'auroit rendu maître absolu de tout le royaume. Il y auroit infailliblement

Il entre en Egypte pour la 3e fois.

réussi, s'il n'eût trouvé en y allant une ambassade de Rome qui l'arrêta, & rompit toutes les mesures qu'il avoit prises depuis long-temps pour s'assujettir l'Egypte.

Les ambassadeurs Romains le rencontrerent à Eleusine, qui n'étoit qu'à un quart de lieue d'Alexandrie. Popilius lui présenta le décret du Sénat, lui dit de le lire, & de lui rendre réponse sur le champ. Epiphane, après l'avoir lu, lui dit, qu'il en délibéreroit avec ses amis, & lui rendroit sa réponse dans peu. L'ambassadeur Romain, indigné que le Roi parlât de délai, fit avec une baguette qu'il avoit à la main, un cercle sur le sable autour d'Antiochus, & haussant la voix : *Il faut*, lui dit-il, *que vous rendiez réponse au Sénat, avant que de sortir du cercle que je viens de tracer.* Le Roi, étourdi d'un ordre si fier, après avoir un peu pensé en lui-même, répondit, qu'il feroit ce que le Sénat souhaitoit. Ce qui inspiroit à l'un tant de hardiesse, & à l'autre tant de docilité, étoit la nouvelle qu'on avoit reçue tout fraîchement de la grande victoire que les Romains avoient remportée sur Persée Roi de Macédoine. Antiochus sortit de l'Egypte au jour marqué, rendit aux

Ambassade des Romains à Epiphane.

Liv. l. 45. n. 11. Polyb. Legat. 92.

Egyptiens l'isle de Cypre, & retourna à Antioche.

AN. M. 3836. AV. J. C. 168. Ses cruautés contre les Juifs.

Epiphane, à son retour de l'Egypte, outré de se voir arracher par les Romains une couronne sur laquelle il avoit compté, & dont il se voyoit presque en possession, fit tomber tout le poids de sa colere sur les Juifs, qui ne lui en avoient donné aucun sujet. Il détacha en traversant la Palestine, vingt-deux mille hommes, dont il donna le commandement à Apollonius, & lui ordonna de détruire la ville de Jérusalem. Celui-ci exécuta fidèlement & avec une cruauté inouie sa commission. Comme ce trait d'histoire est connu de tout le monde, & qu'il revient mieux à celle des Juifs qu'à celle que nous écrivons ici, il suffit d'indiquer les originaux où cette histoire est rapportée.

1. *Mach. I.* 30. & II. 6. & 7. *Joseph Antiq. l.* 12. *c.* 7.

Il est frappé de la main du Seigneur.

Après toutes les sanglantes exécutions que ce Prince impie & barbare avoit faites par lui-même ou par ses généraux sur la nation Juive, au retour d'une expédition qu'il avoit faite en Perse, & qui ne lui avoit pas mieux réussi que celle de ses officiers en Judée, la main de Dieu le frappa, & il fut attaqué d'une effroyable douleur dans les entrailles & d'une colique qui le tourmentoit cruellement;

& ce fut avec beaucoup de juſtice, dit l'Ecriture, *puiſqu'il avoit déchiré lui-même les entrailles des autres, par un grand nombre de nouveaux tourments.*

Mais ce premier coup n'abattit point encore ſon orgueil. Au contraire, ſe laiſſant aller aux tranſports de ſa fureur, & ne reſpirant que feu & flamme contre les Juifs, il commanda qu'on hâtât ſon voyage. Lorſque ſes chevaux couroient avec impétuoſité, il tomba de ſon chariot. Il eut tout le corps fracaſſé & les membres tout meurtris de cette chûte. Il fallut le mettre dans une litiere, où il ſouffroit des tourments horribles. Il ſortoit des vers de ſon corps; toutes les chairs lui tomboient par pieces avec une odeur ſi effroyable, que toute l'armée n'en pouvoit ſouffrir la puanteur. Ne pouvant lui-même la ſupporter; *Il eſt juſte*, s'écria-t-il, *que l'homme ſoit ſoumis à Dieu, & que celui qui eſt mortel ne s'égale pas au Dieu ſouverain.* Reconnoiſſant que c'étoit la main de Dieu qui le frappoit, à cauſe des maux qu'il avoit faits dans Jéruſalem, il faiſoit à Dieu de magnifiques promeſſes, par leſquelles il eſpéroit fléchir ſa colere. *Mais*, ajoute l'Ecriture, *ce ſcélérat prioit le*

Seigneur, de qui il ne devoit point recevoir miséricorde. En effet, ce meurtrier, ce blasphémateur, (ce sont les noms que le S. Esprit substitue au surnom d'*Illustre*, que les hommes avoient donné à ce Prince), frappé d'un horrible plaie, & traité comme il avoit traité les autres, finit sa vie criminelle par une mort misérable.

Sa mort. An. M. 3840. Av. J. C. 164.

Polyb. in Excerpt. Vales. p. 145.

Avant de mourir, il recommanda à Philippe, son frere de lait & son favori, qu'il établit régent pendant la minorité de son fils, âgé alors de neuf ans, d'employer tous ses soins à élever ce jeune Prince de la maniere la plus propre à lui enseigner l'art de régner, & de gouverner les peuples avec justice & modération. Ce sont des instructions que la plupart des Princes ne donnent à leurs enfants qu'en mourant, après leur avoir donné pendant toute leur vie des exemples tout contraires. Aussi ne font-elles pas un grand fruit. Philippe prit le soin de faire transporter le corps du Roi à Antioche. Ce Prince avoit régné onze ans.

Antiochus Eupator succede à Epiphane.

Appian. in Syr. p. 117.

Antiochus, surnommé Eupator, âgé de neuf ans seulement, succéda à son pere Antiochus Epiphane, dans le royaume de Syrie. Philippe a qui le feu Roi

avoit donné la régence pendant la minorité de son fils, en arrivant à Antioche, trouva qu'un autre avoit déja usurpé l'emploi que la confiance du feu Roi lui avoit destiné. Lysias, sur les premiers avis de la mort d'Epiphane, avoit d'abord mis sur le trône Antiochus son fils dont il étoit gouverneur, & avoit pris avec sa tutele les rênes du gouvernement, sans avoir aucun égard à la disposition qu'avoit faite le Roi en mourant. Philippe vit bien qu'il n'étoit pas alors en état de la lui disputer. Il se retira en Egypte dans l'espérance de trouver à cette cour l'assistance dont il avoit besoin pour rentrer dans ses droits & chasser l'usurpateur.

Joseph. Antiq. l. 12. c. 14.
1. Machab. VI. 17. 2. IX. 29. & X. 10. 13.

Judas Machabée cependant signaloit son courage par plusieurs victoires considérables qu'il remporta sur les ennemis du peuple de Dieu, qui lui faisoient toujours une guerre implacable. On peut voir le détail de ces victoires dans l'histoire des Juifs, ou dans les livres des Machabées, ou bien dans Josephe.

Macchab. V. 1-68. 3. Machab. X. 14-38.

Philippe, que le feu Roi avoit établi régent du royaume, voyant bien qu'il n'avoit rien à espérer du côté de l'Egypte à cause de la brouillerie qui étoit survenue entre les deux freres Ptolémée Philométor & Ptolémée Evergette, qui ré-

gnoient conjointement, retourna dans l'Orient y ramassa quelques troupes de Medes & de Perses, & profitant de l'absence du Roi qui marchoit en personne contre les Juifs, il s'empara de la capitale de l'Empire. Sur cette nouvelle, Lysias jugea qu'il étoit nécessaire de faire la paix avec les Juifs, afin de tourner ses armes contre son rival en Syrie. La paix se fit donc à des conditions fort avantageuses & fort honorables pour les Juifs. Le prompt retour d'Antiochus chassa Philippe d'Antioche & mit fin à sa courte régence, & bientôt après à sa vie.

AN. M. 3841. Av. J. C. 163. Démétrius, fils de Séleucus Philopator, qui depuis l'année que mourut son pere, avoit toujours continué de demeurer en ôtage à Rome, étoit dans la vingt-troisieme année de son âge quand il apprit la mort d'Antiochus Epiphane, & l'avénement d'Eupator son fils à la couronne, qu'il prétendoit avec justice lui appartenir de droit, comme fils du frere aîné d'Epiphane. Il proposa au Sénat de le rétablir sur le trône de son pere; & pour l'y encourager, il lui représenta, qu'ayant été élevé à Rome dès son bas âge, il la regarderoit toujours comme sa patrie, les Sénateurs comme ses peres

&

& leurs fils comme ſes freres. Le Sénat eut plus d'égard aux intérêts de la république qu'au droit de Démétrius, & jugea qu'il ſeroit plus avantageux aux Romains qu'il y eût un Roi mineur ſur le trône de Syrie, qu'un Prince comme Démétrius, qui pourroit dans la ſuite leur devenir formidable. Ainſi ils firent un décret pour confirmer Eupator, & envoyerent en Syrie Cn. Octavius, Sp. Lucrétius & L. Aurélius, avec le caractere d'ambaſſadeurs pour y régler toutes choſes, conformément aux articles du traité fait avec Antiochus le grand. Leur vue étoit d'affoiblir de toutes manieres les forces du royaume.

Quand les ambaſſadeurs furent arrivés en Syrie, ils trouverent que le Roi avoit plus de vaiſſeaux & d'éléphants, que le traité fait avec Antiochus le grand, après la bataille du mont Sypile, ne le portoit. Ils firent brûler les vaiſſeaux, tuer les éléphants qui ſe trouverent paſſer le nombre ſtipulé dans le traité, & réglerent toutes les autres choſes de la maniere qui leur parut la plus avantageuſe aux Romains. Ce traitement parut inſupportable & ſouleva l'eſprit du peuple contre eux. Un nommé Leptine en fut ſi indigné, que de rage il ſe jetta ſur

Appian. in Syr. p. 117. Juſt. l. 34. c. 3.

Octavius pendant qu'il étoit au bain, & le tua. On ſoupçonna Lyſias, régent du royaume, d'avoir trempé ſous main dans cet aſſaſſinat. On envoya auſſitôt des ambaſſadeurs à Rome pour juſtifier le Roi, & proteſter qu'il n'avoit eu aucune part à cet attentat. Le Sénat les renvoya ſans leur donner aucune réponſe, pour marquer par ce ſilence combien il étoit indigné du meurtre commis dans la perſonne d'Octavius, dont il ſe réſervoit l'examen & la vengeance. Cependant pour honorer ſa mémoire, il lui érigea une ſtatue parmi celles des grands hommes qui avoient verſé leur ſang pour la défenſe de la patrie.

Cicer. Philip. 9. n. 4.

Démétrius crut que le mécontentement des Romains contre Eupator, étoit pour lui une conjoncture favorable dont il falloit profiter; & il s'adreſſa une ſeconde fois au ſénat pour en obtenir la permiſſion de retourner en Syrie. Il fit cette démarche contre l'avis de la plupart de ſes amis, qui lui conſeilloient de ſe ſauver ſans rien dire. L'événement lui fit bientôt connoître qu'ils penſoient juſte. Comme les mêmes raiſons d'intérêt qu'avoit eues d'abord le Sénat de le retenir à Rome ſubſiſtoient toujours, il en reçut la même réponſe, & eut la douleur

d'essuyer un second refus. Alors il revint au premier conseil de ses amis ; & Polybe l'Historien qui étoit alors à Rome, fut un de ceux qui le presserent le plus vivement de l'exécuter secrètement, mais promptement. Il le crut. Après avoir pris toutes ses mesures, il sortit de Rome sous prétexte d'une partie de chasse, se rendit à Ostie, & s'embarqua avec une petite suite dans un vaisseau Carthaginois, qui alloit à Tyr, & qui l'attendoit.

Démétrius se sauve de Rome.

Polyb. Legat. 107.

Démétrius ayant débarqué à Tripoli en Syrie, le bruit se répandit que c'étoit le sénat qui l'avoit envoyé prendre possession de ses Etats, & qu'il étoit bien résolu de l'y soutenir. Aussitôt on regarda Eupator comme un homme perdu, & tout le monde l'abandonna pour prendre le parti de Démétrius. Eupator & Lysias, arrêtés par leurs propres soldats, furent livrés au nouveau venu qui les fit mourir. Ainsi Démétrius se trouva établi sur le trône sans opposition & avec une rapidité prodigieuse.

Une des premieres actions de son regne, fut de délivrer les Babyloniens de la tyrannie de Timarque & d'Héraclide, qui avoient été les grands favoris d'Antiochus Epiphane. Il avoit fait le pre-

mier gouverneur, & le ſecond tréſorier de cette province. Timarque ayant ajouté la rebellion à ſes autres crimes, Démétrius le fit mourir; il ſe contenta de bannir l'autre. Les Babyloniens eurent tant de joie de ſe voir délivrés de l'oppreſſion de ces deux freres, qu'à cette occaſion ils donnerent à leur libérateur le titre de *ſoter* ou *ſauveur*, qu'il porta toujours depuis.

Guerre contre les Juifs.

Sur le faux & calomnieux rapport qu'Alcime, à la tête d'une troupe de Juifs apoſtats, vint faire au nouveau Roi, que Judas & ſes freres avoient tué tous ceux du parti du Roi qui étoient tombés entre leurs mains, Démétrius s'imaginant que tous les Juifs étoient révoltés contre lui, envoya contre eux ſes généraux avec de puiſſantes armées. Mais Judas Machabée diſſipa tous leurs efforts, les mit en fuite & les tailla en pieces. Démétrius voyant la défaite de ſes troupes, & ayant peut-être même reçu la lettre du Sénat en faveur des Juifs, par laquelle on lui enjoignoit de ne les plus tourmenter, & qui le menaçoit de la guerre s'il continuoit de le faire, retira ſes troupes de la Judée, & laiſſa ce pays jouir quelque temps de la tranquillité. En effet Démétrius ména-

geoit extrêmement les Romains dans ce temps-là, & se donnoit de grands mouvemens pour les engager à le reconnoître pour Roi & à renouveller le traité fait avec les Rois ses prédécesseurs. Enfin à force de sollicitations pressantes il obtint ce qu'il vouloit. Les Romains le reconnurent pour Roi de Syrie, & renouvellerent les traités faits avec cette couronne.

An. M. 3844. Av. J. C. 160. *Polyb. Legat.* 120.

Pour cultiver leur amitié, il envoya l'année suivante Ménochare en ambassade à Rome conjointement avec quelques autres. Ils furent chargés d'une couronne pesant dix mille pieces d'or (1), dont il faisoit présent au Sénat, pour lui témoigner sa reconnoissance des bons traitemens qu'il en avoit reçus pendant qu'il étoit en ôtage à Rome. Le Sénat reçut les ambassadeurs avec les honneurs ordinaires, & accepta le présent qu'ils apportoient.

An. M. 3845. Av. J. C. 159. Ambassade de Démétrius à Rome.

Démétrius qui se trouvoit sans guerre & sans occupation, commençoit à donner dans les plaisirs, & menoit une vie oisive & d'une bizarrerie assez singuliere. Cette conduite lui faisant négliger tous les devoirs de la royauté, souleva bien-

An. M. 3850. Av. J. C. 154. Démétrius s'abandonne aux plaisirs. *Joseph. Antiq. l.* 13. *c.* 3. *Justin. l.* 35. *c.* 1. *Athen. l.* 10. *p.* 440.

(1) Elle valoit plus de dix mille pistoles. *Polyb. Legat.* 120.

tôt tous les eſprits contre lui. Il ſe forma une conſpiration pour le dépoſer. Elle fut découverte, mais elle ne fut pas éteinte. Les mécontens ſoutenus ſous main par Ptolémée Philométor, Attale & Ariarathe, qui cherchoient à ſe venger de quelque mécontentement qu'ils avoient reçu de Démétrius, ſuſciterent un impoſteur pour lui faire jouer le perſonnage de fils d'Antiochus Epiphane, & pour le charger des prétentions héréditaires à la couronne de Syrie. Cet impoſteur étoit un nommé Alexandre Bala, de baſſe extraction, mais fort propre à jouer le rôle qu'on lui donnoit.

Impoſture de Bala, furnommé Alexandre.

Quand il fut bien dreſſé, les trois Rois qui étoient du ſecret le reconnurent pour Roi. Enſuite il fut mené à Rome avec Laodice, fille véritable d'Antiochus Epiphane, afin de mieux couvrir l'impoſture. A force de ſollicitations & d'adreſſe on le fit reconnoître, & on obtint un décret du Sénat en ſa faveur, qui non-ſeulement lui permettoit de retourner en Syrie pour recouvrer ſes Etats, mais qui lui accordoit même l'aſſiſtance du peuple Romain pour cet effet. Le Sénat connoiſſoit fort bien l'impoſture & la fiction, mais il étoit bien aiſe d'humilier Démétrius dont il étoit mécon-

AN. M. 3851. AV. J.C. 153.

tent. Avec cette déclaration des Romains, l'imposteur n'eut pas de peine à trouver des troupes. Il se saisit de Ptolémaïde dans la Palestine, & là, sous le nom d'Alexandre fils d'Antiochus Epiphane, il prit le titre de Roi de Syrie, & plusieurs mécontens vinrent l'y trouver & se ranger autour de lui.

Cette nouvelle fit sortir Démétrius de son indolence pour songer à se défendre. Il assembla tout ce qu'il put de troupes. Alexandre de son côté arma aussi. Les deux Rois se mirent en campagne. Démétrius, qui ne manquoit ni de courage ni de bon sens, quand le vin ne lui troubloit pas la raison, remporta la victoire dans une premiere bataille; mais il n'en tira aucun avantage. Alexandre eut bientôt de nouvelles troupes que lui fournirent les trois Rois qui l'avoient produit, & qui continuoient à le soutenir vigoureusement. On en vint à un second combat qui fut décisif. Démétrius fut défait, & dans la retraite son cheval le précipita dans une fondriere, où ceux qui le poursuivoient le tuerent à coups de fleches. Il avoit régné douze ans. Alexandre par cette victoire se trouva maître de l'Empire de Syrie. Dès qu'il se vit tranquille, il envoya

AN. M. 3852.
AV. J. C. 152.

AN. M. 3854.
AV. J. C. 150.
Démétrius est tué dans un combat.

demander en mariage à Ptolémée Roi
1. *Macchab.* X. 51-56. d'Egypte, Cléopatre sa fille. Elle lui fut accordée, & son pere la conduisit lui-même jusqu'à Ptolémaïde, où se célébra le mariage.

AN. M. 3856. Av. J. C. 148. Mauvaise conduite d'Alexandre. *Liv. Epist.* 50. *Justin. l.* 35. *c.* 2. *Joseph. Antiq. l.* 3 *c.* 8. 1. *Machab.* X. 67-89. *Diod. in Excerpt. Vales. p.* 346.

Le nouveau Roi se trouvant paisible possesseur de la couronne de Syrie, crut qu'il n'avoit plus rien à faire qu'à prendre tous les plaisirs que lui fournissoient l'abondance & le pouvoir où il étoit parvenu. Il laissa entièrement le soin des affaires à son favori, nommé Ammonius. Ce favori insolent & cruel fit mourir Laodice sœur de Démétrius, & veuve de Persée Roi de Macédoine, Antigone fils de Démétrius; enfin tous ceux du sang royal qu'il put trouver. Cette conduite lui attira bientôt, & à son maître aussi, la haine des peuples.

Démétrius, l'aîné des fils de Démétrius, étoit à Cnide. Quand il eut avis de cette haine des peuples, il crut l'occasion favorable pour rentrer dans ses droits. Il alla débarquer avec quelques compagnies de Crétois en Cilicie. Il y vint bientôt un assez grand nombre de mécontens pour en former une armée, avec laquelle il se rendit maître de tout ce pays-là. Alexandre se réveilla, & quitta son serrail pour songer à ses affaires. Il

ſe mit à la tête d'une armée qu'il forma de toutes les troupes qu'il put aſſembler. Les deux armées ſe joignirent & on en vint aux mains. Alexandre perdit la bataille, & s'enfuit avec cinq cents chevaux vers Zabdiel Prince Arabe (2), à qui il avoit confié ſes enfants. Trahi par celui en qui il avoit eu le plus de confiance, on lui trancha la tête. Il avoit été cinq ans ſur le trône. Démétrius, qui étoit parvenu à la couronne par cette victoire, prit le ſurnom de *Nicanor*, qui veut dire le *vainqueur*, titre qu'il ne mérita pas trop bien.

An. M. 3859. Av. J. C. 143.

Ce jeune Prince, qui étoit ſans expérience, laiſſoit tout faire à Laſthene ſon favori. C'étoit un homme corrompu & téméraire, qui ſe conduiſoit ſi mal, qu'il fit bientôt perdre à ſon maître le cœur de ceux qui lui étoient les plus néceſſaires pour le ſoutenir. Démétrius s'abandonna ſans meſure à toutes ſortes d'excès, de violences & de cruautés, pouſſa à bout la patience des peuples; de ſorte que tous ſes ſujets ſe trouverent diſpoſés à une révolte générale. Diodore, ſurnommé Tryphon, amena en Syrie Antiochus, fils d'Alexandre Bala,

Démétrius s'attire la haine de ſes peuples.

Joſeph. Antiq. l. 13. c. 8. & 9.

Antiochus Théos.

Appian. in Syr. p. 132.

(1) Il eſt nommé dans les livres des Machabées Emalcuel.

& fit déclarer par-tout ses prétentions à la couronne par un manifeste. Les mécontents se rangerent en foule auprès du prétendant & le proclamerent Roi. Ils marcherent sous ses étendards contre Démétrius, le battirent & l'obligerent à se retirer à Séleucie. Ils se rendirent maîtres d'Antioche, y placerent Antiochus sur le trône des Rois de Syrie, & lui donnerent le surnom de *Theos*, qui signifie *Dieu*.

An. M. 3860. Av. J.C. 144. Tryphon fait mourir Antiochus & usurpe la couronne. *Justin. l.* 36. c. 1. I. *Machab.* XII. 19. 54. XIII. 30. *Epit. Liv. l.* 55.

Tryphon, dont le plan étoit de se servir des prétentions d'Antiochus jusqu'à ce qu'il eût détrôné Démétrius, & ensuite de se défaire de ce jeune Prince, & de prendre la couronne pour lui-même; voyant tout au point où il vouloit, pour commencer à exécuter le projet qu'il avoit formé de faire périr Antiochus, le fit tuer secrètement. Il fit ensuite courir le bruit qu'il étoit mort de la pierre; & en même temps il se déclara Roi de Syrie en sa place, & prit possession de la couronne.

Expédition de Démétrius en Orient.

Démétrius cependant s'amusoit à se divertir à Laodicée, & s'abandonnoit aux plus infâmes débauches, sans devenir plus sage par l'adversité, & sans qu'il parût même qu'il sentît le moins du monde ses malheurs. Il revint enfin

un peu de sa léthargie, à l'occasion des députés qui lui vinrent de l'Orient, pour l'inviter à y passer. Les Parthes avoient inondé presque tout l'Orient & subjugué tous les pays d'Asie qui sont entre l'Inde & l'Euphrate. Démétrius, à la sollicitation de ses peuples, entreprit cette expédition & passa l'Euphrate, laissant Tryphon en possession de la plus grande partie de la Syrie. Il comptoit qu'étant une fois maître de l'Orient avec ce surcroît de puissance, il seroit plus en état à son retour de réduire ce rebelle.

An. M. 3865.
Av. J. C. 141.
Just. l. 36. c. 1. *l.* 38. c. 9. *l.* 41. c. 5. 6.
Orosius l. 5. c. 4.
Ses succès, sa prise, sa détention.

Dès qu'il parut en Orient, tous les peuples se déclarerent en sa faveur, &, avec les secours qu'il en tira, il défit plusieurs fois les Parthes; mais à la fin, sous prétexte de traiter avec lui, ils l'attirerent dans une embuscade, où il fut fait prisonnier & toute son armée taillée en pieces. Ce fut par ce coup que l'Empire des Parthes s'établit d'une maniere si ferme, qu'il se soutint ensuite pendant plusieurs siecles, & devint la terreur de tous ses voisins, jusqu'à aller de pair avec les Romains mêmes, par la force des armes & la réputation des exploits militaires.

Mithridate, Roi des Parthes, Prince brave & sage, entre les mains de qui

tomba Démétrius, l'envoya en Hyrcanie, qui lui fut assignée pour sa résidence, & lui donna sa fille Rhodogune en mariage. Cependant il étoit toujours regardé comme prisonnier de guerre; quoiqu'il eût d'ailleurs toute la liberté qu'on peut accorder dans cet état. Son fils Phraate, qui lui succéda, le traita de la même sorte. On remarque en particulier de ce Mithridate, qu'ayant subjugué plusieurs nations différentes, il prit de chacune ce qu'elle avoit de meilleur dans ses loix & dans ses coutumes, & qu'il en fit un excellent corps de loix & de maximes d'Etat pour le gouvernement de son Empire: c'est-là faire un bel usage de ses victoires; d'autant plus louable, qu'il est rare & presque inoui d'être plus attentif à profiter des sages coutumes des peuples vaincus, qu'à s'enrichir de leurs trésors.

Antiochus Sidete.
AN. M. 3864.
AV. J.-C. 140.

Quand la Reine Cléopatre vit son mari pris & retenu prisonnier par les Parthes, & qu'elle eut appris que Démétrius avoit épousé Rhodogune, elle en fut si outrée qu'elle ne garda plus de mesures, & résolut de chercher de l'appui par un nouveau mariage. Dans cette vue elle fit proposer à Antiochus frere de Démétrius de l'épouser, & en ce cas

de lui procurer la couronne. Antiochus accepta les offres de Cléopatre, l'épousa, & prit le titre de Roi de Syrie.

Au commencement de l'année suivante, il fit une descente en Syrie avec une armée de troupes étrangeres qu'il avoit prises à sa solde en Grece, dans l'Asie mineure, & dans les Isles; & après avoir joint ce qu'il avoit de troupes à celles de Cléopatre, il se mit en campagne pour aller combattre Tryphon. La plupart des troupes de cet usurpateur, lasses de sa tyrannie, le quitterent & vinrent grossir l'armée d'Antiochus. Tryphon, qui ne se voyoit pas alors en état de lui faire tête, se retira à Dora. Antiochus vint l'y assiéger par mer & par terre avec toutes ses forces. Comme la place ne pouvoit pas tenir long-temps contre une armée aussi puissante que celle du Roi, Tryphon se sauva par mer à Orthosie, d'où il gagna Apamée qui étoit le lieu de sa naissance; il y fut pris, & on le fit mourir. Ainsi Antiochus mit fin à cette usurpation, & resta tranquille possesseur du royaume de son pere, qu'il occupa neuf ans. Sa passion pour la chasse lui fit donner le surnom de *Sidete* ou *le chasseur*, du mot zidath qui signifie la même chose dans la langue syriaque.

AN. M. 3865. Av. J. C. 139. *Joseph. Antiq. XII.* 12. & 15. I. *Machab. XV.* 1-41. *XVI.* 1-10.

Démétrius chez les Parthes.

AN. M. 3873. Av. J. C. 131. *Valer. Max. l.* 9. *c.* 1. *Just. l.* 38. *c.* 9. 10. *l.* 39. *c.* 1.

Démétrius Nicanor étoit toujours retenu prisonnier par les Parthes dans l'Hyrcanie, où rien ne lui manquoit que la liberté : mais sans elle tout le reste n'est rien. Il avoit fait quelques tentatives pour se la procurer & pour retourner dans son royaume. Elles furent toutes inutiles. Il fut arrêté à deux différentes reprises dans le milieu de sa fuite, & pour toute peine ramené dans le lieu de son exil où il fut gardé avec plus de soin, mais traité toujours avec la même magnificence.

Expédition d'Antiochus Sidete contre les Parthes.

Antiochus Sidete, qui craignoit que le Roi des Parthes, sous prétexte de venir rétablir Démétrius dans son royaume, ne s'en emparât lui-même, voulut le prévenir & marcha contre lui avec une puissante armée. Il eut d'abord de grands succès. Il battit Phraate Roi des Parthes en trois batailles, & reprit la Babylonie & la Médie. Toutes les provinces de l'Orient qui avoient autrefois appartenu à l'Empire de Syrie, secouerent le joug des Parthes & se soumirent à lui, excepté la Parthie même, où Phraate se trouva réduit dans les bornes étroites de son premier royaume.

Ses succès.

Ces premiers succès n'eurent point de suite. Antiochus ayant mal-à-propos

divisé ses troupes, & les ayant mises dans des quartiers d'hiver si écartés les uns des autres, qu'elles ne pouvoient pas aisément se rejoindre & former un seul corps d'armée, pour se défendre si on les attaquoit; les habitants du pays qui se trouvoient extrêmement incommodés de ces hôtes à qui rien ne suffisoit, conspirerent avec les Parthes de les massacrer tous en un même jour dans leurs quartiers sans leur donner le temps de se rassembler, & la chose s'exécuta. Antiochus qui avoit gardé quelques corps de troupes auprès de sa personne, se mit en devoir d'aller secourir les quartiers les plus proches de lui; mais il fut accablé par le nombre & y périt lui-même. Tout le reste de l'armée fut massacré dans ses quartiers ou fait prisonnier.

AN. M. 3874. AV. J. C. 130.

Sa mort.

La nouvelle de cette défaite répandit un grand deuil à Antioche, & y causa une grande consternation. On y pleura en particulier la mort d'Antiochus, Prince estimable par plusieurs bonnes qualités. Plutarque rapporte de lui un mot qui lui fait honneur. Un jour qu'il prenoit le divertissement de la chasse, s'étant égaré & se trouvant seul, il se retira dans une cabane de pauvres gens qui le reçurent du mieux qu'il leur fut possi-

Caractere d'Antiochus Sidete.

Plut. in Apopht. pag. 184.

ble ſans le connoître. Pendant le ſouper, lui-même ayant fait tomber la converſation ſur la perſonne & la conduite du Roi, ces bonnes gens lui dirent que le Roi étoit un bon Prince; mais que ſa trop grande paſſion pour la chaſſe lui faiſoit négliger les affaires de ſon royaume, & qu'il s'en repoſoit ſur des courtiſans qui ne répondoient pas toujours à ſes bonnes intentions. Antiochus ne répondit rien ſur le champ. Le lendemain ſa ſuite étant arrivée à la cabane, il fut reconnu pour ce qu'il étoit. Il raconta à ſes officiers ce qui s'étoit paſſé la veille, & leur dit, comme par reproche: *Depuis le temps que je vous ai attachés à mon ſervice, je n'ai commencé qu'hier à entendre la vérité ſur ce qui me regarde.*

Démétrius remonte ſur le trône de Syrie. An. M. 3874. Av. J. C. 130.

Phraate battu trois fois par Antiochus avoit enfin relâché Démétrius, & l'avoit envoyé avec un corps de troupes en Syrie, dans l'eſpérance que ſon arrivée y pourroit cauſer quelques troubles qui obligeroient Antiochus d'y retourner. Mais après le maſſacre d'Antiochus & de ſon armée, il détacha un parti de cavalerie pour le rattraper. Démétrius, qui avoit craint quelque contre-ordre de cette nature, avoit fait tant de diligence

qu'il avoit déjà paſſé l'Euphrate avant que ce parti fût ſur la frontiere. Ainſi il recouvra ſes Etats & en fit de grandes réjouiſſances, pendant que tout le reſte de la Syrie pleuroit la perte de l'armée, à laquelle il n'y avoit preſque point de famille qui n'y fût intéreſſée d'une maniere particuliere par la perte de quelque proche parent.

Pendant que l'Empire de Syrie étoit agité de ces troubles, Ptolémée Phyſcon gardoit toujours la même conduite en Egypte; pour ſe venger d'une invaſion que Démétrius depuis qu'il étoit remonté ſur le trône de Syrie avoit faite dans ſes Etats, il appuya contre lui un impoſteur nommé Alexandre Zébina. Il étoit le fils d'un fripier d'Alexandrie; mais il ſe diſoit fils d'Alexandre Bala, & prétendoit en cette qualité que la couronne de Syrie lui appartenoit. Phyſcon lui prêta une armée pour s'en mettre en poſſeſſion. Il ne fut pas plutôt en Syrie, que ſans examiner les droits du prétendant, on vint en foule prendre ſon parti, parcequ'on ne pouvoit ſouffrir Démétrius. Les Syriens ne ſe mettoient pas en peine quel Roi ils prenoient, pourvu qu'il ſe défiſſent de celui qu'ils avoient.

Juſt. l. 38. c. 8. & 9. l. 39. c. 1. Valer. Max. l. 9. c. 2. 7.
AN. M. 3877. AV. J. C. 127.

A la fin une bataille en décida. Dé-

Alexandre Zébina défait Démétrius, & s'empare de la couronne. Mort de Démétrius.

métrius fut entièrement défait & s'enfuit à Ptolémaïde où étoit Cléopatre sa femme, qui lui en fit fermer les portes. Démétrius fut obligé de s'enfuir à Tyr, où il fut tué. Après sa mort, Cléopatre conserva une partie du royaume: Zébina eut tout le reste; & pour s'y affermir il fit une alliance étroite avec Hyrcan, Souverain sacrificateur des Juifs, qui profita en habile homme de toutes ces divisions pour se bien établir & pour procurer à ses peuples l'affermissement de la liberté, & plusieurs autres avantages considérables qui rendirent les Juifs redoutables à leurs ennemis.

AN. M. 3880. AV. J. C. 124.

Just. l. 39. c. 1. & 2. Liv. Epit. l. 69. Appian. in Syr. p. 132.

Séleucus, fils aîné de Démétrius, songea à monter sur le trône & se fit déclarer Roi. Cléopatre sa mere, dévorée d'ambition, prétendoit régner elle-même, & trouvoit fort mauvais que son fils voulut s'établir à son préjudice. Elle avoit aussi lieu de craindre qu'il ne lui prît envie de venger la mort de son pere, dont on savoit fort bien qu'elle avoit été la cause. Pour le prévenir, elle le tua de ses propres mains en lui enfonçant un poignard dans le sein. Il ne régna qu'un an. On a de la peine à comprendre qu'une femme & qu'une mere soit capable de se porter à de si horribles

Mort de Séleucus.

excès. Cléopatre après avoir tué son fils aîné, plaça sur le trône Antiochus son autre fils, mais sans lui donner aucune part aux affaires; & comme ce Prince étoit fort jeune, n'ayant pas plus de vingt ans, il la laissa gouverner assez patiemment pendant quelque temps. Pour le distinguer des autres Antiochus, on lui donne ordinairement le surnom de *Grypus* qui est pris de son grand nez. Josephe l'appelle *Philometor* : mais ce Prince dans ses médailles prenoit le titre d'*Epiphane*.

Zébina s'étant bien établi, après la mort de Démétrius Nicanor, dans la possession d'une partie de l'Empire de Syrie; Physcon qui le regardoit comme sa créature, prétendoit qu'il lui en fît hommage. Zébina le refusa nettement. Physcon résolut de l'abattre comme il l'avoit élevé, & s'étant accommodé avec sa niece Cléopatre, il envoya une armée considérable à Grypus, & lui donna sa fille en mariage. Grypus par le moyen de ce secours battit Zébina, & l'obligea de se renfermer dans Antioche d'où il fut chassé honteusement, ayant été surpris pillant le temple de Jupiter pour fournir aux frais de la guerre. Ce Prince supposé fut encore quelque temps errant de

Antiochus Grypus défait Zébina.

lieu en lieu à la campagne : mais à la fin on le prit & on le fit mourir.

AN. M. 3884. AV. J.C. 120. Après la défaite & la mort de Zébina, Antiochus Grypus se sentant assez âgé voulut commencer à gouverner par lui-même. L'ambitieuse Cléopatre qui voyoit par-là diminuer son pouvoir & éclipser sa grandeur, ne put le souffrir, & résolut de se défaire de Grypus comme elle avoit déja fait de son frere Séleucus, & de donner la couronne à un autre fils en bas âge qu'elle avoit eu d'Antiochus Sidete. Cette scélérate femme & détestable mere, prépara pour cet effet une coupe empoisonnée, & la présenta à son fils au retour de quelque exercice qu'il venoit de faire. Mais le Prince, instruit de son dessein, la pria d'abord, comme par honnêteté pour sa mere, de prendre cette coupe pour elle-même. Sur le refus constant qu'elle en fit, il lui fit entendre que le seul moyen de se purger du soupçon qu'on formoit contre elle, étoit de boire la liqueur qu'elle lui avoit offerte. Cette malheureuse & indigne Princesse, se voyant sans issue & sans ressource, avala la coupe. Le poison fit son effet sur le champ, & délivra la Syrie de ce monstre qui, par ses crimes inouis, avoit été si long-temps le fléau

Mort de Cléopatre. AN. M. 3884. AV. J. C. 120.

de cet Etat. Elle avoit été femme de trois Rois de Syrie; ſavoir: Alexandre Bala, Démétrius Nicanor & Antiochus Sidete; & elle fut mere de quatre, qui ſont Antiochus, de Bala; Séleucus & Antiochus Grypus, de Démétrius; & Antiochus de Cyzique, d'Antiochus Sidete. Elle avoit cauſé la mort de deux de ſes maris; & pour ſes enfants elle en tua un de ſa propre main, & vouloit ſe défaire auſſi de Grypus par le poiſon qu'il lui fit avaler à elle-même.

Guerre entre Grypus & Antiochus de Cyzique ſon frere.

AN M. 3890. AV. J.C. 114.

Antiochus Grypus ſe préparoit à faire la guerre aux Juifs, lorſqu'il lui tomba ſur les bras une guerre domeſtique, qui lui fut ſuſcitée par Antiochus de Cyzique ſon frere de mere. Il étoit fils de Cléopatre & d'Antiochus Sidete, & né pendant que Démétrius étoit détenu priſonnier chez les Parthes. Sa mere l'avoit envoyé à Cyzique où il fut élevé, d'où lui eſt venu le ſurnom de Cizicénien. Grypus à qui ce jeune Prince donnoit de l'ombrage, vouloit le faire empoiſonner. On découvrit ſon deſſein, & le Cyzicénien pour ſe défendre, prit les armes & tâcha de faire valoir les prétentions qu'il croyoit avoir à la couronne de Syrie. Les deux freres en vinrent à une bataille où le Cyzicénien fut

défait, & obligé de se retirer à Antioche, d'où il sortit pour aller lever de nouvelles troupes. Il y laissa Cléopatre sa femme, comme dans un lieu de sûreté & hors d'insulte. Mais Grypus étant venu mettre le siege devant la ville, & l'ayant forcée de se rendre, la Princesse tomba entre ses mains & devint sa prisonniere. Triphene sa femme lui demanda de lui mettre Cléopatre entre ses mains. Cléopatre s'étoit mise sous la protection d'un sanctuaire inviolable, c'étoit un des temples d'Antioche. Grypus représenta à sa femme, que l'asyle où sa sœur sétoit réfugiée étoit respectable & sacré; que Cléopatre étoit sa sœur à elle, & à lui sa proche parente, & qu'ainsi il la prioit de ne lui en plus parler, parcequ'il ne pouvoit pas y consentir. Tryphene, loin de se rendre (1) à ses raisons, entra dans une plus grande fureur par un sentiment de jalousie, s'étant mise dans la tête que ce n'étoit pas par pitié, mais par amour, que son mari prenoit ainsi le parti de cette malheureuse Princesse: elle envoya donc des

(1) Sed quantò Grypus abnuit, tantò soror muliebri pertinaciâ accenditur, rata non misericordiæ hæc verba, sed amoris esse. *Just. p.* 39. *c.* 3.

ſoldats dans le temple, qui ne purent l'arracher autrement de l'autel, qu'en lui coupant les mains dont elle le tenoit embraſſé.

Le Cyzicénien revint, à la tête d'une nouvelle armée, livrer une ſeconde bataille à ſon frere, le défit & le chaſſa de la Syrie. Grypus, ſe voyant obligé d'abandonner ſon royaume au vainqueur, ſe retira à Aſpendus en Pamphylie. Mais un an après il revint dans la Syrie & la regagna. Les deux freres partagerent enſuite cet Empire entre eux. Le Cyzicénien eut la Célé-Syrie & la Phénicie, & fit ſa réſidence à Damas. Grypus eut tout le reſte, & demeura à Antioche. Tous deux donnoient également dans le luxe & la débauche. Ils vécurent quelque temps en paix, mais la guerre ſe ralluma entre eux avec plus de chaleur que jamais, & dura juſqu'à la mort de Grypus. Ce Prince fut aſſaſſiné par un de ſes vaſſaux, après avoir régné vingt-ſept ans. Il laiſſa cinq fils : Séleucus l'aîné de tous lui ſuccéda à la couronne. Les quatre autres furent tous Rois à leur tour, ou du moins prétendirent au trône.

AN. M. 3893. AV. J. C. 111.

AN. M. 3907. AV. J. C. 97. Mort de Grypus.

Après la mort de Grypus, le Cyzicénien s'empara de la ville d'Antioche,

Porphyr. in Græc. Scalig.

& fit tous ses efforts pour enlever le reste du royaume aux enfants de Grypus. Mais Séleucus, à qui il restoit quantité d'autres bonnes villes, se maintint contre lui, & trouva de quoi soutenir ses droits. Il remporta même une grande victoire sur le Cyzicénien, le fit prisonnier, & lui ôta la vie. Séleucus entra dans Antioche, & se trouva maître de tout l'Empire de Syrie. Il ne fut pas le garder long-temps. Antiochus Eusebe, fils du Cyzicénien, vint à Aradus (1), & s'y fit couronner. Il marcha ensuite contre Séleucus, le défit entièrement, l'obligea de se retirer à Mopsuestie, ville de la Cilicie, & d'abandonner le reste au vainqueur. Dans cette retraite il opprima si fort les habitants, par les gros subsides qu'il demandoit, qu'enfin ils se mutinerent, vinrent tous investir la maison où il étoit, & y mirent le feu. Il y fut brûlé avec tous ceux qui s'y trouverent.

AN. M. 3910. AV. J. C. 94. *Joseph. Antiq. l. 13.*

Court regne d'Antiochus. AN. M. 3912. AV. J. C. 92.

Antiochus & Philippe, qui étoient deux jumeaux, pour venger la mort de Séleucus leur frere, marcherent contre Mopsuestie, la prirent, la raserent, & firent passer au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva d'habitants. Mais au retour,

(1) Isle & ville de Phénicie.

Eusebe

Eusebe les chargea & les défit. Antiochus se noya en voulant passer l'Oronte à la nage sur son cheval. Philippe fit une belle retraite avec un corps considérable, qu'il trouva bientôt moyen de grossir assez pour tenir la campagne, & pour disputer l'Empire à Eusebe. Peu de temps après, il lui livra une grande bataille, dans laquelle il le défit. Par cette victoire Philippe se trouva supérieur à ses affaires & en état de chasser Eusebe de l'Empire. Ce malheureux Prince alla chercher un asyle chez les Parthes. Sa mort.

Deux ans après, Eusebe, secouru par les peuples qui lui avoient généreusement donné asyle chez eux, revint en Syrie, rentra en possession d'une partie de ce qu'il avoit auparavant, & suscita de nouvelles affaires à Philippe. Un autre concurrent lui tomba sur les bras presque en même temps : c'étoit Antiochus Denys son frere, le cinquieme fils de Grypus. Il se saisit de la ville de Damas, s'y établit Roi de la Célé-Syrie, & s'y maintint pendant trois ans.

Les Syriens, las des guerres continuelles que se faisoient dans leur pays, les Princes de la maison de Séleucus pour la souveraineté, & ne pouvant

Les Syriens donnent à Tigrane la couronne de Syrie.

An. M. 3921. Av. J. C. 83. *Just. l. 4. c. 1. & 2. Appian. in Syr. p. 118. Joseph. Antiq. 13-24.*

plus souffrir le pillage, les meurtres & les autres calamités, auxquelles ils se voyoient continuellement exposés, résolurent enfin de leur donner l'exclusion à tous, & de se soumettre à un Prince étranger, qui pût les délivrer de tous les maux que ces divisions leur attiroient, & rétablir la paix dans leur pays. Après avoir délibéré sur le choix du Prince à qui ils donneroient la couronne de Syrie, ils se déterminerent pour Tigrane Roi d'Arménie, & lui envoyerent des ambassadeurs pour lui faire savoir leur résolution & le choix qu'ils avoient fait de lui. Tigrane l'accepta, vint en Syrie, prit possession de la couronne, & la porta quatorze ans.

Eusebe, ainsi chassé de ses Etats par ses sujets & par Tigrane, se réfugia en Cilicie, où il passa le reste de ses jours dans l'obscurité. Pour Philippe, on ne sait ce qu'il devint. Sélene, femme d'Eusebe, conserva Ptolémaïde avec une partie de la Phénicie & de la Célé-Syrie, & y régna encore plusieurs années; ce qui la mit en état de donner à ses deux fils une éducation digne de leur naissance. L'aîné s'appella Antiochus l'Asiatique, & le cadet Séleucus Cybiosacte. Ce premier régna quatre ans sur une par-

tie de la Syrie, après que Tigrane l'eut abandonnée pour aller défendre ſon propre pays contre les Romains. Mais Pompée le dépouilla de ſon royaume, pendant la guerre contre Mithridate, & réduiſit la Syrie en province de l'Empire Romain. Ainſi, pendant qu'on laiſſoit l'Arménie à Tigrane, qui avoit fait beaucoup de mal aux Romains, dans le cours d'une longue guerre, on dépouilla Antiochus, qui ne leur avoit jamais fait aucun tort, & ne méritoit point du tout le traitement qu'on lui fit. La raiſon qu'on en donna, fut, que les Romains avoient conquis la Syrie ſur Tigrane; qu'il n'étoit pas juſte qu'ils perdiſſent le fruit de leur victoire : qu'Antiochus étoit un Prince qui n'avoit ni le courage ni la capacité néceſſaires pour défendre le pays : que le mettre entre ſes mains, ce ſeroit l'expoſer aux ravages & aux courſes continuelles des Juifs & des Arabes, ce que Pompée n'avoit garde de faire. En conſéquence de ce raiſonnement, Antiochus perdit ſa couronne, & fut réduit à la néceſſité de vivre en ſimple particulier. C'eſt en lui que finit l'Empire des Séleucides en Aſie, qui avoit duré près de deux cents cinquante ans.

Antiochus l'Aſiatique dépouillé de ſes Etats.

Appian in Syr. p. 133. Juſt. l. 40. c. 2.

AN. M. 3939.
AV. J. C. 65.



HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

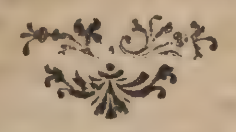
Histoire des Rois de Macédoine & de la Grece, depuis la célebre bataille d'Ipsus.

APRÈS la bataille d'Ipsus, dans le partage que firent des Etats d'Alexandre les quatre Princes confédérés contre Antigone & Démétrius, nous avons vu que Cassandre fils d'Antipater eut pour sa portion la Macédoine & la Grece. Depuis ce partage solemnel, la Macédoine changea souvent de maître. Cet Empire ne subsista que cent cinquante deux ans, après lequel espace la Macédoine fut mise au nombre des provinces de l'Empire Romain.



Abrégé Chronologique des Rois de Macédoine.

AN. M.		AV. J.C.
3704	Caſſandre	300.
3707	Philippe & Alexandre, enfants de Caſſandre	297.
3710	Démétrius Poliorcete	294.
3717	Pyrrhus & Lyſimaque	287.
3724	Ptolémée Céraunus. Son frere Méléagre régna quelque peu de temps après lui	280.
3726	Soſthene	278.
3728	Antigone Gonatas	276.
3762	Démétrius fils d'Antigone Gonatas	242.
3772	Antigone Doſon	232.
3784	Philippe	220.
3825	Perſée, dernier Roi de Macédoine	179.



ARTICLE I.

Regne de Caſſandre en Macédoine en qualité de Roi.

AN. M. 3704. Av. J. C. 300. *Polyb. l.* 15. p. 572.

L'hiſtoire ne nous apprend rien de Caſſandre depuis la fameuſe bataille d'Ipſus. Apparemment que ce Prince, content de ſon lot, vivoit tranquillement dans ſes Etats, tandis que les trois autres Rois étoient perpétuellement en guerre, pour tâcher de s'enrichir & de s'agrandir aux dépens les uns des autres. Peut-être même que la maladie dont il mourut trois ou quatre ans après le partage, commençoit à ſe faire ſentir, & rendoit ce Prince moins propre aux expéditions militaires, & le retenoit malgré lui dans ſes Etats. Quoi qu'il en ſoit, Caſſandre mourut d'hydropiſie, après avoir gouverné la Macédoine dix-neuf ans depuis la mort de ſon pere Antipater, & trois ou quatre depuis le dernier partage. Il laiſſa trois fils, qu'il avoit eus de Theſſalonice ſœur d'Alexandre le Grand. Philippe, qui lui ſuccéda, étant mort fort peu de temps après lui, laiſſa la couronne en diſpute entre ſes deux freres.

Mort de Caſſandre. AN. M. 3707. Av. J. C. 297.

Dans la querelle des deux fils de Caſſandre pour la couronne, Theſſalonice leur mere favoriſoit Alexandre qui étoit le plus jeune. Antipater l'aîné en fut ſi outré, que de rage, il la tua de ſes propres mains, quoiqu'elle le conjurât par les mammelles qu'il avoit ſucées, de lui épargner la vie. Alexandre, pour venger ce parricide, appella à ſon ſecours Pyrrhus Roi d'Egypte, & Démétrius qui régnoit en Grece. Pyrrhus arriva le premier, réconcilia les deux freres, retint quelques villes de Macédoine pour le prix du ſecours qu'il avoit donné, & ſe retira. Démétrius ſurvint dans le moment. Alexandre alla au devant de lui, le reçut avec beaucoup de marques d'amitié & de reconnoiſſance; mais lui témoigna que l'état des affaires étoit changé, & qu'il n'avoit plus beſoin de ſon ſecours. Ce compliment déplut fort à Démétrius. Au dehors cependant il ne laiſſa pas d'en agir comme ami avec Alexandre; & ces deux Princes ſe donnerent pluſieurs repas l'un à l'autre. Mais enfin Démétrius, ſur un avis vrai ou ſuppoſé, qu'Alexandre penſoit à ſe défaire de lui, le prévint & le tua. Ce meurtre ſouleva d'abord les Macédoniens; mais quand il leur eut rendu

AN. M. 3710. Av. J. C. 294. Diſpute d'Antipater & d'Alexandre. *Plut. in Demet. p.* 905. *Juſt. l.* 16. *c.* 1.

AN. M. 3710. Av. J. C. 294.

compte de ſa conduite, ils ſe déclarerent pour lui & le proclamerent Roi de Macédoine. Il conſerva cette couronne pendant ſept ans. Antipater, infâme meurtrier de ſa mere, ſe voyant haï & rejetté de tous, s'en alla dans la Thrace, où il ne ſurvécut pas long-temps à la perte de ſon royaume.

Par la mort de Theſſalonice & de ſes deux fils, une des branches de la famille royale de Philippe Roi de Macédoine ſe trouva entièrement éteinte, comme l'autre, qui étoit par Alexandre le Grand, l'avoit été par la mort du jeune Alexandre & d'Hercule ſes deux fils. Ainſi ces deux Princes, qui, par leurs guerres injuſtes, avoient porté de tous côtés le fer & le feu, & cauſé la déſolation de tant de provinces & de tant de familles royales, par une juſte punition de la Providence, éprouverent dans leurs maiſons les mêmes maux qu'ils avoient fait ſouffrir aux autres. Philippe, Alexandre, leurs femmes & tous leurs deſcendants périrent de mort violente.

Démétrius fait de grands préparatifs de guerre. An. M. 3716. Av. J. C. 288.

Démétrius, qui, depuis la bataille d'Ipſus, avoit éprouvé d'étranges revers de fortune, ſe croyant aſſez affermi en Grece & en Macédoine, commença

à faire de grands préparatifs pour recouvrer l'Empire de son pere en Asie. Il forma pour cet effet une armée de plus de cent mille hommes, & équipa une flotte de cinq cents voiles. Il ne s'étoit point vu de si grand armement depuis Alexandre le Grand. Ptolémée, Lysimaque & Séleucus, informés des formidables préparatifs de Démétrius, en prirent l'alarme. Pour en prévenir l'effet, ils renouvellerent leur alliance, & ils y engagerent aussi Pyrrhus Roi d'Epire; de sorte que Lysimaque commença à attaquer la Macédoine d'un côté, tandis que Pyrrhus en faisoit autant de l'autre. Démétrius, qui étoit alors occupé en Grece à ses préparatifs pour l'expédition d'Asie qu'il méditoit, accourut promptement pour défendre ses propres Etats. Mais avant qu'il pût s'y rendre, Pyrrhus lui avoit déjà enlevé Bétée, une des plus considérables villes de Macédoine, où il trouva les femmes, les enfants & les effets de la plupart des soldats de Démétrius.

Plut. in Demet. p. 909. Just. l. 16. c. 2.

La nouvelle de cette prise causa un désordre général dans l'armée de Démétrius. Une grande partie refusa absolument de le suivre. Ils déclarerent d'un air mutin & séditieux, qu'ils vou-

loient s'en aller chez eux défendre leurs familles & leurs biens. Enfin la chose alla si loin, que Démétrius voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur les esprits, prit le parti de se sauver en Grece, déguisé en simple soldat; & l'armée entra au service de Pyrrhus, qu'elle proclama Roi de Macédoine.

Caractere de Démétrius, différent de celui de Pyrrhus.

La différence du caractere de ces deux Princes contribua beaucoup à un si prompt changement. Démétrius, qui prenoit pour véritable grandeur une vaine pompe & une fastueuse magnificence, s'étoit fait mépriser des Macédoniens, par l'endroit même par où il prétendoit s'attirer leur estime. Il étoit fier, hautain, méprisant: ou il ne donnoit pas le temps de parler, ou il traitoit si rudement ceux qui avoient affaire à lui, qu'il les renvoyoit tous mécontents. Les Macédoniens avoient une toute autre idée de Pyrrhus. Ils entendoient dire, & ils l'avoient eux-mêmes éprouvé, qu'il étoit doux, affable, accessible, prompt & très ardent à reconnoître les services qu'on lui avoit rendus, lent à se mettre en colere & à punir. On voit, par cet exemple, & par mille autres, combien il est important aux Princes de s'attacher les peuples par l'affection, en les trai-

tant avec bonté & douceur, & en les aimant véritablement; moyen unique d'en être eux-mêmes aimés, ce qui fait leur plus ſolide gloire, leur plus eſſentielle obligation, & en même temps leur plus grande ſûreté.

Lyſimaque étant ſurvenu dans le moment que Pyrrhus venoit d'être proclamé Roi de Macédoine, prétendit qu'il n'avoit pas moins contribué que lui à la fuite de Démétrius, & que par conſéquent, il devoit avoir ſa part du royaume de Macédoine. Pyrrhus eut égard aux prétentions de Lyſimaque. Ainſi ils partagerent entre eux les villes & les provinces. Cet accord, loin de les concilier & de les réunir, fut pour eux un ſujet continuel de haines & de diviſions. Lyſimaque même fit ſi bien par ſes émiſſaires, qu'il débaucha les troupes de Pyrrhus. Celui-ci, qui craignoit les ſuites de cette déſertion, ſe retira avec ſes Epirotes & les troupes de ſes alliés, & perdit la Macédoine de la même maniere qu'il l'avoit gagnée.

Plut. in Pyrrh. pag. 389. 390.

Pour ce qui regarde Démétrius, après la révolte de ſes troupes, il s'étoit retiré dans la ville de Caſſandrie: là ayant ramaſſé les débris de ſa fortune, il s'en retourna en Grece, où il avoit encore

Plut. in Demet. p. 910. 911.

plusieurs villes qui lui étoient demeurées soumises & attachées. Après avoir mis le meilleur ordre qu'il put à ses affaires, il en laissa le gouvernement à son fils Antigone ; & avec ce qu'il put ramasser de troupes de ce pays-là, ce qui ne passoit pas dix à onze mille hommes, il s'embarqua & fit voile vers l'Asie, résolu d'y chercher fortune en désespéré. Il eut d'abord quelques heureux succès, mais qui n'eurent point de suite. Après plusieurs tentatives inutiles pour pénétrer dans les provinces de l'Orient, abandonné de la plupart de ses troupes, errant dans les déserts & les bois, & mourant de faim, il fut obligé de se rendre à Séleucus, qui le fit mener sous bonne garde dans la Chersonnese de Syrie, où il le retint prisonnier. On lui accorda la liberté de chasser dans un parc, & toutes les commodités de la vie en abondance.

Antigone, ayant appris la détention de son pere, fut pénétré de la plus vive douleur, & écrivit à tous les Rois, & à Séleucus lui-même, pour le prier de relâcher Démétrius, s'offrant en ôtage pour lui, & proposant d'abandonner pour le prix de sa délivrance, tout ce qui lui restoit encore. Plusieurs villes &

un grand nombre de provinces firent pour lui la même priere. Lysimaque, au contraire, envoya offrir à Séleucus une grosse somme d'argent, s'il vouloit faire mourir son prisonnier. Une proposition si inhumaine & si barbare fit horreur à Séleucus; & pour accorder une grace qui lui étoit demandée de tant d'endroits, il sembloit n'attendre que l'arrivée de son fils Antiochus & de Stratonice, afin que Démétrius leur eût obligation de sa liberté. Cependant ce Prince infortuné, après avoir été détenu prisonnier pendant trois ans, tomba dans une grande maladie, causée par l'inaction, la bonne chere & l'excès du vin, & il en mourut à l'âge de cinquante-quatre ans. Antigone son fils, à qui l'on envoya l'urne qui renfermoit ses cendres, lui fit de magnifiques funérailles.

Ce Prince, surnommé Gonatas, qui depuis la fatale expédition de son pere en Asie, avoit régné dix ans en Grece, après la mort de Ptolémée Céraunus & de Sosthene, qui avoient été tous les deux successivement l'un après l'autre, assis quelque temps sur le trône de Macédoine, trouva le moyen d'y monter lui-même, & se mit en possession de AN. M. 3728. AV. J. C. 276.

ce royaume. Antiochus fils de Séleucus se mit en état de le lui disputer. Pendant que les deux Princes faisoient les préparatifs de la guerre, & se disposoient à marcher l'un contre l'autre, on en vint à un traité, par lequel Antigone épousa Phila, sœur d'Antiochus, & celui-ci lui céda ses prétentions sur la Macédoine. De cette sorte Anrigone Gonatas demeura paisible possesseur de la Macédoine, & la laissa à sa postérité, qui en jouit pendant quelques générations, jusqu'à Persée le dernier Roi de cette race, qui fut vaincu par Paul Emile, & dépouillé de ses Etats, dont les Romains firent dans la suite une province de l'Empire.

AN. M. 3736. AV J. C. 268. *Just. l. 26. c. 2.*

Quelques années après la mort de Pyrrhus, Antigone Gonatas Roi de Macédoine, étant devenu fort puissant, & pour cela même formidable aux Etats de la Grece, les Lacédémoniens & les Athéniens firent une ligue contre lui, & engagerent Philadelphe Roi d'Egypte à y entrer. Antigone, pour dissiper la ligue qu'avoient formée ces deux peuples, & pour en prévenir les suites, commença sans perdre de temps, par mettre le siege devant Athenes. Ptolémée aussi-tôt envoya une flotte dont il donna le com-

mandement à Patrocle. Arée Roi de Lacédémone, se mit en même temps à la tête d'une armée pour secourir la place par terre : mais Patrocle & Arée n'ayant pu convenir entre eux sur la maniere d'attaquer l'ennemi, chacun se retira chez soi ; & Athenes, abandonnée ainsi de ses alliés, demeura en proie à Antigone, qui y mit garnison. L'histoire ne nous dit plus rien de considérable au sujet de ce Prince. Il mourut âgé de 80 ou 83 ans, après un regne de 34 en Macédoine, & de 44 en Grece. Il eut pour successeur son fils Démétrius, qui régna dix ans, & qui se rendit maître de la Cyrénaïque, & de toute la Lybie. Il laissa un fils nommé Philippe, qui étoit en très bas âge. On lui donna pour tuteur Antigone, lequel ayant épousé la mere de son pupille monta sur le trône, & régna pendant douze ans. Comme il étoit magnifique en promesses, mais sans effet, on lui donna le surnom de *Doson* (1).

Polyb. l. 2. *p.* 131.

(1) Ce nom en grec signifie un homme qui donnera, c'est-à-dire, qui promet de donner, & qui ne donne point.

ARTICLE II.

Etat de la République des Achéens.

Nous voici arrivés au temps où la république des Achéens commence à paroître avec éclat dans l'hiſtoire, & ſoutient des guerres en particulier contre celle de Lacédémone. C'eſt ce qui m'engage à faire connoître auparavant cette république, & à expoſer ici ſon état préſent.

La république des Achéens n'étoit *Polyb. p. 125.* conſidérable dans les premiers temps, ni par le nombre de ſes troupes, ni par la grandeur de ſes richeſſes, ni par l'étendue de ſon domaine ; mais par une grande réputation de probité, de juſtice & d'amour de la liberté. Le gouvernement de cette république étoit démocratique. Elle conſerva ſa liberté juſqu'au temps de Philippe & d'Alexandre : mais ſous eux, & depuis eux, elle fut ou ſoumiſe aux Macédoniens, qui s'étoient rendus maîtres de la Grece, ou opprimée par de cruels tyrans. Elle étoit compoſée de douze villes renfermées dans le Péloponneſe, ſituées le long d'une côte qui n'a ni ports ni abris.

Le bon ordre qui régnoit dans cette

république, y attira plusieurs villes voisines, qui furent associées à ses loix & à ses privileges. Sicyone fut une des premieres qui s'y joignirent, par le moyen d'Aratus l'un de ses citoyens, qui, après avoir délivré sa patrie du joug de la tyrannie, la porta à s'unir à la ligue des Achéens. Et ce fut un des plus grands services qu'il rendît à sa patrie, pour la maintenir dans la liberté qu'il lui avoit procurée. AN. M. 3752. AV. J. C. 252.

Aratus, après s'être engagé & avoir engagé sa ville dans la ligue des Achéens, alla servir dans leurs troupes, & se fit extrêmement aimer de ses généraux, par sa promptitude & sa vivacité à exécuter leurs ordres. Ayant été élu pour la premiere fois général des Achéens, il alla ravager la Locride & tout le territoire de Calydon. Huit ans après, ayant été élu pour la seconde fois général, il rendit un grand service à toute la Grece, par une action que Plutarque égale aux entreprises les plus fameuses des généraux Grecs. Ce fut d'enlever à Antigone Gonatas Roi de Macédoine la citadelle de Corinthe; ce qu'il exécuta avec une promptitude, un courage & un bonheur qui lui attirerent une réputation universelle. Cette hardiesse suivie d'un si heu-

reux ſuccès, ne pouvoit manquer d'avoir des ſuites très favorables. Les Mégariens quitterent le parti d'Antigone & ſe joignirent à Aratus. Leur exemple fut ſuivi de ceux de Trézene, d'Epidaure & de Mégalopolis.

Aratus rétablit les villes grecques dans leur ancienne liberté.

Toutes les vues d'Aratus & toutes ſes entrepriſes pendant qu'il fut en charge, tendoient à chaſſer les Macédoniens du Péloponneſe, à abolir toutes les tyrannies & à rétablir toutes les villes dans leur ancienne liberté & dans l'uſage de leurs loix. Et ce fut par ce motif que tant que vécut Antigone Gonatas, il s'oppoſa fortement aux entrepriſes de ce Prince. Il garda la même conduite ſous Démétrius qui ſuccéda à Antigone ſon pere. Depuis la mort de ce Prince qui n'avoit régné que dix ans, Aratus trouva d'heureuſes diſpoſitions dans les eſprits pour venir à bout de ſes deſſeins. Pluſieurs des tyrans que ce Prince ſoutenoit de ſon crédit, prirent le parti de renoncer volontairement à l'autorité qu'ils avoient uſurpée ſur leurs citoyens; d'autres intimidés par les menaces d'Aratus ou gagnés par ſes promeſſes, imiterent leur exemple.

Etat de la République de Sparte.

Après que l'amour de l'or & de l'argent ſe fut gliſſé dans la ville de Sparte,

& qu'à la ſuite des richeſſes, l'avarice, le luxe, la molleſſe & la volupté, qui en ſont inſéparables, y eurent trouvé accès en rompant les fortes barrieres que la ſageſſe de Licurgue y avoit oppoſées, Sparte ſe vit déchue de ſon ancienne gloire & de ſon ancienne puiſſance, & fut réduite dans un état d'humiliation & de baſſeſſe, qui dura juſqu'au temps du regne d'Agis & de Léonide, dont nous avons maintenant à parler.

Caractere des deux Rois de Sparte.

Agis étoit le ſixieme deſcendant du fameux Agéſilas qui paſſa en Aſie & fit trembler le Perſan dans Suze. Léonide étoit de la maiſon des Agides, & le huitieme qui régna à Sparte après Pauſanias, qui avoit vaincu Mardonius à la bataille de Platée. Ces deux Rois étoient d'un caractere tout oppoſé. Léonide, qui avoit vécu long-temps dans les palais des Satrapes, & à la cour de Séleucus, étoit un homme livré au plaiſir, au luxe & à la bonne chere. Agis, au contraire, faiſoit gloire d'aller vêtu d'une ſimple caſaque, de rappeller les repas publics, les bains, & toute l'ancienne maniere de vivre de Sparte. Il diſoit hautement : qu'*il ne ſe ſoucieroit pas d'être Roi, s'il n'eſpéroit de faire revivre les loix & l'ancienne diſcipline de Sparte.*

Cette diſcipline avoit commencé à décheoir, depuis le moment, qu'après avoir ruiné le gouvernement d'Athenes, Lacédémone commença à ſe remplir d'or. C'eſt-là l'époque fatale des abus, de la molleſſe, du luxe & de la volupté qui ſe gliſſerent dans Sparte, & qui la plongerent dans le ſein de la corruption, ſans qu'elle ait jamais pu s'en relever.

AN. M. 3756. AV. J.C. 148.

Tel étoit l'état de Sparte, quand Agis ſongea à remédier à des abus ſi criants, dans le temps même qu'Aratus travailloit à détruire ſa patrie. L'entrepriſe étoit belle, mais bien haſardeuſe.

Agis entreprend de réformer Sparte.

Il trouva d'abord, contre ſon attente, les plus jeunes diſpoſés à entrer dans ſes vues; mais la plupart des vieux, & les dames ſur-tout tremblerent au ſeul nom de réforme & de Licurgue. Elles s'y oppoſerent toutes, voyant bien que cette vie ſimple & frugale qu'on vouloit rétablir, alloit leur faire perdre, non-ſeulement leur luxe & leurs délices, mais encore tous leurs honneurs & toute la puiſſance qu'elles avoient à cauſe de leurs richeſſes.

Agis, perſuadé que l'exemple feroit plus efficace que les diſcours, s'avança un jour au milieu de l'aſſemblée, dé-

clara qu'il mettoit en commun tous ſes biens, qui étoient très conſidérables, & qui conſiſtoient en terres labourables, en pâturages, & en ſix cents talents d'argent comptant; que ſa mere & ſa grand' mere alloient faire la même choſe, auſſi-bien que ſes parents & ſes amis, qui tous étoient les plus riches de Sparte. Tout le peuple fut étonné de la magnanimité de ce jeune Prince, & en même temps ravi de joie de ce qu'on revoyoit enfin un Roi digne de Sparte. Léonide ſon collegue s'y oppoſa, mais inutilement. Il fut obligé de s'enfuir, & on mit à ſa place Cléombrote. Agis fit paſſer une loi qui aboliſſoit toutes les dettes, & qui ordonnoit un nouveau partage des terres. Le premier article fut exécuté au plus grand contentement des débiteurs. Agéſilas, qui étoit pour lors Ephore, & chargé de dettes, donna volontiers les mains à l'exécution de cette loi. Il dit même d'un air inſultant, que de ſa vie, il n'avoit vu un feu ſi beau ni ſi clair, que celui qu'on alluma dans la place publique, pour brûler tous les contrats & toutes les obligations.

Pour le ſecond article, il ne montra pas la même ardeur. Il ne vouloit poin abandonner ſa terre. Auſſi faiſoit-il tou-

jours naître quelque nouvelle difficulté pour l'empêcher ; & alléguant prétexte sur prétexte, il gagna du temps jusqu'à ce qu'Agis fut obligé de partir à la tête d'une armée, pour aller au secours des Achéens, avec qui ils étoient ligués contre les Etoliens. Agis partit donc sans perdre de temps. Les soldats témoignerent une joie extraordinaire de marcher sous ses ordres. Il joignit Aratus auprès de Corinthe, où l'on délibéra si l'on devoit hasarder la bataille, & sur la disposition que l'on donneroit aux troupes. Aratus ayant résolu de ne pas combattre, il congédia ses alliés après les avoir comblés de louanges. Agis partit avec ses troupes, & reprit le chemin de Sparte.

Mort cruelle d'Agis.
AN. M. 3760.
AV. J. C. 144.

Ce Prince à son retour y trouva un grand changement. On avoit fait revenir Léonide son collegue, qui avoit été obligé de s'enfuir, & le peuple l'avoit rétabli sur le trône. Agis, voyant les choses en cet état, se réfugia dans le temple de Minerve, & Cléombrote dans celui de Neptune. Quoique Léonide fût plus irrité contre Cléombrote, néanmoins parcequ'il étoit son gendre, & qu'il ne vouloit pas affliger sa fille, jusqu'au point de faire mourir son mari,

Plut. in Agid. p. 802-804.

il se contenta de le chasser de Sparte. Pour Agis, il le fit cruellement étrangler en prison. Sa rage n'étant pas encore assouvie, il sacrifia à son ressentiment la mere & l'aïeule de ce Prince infortuné, qui, au bruit du péril qui menaçoit leur fils, étoient accourues à la prison, remplissant tout de leur cris. Après cette cruelle & barbare exécution, Léonide alla au palais d'Agis, prit la femme de ce malheureux Prince, & l'obligea par force d'épouser son fils Cléomene, quoiqu'il ne fût pas encore en âge d'être marié. Il ne vouloit pas que cette veuve qui étoit très riche, & qui surpassoit en beauté & en bonnes graces toutes les autres dames de Sparte, tombât entre les mains d'un autre. Elle fit tout ce qu'elle put pour n'être point forcée à ce mariage, mais tout fut inutile. Elle fut donc unie à Cléomene, pour qui elle prit beaucoup d'affection : mais elle eut toujours une haine mortelle pour Léonide.

Plut. in Cleom. p. 805.

Après la mort de ce Prince, qui ne survécut pas long-temps à la condamnation & à la mort d'Agis, son fils Cléomene lui succéda au trône. Quoique jeune, il vit avec peine qu'il n'avoit que le vain titre de Roi, & que toute l'au-

AN. M. 3762. Av. J.C. 242. *Plut. in Cleom. ibid.*

torité étoit entre les mains des Ephores, qui abuſoient étrangement de leur pouvoir. Il ſongea dès-lors à changer le gouvernement. Il crut que la guerre lui en faciliteroit l'exécution, & il travailla à commettre ſa ville avec les Achéens, qui, ſous la conduite d'Aratus, ravageoient le pays des Arcadiens.

Heureux ſuccès de Cléomene.

Dès que les Ephores furent informés de cet acte d'hoſtilité, ils mirent leurs troupes en campagne ſous la conduite de Cléomene. Celui-ci rencontra les Achéens près de Palantium ville d'Arcadie, & leur préſenta la bataille. Mais Aratus, effrayé de cette audace, ne voulut point haſarder le combat, & ſe retira; ce qui lui occaſionna de violents reproches de la part des ſiens, & de vives railleries de celle des ennemis, qui n'étoient pas en tout cinq mille hommes; au lieu que les troupes d'Aratus étoient de plus de vingt mille. Cette retraite enfla tellement le courage de Cléomene, & le rendit ſi fier parmi ſes citoyens, qu'il ne ceſſoit de leur rappeller un mot d'un de leurs anciens Rois, qui diſoit, que les Lacédémoniens ne demandoient jamais combien les ennemis étoient, mais où ils étoient. Il battit les Achéens dans une ſeconde & troiſieme

ſieme rencontre, & ces victoires lui firent un grand honneur, & augmenterent beaucoup ſon crédit.

Quand il fut de retour à Sparte, il penſa efficacement à mettre en exécution le projet de réforme qu'il méditoit depuis quelque temps. Il fit aſſaſſiner les Ephores, & bannir les plus mutins des citoyens qui s'oppoſoient à ſes vues. Ayant convoqué une aſſemblée, il y déduiſit les raiſons de la conduite qu'il avoit tenue. Il leur repréſenta qu'il ne cherchoit point ſon propre intérêt, mais uniquement celui de la république, en faiſant revivre parmi les citoyens l'égalité & la diſcipline que le ſage Licurgue y avoit autrefois établies, & auxquelles Sparte devoit toute ſa gloire & toute ſa réputation. Il reforme Sparte.

Après avoir parlé ainſi, il fut le premier qui mit ſon bien en commun; après lui ſes parents, ſes amis, & enfin tous les autres citoyens ſuivirent cet exemple, & tout le pays fut partagé. Bientôt les exercices & les repas reprirent leur ancien ordre, & leur ancienne gravité. Le luxe, la molleſſe, l'intempérance & tous les autres vices furent bannis de Sparte, & on y vit revivre la

tempérance, le travail, la modeſtie & toutes les autres vertus.

Nouveaux ſuccès de Cléomene.

Cléomene ſe doutant bien que les Achéens & Aratus penſeroient indubitablement qu'il n'oſeroit ſortir de ſa ville, dans le mouvement & le trouble qu'y avoit excités le rétabliſſement de l'ancienne diſcipline, crut que rien ne lui ſeroit plus honorable, ni plus utile à ſa république, que de faire voir la bonne volonté de ſes troupes à ſon égard, & en même temps l'affection de ſes citoyens pour lui. Il ſe jetta donc d'abord dans les terres de Mégalopolis, y fit un grand dégât, & amaſſa un butin très conſidérable. Quelque temps après, il ſuivit les Achéens, en les harcelant & les défiant tous les jours avec audace. Il les contraignit enfin d'en venir au combat, où il remporta ſur eux une grande victoire. Il mit leur armée en fuite, leur tua beaucoup de monde, & fit un grand nombre de priſonniers.

Les Achéens réduits à l'extrémité, envoyerent des députés à Cléomene, pour traiter de paix. Cléomene la leur accorda volontiers, à condition qu'ils lui accorderoient eux-mêmes le généralat de la ligue Achéenne. Les Achéens,

très diſpoſés à recevoir la paix à cette condition, prierent Cléomene de ſe rendre à Lerne pour conclure ce traité. Un accident imprévu qui lui arriva, rompit l'entrevue, & Aratus, par envie & par jalouſie pour Cléomene, manœuvra pour empêcher que la négociation ne ſe renouât.

Cependant Cléomene alloit toujours en avant, & s'empara d'un grand nombre de villes du Péloponneſe, dont Argos étoit la plus conſidérable, & enfin il ſe rendit maître auſſi de Corinthe; mais non pas de la citadelle. Alors, ſans plus délibérer, on envoya à Antigone Doſon Roi de Macédoine, pour lui demander du ſecours, & il fut réſolu qu'on lui livreroit la citadelle de Corinthe. Ce Prince, ſans perdre de temps, s'avança à grandes journées avec ſon armée. Cléomene, malgré la ſupériorité des troupes ennemies, forma & exécuta de grandes entrepriſes, qui lui firent un grand honneur, & arracherent de la bouche même de ſes ennemis cet aveu & cette louange, que Cléomene étoit un excellent capitaine, très digne & très capable de conduire les affaires les plus grandes & les plus difficiles. Après ces expéditions, les trou- *Plut. in Cléom. 814.*

pes des deux partis entrerent en quartier d'hiver.

Bataille de Sélaſie. AN. M. 3781. Av. J.C. 223. *Polyb. l. 2. p. 150. Plut. in Cleom. pag. 818.*

Dès que l'été fut venu, les Macédoniens & les Achéens étant ſortis de leurs quartiers, Antigone ſe mit à la tête de ſon armée, & s'avança vers la Laconie. Son armée montoit à vingt-huit mille hommes de pied & douze cents chevaux. Celle de Cléomene n'étoit en tout que de vingt mille hommes. Les deux armées s'étant rencontrées au défilé de Sélaſie, on fut quelques jours à ſe regarder & à reconnoître la ſituation des différents poſtes. Enfin de part & d'autre, on prit le parti d'en venir à une bataille déciſive. L'action fut vive. Tantôt les Macédoniens reculoient, preſſés par la valeur des Lacédémoniens : tantôt ceux-ci étoient preſſés par le nombre & la péſanteur de la Phalange Macédonienne. Enfin, les troupes d'Antigone s'avançant piques ſerrées & baiſſées, & tombant ſur les Lacédémoniens avec cette violence qui fait la force de la Phalange doublée, les chaſſerent de leurs retranchements. Alors la déroute fut générale.

Cléomene vaincu.

Une grande partie des Lacédémoniens furent tués, le reſte prit la fuite en déſordre. Il ne reſta autour de Cléomene que quelques cavaliers avec leſquels il ſe retira à Sparte.

Lorsqu'il y fut arrivé, il conseilla à ses citoyens de recevoir Antigone, & leur dit, qu'en quelque état qu'il se trouvât, s'il pouvoit faire quelque chose qui fût utile à Sparte, il le feroit avec un très grand plaisir. Etant ensuite entré en sa maison, il ne voulut ni boire, quoiqu'il eût grand soif, ni s'asseoir quoiqu'il fût très las : mais après s'être appuyé quelque temps tout armé sur une colonne, repassant en lui-même les divers partis qu'il pourroit prendre, il sortit tout-d'un-coup, & alla avec ses amis au port de Gythium, & s'étant embarqué sur des vaisseaux qu'il avoit fait préparer, il fit voile vers l'Egypte.

Il se retire en Egypte.

A peine Cléomene étoit-il parti qu'Antigone arriva devant Sparte, & s'en rendit maître. Il parut la traiter, non en vainqueur, mais en ami, déclarant qu'il avoit fait la guerre, non aux Spartiates, mais à Cléomene, dont la fuite avoit satisfait & désarmé sa colere. Il ajouta qu'il seroit glorieux pour son nom, que l'on dît dans la postérité, que Sparte avoit été sauvée par le Prince, qui seul avoit eu le bonheur de la prendre.

Antigone traite Sparte avec bonté. *Plut. in Cleom. pag.* 119.

Trois jours après qu'Antigone fut entré dans Sparte, il en partit sur les nouvelles qu'il reçut que la guerre étoit al-

Il se retire en Macédoine.

lumée dans la Macédoine, & que les Barbares faiſoient un dégât horrible dans tout le pays. Antigone étoit déjà attaqué d'une grande maladie, qui dégénéra enfin en une phthiſie totale, par un catarre général ſur tout ſon corps, qui l'emporta deux ou trois ans après. Il ne ſe laiſſa pourtant point abattre au mal, & il trouva encore en lui des forces pour fournir à de nouveaux combats

Sa mort. dans ſon propre royaume. On dit qu'après la victoire qu'il remporta ſur les Illyriens, transporté de joie, il répéta pluſieurs fois, *O la belle, ô l'heureuſe journée !* & pouſſa ce cri avec un ſi grand effort, qu'il ſe rompit une veine & perdit beaucoup de ſang. Ce ſymptome fut ſuivi d'une fievre continue très violente dont il mourut. Il avoit nommé auparavant pour ſon ſucceſſeur Philippe, fils de Démétrius, âgé pour lors de quatorze ans, ou plutôt il lui remit le ſceptre, dont il n'avoit été que dépoſitaire.

Cependant Cléomene arriva à Alexandrie. Quand il ſalua le Roi pour la premiere fois, il en fut reçu aſſez froidement & ſans aucune diſtinction marquée. Mais quand il eut donné des preuves de ſon grand ſens, alors Ptolémée connut tout ſon prix & l'eſtima infini-

ment. Il eut honte même & se repentit d'avoir négligé un si grand homme & de l'avoir abandonné à Antigone. Il tâcha donc de relever & de consoler ce Prince infortuné par toutes sortes d'honneurs, & l'encouragea en lui promettant qu'il le renverroit en Grece avec une flotte & de l'argent, & qu'il le rétabliroit sur le trône.

Mais Ptolémée Evergete mourut avant qu'il eût pu accomplir la promesse qu'il avoit faite à Cléomene de le renvoyer dans sa patrie.

Grand tremblement de terre arrivé à Rhodes.

An. M. 3782. Av. J. C. 222.

Libéralité des Princes, pour secourir cette ville. *Polyb. l. 5. p. 428. 431.*

Vers ce même temps, il étoit arrivé à Rhodes un grand tremblement de terre qui causa des dommages très considérables. Tous les murs, les maisons des particuliers, tous les arsenaux, tous les endroits du port où les vaisseaux étoient enfermés, furent ruinés en partie. Le fameux colosse, qui passoit pour une des merveilles du monde, fut abattu & entiérement détruit. Dans ce désastre commun les Rhodiens, réduits à la derniere extrémité, députerent chez tous les Princes voisins pour implorer leur secours. Il y eut entr'eux, pour consoler & soulager cette ville désolée, une émulation bien digne de louange, & qui est sans exemple. Hiéron & Gélon en Sicile,

Ptolémée en Egypte, se signalerent entre tous les autres. Les premiers fournirent plus de cent talents. Ptolémée, sans parler de beaucoup d'autres dépenses qui montoient à des sommes considérables, fournit trois cents talents, un million de mesures de froment : & en particulier, pour rétablir le fameux colosse, neuf millions. Antigone, Séleucus, Prusias, Mithridate, & tous les autres Princes, ainsi que toutes les villes voisines, signalerent leur libéralité. En assez peu d'années, Rhodes fut rétablie dans un état plus opulent & plus magnifique qu'elle n'avoit jamais été, à l'exception du colosse.

Ce colosse étoit une statue du soleil d'une si énorme grandeur (1), que les navires passoient à pleines voiles entre ses jambes. Elle avoit soixante & dix coudées, c'est-à-dire, cent cinq pieds de hauteur. Il y avoit peu de gens qui pussent embrasser son pouce. Ce fut l'ouvrage de Charès de Lyndus, qui y employa douze ans. On prétend que l'argent qu'on leva dans la contribution dont je viens de parler montoit à cinq fois autant que la perte. Les Rhodiens, au lieu d'employer cet argent, comme c'é-

(1) La matiere du colosse étoit d'airain.

toit la principale intention de ceux qui l'avoient donné, à relever le colosse, prétendirent que l'Oracle de Delphes le leur avoit défendu, & garderent cet argent dont ils s'enrichirent. Le colosse demeura abattu comme il étoit sans qu'on y touchât pendant 875 ans, au bout desquels, l'an de Jésus-Christ 653, Moawias, le sixieme Calife ou Empereur des Sarrazins, ayant pris Rhodes, le vendit à un marchand Juif, qui en eut la charge de neuf cents chameaux.

Sort du fameux colosse de Rhodes. *Zonar.*

Les Etoliens, sur-tout dans le temps dont nous parlons, étoient devenus un peuple fort puissant. Leur domaine primitif s'étendoit depuis le fleuve Achélous jusqu'au détroit du golphe de Corinthe & jusqu'au pays des Locres, surnommés *Ozoles*. Mais, par la suite des temps, ils s'étoient emparés de plusieurs villes dans l'Acarnanie, dans la Thessalie, & dans d'autres contrées voisines. Ils vivoient à-peu-près sur terre comme les pirates sur mer. Ils se distinguerent particulièrement dans la guerre contre les Gaulois, qui firent une irruption dans la Grece. L'accroissement de leur puissance les avoit rendus fiers & insolents.

Etat & caractere des Etoliens. *Polyb. l. 3 3 1. Strab. l. 10. p. 450.*

Depuis que Cléomene de Sparte avoit perdu son Royaume, & qu'Antigone,

Polyb. l. 4. p. 272.

par la victoire qu'il remporta à Sélasie, avoit en quelque sorte pacifié la Grece, les peuples du Péloponnese avoient entiérement négligé les armes & le métier de la guerre. Les Etoliens songerent à profiter de cette indolence ; ils entrerent à main armée dans le Péloponnese & ravagerent les terres des Messéniens. Aratus, Général des Achéens, irrité de cette insolence & de cette perfidie, courut au secours des Messéniens ; il fut défait près de Caphyes, dans une grande bataille qui s'y donna.

Les Achéens se virent donc obligés de tendre encore les mains à la Macédoine, & d'appeller à leur secours le Roi Philippe. Ce Prince étant venu à Corinthe, reçut les plaintes de plusieurs villes contre les Etoliens, & d'un commun consentement, la guerre leur fut déclarée. C'est ce qu'on appelle la guerre des Alliés. Elle commença à-peu-près dans le temps qu'Annibal songeoit à assiéger Sagonte. On profita de part & d'autre de la saison de l'hiver pour travailler aux préparatifs de la guerre.

Cléomene, Roi de Sparte, qui vivoit réfugié à Alexandrie, ayant appris la mort d'Antigone, & que les Achéens étoient engagés dans une guerre contre

les Etoliens ; que les Lacédémoniens, ses sujets, s'étoient unis avec les derniers contre les peuples d'Achaïe & de Macédoine, & que tout sembloit le rappeller dans sa patrie, demanda avec empressement de sortir d'Alexandrie. Il supplia le Roi de lui donner des troupes & des munitions suffisantes pour s'en retourner. Ne pouvant obtenir cette grace, il pria du moins qu'on le laisșât partir avec sa famille, & qu'on lui permît de profiter de l'occasion favorable qui se présentoit de rentrer dans son royaume. Mais on lui refusa encore cette derniere grace sur des prévoyances timides qui n'avoient pas la moindre vraisemblance. Le Ministre de Ptolémée Philopator ne crut pas même qu'il fût sûr de le laisser libre dans Alexandrie ; sur une accusation inventée à plaisir, & qu'il appuya d'une fausse lettre que lui-même avoit supposée à ce malheureux Prince, il détermina le Roi à le faire arrêter & à l'enfermer dans une maison sûre, où il lui fourniroit toujours le même entretien, & où il lui laisseroit la liberté de voir ses amis, mais non celle de sortir.

Ce traitement jetta Cléomene dans un chagrin mortel : & comme il ne voyoit aucune fin à ses maux, il prit

avec ses amis qui le venoient voir, une résolution que le seul désespoir pouvoit lui suggérer. C'étoit de repousser par les armes l'injustice de Philopator, de soulever contre lui le peuple, & de mourir d'une maniere digne de Sparte. Ses amis ayant trouvé le moyen de le tirer de prison, ils courent tous ensemble, les armes à la main, dans toutes les rues, exhortant & appellant le peuple à la liberté; mais personne ne s'émut. Ils tuent le Gouverneur de la ville qui venoit à leur rencontre & quelques autres Seigneurs. Cléomene, déchu de son espérance, alloit errant çà & là par toute la ville sans que personne se présentât pour le suivre ni pour le combattre, chacun au contraire prenant la fuite. Alors voyant que leur entreprise ne pouvoit réussir, ils la terminerent par une fin tragique & sanglante, en s'entr'égorgeant tous les uns les autres, pour se dérober à la honte du supplice. Ainsi finit Cléomene, après avoir régné seize ans à Sparte. Le Roi fit mettre son corps en croix, & condamna à mort sa mere, ses enfants & toutes les femmes qui l'avoient accompagné.

Mort tragique de Cléomene.

AN. M. 3784.
AV. J.C. 220
Polyb. l. 4. p. 404.

Depuis trois ans que Cléomene avoit quitté Sparte, on n'avoit pas songé à y

nommer des Rois, parcequ'on espéroit toujours qu'il pourroit revenir, & que l'on conservoit pour lui une grande estime & un grand respect. Dès qu'on eût appris sa mort, on procéda à l'élection des Rois. On nomma d'abord Agésipolis, encore enfant, qui étoit de l'une des deux familles royales, & on lui donna pour tuteur Cléomene son oncle. Ensuite on choisit Licurgue, dont aucun des ancêtres n'avoit régné, mais qui avoit gagné les Ephores en leur donnant à chacun un talent. C'étoit mettre la royauté à vil prix.

Philippe pour remplir les engagements qu'il avoit pris avec les Achéens contre les Etoliens, partit de Macédoine avec quinze mille hommes d'infanterie & huit cents chevaux. Ce jeune Prince se conduisit pendant le cours de cette guerre, qui dura deux ans, avec tant de sagesse, de capacité, d'activité & de courage, qu'il s'attira l'estime & l'admiration de tous les peuples de la Grece, & commençoit à se faire craindre, non-seulement de ses voisins, mais jusqu'en Italie, où la renommée avoit porté la gloire de son nom & de ses armes. En effet dans cette guerre des Alliés, on *Ibid. p. 325.*

voit des entreprises de ce Prince si bien concertées, conduites avec tant de secret, & exécutées avec tant de prudence & de promptitude, qu'elles passent tout ce que l'on pouvoit attendre d'un Prince à l'âge où étoit alors Philippe, & portent le caractere d'un vieux guerrier, exercé de longue main dans toutes les finesses & dans toutes les ruses de la guerre.

Polyb. l. 5. p. 376. Les Etoliens, las & fatigués d'une guerre qui ne tournoit pas à leur avantage comme ils l'avoient espéré (car ils croyoient se jouer de Philippe comme d'un enfant; & Philippe leur montra qu'en sagesse & en résolution, il étoit homme fait & consommé dans le métier; & qu'eux, ils s'étoient véritablement conduits en enfants dans toutes leurs entreprises) les Etoliens, dis-je, abattus & rebutés par les mauvais succès, firent demander la paix à Philippe, qui la leur accorda avec plaisir (1). Le traité fut ratifié, & chacun se retira dans son pays. Cette paix de Philippe & des Achéens avec les Etoliens, la bataille

(1) La guerre que ce Prince méditoit contre les Romains ne contribua pas peu à le déterminer à la paix.

perdue par les Romains près du lac de Thrasymene, & celle qu'Antiochus le grand perdit à Raphia ; tous ces événements arriverent dans la troisieme année de la 140e Olympiade. An. M. 3787. Av. J.C. 217.

La guerre des Carthaginois & des Romains, c'est-à-dire, des deux plus puissants peuples qui fussent alors, attiroit l'attention de tous les Rois & de tous les peuples de la terre. Philippe Roi de Macédoine, s'y croyoit d'autant plus intéressé que ses Etats n'étoient séparés de l'Italie que par la mer Adriatique, que nous appellons aujourd'hui le Golfe de Venise. Quand il apprit par le bruit public, qu'Annibal avoit passé les Alpes, il fut bien aise à la vérité, de voir les Romains & les Carthaginois en guerre les uns contre les autres : mais comme l'événement étoit incertain, il ne voyoit pas encore clairement quel parti il devoit embrasser. Mais trois victoires remportées de suite par Annibal ayant levé tous ces doutes, il lui envoya des ambassadeurs, qui malheureusement tomberent entre les mains des Romains. Philippe ayant appris l'aventure des ambassadeurs, envoya à Annibal une seconde ambassade, qui fut plus heureuse

Philippe conclut un traité avec Annibal.

An. M. 3788. Av. J. C. 216.

Liv. l. 23. 33.

que la premiere, & rapporta une copie du traité conclu avec Annibal.

Polyb. l. 5. p. 439.

Philippe, dès ce moment, ne fut plus occupé que du grand dessein de porter la guerre en Italie : la pensée de cette entreprise ne le quittoit ni jour ni nuit; de sorte que dans tous ses rêves, il ne parloit que de guerre & de combats contre les Romains, & se réveilloit souvent en sursaut plein de sueur & tout hors de lui-même. Ce Prince, encore jeune, étoit naturellement vif & ardent dans tout ce qu'il entreprenoit. Ses heureux succès, les espérances que lui donnoient ses courtisans, & le souvenir des grandes actions de ses prédécesseurs, allumoient en lui un ardeur qui prenoit tous les jours de nouvelles forces. Après avoir fait tous les préparatifs nécessaires pour cette guerre, il s'embarqua pour aller attaquer les Romains d'un côté, tandis qu'Annibal le faisoit avec tant de succès de l'autre. Il eut d'abord quelques légers succès; mais ayant été surpris de nuit devant Apollonie, dont il formoit le siege, il fut battu & entièrement défait; de sorte qu'il se vit obligé de s'en retourner en Macédoine avec les tristes débris de ses troupes, presque désarmées & dépouillées.

Ses bons & mauvais succès.

Ce jeune Roi, en qui jusques-là on avoit remarqué & admiré beaucoup de qualités d'un grand Roi, changea tout-d'un-coup de caractere & de conduite. Au lieu de la douceur, de la sagesse, de la modération qu'il avoit fait paroître jusques là, on le vit traiter les villes & les peuples, non-seulement avec fierté & hauteur, mais encore avec injustice & dureté; & n'étant plus sensible comme auparavant à sa réputation, il s'abandonna sans retenue à toutes sortes de débauches & de déréglements: effet trop ordinaire de la flatterie, dont le poison mortel corrompt presque toujours les meilleurs Princes, & ruine tôt ou tard toutes les belles espérances qu'on en avoit conçues.

Plut. in Arat. pag. 1019. Polyb. l. 8. p. 518.

Tandis que Philippe s'étoit conduit par les avis d'Aratus, tout lui avoit réussi, & il s'étoit fait la réputation d'un grand Roi, tout jeune qu'il étoit. Mais depuis que ce Prince s'étoit livré aux conseils flatteurs de sa cour, & qu'Aratus s'étoit retiré, tout sembloit aller en décadence. Philippe même, à qui les plus grands crimes ne coûtoient plus rien, résolut de se défaire d'un si grand homme, à qui il avoit de si grandes obligations, & le fit empoisonner d'un poison lent

Philippe fait empoisonner Aratus.
AN. M. 3788.
Av. J.C. 216.

qui le consuma peu à-peu. Aratus connut fort bien la cause de son mal; mais comme il n'auroit rien avancé de s'en plaindre, il le supporta patiemment, sans en dire un mot, comme une maladie ordinaire & commune. Un jour seulement ayant craché du sang en présence d'un ami qui étoit dans sa chambre, comme il vit que cet ami en étoit surpris : *Voilà mon cher Céphalon*, dit Aratus, *le fruit de l'amitié des Rois.* Il mourut de cette maniere à Egium, lorsqu'il étoit capitaine général pour la dix-septieme fois. On ne peut nier qu'Aratus n'ait été un des plus grands hommes de son temps. Il peut être regardé en quelque sorte comme le fondateur de la république des Achéens; c'est lui du moins qui lui donna la forme & l'éclat qu'elle conserva long-temps depuis, & qui en fit un des plus puissants Etats de la Grece.

Polyb. l. 8. p. 519.

Vers ce temps-là, Philippe fit une expédition contre les Illyriens, qui eut un heureux succès. Il souhaitoit depuis long-temps de se rendre maître de la ville de Lissus; mais il désespéroit de pouvoir prendre le château, qui passoit pour imprenable, tant il étoit bien situé & bien fortifié. Ne pouvant réussir par

force, il eut recours à une embuſcade, qui eut tout le ſuccès qu'il pouvoit deſirer. Un petit vallon ſéparoit la ville du château. Il découvrit dans cet intervalle, un endroit couvert d'arbres, & fort propre à cacher une embuſcade. Il y plaça de nuit l'élite de ſes troupes. Le lendemain il attaqua la ville d'un autre côté. Les habitants, qui étoient en grand nombre, ſe défendirent très courageuſement, & pendant quelque temps l'avantage fut égal de part & d'autre. Enfin ils firent une furieuſe ſortie, & pouſſerent vivement les aſſiégeants. La garniſon du château, qui vit que Philippe ſe retiroit, crut ſa défaite aſſurée; &, voulant avoir part au butin, ſortit en grand nombre & ſe joignit aux habitants. Cependant ceux qui étoient en embuſcade attaquerent le château & l'emporterent ſans beaucoup de réſiſtance. En même temps, ſur le ſignal dont on étoit convenu, les fuyards tournerent viſage, & pourſuivirent les habitants juſques dans la ville, qui ſe rendit peu de jours après.

Marcus Valérius Lévinus, en qualité de Préteur, avoit eu pour département la Grece & la Macédoine. Il ſentit bien de quelle importance il étoit, pour

diminuer les forces de Philippe, de lui débaucher quelques-uns de ses alliés. Il commença par les Etoliens, & fit avec eux une ligue offensive & défensive, dans laquelle il paroît qu'entrerent plusieurs Rois, entre autres Attale Roi de Pergame, & les Lacédémoniens. Sparte étoit alors partagée en deux factions, dont les intrigues & les disputes poussées jusqu'aux dernieres violences, excitoient de grands troubles dans la ville. L'une portoit avec chaleur les intérêts de Philippe, l'autre étoit ouvertement déclarée contre lui. Celle ci prévalut. Il paroît que Machanidas étoit à la tête de ce parti, & que, profitant des troubles qui agitoient pour lors la république, il s'en rendit le maître, & en devint le tyran. Les actes d'hostilité commencerent sur le champ. Les Achéens & les autres alliés députerent vers Philippe & le presserent de venir en Grece pour les défendre & les soutenir. Ce Prince ne tarda pas : il battit par deux fois les troupes des alliés, & les Etoliens furent obligés de se renfermer dans la ville de Lamia. Le succès ne fut pas le même pour les Macédoniens à la bataille qui se donna peu de temps après sous les murs de la ville d'Elis. Ils furent

battus & mis en déroute par les alliés, auxquels s'étoient jointes quelques troupes Romaines commandées par Sulpitius. Philopémen, qui étoit général de la cavalerie des Achéens, se distingua beaucoup dans cette journée, & tua de sa main Démophante, qui commandoit la cavalerie des Eléens.

Philopémen, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, étoit de Mégalopolis, ville de l'Arcadie dans le Péloponnese. Il reçut une excellente éducation par les soins de Cassandre de Mantinée, qui, après la mort de son pere, par reconnoissance pour les services importants qu'il en avoit reçus, servoit au jeune pupille de tuteur & de gouverneur. Dès qu'il fut sorti des mains de ses maîtres & de ses gouverneurs, il se mit dans les troupes que la ville de Mégalopolis envoyoit faire des courses dans la Laconie, pour piller & pour emmener des troupeaux & des esclaves. Et dans toutes ces courses, il étoit toujours le premier quand on sortoit, & le dernier quand on revenoit.

Education & grandes qualités de Philopémen.

Plut. in Philop. p. 356-361.

Pendant qu'il n'y avoit point de troupes en campagne, il occupoit son loisir à se rendre robuste & léger, par les exercices de la chasse; ou bien il s'ap-

pliquoit à cultiver la terre. Le ſoir, il ſe jettoit ſur une méchante paillaſſe comme l'un de ſes eſclaves, & paſſoit ainſi la nuit. Le lendemain à la pointe du jour, il alloit avec ſes vignerons travailler à la vigne, ou mener la charrue avec ſes laboureurs, après quoi il s'en retournoit à la ville, où il vaquoit aux affaires publiques, avec ſes amis & les magiſtrats. Il tâchoit d'augmenter ſes revenus en mettant ſes terres en valeur, qui eſt le plus juſte de tous les gains, perſuadé qu'il n'y a rien qui convienne plus à un homme de probité que de faire profiter ſon bien, en s'abſtenant de celui des autres.

Philopémen écoutoit volontiers les diſcours des Philoſophes, & liſoit avec plaiſir & avec fruit leurs traités, non pas tous indifféremment, mais ſeulement ceux qui pouvoient l'aider à faire des progrès dans la vertu. Quant aux livres qui traitent d'autres matieres, il aimoit ſur-tout lire les traités d'Evangélus, qu'on appelle les *Tactiques*, c'eſt-à-dire, l'art de ranger des troupes en bataille, & les hiſtoires de la vie d'Alexandre. Il étoit également propre & à combattre & à commander, n'étant inférieur à aucun ſoldat pour un

coup de main, ni au-deſſous des plus vieux capitaines en ſageſſe & en prudence. Etant encore plus jeune, il ſe diſtingua dans la bataille de Sélaſie, & on peut dire qu'Antigone, en un certain ſens, fut redevable de cette victoire au courage & à la prudence du jeune Philopémen. Ce Prince lui rendit un témoignage bien éclatant & bien glorieux. Car après la bataille, faiſant ſemblant d'être fâché de ce que la cavalerie avoit chargé avant le ſignal contre l'ordre qu'il en avoit donné, & Alexandre général de la cavalerie ayant répondu que ce n'étoit pas lui, mais un jeune officier de Mégalopolis, qui avoit commencé contre ſes ordres; Antigone lui dit: *Ce jeune homme, en ſaiſiſſant l'occaſion, s'eſt conduit en grand Capitaine; & vous, Capitaine, vous vous êtes conduit en jeune homme.*

Il eſt vrai qu'Aratus fut le premier qui éleva la communauté des Achéens à ce haut degré de gloire & de puiſſance où elle parvint; mais il manquoit de hardieſſe & de courage pour la ſoutenir ſans le ſecours d'autrui. Et c'eſt ce qui le fit recourir aux Rois de la Macédoine avec qui il contracta amitié, & auxquels par-là ſa République demeura ſoumiſe.

Mais dès que Philopémen eut commencé à prendre en main le gouvernement; comme il étoit grand homme de guerre, & qu'il avoit fait pencher la victoire de son côté dans tous ses premiers combats, il releva le courage des Achéens, & les trouvant en état de résister par eux-mêmes à leurs ennemis, il leur fit secouer le joug des puissances étrangeres.

Il faut avouer que Philopémen, de quelque côté qu'on l'envisage, est un grand homme de guerre & un beau modele pour tous ceux que la Providence appelle à la profession des armes. On ne peut trop exhorter les jeunes officiers & la noblesse à étudier avec attention un si parfait modele, & à s'y conformer en tout ce qui est imitable pour eux. Il fut appellé *le dernier des Grecs*, comme Brutus dans la suite fut appellé *le dernier des Romains*, pour marquer que la Grece, après Philopémen, n'avoit produit aucun grand homme qui fût digne d'elle.

Diverses expéditions de Philippe & de Sulpitius.
AN. M. 3797.
AV. J.C. 207.
Polyb. l. 10. *p.* 612-614.

Dès que le printemps fut venu, le Proconsul Sulpitius & le Roi Attale se rendirent à Lemnos avec leurs flottes, qui, jointes ensemble, faisoient soixante galeres. Philippe, de son côté, pour être en état de faire face à l'ennemi,

soit

ſoit par terre, ſoit par mer, s'avança vers Démétriade. Il écouta favorablement les ambaſſadeurs des alliés qui y étoient venus de tous côtés pour implorer ſon ſecours. Afin de pouvoir courir à propos au ſecours des alliés qui ſeroient attaqués, il établit dans la Phocide, dans l'Eubée, & dans la petite iſle de Pépareth des ſignaux, & plaça de ſon côté ſur le Tiſée, montagne fort haute de Theſſalie, des gens pour les obſerver afin d'être averti promptement de la marche des ennemis, & des endroits qu'ils auroient deſſein d'attaquer. Je vais expliquer en quoi conſiſtoient ces ſignaux, cette matiere étant aſſez curieuſe pour faire excuſer une digreſſion que l'on peut paſſer, ſi l'on craint qu'elle ennuie. Nous reprendrons enſuite les expéditions de Sulpitius & de Philippe.

Liv. l. 2 n. 5. 8.

Je rapporterai preſque mot à mot ce que dit Polybe de ces ſignaux, & j'y joindrai la deſcription de l'inſtrument dont on ſe ſervoit pour cela, telle que M. Chevalier, Profeſſeur de Mathématiques au Collége Royal de Paris l'a tracée. Tite-Live, dans le récit des expéditions de Philippe, a copié preſque littéralement Polybe; mais, en faiſant

Digreſſion ſur les ſignaux par le feu.

mention de ces ſignaux par le feu (1); il ſe contente de les indiquer ſimplement, parceque l'invention n'en étant pas due aux Romains, cela regardoit moins ſon hiſtoire.

Polyb. l. 10. p. 614-618.

Comme la maniere de donner des ſignaux par le feu, dit Polybe, quoique d'un grand uſage dans la guerre, n'a pas été juſqu'à préſent traitée avec exactitude, je crois qu'il eſt à propos de ne point paſſer légèrement ſur cette matiere, mais de m'y arrêter un peu pour en donner une connoiſſance parfaite.

C'eſt une vérité reconnue de tout le monde que l'occaſion peut beaucoup en toutes choſes, mais principalement dans la guerre. Or, de tout ce qui s'eſt inventé pour la ſaiſir, rien n'eſt plus utile que les ſignaux par le feu. Que les choſes viennent de ſe paſſer, ou qu'elles ſe paſſent actuellement, il eſt facile, par ce moyen, de les faire ſavoir à trois ou quatre journées de-là, & quelquefois

(1) Philippus ut ad omnes hoſtium motus poſſet occurrere, in Phocidem atque Eubeam, & Peparethum mittit, qui loca alta eligerent, unde editi ignes apparerent: ipſe in Tiſæo [mons eſt in altitudinem ingentem cacuminis editus] ſpeculam poſuit, ut ignibus procul ſublatis, ſignum, ubi quid molirentur hoſtes, momento temporis acciperet. *Liv. l. 28. n. 5.*

même à une plus grande diſtance : & par-là on ſe met en état de recevoir à point nommé le ſecours dont on a beſoin.

Autrefois cette maniere d'avertir, parcequ'elle étoit trop ſimple, n'étoit preſque d'aucune utilité ; car, pour en faire uſage, il falloit être convenu de certains ſignaux : & comme il y a une infinité de divers événements, la plupart ne pouvoient ſe connoître par cette voie. Par exemple, il étoit facile de faire ſavoir qu'il étoit arrivé une armée navale à Orée, à Pépareth ou à Chalcis, parcequ'on avoit prévu ces cas, & qu'on étoit convenu des ſignaux qui pouvoient les marquer. Mais une révolte ſubite, une trahiſon, un grand meurtre commis dans la ville, & d'autres choſes pareilles, qui arrivent aſſez ſouvent, & qu'on ne peut prévoir ; ces ſortes d'événements qui demandent néanmoins que ſur le champ on en délibere, & qu'on y apporte un prompt remede, ne pouvoient s'annoncer par le moyen des fanaux ; car il n'eſt pas poſſible de convenir d'un ſignal pour des événements que l'on ne peut prévoir.

Enée (1), cet auteur dont nous avons

(1) Enée vivoit du temps d'Ariſtote ; il

un ouvrage ſur les devoirs d'un général d'armée, s'eſt efforcé de remédier à cet inconvénient : mais il s'en faut beaucoup qu'il l'ait fait avec tout le ſuccès qu'on auroit ſouhaité & qu'il s'étoit propoſé lui-même. On en va juger.

Ceux, dit Enée, qui veulent s'entredonner des ſignaux pour des affaires preſſantes, doivent commencer par préparer deux vaiſſeaux de terre, qui ſoient également larges par-tout & également profonds. C'eſt aſſez qu'ils aient quatre pieds & demi de largeur. Il faut avoir enſuite des morceaux de liege qui ſoient proportionnés à l'ouverture de ces vaiſſeaux, mais qui aient un peu moins de largeur (pour pouvoir deſcendre aiſément juſqu'au fond des vaiſſeaux). On fiche au milieu de ce liege un bâton qui doit être dans l'un & dans l'autre des deux vaſes d'une égale grandeur. On diviſe ce bâton par des intervalles bien marqués, de trois doigts chacun, pour y écrire les choſes qui arrivent le plus ordinairement dans une guerre. Sur l'un de ces intervalles par exemple : *Il eſt entré de la cavalerie*

écrivit un ouvrage ſur l'art militaire. Cinéas, Conſeiller de Pyrrhus, fit un abrégé de ce livre. Pyrrhus écrivit auſſi ſur la même matiere. *Ælian, Tact. cap.* 1.

dans le pays. Sur l'autre, *il eſt arrivé de l'infanterie peſamment armée.* Sur le troiſieme, *de l'infanterie légere.* Sur le ſuivant, *de l'infanterie & de la cavalerie.* Sur un autre, *des vaiſſeaux.* Enſuite, *des vivres.* Et ainſi du reſte juſqu'à ce qu'on ait rempli tous les intervalles des choſes que l'on prévoit qui peuvent vraiſemblablement arriver dans la guerre dont il s'agit.

Après cela, il faut obſerver que les deux vaiſſeaux aient chacun un petit tuyau ou robinet, d'une égale groſſeur, afin que les eaux ſe vuident également. Pour lors on remplit d'eau les vaſes : on poſe deſſus les morceaux de liege avec leurs bâtons & l'on ouvre les robinets. Cela fait, il eſt clair que les vaſes étant égaux, le liege deſcendra, & les bâtons s'enfonceront dans les vaſes à proportion que ceux-ci ſe vuideront. Pour être plus sûr de cette juſteſſe, il eſt bon d'en faire l'épreuve auparavant, & d'examiner ſi tout s'accorde & concourt enſemble par une exécution uniforme de part & d'autre.

Quand on s'eſt bien aſſuré, on porte les deux vaſes aux deux endroits où l'on doit donner & obſerver les ſignaux : on y verſe de l'eau & l'on y met le liege

avec le bâton. A meſure qu'il arrivera quelqu'une de ces choſes qui auront été écrites ſur les bâtons, on leve un flambeau ou un fanal, & on le tient élevé juſqu'à ce que de l'autre côté on en leve un autre. (Ce premier ſignal n'eſt que pour s'aſſurer de part & d'autre qu'on eſt prêt & attentif). Alors on baiſſe le fanal & on ouvre les robinets. Quand l'intervalle, c'eſt-à-dire, l'endroit du bâton où la choſe dont on veut avertir eſt écrit ſera deſcendu au niveau des vaſes, celui qui donne le ſignal leve ſon flambeau, & de l'autre côté, ſur le champ, le correſpondant ferme le robinet de ſon vaſe & regarde ce qui eſt écrit ſur la partie du bâton qui touche à l'ouverture du vaiſſeau : ſi de part & d'autre tout a été exécuté avec la même promptitude, de part & d'autre on lira la même choſe.

On s'apperçoit aiſément que cette méthode marque les événements d'une maniere trop vague & trop indéterminée ; car, outre qu'on ne peut avertir de quelque choſe à quoi on ne s'attendoit pas, ce qui eſt écrit ſur le bâton n'eſt point du tout précis & circonſtancié. On n'y voit pas combien il eſt arrivé de cavalerie ou d'infanterie, ni en quel endroit du pays ſont ces troupes, ni

combien il eſt arrivé de vaiſſeaux, ni ce qu'on a de vivres.

La derniere méthode a pour auteur Cléoxene; d'autres l'attribuent à Démoclete : mais nous l'avons perfectionnée. C'eſt toujours Polybe qui parle. Elle fixe tout, & par ſon moyen on peut avertir de tout ce qui ſe paſſe : elle demande ſeulement beaucoup de précaution & d'exactitude. La voici :

On prend les vingt-quatre lettres de l'alphabet, on les diviſe en cinq parties, & on les inſcrit dans une tablette de haut en bas, ſelon leur ordre naturel, ſur cinq colonnes, cinq dans chacune, excepté la derniere, qui n'en a que quatre.

L'alphabet étant rangé de la ſorte, celui qui doit donner le ſignal commencera par montrer deux fanaux, deux flambeaux, & il les tiendra levés juſqu'à ce que, de l'autre côté, on en ait auſſi levé deux. Ce premier ſignal ſervira à faire connoître que, de part & d'autre on eſt prêt, après quoi on baiſſe ces flambeaux.

Il s'agit maintenant de faire lire dans cet alphabet, à celui que l'on inſtruit de loin, ce qu'on lui veut apprendre. Celui qui donne le ſignal élevera des flambeaux à ſa gauche, pour faire connoître par

leur nombre à l'autre, dans quelle colonne il doit prendre des lettres pour les écrire à meſure qu'on les lui montrera ; de ſorte que ſi c'eſt la premiere colonne, il n'éleve qu'un flambeau, ſi c'eſt la ſeconde, il en éleve deux, & ainſi du reſte, & cela toujours à gauche. Il en fera autant à ſa droite, pour marquer à celui qui reçoit le ſignal quelle lettre d'une colonne il faudra qu'il obſerve & qu'il écrive. Voilà de quoi ils conviendront mutuellement.

Après ces conventions, chacun s'étant mis à ſon poſte, il faudra que celui qui donne le ſignal ait un inſtrument géométrique, garni de deux tuyaux, afin qu'il connoiſſe par l'un la droite, & par l'autre la gauche de celui qui doit lui répondre. On dreſſera la tablette proche de cet inſtrument, & l'on élevera à droite & à gauche un ſolide de dix pieds de largeur & environ de la hauteur d'un homme, afin que les flambeaux que l'on élevera au-deſſus faſſent une lumiere sûre & aiſée à diſcerner, & que quand on voudra les abaiſſer, ils ſoient entiérement cachés derriere.

Tout cela diſpoſé ainſi de part & d'autre, je ſuppoſe par exemple qu'on veuille annoncer que *cent hommes de*

l'iſle de Crete ſe ſont retirés chez les ennemis. On choiſira d'abord les mots qui marqueront cela en moins de lettres qu'il ſera poſſible, comme : *Krétois cent ont déſerté ;* ce qui exprime la même choſe avec beaucoup moins de lettres. On l'annoncera ainſi.

La premiere lettre eſt un K (1) qui eſt dans la ſeconde colonne ; on élevera donc à gauche deux flambeaux pour marquer à celui qui reçoit le ſignal que c'eſt la ſeconde colonne, c'eſt-à-dire un K. Enſuite on élevera quatre flambeaux à gauche pour marquer le P, † qui eſt dans la quatrieme colonne, puis deux à droite, pour l'avertir que cette lettre eſt la ſeconde de la quatrieme colonne. On fera la même choſe pour les lettres ſuivantes.

Par cette méthode, il n'arrive rien qu'on ne puiſſe annoncer d'une maniere fixe & déterminée. Voilà ce que propoſe Polybe, grand homme de guerre, comme on ſait, & grand politique. On pourroit perfectionner cette méthode & en faire uſage en pluſieurs occaſions.

Dans les temps fabuleux, lorſque les *Pauſan. l. 2. p. 130.*

(1) Cela eſt ainſi diſpoſé dans le grec.

† Le Rho ou R s'écrit ainſi en lettre majuſcule dans la Langue Grecque.

cinquante Danaïdes égorgerent toutes en une ſeule nuit leurs maris, excepté Hypermneſtre, qui épargna Lyncée, on dit que l'un & l'autre s'étant ſauvés par la fuite, & étant arrivés chacun de ſon côté en un lieu de ſûreté, ils ſe le firent ſavoir mutuellement par des ſignaux de feu, & que de-là étoit venue la fête des flambeaux établie à Argos.

Agamemnon, en partant pour l'expédition de Troye, avoit promis à Clytemneſtre que le jour même que la ville ſeroit priſe, il l'avertiroit de ſa victoire par les feux qu'il feroit allumer. Il lui tint parole, comme on le voit dans la tragédie d'Eſchyle, qui porte le nom de ce Prince, où la ſentinelle, chargée d'obſerver ce ſignal, marque qu'elle paſſoit de bien mauvaiſes nuits dans ce fâcheux poſte.

Ceſar de Bell. Gall. l. 2. & 7.

On voit dans les mémoires que Céſar nous a laiſſés ſur la guerre des Gaules, qu'il employoit auſſi ce moyen.

Le même Céſar en rapporte un autre uſité chez les Gaulois. Lorſqu'il arrivoit quelque choſe d'extraordinaire, ou qu'on avoit beſoin d'un prompt ſecours, ils s'entr'avertiſſoient par des cris redoublés qui étoient portés d'un lieu à un autre; de ſorte que le maſſacre des Romains,

qui avoit été fait à Orléans au lever du soleil, fut su sur les huit à neuf heures du soir en Auvergne, à quarante lieues de-là.

On parle d'une voie bien plus courte. On prétend que le Roi de Perse, lorsqu'il porta la guerre dans la Grece, avoit disposé des especes de sentinelles d'un lieu à un autre, qui se communiquoient par la voix les nouvelles que l'on vouloit faire porter au loin, & qu'elles pouvoient arriver d'Athenes à Suse (l'espace est de plus de cent cinquante lieues) en quarante-huit heures. *Cœl. Rhodig. l. 2. c. 8.*

Diodore dit que les Perses plaçoient des gens qui avoient bonne voix sur des hauteurs assez proches l'une de l'autre pour qu'ils pussent s'entendre, & ils se crioient l'un à l'autre la chose qui étoit arrivée. Ainsi la nouvelle voloit de bouche en bouche par toutes les Satrapies ou gouvernements jusqu'aux extrémités du royaume : de sorte qu'en un jour elle arrivoit à un lieu éloigné de trente journées de chemin. Il falloit bien des voix, & la nouvelle n'étoit guere secrete. *Lib. 19. p. 666.*

Pline rapporte un moyen d'une autre espece qui n'étoit pas tout-à-fait sans vraisemblance. Décimus Brutus défendoit la ville de Modene assiégée par *Lib. 7. c. 37.*

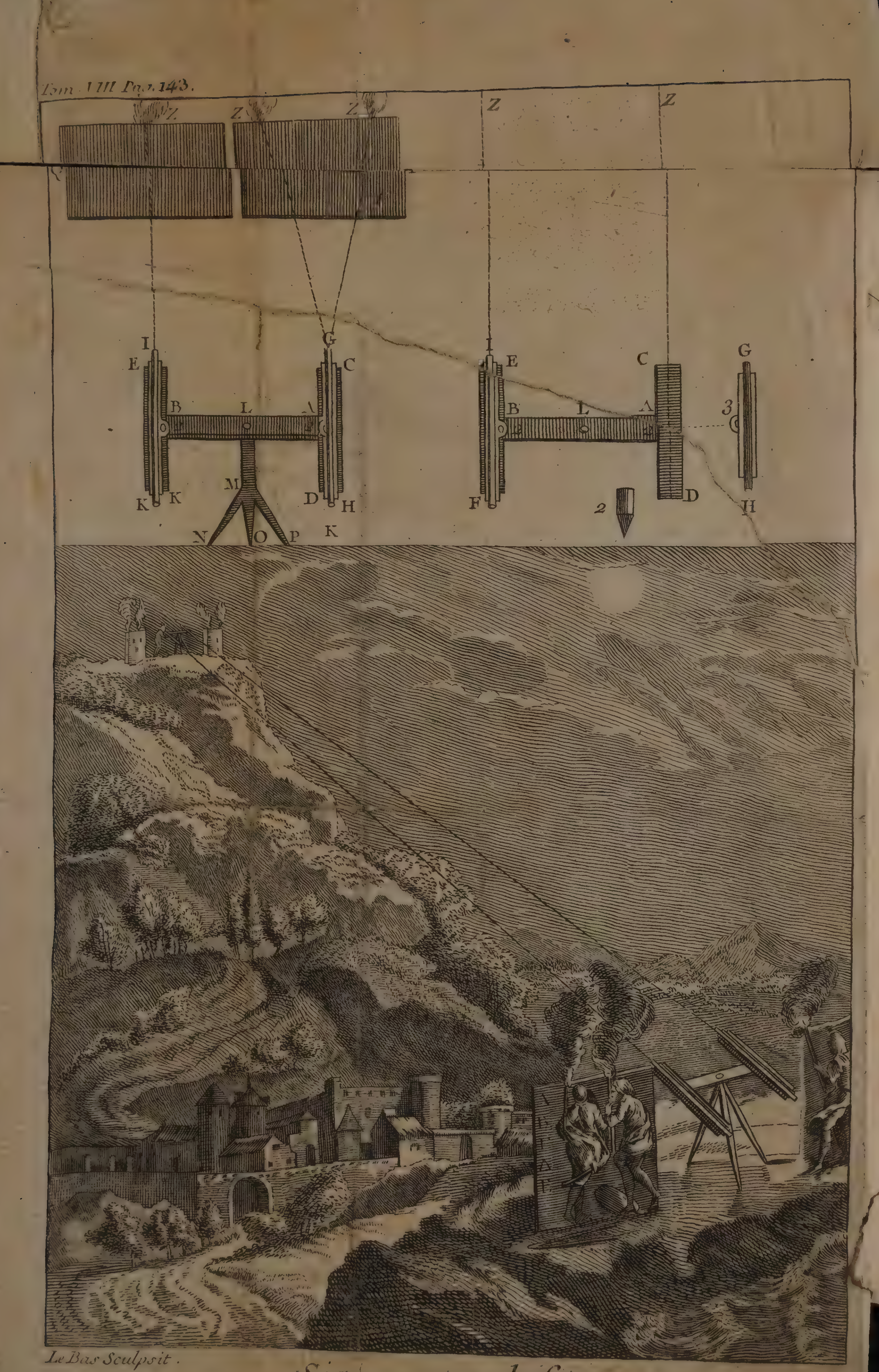
Antoine, qui la ferroit de près, & ne lui laiſſoit aucun moyen de faire ſavoir de ſes nouvelles aux Conſuls, ayant fait des lignes autour de la ville & fait dreſſer des filets dans la riviere. Brutus ſe ſervit de pigeons, aux pieds deſquels il attacha ſes lettres, qui arriverent en ſûreté où il vouloit.

Les voyageurs rapportent que, pour porter des nouvelles d'Alexandrette à Alep, lorſque les vaiſſeaux ſont arrivés dans ce port, on ſe ſert des pigeons qui ont des petits à Alep ; on leur attache au col ou aux pieds un billet contenant les nouvelles qu'on veut communiquer. Les pigeons s'envolent, s'élevent fort haut & vont à tire-d'aile à Alep, où l'on prend les bulletins; on emploie le même moyen en pluſieurs endroits.

DESCRIPTION

De l'inſtrument employé dans les ſignaux par le feu.

VOICI, dit M. Chevalier, comme je conçois l'inſtrument décrit par Polybe pour ſe communiquer des nouvelles à une grande diſtance par des ſignaux de feu.



Le Bas Sculpsit.

Signaux par le feu.

A B eſt une traverſe de bois, de 4 ou 5 pieds de long ſur 5 ou 6 pouces de large, & 2 ou 3 pouces d'épaiſſeur ; à ſes extrémités ſont attachées, à tenons & mortaiſes, & bien perpendiculairement par leur milieu, deux autres tringles de bois C D, E F, de même largeur & épaiſſeur que la traverſe, & de 3 ou 4 pieds de long : les côtés de ces tringles doivent être bien paralleles & leur ſurface ſupérieure très unie. On tracera ſur le milieu de la ſurface de chacune de ces tringles une ligne droite parallele à leurs côtés, & par conſéquent ces lignes ſeront paralleles entr'elles. A un pouce & demi ou deux pouces de diſtance de ces lignes, & précisément au milieu de la longueur de chaque tringle, on enfoncera ſolidement & bien à-plomb une vis de fer ou de cuivre (2), dont la partie ſupérieure, qui doit être ronde ou cylindrique, & avoir 5 ou 6 lignes de diametre, excédera la ſurface des tringles de 7 ou 8 lignes.

Ces tringles ſervent à placer deux tuyaux ou cylindres creux G H, I K, au travers deſquels ſe font les obſervations. Ces tuyaux doivent être exactement cylindriques, & faits de quelque métal dur & ſolide, pour ne ſe point déjetter. On

leur donnera un pied de longueur plus qu'aux tringles qui les portent : ainſi ils les déborderont de 6 pouces à chaque bout. Il faut que ces tuyaux ſoient attachés & fixés ſur deux regles de même métal, qui auront dans le milieu de leur longueur une petite partie excédente & arrondie (3) d'environ un pouce. Cette partie (3) ſera percée dans ſon milieu d'un trou bien rond d'environ un demi-pouce de diametre ; de ſorte qu'appliquant les regles qui portent ces tuyaux ſur les tringles de bois C D, E F, ce trou ſoit exactement rempli par la partie excédente & cylindrique de la vis (2) qu'on y a miſe, ſans qu'ils puiſſent varier. La tête de la vis peut ſurpaſſer de quelques lignes la ſurface de la regle. Il faut obſerver que les tuyaux puiſſent tourner avec leur regle de métal autour de ces vis pour les aligner ſur les maſſifs P, Q, derriere leſquels ſe font les ſignaux de feu, ſuivant les différentes diſtances des lieux où ſe feront les ſignaux.

On doit noircir les tuyaux en dedans afin que l'œil, appliqué à l'un de leurs bouts, ne reçoive point de rayons réfléchis. Il faut auſſi placer vers le bout du côté de l'obſervateur un diaphragme de 3 ou 4 lignes d'ouverture, & placer à

l'autre bout deux fils, l'un vertical & l'autre horizontal, qui ſe croiſent dans l'axe du tuyau.

Au milieu de la traverſe AB, on fait un trou rond de 2 pouces de diametre, pour porter le pied LMNOP, qui porte toute la machine, & autour duquel elle tourne comme ſur un pivot. L'on peut nommer cette machine *alidade*, quoiqu'elle ſoit différente de celles que l'on applique à des cercles, demi-cercles, & même à des quarrés géométriques, dont on ſe ſert pour lever des cartes, des plans, faire des arpentages &c., mais elle a le même uſage, qui eſt de prendre des alignements.

Celui qui donne le ſignal, & celui qui le reçoit, doivent avoir chacun un ſemblable inſtrument : autrement celui qui reçoit le ſignal ne pourroit diſtinguer ſi les ſignaux qu'on lui donne ſont à droite ou à gauche de celui qui les fait, ce qui eſt eſſentiel dans l'exécution de Polybe.

Les deux maſſifs P, Q, deſtinés à marquer la droite & la gauche de celui qui donne des ſignaux, à découvrir ou cacher les feux, ſuivant les circonſtances de l'obſervation, doivent être plus ou moins grands, & plus ou moins éloignés

l'un de l'autre, selon que la distance entre les lieux où se donnent & reçoivent les signaux, sera plus ou moins grande.

On n'a cherché, dans la description de la machine précédente, qu'à expliquer la maniere dont on pourroit exécuter l'idée de Polybe, pour donner des signaux par des feux, sans en approuver l'usage pour des distances un peu considérables; car il est certain que, quelque machine que l'on puisse faire, ces signaux de 2 3 4 & 5 flambeaux ne se distingueront point à une distance de 5 ou 6 lieues au plus, comme il le suppose. Il faudroit pour cela, non des flambeaux qu'on puisse hausser ou baisser à la main, mais des feux très grands & étendus, comme des charretées de paille ou de bois pour qu'ils puissent être apperçus, & par conséquent des massifs d'une grandeur énorme pour les cacher.

L'on ne connoissoit point les lunettes d'approche du temps de Polybe : elles n'ont été découvertes ou perfectionnées que dans le dernier siecle. Elles auroient rendu ces signaux possibles à une distance beaucoup plus grande que de simples tuyaux : mais je doute encore qu'elles pussent être employées à l'usage auquel

Polybe destine ces signaux pour une distance plus grande que deux ou trois lieues. Mais je crois qu'une place assiégée pourroit communiquer ses besoins à une armée de secours, ou lui marquer combien de temps elle est en état de se défendre afin qu'elle prît ses mesures; & que réciproquement l'armée de secours pourroit communiquer ses desseins à la ville assiégée, sur-tout en se servant de lunettes d'approche.

Suite des expéditions de Philippe & de Sulpitius.

Le Proconsul & le Roi Attale s'avancerent vers l'Eubée, & formerent le siege d'Orée, qui en est une des principales villes. Elle avoit deux châteaux très bien fortifiés, & pouvoit faire une longue résistance; mais Plator, qui y commandoit pour Philippe, la livra par trahison aux assiégeants. Il avoit donné exprès les signaux trop tard pour que Philippe pût la secourir. Il n'en fut pas ainsi de Chalcis, que Sulpitius avoit assiégée aussi-tôt après qu'Orée eut été prise. Les signaux y furent donnés à propos, & le commandant, sourd & inaccessible aux promesses du Proconsul, se préparoit à faire une bonne défense. Sulpitius vit bien qu'il avoit fait une tentative imprudente, & il eut la sagesse d'y renoncer sur-le-champ. La ville étoit très bien fortifiée

par elle-même, & d'ailleurs ſituée dans l'Euripe, ce détroit fameux (1) dans lequel le flux & le reflux n'arrivent pas ſept fois ſeulement par jour, à des temps fixes & marqués, comme c'eſt le bruit commun, dit Tite-Live, mais où il eſt bien plus fréquent, & où les flots ſont agités tantôt d'un côté tantôt de l'autre, avec tant de violence, qu'on diroit que ce ſont des torrents qui ſe précipitent du haut des montagnes : de ſorte que les vaiſſeaux n'y peuvent jamais trouver ni repos ni sûreté.

Attale aſſiégea Opunte, ville ſituée aſſez près de la mer, chez les Locriens, dans l'Achaïe. Philippe fit une diligence extraordinaire pour la ſecourir, ayant fait en un ſeul jour plus de ſoixante milles, c'eſt-à dire, plus de vingt lieues. La ville venoit d'être priſe quand il en approcha, & il auroit pu ſurprendre Attale qui la ravageoit, ſi celui-ci, averti

(1) Haud alia infeſtior claſſi ſtatio eſt. Nam & venti ab utriuſque terræ præaltis montibus ſubiti ac procelloſi ſe dejiciunt, & fretum ipſum Euripi, non ſepties die, ſicut fama fert, temporibus ſtatis reciprocat : ſed temerè, in modum venti nunc huc nunc illuc verſo mari, velut monte præcipiti devolutus torrens rapitur. Ita nec nocte, nec die quies navibus datur. *Liv.*

de ſon arrivée, ne ſe fût retiré précipitamment. Philippe le pourſuivit juſqu'au bord de la mer.

Attale s'étant retiré à Orée, & là ayant appris que Pruſias, Roi de Bithynie, étoit entré dans ſes Etats, il reprit le chemin de l'Aſie, & Sulpitius retourna à l'iſle d'Egine. Philippe, après avoir pris pluſieurs petites villes & fait échouer le deſſein de Machanidas, tyran de Sparte, qui ſongeoit à attaquer les Eléens occupés à préparer la célébration des jeux olympiques, ſe rendit à l'aſſemblée des Achéens qui ſe tenoit à Egium, où il comptoit trouver la flotte Carthaginoiſe & la joindre à la ſienne : mais ſur la nouvelle du départ de celle des Romains & d'Attale, elle s'étoit retirée.

Philippe (1) avoit une vraie douleur de ce que, quelque diligence qu'il pût faire, il n'arrivoit jamais à temps pour exécuter ſes projets ; la fortune, diſoit-il, prenant plaiſir à lui enlever ſous ſes yeux toutes les occaſions & à rendre ſes courſes & tous ſes mouvements inutiles. Il diſſi-

(1) Philippus mœrebat & angebatur, cum ad omnia ipſe raptìm iſſet, nulli tamen ſe rei in tempore occurriſſe ; & rapientem omnia ex oculis, eluſiſſe celeritatem ſuam fortunam. *Liv.* 28. 8.

mula pourtant ſon chagrin dans l'aſſemblée, & y parla avec un air de fermeté & de confiance. Ayant pris les Dieux & les hommes à témoin qu'il n'avoit manqué aucune occaſion de ſe mettre en marche pour chercher par-tout l'ennemi, il ajouta qu'il ne pouvoit dire de quel côté il y avoit eu le plus de promptitude, ou du ſien à voler au ſecours des alliés, ou de celui des ennemis à ſe dérober de ſes mains par la fuite. Que c'étoit déjà de leur part un aveu qu'ils ſe croyoient inférieurs à lui en forces ; mais qu'il eſpéroit remporter bientôt ſur eux une victoire complette qui en ſeroit une preuve ſenſible. Ce diſcours raſſura beaucoup les alliés. Après avoir donné les ordres néceſſaires & fait quelques légeres expéditions, il retourna en Macédoine pour y porter la guerre contre les Dardaniens.

Célebre victoire remportée par Philopémen près de Mantinée.
AN. M. 3798.
AV. J.C. 206.
Polyb. l. 11. p. 629.

Les Romains, uniquement occupés de la guerre contre Annibal, à laquelle ils avoient réſolu de mettre fin, prirent peu de part à celle des Grecs, & les laiſſerent à eux-mêmes pendant deux ans, ſans ſe mêler de leurs différends. La premiere de ces deux années Philopémen fut nommé capitaine général des Achéens. Revêtu de cette premiere charge de la

république, il aſſembla les alliés avant que de penſer à ſe mettre en campagne, les exhorta fortement à ſeconder ſon zèle par leur courage, & à ſoutenir dignement ſa réputation & la leur. Enſuite il partit pour viſiter les villes & pour donner ordre à tout, & leva des troupes. Après avoir paſſé près de huit mois aux préparatifs de la guerre, il ſe mit en campagne & aſſembla ſes troupes auprès de Mantinée. Dès qu'il eut des nouvelles que Machanidas, tyran de Lacédémone, qui épioit avec une puiſſante armée l'occaſion d'aſſujettir tout le Péloponneſe, étoit arrivé ſur les terres de Mantinée, il ſongea à lui livrer bataille. Le tyran l'accepta, & des deux côtés on ſe mit en état de bien faire ſon devoir. L'heure du combat étant venue, Philopémen le commença vigoureuſement par la cavalerie des Tarentins, dans un terrein qui ſe trouvoit fort propre à la faire agir. Le premier choc fut fort violent, & le ſort du combat fut fort long-temps douteux. Enfin les troupes étrangeres, que le tyran avoit à ſa ſolde, eurent l'avantage. L'aile gauche de Philopémen ne put réſiſter à un choc ſi rude. Elle fut entiérement rompue, & s'enfuit en hâte vers la ville de Mantinée, qui n'étoit guere éloignée

que d'un quart-de-lieue du champ de bataille.

Philopémen, loin d'être ébranlé par le mauvais ſuccès de ce premier choc, & de perdre tête, ne fut attentif qu'à profiter des fautes que pourroit faire l'ennemi. Il en fit une eſſentielle en effet, qui eſt fort ordinaire dans ces occaſions, & dont on ne peut trop ſe donner de garde. Après la déroute de l'aile gauche, Machanidas, au lieu de mettre à profit cet avantage, & d'attaquer de front avec ſon infanterie le centre des ennemis, ſe laiſſe emporter en jeune homme par l'ardeur de ſes troupes, & pourſuit ſans ordre les fuyards. Alors Philopémen donna toute ſon attention pour attaquer avec ſuccès le centre des ennemis. Il en ſaiſit le moment lorſque, pour venir à lui, ils s'étoient jettés dans un foſſé qui ſéparoit les deux centres. Il fit ſonner la charge, tailla en pieces un grand nombre des ennemis, & mit le reſte en fuite. Philopémen tua de ſa propre main le tyran, qui, de retour de la pourſuite de l'aile gauche des ennemis, venoit au ſecours de ſon corps d'armée. Par cette action le Général Achéen mit le comble à cette glorieuſe victoire. Cette bataille ne coûta pas beaucoup de monde aux

Achéens : mais les Lacédémoniens n'y perdirent pas moins de quatre mille hommes, ſans compter les priſonniers qui étoient encore en plus grand nombre. La mort de Machanidas ne rendit pas à Sparte ſon ancienne liberté, elle ſe termina ſimplement à lui faire changer de maître. Le tyran avoit été exterminé, mais non la tyrannie. Machanidas eut pour ſucceſſeur Nabis, encore pire que lui, ſans que nous voyions dans Sparte aucun effort pour ſecouer le joug de l'eſclavage. Nabis dans le commencement ne forma aucune entrepriſe au dehors ; il ne s'occupoit qu'à jetter des fondements ſolides d'une longue & dure tyrannie : pour cela il s'attacha à perdre tout ce qui reſtoit de Spartiates dans cette République. Il en chaſſa les plus diſtingués en richeſſes & en naiſſance, & il abandonna leurs biens & leurs femmes aux principaux de ſon parti.

Nabis, tyran de Sparte. *Polyb. l.* 13. *p.* 674.

Les Etoliens cependant ſe voyant négligés des Romains, qui étoient occupés à une guerre plus importante pour eux que celle de la Grece, firent leur paix avec Philippe. Les Romains leur en ſurent mauvais gré, & ſur-tout de l'avoir faite contre la teneur expreſſe du traité ſans leur conſentement. Cepen-

Traité de paix conclu entre Philippe & les Romains.

An. M. 3800. Av. J.C. 204. *Liv. l. 29. n. 12.* dant, comme de part & d'autre on vouloit la paix; Philippe, pour mettre ordre aux affaires de ſon royaume, les Romains, pour être plus en état de repouſſer vigoureuſement la guerre contre Carthage, le traité fut bientôt conclu. Les alliés des deux côtés y furent compris. Ainſi fut terminée cette guerre des alliés par une paix qui ne fut pas de longue durée.

ARTICLE III.

Les Romains portent la guerre en Grece.

Philippe, depuis le traité conclu avec les Romains, n'avoit ceſſé de moleſter les alliés qui y étoient compris. Tout récemment il avoit envoyé des troupes & de l'argent à Annibal en Afrique. On apprenoit qu'actuellement il remuoit en Aſie. Tous ces mouvements donnoient de l'inquiétude au peuple Romain. Il ſe ſouvenoit des peines que Pyrrhus lui avoit données avec une poignée d'Epirotes, nation bien inférieure aux Macédoniens. Ainſi, délivré de la guerre de Carthage, il crut devoir prévenir les entrepriſes de ce nouvel ennemi, qui pouvoit

pouvoit devenir redoutable ſi on lui laiſſoit le temps de ſe fortifier. On reçut des lettres de Lévinus, Propréteur, & d'Aurélius, ſon lieutenant, par leſquelles on apprit qu'on avoit tout à craindre de la part de Philippe, que le danger étoit preſſant, & qu'il n'y avoit point de temps à perdre. Sur ces nouvelles, il fut réſolu qu'on déclareroit la guerre à Philippe. Le Conſul P. Sulpitius, à qui la Macédoine étoit échue par le ſort, ſe mit en mer avec une armée & y arriva bientôt.

Les Romains déclarent la guerre à Philippe.

AN. M. 3804. AV. J. C. 200.

Claudius Cento, que le Conſul avoit envoyé au ſecours d'Athenes, étant entré dans le Pyrée avec ſes galeres, rendit aux habitants le courage & la confiance. Il ne ſe contenta pas de mettre la ville & tout le pays voiſin en ſûreté; mais ayant appris que la garniſon de Chalcis ne gardoit aucune regle ni aucune diſcipline, il partit avec ſa flotte pour la ſurprendre. Ayant trouvé les ſentinelles endormies, il y entra ſans peine, mit le feu aux greniers remplis de blé, & à l'arſenal qui étoit plein de machines de guerre, tailla en pieces toute la garniſon, & après avoir fait porter dans ſes vaiſſeaux le butin immenſe qu'il avoit amaſſé, il retourna au Pyrée d'où il étoit parti.

Expéditions du Consul Sulpitius dans la Macédoine.

Liv. l. 31. n. 22. 27.

Le Consul qui campoit entre Apollonie & Dyrrachium envoya en Macédoine un détachement assez considérable sous la conduite du lieutenant Apustius, qui ravagea le plat pays & se rendit maître de plusieurs petites villes. Philippe, qui étoit alors en Macédoine, travailloit fortement aussi de son côté aux préparatifs de la guerre. Quand tout fut prêt pour la campagne, il alla à la tête de son armée au devant du Consul qui étoit déjà entré en Macédoine. Les deux armées s'étant rencontrées, furent deux jours à se regarder. Le troisieme, Sulpitius sortit de son camp & rangea ses troupes en bataille. Philippe, qui craignoit de hasarder une action générale, envoya un détachement de quinze cents hommes, auxquels les Romains en opposerent un pareil nombre, qui eut l'avantage & mit l'autre en fuite. Quelques jours après, le combat s'engagea; Philippe eut d'abord l'avantage, & si ses troupes avoient su se modérer dans la poursuite des Romains, cette journée auroit décidé non-seulement de la bataille présente, mais peut-être encore du succès de toute la guerre. Mais pour s'être livrées témérairement à une ardeur inconsidérée, elles tomberent au milieu

des cohortes Romaines. Pour lors la face du combat changea : ceux qui pourſuivoient auparavant prirent la fuite, & il y en eut beaucoup de tués. Le Roi lui-même courut un grand danger ; & ſi un cavalier ne lui eût donné ſon cheval, il alloit être percé de coups. Philippe arriva enfin à ſon camp, d'où il ſortit le ſoir même, avec les débris de ſon armée, craignant d'être forcé s'il attendoit juſqu'au lendemain.

Alliance des Etoliens avec les Romains.

Les Etoliens, qui n'attendoient que l'événement pour prendre parti, ne tarderent pas alors à ſe déclarer en faveur des Romains. Ils firent quelques courſes dans la Macédoine qui leur réuſſirent mal, Philippe les ayant battus en pluſieurs occaſions. Il vainquit auſſi les Dardaniens qui étoient entrés dans ſon pays pendant ſon abſence, & ſe conſola par ces petits avantages du mauvais ſuccès qu'il avoit eu contre les Romains. La campagne ſuivante il ne ſe paſſa rien de conſidérable, parceque les Conſuls n'entroient dans la Macédoine que dans l'arriere-ſaiſon, & que tout le reſte du temps ſe paſſoit en eſcarmouches. T. Quintius Flaminius ayant été nommé Conſul, & la Macédoine lui étant échue, il n'imita pas ſes prédéceſſeurs : mais il partit de

Rome au commencement du printemps.

Philippe est vaincu par Flaminius.

An. M. 3806. Av. J. C. 198.

Dès que Flaminius fut arrivé dans son département, Philippe eut avec lui une entrevue dans laquelle il fit inutilement des propositions de paix. Ils ne purent s'accommoder, & il fallut en venir à la voie des armes. Il se donna plusieurs légers combats qui ne décidoient rien. Enfin les Romains ayant attaqué les Macédoniens en tête & en queue, ceux-ci perdirent courage & prirent tous la fuite. Il n'en périt pourtant pas plus de deux mille, parceque la difficulté des lieux empêcha de les poursuivre. Les vainqueurs pillerent le camp & prirent leurs tentes & leurs esclaves.

Après cette bataille Flaminius passa par l'Epire, où tout se soumit à lui. De-là il entra en Thessalie, dont il prit plusieurs villes des plus considérables. Ensuite étant entré dans la Phocide, la plupart des villes se rendirent à lui volontairement. Il n'y eut qu'Elatie qui lui ferma ses portes. Il fut obligé de l'assiéger dans les formes. Après une longue & vigoureuse résistance de la part des assiégés, il se rendit maître d'abord de la ville, puis de la citadelle.

Les Achéens se déclarent

Les Achéens se trouvoient fort embarrassés & divisés sur le parti qu'ils

devoient prendre. Les uns vouloient qu'on fît alliance avec les Romains, & les autres tenoient le parti de Philippe avec beaucoup de chaleur. Enfin, après de longues & vives altercations, le parti qui favorisoit les Romains prévalut, & on abandonna Philippe. Il n'y eut que les Dyméens, les Mégapolitains & ceux d'Argos qui lui resterent fidèlement attachés.

en faveur des Romains.

On nomma de nouveaux Consuls à Rome; mais comme on attribuoit, & avec raison, le retardement des affaires de Macédoine aux fréquents changements de ceux qui en étoient chargés, on continua Flaminius dans son commandement, & on lui envoya des recrues. Philippe lui envoya un héraut d'armes pour lui demander une entrevue; il ne se rendit pas difficile, & la lui accorda. Le lieu & le jour pris, ils s'y rendirent de part & d'autre. Chacun y fit ses propositions; mais on ne put convenir de rien. Tout le temps s'étant passé en altercations, l'assemblée fut renvoyée au lendemain. Mais on n'avança pas plus les affaires dans cette seconde conférence que dans la premiere. Enfin dans une troisieme, Philippe se réduisit à demander du temps pour envoyer à Rome

Le commandement est continué à Flaminius.

AN M. 3807. Av. J.C. 197.

Liv. l. 32. *Polyb. l.* 17. p. 742. *Plut. in Flam.* p. 371.

des ambaſſadeurs. On ne put lui refuſer une demande ſi raiſonnable, & l'on convint d'une treve, à condition néanmoins que ſur le champ il feroit ſortir ſes troupes de la Phocide & de la Locride. On envoya de part & d'autre des ambaſſadeurs à Rome.

Quand ils furent arrivés, on commença par entendre ceux des alliés qui maltraiterent fort Philippe ſur pluſieurs points. On fit enſuite entrer les ambaſſadeurs du Roi. Comme ils commençoient un grand diſcours, on leur coupa la parole en demandant s'ils céderoient les villes de Démétriade, de Chalcis & de Corinthe ou non. Ayant répondu qu'ils n'avoient point reçu d'ordre ni d'inſtruction ſur cet article, ils furent renvoyés ſans avoir rien obtenu. On laiſſa Flaminius maître de faire la paix ou de continuer la guerre. Il ſe détermina à ce dernier parti, parcequ'il aimoit bien mieux terminer la guerre par une victoire que par un traité de paix. Ainſi il n'accorda plus d'entrevue à Philippe, & lui fit déclarer qu'il n'écouteroit plus aucune propoſition de ſa part, s'il ne convenoit d'abord d'abandonner toute la Grece.

Philippe alors ſongea ſérieuſement

aux préparatifs de la guerre, & le Proconsul à s'assurer de l'alliance de Nabis, tyran de Sparte. Il faut avouer que cette alliance avec un tyran aussi décrié par ses injustices & ses cruautés que l'étoit Nabis fait peu d'honneur aux Romains. Mais Rome, alors peu délicate sur les moyens de parvenir à ses fins, croyoit devoir prendre tous ses avantages aux dépens même de l'équité & de l'honneur. Ensuite le Proconsul se transporta à Thebes, suivi d'un détachement de troupes assez considérable, ce qui ôta la liberté des suffrages dans l'assemblée. L'alliance avec les Romains fut résolue tout d'une voix, personne n'osant s'y opposer.

Les armées des deux côtés se mirent en marche pour en venir aux mains & pour terminer la guerre par une bataille. Elles étoient à-peu-près égales en nombre, & composées chacune de vingt-cinq ou vingt-six mille hommes. Elles se rencontrerent auprès de Scotusse. Une grosse pluie accompagnée de tonnerres étant tombée la nuit précédente, le lendemain matin le temps étoit si couvert & si sombre, qu'à peine voyoit-on à deux pas du lieu où l'on étoit. Philippe détacha un corps de troupes avec ordre

Bataille de Cynoscéphales.

Polyb. l. 17. p. 754. Liv. l. 33. n. 3. Plut. in Flam. p. 372. Just. l. 30. c. 4.

de s'emparer du ſommet des hauteurs appellées Cynoſcéphales, qui ſéparoient ſon camp de celui des Romains. Quintius Flaminius en fit autant de ſon côté. Ce détachement rencontra celui des Macédoniens. D'abord on fut de part & d'autre un peu ſurpris de cette rencontre, enſuite on ſe tâta les uns & les autres. Les Romains, mal menés, dépêcherent à leur camp pour demander du ſecours ; & le renfort qui leur fut promptement envoyé fit bientôt changer de face au combat. Les Macédoniens, ſe voyant accablés, ſe ſauverent par la fuite ſur les hauteurs, & de-là envoyerent au Roi demander du ſecours.

Philippe fit partir ſur le champ la cavalerie de Theſſalie & de Macédoine, & tous les ſoldats mercenaires. Quand ce renfort eut été ajouté au premier détachement, les Macédoniens reprirent courage, retournerent à la charge, & à leur tour chaſſerent les Romains des hauteurs. La victoire même eût été complete ſans la réſiſtance qu'ils rencontrerent dans la cavalerie Etolienne, qui combattit avec une hardieſſe & un courage étonnant. Il venoit à Philippe courier ſur courier qui crioient que les Romains épouvantés prenoient la fuite, &

que le moment étoit venu de les défaire entièrement. Philippe ne put se refuser à ces cris redoublés ni aux instances de l'armée qui demandoit à combattre, & il la fit sortir de ses retranchements. Le Proconsul en fit autant de son côté, & mit son armée en ordre de bataille. Ainsi le combat devint général.

L'aile droite de Philippe eut d'abord tout l'avantage, & les Romains furent obligés de plier ; mais son aile gauche ayant été entièrement renversée, entraîna avec elle l'autre aile quoique victorieuse. Philippe voyant toute son armée en désordre, son aile droite chargée en queue & la gauche entièrement défaite, rassembla ce qu'il put de Thraces & de Macédoniens, & chercha son salut dans la fuite. Il se retira à Tempé, où il s'arrêta pour y attendre ceux qui s'étoient sauvés par la fuite. Les Macédoniens, dans cette bataille, perdirent treize mille hommes. La perte du côté des Romains fut d'environ sept cents hommes. Ainsi se termina la journée de Cynoscéphales. Philippe vaincu.

Quelques jours après le combat, il vint des ambassadeurs de Philippe au Général Romain, qui étoit à Larisse, sous prétexte de demander une treve pour enterrer les morts ; mais en effet pour

obtenir de lui une entrevue. Le Proconsul accorda l'un & l'autre, & ajouta des honnêtetés pour le Roi, en disant qu'il devoit avoir bonne espérance. Le Général Romain partit avec les alliés pour le rendez-vous, qui étoit à l'entrée du Tempé. Le lendemain Philippe arriva au lieu de la conférence, & trois jours après, le conseil s'étant assemblé, il y entra & parla avec tant de sagesse & de prudence, qu'il adoucit tous les esprits. Il dit qu'il acceptoit & exécuteroit tout ce que les Romains & les alliés lui prescriroient, & que, pour le reste, il s'en remettoit entièrement à la discrétion du Sénat.

Flaminius accorda au Roi quatre mois de treve, & reçut de lui quatre cents talents, prit pour ôtage Démétrius, son fils, & quelques autres de ses amis, & lui permit d'envoyer à Rome pour recevoir du Sénat la décision de son sort. Après cela tous les intéressés dépêcherent à Rome, les uns pour solliciter la paix, les autres pour y mettre obstacle. L'affaire fut agitée dans le Sénat. Les ambassadeurs y firent de longs discours, chacun selon ses intérêts & ses vues. Mais enfin l'avis de la paix l'emporta. La même affaire étant rapportée au peu-

ple, le projet de Flaminius fut approuvé & les conditions ratifiées. Les principaux articles du traité furent que toutes les autres villes Grecques, tant en Asie qu'en Europe, seroient libres & se gouverneroient selon leurs loix; que Philippe, avant la fête des jeux Isthmiques, évacueroit celles où il avoit garnison; qu'il rendroit aux Romains les prisonniers & les transfuges, & leur livreroit tous ses vaisseaux pontés, à l'exception de cinq felouques & de la galere à seize rangs de rames; qu'il donneroit mille talents, moitié incessamment, & l'autre moitié en dix ans, cinquante chaque année en forme de tribut. Parmi les ôtages qu'on exigea de lui étoit Démétrius, son fils, qui fut envoyé à Rome.

Liv. l. 33. n. 30.
Plut. in Flam. p. 374.
AN. M. 3808.
AV. J. C. 196.

Ce fut ainsi que Flaminius termina la guerre de Macédoine au grand contentement des Grecs. Ce traité de paix, dès qu'on en eut connoissance, causa une joie universelle dans toute la Grece; mais lorsque, dans l'assemblée des jeux Isthmiques un héraut, par ordre de Flaminius, eut publié à haute voix que le Sénat & le peuple Romain & Quintius Flaminius déclaroient les Grecs libres, & vouloient qu'ils se gouvernassent par leurs loix & leurs usages, ils ne furent

plus maîtres de leur joie. Ils ſe livrerent ſans meſure aux transports de leurs ſentiments avec des cris & des applaudiſſements ſi ſouvent & ſi fortement répétés, que la mer en retentit au loin ; & que des corbeaux qui, dans ce moment, voloient par haſard ſur l'aſſemblée, tomberent dans le ſtade : tant il eſt vrai que de tous les biens humains, il n'en eſt point de plus agréable à la multitude que la liberté.

Joie des Grecs quand on leur déclare que Rome leur rend leur ancienne liberté.

Quand les jeux furent finis, preſque tous ceux qui compoſoient l'aſſemblée coururent en foule vers le Général Romain. Chacun s'empreſſoit d'approcher de ſon libérateur, de le ſaluer, de lui baiſer les mains, & de jetter ſur lui des couronnes & des feſtons de fleurs. Je demande en effet s'il y eut jamais pour un mortel une journée plus agréable ou plus glorieuſe que celle-ci le fut pour Flaminius & pour tout le peuple Romain. Que ſont tous les triomphes du monde en comparaiſon de ce que nous venons de voir ? Qu'on entaſſe enſemble tous les trophées & toutes les victoires, toutes les conquêtes d'Alexandre & des plus grands capitaines, que deviennent-elles rapprochées de cette unique action de bonté, d'humanité, de juſtice ? C'eſt

un grand malheur que les Princes ne ſoient pas ſenſibles comme ils devroient l'être à une joie auſſi pure, & à une gloire auſſi touchante que celle de faire du bien aux hommes. Ainſi finit la guerre contre Philippe.

Sur le rapport que firent les commiſſaires que le Sénat avoit envoyés pour régler les affaires de Philippe ; que la Grece nourriſſoit dans ſon ſein un tyran plus avare & plus cruel qu'aucun de ceux qu'on avoit vus juſques-là, qui ſongeoit à l'aſſervir, & qu'elle ne feroit que changer de maître, tombant dans une ſervitude plus fâcheuſe que la premiere ; le Sénat chargea Flaminius de veiller ſur Nabis. Tous les peuples de la Grece goûtoient, dans un tranquille repos, les douceurs de la paix & de la liberté, & n'admiroient pas moins dans cet état la tempérance, la juſtice & la modération du vainqueur Romain, qu'ils avoient admiré auparavant ſon courage & ſon intrépidité dans la guerre. Les choſes étoient dans cette ſituàtion, lorſque Quintius reçut de Rome un décret qui lui permettoit de déclarer la guerre à Nabis. Sur cela, il convoqua l'aſſemblée des alliés à Corinthe, & il fut réſolu, d'un commun

Les Romains font la guerre à Nabis, tyran de Sparte.
AN. M. 3809.
AV. J.C. 195.
Liv. l. 33. n. 44.

consentement, qu'on déclareroit la guerre au tyran de Sparte, s'il refusoit de rétablir Argos dans son ancienne liberté, & chacun promit d'envoyer de prompts secours : ce qui s'exécuta fidèlement.

AN. M. 3793. AV. J. C. 211. *Liv. l. 24. n. 24.*

On avoit songé d'abord à commencer la campagne par le siege d'Argos : mais Quintius jugea plus à propos de marcher droit au tyran. Il avoit eu soin de bien fortifier Sparte, & d'avoir de bonnes troupes. Il prit en même temps des mesures pour se précautionner contre les mouvements intérieurs & domestiques. Pour cela, il fit arrêter environ quatre-vingts citoyens des principaux de la jeunesse, qui lui étoient, disoit-il, justement suspects, avec promesse néanmoins de les relâcher après qu'on auroit repoussé l'ennemi : mais la nuit suivante il les fit tous égorger. Ayant ainsi jetté la terreur dans les esprits, il songea à se défendre courageusement, bien résolu de ne point sortir de la ville dans le mouvement où elle étoit, & de ne point hasarder une bataille contre des troupes beaucoup supérieures en nombre.

Quintius s'étant avancé jusqu'à l'Eurotas, qui coule presque sous les murs de la ville, & travaillant à y établir son

tamp, Nabis détacha contre les ennemis ſes troupes étrangeres. Les Romains, qui ne s'attendoient pas à cette ſortie, furent mis d'abord un peu en déſordre : mais s'étant bientôt rétablis, ils repoufſerent l'ennemi juſques dans la ville. Le lendemain il y eut encore un choc qui fut très rude de part & d'autre, mais toujours au déſavantage de Nabis, qui y perdit beaucoup de monde.

Dans le même temps le frere du Proconſul, qui commandoit la flotte Romaine, forma le ſiége de Gythium, place alors très forte & très importante. Les flottes d'Eumene & des Rhodiens ſurvinrent fort à propos, car les aſſiégés ſe défendoient avec un grand courage. Enfin, après une longue & vigoureuſe réſiſtance, ils ſe rendirent.

La priſe de cette ville alarma le tyran. Il envoya un héraut à Quintius, pour lui demander une entrevue qui lui fut accordée. Outre pluſieurs raiſons que Nabis faiſoit valoir en ſa faveur, il inſiſta fortement ſur l'alliance, preſque encore toute récente, que les Romains & Quintius lui-même avoient faite avec lui dans la guerre contre Philippe ; alliance ſur laquelle il devoit d'autant plus compter, que les Romains

se donnoient pour fideles & religieux observateurs des traités, auxquels ils se vantoient de ne donner jamais d'atteinte : que, de sa part, il n'y avoit rien de changé depuis le traité ; qu'il étoit le même qu'il avoit toujours été auparavant, & qu'il n'avoit donné aux Romains aucun nouveau sujet de plainte & de reproche. Ce raisonnement étoit concluant ; &, pour dire le vrai, Quintius n'avoit rien de solide à y opposer. Aussi, en lui répondant, ne fit-il que se répandre en plaintes vagues, & que lui reprocher son avarice, sa cruauté, sa tyrannie. Mais, lors du traité, étoit-il moins avare, moins cruel, moins tyran ? Il ne fut rien conclu dans cette premiere entrevue.

Le lendemain, Nabis convint d'abandonner la ville d'Argos, puisque les Romains l'exigeoient ; comme aussi de leur rendre les prisonniers & les transfuges. Il pria Quintius, s'il avoit quelqu'autre demande à lui faire, de les mettre par écrit, afin qu'il en pût délibérer avec ses amis. Quintius tint conseil avec les alliés ; & quoique d'abord la plupart fussent d'avis de continuer la guerre contre Nabis, & d'exterminer en sa personne & le tyran & la tyran-

nie, ils revinrent tous à celui du Général Romain, qui ſut ſi bien ſe retourner, que les alliés lui laiſſerent la liberté de faire ce qu'il jugeroit le plus utile pour le bien de la République, & pour celui des alliés.

Alors Quintius, n'ayant admis à ſon conſeil que les principaux officiers de l'armée, convint avec eux des conditions qu'on pouvoit offrir au tyran, & les lui envoya. Aucun des articles du traité ne plaiſoit au tyran; mais il fut ſurpris, & ſe trouvoit heureux qu'on n'eût point parlé de faire revenir les bannis. Ce traité, quand on en ſut le détail dans la ville, excita un ſoulèvement général; ainſi il ne fut plus mention de paix, & la guerre recommença tout de nouveau.

Quintius alors ſongea à pouſſer vivement le ſiége, & commença par examiner attentivement la ſituation & l'état de la ville, pour l'attaquer en même temps de tous côtés, & y jetter la terreur, ſans donner le temps aux ennemis de ſe reconnoître. En effet, ayant en même temps donné l'aſſaut à la ville de toutes parts, le tyran ne ſavoit à quoi entendre, ni quels ordres donner:

il falloit envoyer du secours, & il étoit tout hors de lui.

Les Lacédémoniens soutinrent quelque temps l'attaque des assiégeants, tant qu'on combattit dans des défilés & des lieux étroits : mais quand les Romains furent arrivés dans des rues plus larges, alors les Lacédémoniens, ne pouvant plus soutenir leur effort ni tenir devant eux, prirent la fuite & se retirerent dans les lieux les plus élevés & les plus escarpés. Nabis, croyant la ville prise, cherchoit avec grande inquiétude comment & de quel côté il pourroit s'échapper. Un des principaux officiers de son armée sauva la ville. Il fit mettre le feu aux édifices qui étoient proche du mur. Les maisons furent bientôt enflammées ; l'incendie gagna en peu de temps, & la fumée seule étoit capable d'arrêter les ennemis. Le Général Romain fit sonner la retraite ; & après s'être vu presque maître de la place, il fut contraint de ramener ses troupes dans le camp.

Les trois jours suivants il profita de la terreur qu'il avoit jettée dans la ville, tantôt en faisant de nouvelles attaques, tantôt en faisant fermer par des ouvra-

ges différents endroits, pour ôter aux assiégés toute issue, toute espérance de se sauver. Nabis se voyant sans ressource, députa Pythagore vers Quintius, pour ménager un accommodement. Il refusa d'abord de l'écouter, & lui ordonna de sortir du camp. Mais le suppliant s'étant jetté à ses genoux, après beaucoup de prieres, il obtint enfin pour son maître la treve, aux mêmes conditions qui lui avoient auparavant été prescrites. L'argent qu'on exigeoit fut payé, & les ôtages remis entre les mains de Quintius.

Le Général Romain, après avoir accordé la paix à Nabis, & pris congé d'Eumene, des Rhodiens & de son frere, qui étoient venus à son secours au siége de Sparte, & qui retournoient à leur flotte, se rendit à Argos qu'il trouva dans des transports de joie incroyables. Ces peuples ne pouvoient lever les yeux de dessus celui qui avoit entrepris cette guerre exprès pour eux, & qui les avoit délivrés d'une dure & honteuse servitude, & qui venoit de les faire rentrer dans leur ancienne liberté. Tous les peuples de la Grece voyoient avec un sensible plaisir la paix établie dans leur pays : mais Sparte laissée en servitude, & un tyran main-

tenu au milieu de la Grece, troubloit leur joie, & ne leur permettoit pas d'en goûter toute la douceur.

Pour les Etoliens, on peut dire que la paix accordée à Nabis étoit leur triomphe. Depuis ce honteux & indigne traité (car ils l'appelloient ainsi), ils décrioient par-tout le peuple Romain, & disoient qu'il s'étoit rendu le protecteur & le satellite du tyran.

An. M. 3810. Av. J.C. 194. Au commencement du printemps, Quintius se rendit d'Elatie où il avoit passé l'hiver, à Corinthe. Il y convoqua une assemblée générale des députés de toutes les villes. Là il leur représenta comment Rome s'étoit prêtée avec joie & empressement aux prieres de la Grece qui avoit imploré son secours, & avoit fait avec elle une alliance dont il espéroit qu'on n'auroit pas lieu de se repentir. Il parcourut en peu de mots les actions & entreprises des Généraux Romains qui l'avoient précédé, & rapporta les siennes avec une modestie qui en relevoit le mérite. Il fut écouté avec un applaudissement général, excepté lorsqu'il vint à parler de Nabis, où l'assemblée par un murmure modeste fit sentir sa surprise & sa douleur, de ce que le libérateur de la Grece avoit laissé

dans le ſein d'une ville auſſi illuſtre que Sparte, un tyran, non ſeulement inſupportable à ſa patrie, mais redoutable à toutes les autres villes.

Quintius, qui n'ignoroit pas la diſpoſition des eſprits à ſon égard ſur ce ſujet, crut devoir rendre compte de ſa conduite en peu de mots: mais il le fit d'une maniere fort peu ſatisfaiſante, n'ayant en effet rien de ſolide à dire pour juſtifier à cet égard & la conduite des Romains & la ſienne. Ce qu'il ajouta qu'il ſe préparoit à partir avec ſon armée pour retourner en Italie, & que dans dix jours ils entendroient dire qu'on auroit retiré les garniſons de Démétriade & de Chalcis, & qu'on alloit à leurs yeux rendre aux Achéens la citadelle de Corinthe, fut mieux reçu de l'aſſemblée, & la conſola en quelque ſorte; du moins calma-t-il les murmures qui s'étoient élevés au ſujet de Nabis. En effet l'aſſemblée n'étoit pas encore finie, qu'on vit la garniſon deſcendre de la citadelle, puis ſortir de la ville. Quintius la ſuivit de près, & ſe retira au milieu des acclamations des peuples, qui l'appelloient leur ſauveur & leur libérateur, & faiſoient mille vœux au Ciel pour lui. Il retira pareillement les

garnifons de Chalcis & de Démétriade, & y fut reçu avec les mêmes applaudiffements. Delà il paffa en Theffalie, où il trouva tout à réformer, tant le défordre étoit général.

Enfin il s'embarqua pour l'Italie ; & étant arrivé à Rome, il y entra en triomphe. La cérémonie dura trois jours, pendant lefquels il fit paffer en revue devant le peuple les précieufes dépouilles qu'il avoit amaffées dans la double guerre contre Philippe & contre Nabis. Démétrius, fils du premier, & Armene, fils du fecond, étoient parmi les ôtages, & ornoient le triomphe du vainqueur : mais ce qui en faifoit le plus bel ornement, étoient les citoyens Romains delivrés de l'efclavage, qui fuivoient le char, la tête rafe, en figne de la liberté qui venoit de leur être rendue.

A peine, pour ainfi dire, étoit-il parti de la Grece, que Nabis alla mettre le fiege devant Gythium. Les Romains, inftruits par les Achéens de cette infraction du traité, envoyerent en Grece le Préteur Acilius avec une flotte pour prendre la défenfe des alliés. Les Achéens avoient cette année-là pour Général le fameux Philopémen. Il ne le cédoit à perfonne pour les combats

Philopémen eft battu fur mer par Nabis.
AN. M. 3813.
Av. J. C. 191.

de terre, mais il n'avoit aucune connoissance de la marine. Il se chargea néanmoins du commandement de la flotte Achéenne, se flattant d'y réussir aussi-bien qu'ailleurs (1); mais il apprit à ses dépens à compter moins sur lui, & connut de quel prix en tout étoit l'expérience. Nabis, qui avoit équipé à la hâte quelques vaisseaux, le battit, & peu s'en fallut qu'il ne le fît prisonnier. Cette disgrace ne le découragea pas, mais le rendit plus sage & plus circonspect; & c'est là l'usage que les personnes sensées doivent faire de leurs fautes, qui, par-là souvent leur deviennent plus utiles que les plus heureux succès. Nabis triomphoit; Philopémen se promit bien de lui rendre cette joie de courte durée. En effet, peu de jours

Liv. l. 35. n. 25.

(1) Le grand Prince de Condé pensa & parla bien plus sagement. Comme on parloit d'une bataille navale, ce Prince dit qu'il souhaiteroit passionnément d'en voir une pour sa propre instruction. Un officier de marine, qui étoit présent, lui dit : « Monseigneur, si votre Altesse y étoit, il n'y a point d'Amiral qui ne » fût ravi de recevoir vos ordres. Mes ordres, » reprit brusquement le Prince, je me garderois bien de dire seulement mon avis; je me » tiendrois sur le pont bien tranquillement, » & je regarderois tous les mouvements & » toutes les manœuvres pour m'instruire. »

après, l'ayant surpris lorsqu'il s'y attendoit le moins, il brûla son camp, & fit un grand carnage de ses troupes.

Il remporte une grande victoire sur Nabis.

Il vit bien cependant que, pour humilier le tyran, il en falloit venir à un combat dans les formes. En effet, la bataille se donna auprès de Sparte. Philopémen le battit, & fit une terrible boucherie de ses troupes, de sorte qu'à peine resta-t-il au tyran la quatrieme partie de son armée. Cette victoire fit un grand honneur à Philopémen, parce qu'il étoit visible qu'on ne la devoit qu'à sa prudence & à son habileté. Il retourna chez lui chargé de gloire. Mais Nabis ayant été tué quelque temps après en trahison, Philopémen, au premier bruit de la mort du tyran, marcha avec un assez gros corps de troupes vers Sparte, où il trouva tout en trouble & en confusion. Il convoqua les principaux, leur parla d'une maniere conforme aux conjonctures présentes, & fit si bien qu'il engagea cette ville à entrer dans la ligue des Achéens.

Il va attaquer Messene.

Quelque temps après, Dinocrate le Messénien, ennemi particulier de Philopémen, détacha Messene de la ligue des Achéens, & songeoit à s'emparer d'un poste considérable près de cette ville,

ville, nommée Corone. Philopémen, âgé pour lors de soixante-dix ans, & Général des Achéens pour la huitieme fois, étoit actuellement malade. Dès qu'il eut appris cette nouvelle, il partit, fit une marche forcée, & s'avança vers Messene avec un escadron peu nombreux, mais composé de l'élite des jeunes gens de Mégalopolis. Dinocrate qui étoit venu à sa rencontre, fut d'abord enfoncé & mis en fuite : mais cinq cents chevaux qui gardoient le plat pays de Messene, étant survenus, & l'ayant renforcé, il tourna face & mit à son tour Philopémen en déroute. Celui-ci, uniquement attentif à sauver les jeunes gens qui l'avoient suivi, fit des actions extraordinaires de courage : mais étant tombé de son cheval, & sa chûte l'ayant blessé considérablement à la tête, il fut pris par les ennemis, qui le menerent à Messene. On le mit en prison, & on le livra à l'exécuteur, qui lui donna le poison. Philopémen le prit sans faire la moindre plainte. Le poison fit bientôt son effet, car il étoit si abattu & si foible, qu'il fut éteint dans un moment.

Il est fait prisonnier & mis à mort.
An. M. 3821.
Av. J.C. 183.

Plut. in Philop. pag. 366.

Quand le bruit de la nouvelle de sa mort se fut répandu parmi les Achéens, aussi-tôt tous leurs jeunes gens se ren-

Les Achéens vengent la mort de leur général.

dirent à Mégalopolis. Là, dans un grand conſeil qui fut tenu, on réſolut de ne pas différer d'un moment la vengeance de cet horrible attentat. On choiſit Licortas pour Général, & on ſe jetta dans la Meſſénie, où tout fut mis à feu & à ſang..Les Meſſéniens ſe voyant ſans reſſources & hors d'état de ſe défendre, députerent vers les Achéens pour finir la guerre, & demander pardon de leurs fautes paſſées. Licortas, touché de leurs prieres, ne crut pas devoir les rebuter comme ils ſembloient le mériter. Il leur dit que l'unique moyen d'obtenir la paix, étoit de livrer les auteurs de la rebellion & de la mort de Philopémen, de remettre tous leurs intérêts à la diſpoſition des Achéens, & de recevoir garniſon dans la citadelle. Ces conditions furent agréées & exécutées ſur-le-champ.

Célebre convoi de ce général.

Alors on penſa aux obſeques de Philopémen. Après qu'on eut brûlé ſon corps, qu'on eut ramaſſé ſes cendres, & qu'on les eut miſes dans une urne, on ſe mit en marche pour les porter à Mégalopolis. Cette cérémonie reſſembloit moins à un convoi funebre, qu'à une ſorte de pompe triomphale, ou plutôt c'étoit un mélange de l'un &

de l'autre. Tous les peuples des villes & des villages des environs venoient au-devant de ce convoi, comme pour honorer Philopémen au retour d'une victoire. Il fut enterré très honorablement, & les prisonniers de Messene furent lapidés autour de son tombeau. Toutes les villes, par des décrets publics, lui décernerent les plus grands honneurs, & lui érigerent plusieurs statues avec de magnifiques inscriptions.

ARTICLE IV.

Plaintes contre Philippe.

DEPUIS que le bruit s'étoit répandu chez les peuples voisins de la Macédoine, que ceux qui alloient à Rome, se plaindre de Philippe, y étoient écoutés, & que plusieurs s'étoient bien trouvés de l'avoir fait, un grand nombre de villes & de particuliers y porterent leurs plaintes contre un Prince dont le voisinage leur étoit fort à charge à tous. Le Roi Eumene entr'autres, y envoya des ambassadeurs, à la tête desquels étoit son frere Athénée, pour donner avis au Sénat que Philippe ne retireroit pas ses garnisons de la Thrace, comme

AN. M. 3821.
AV. J. C. 183.
Liv. lib. 39. n. 46.

il avoit promis de le faire, & pour se plaindre de ce qu'il avoit envoyé du secours en Bythinie, à Prusias qui faisoit la guerre à Eumene. Le Sénat, par considération pour Démétrius fils de Philippe, qui étoit en ôtage à Rome, envoya avec lui des ambassadeurs en Macédoine, & termina tout sans bruit & sans éclat. Les marques de considération que le Sénat donnoit à ce jeune Prince, pour relever son crédit auprès de son pere, ne servirent qu'à exciter contre lui l'envie, & causerent sa perte dans la suite.

Persée accuse Démétrius, son frere, d'avoir voulu le faire assassiner.

Persée, frere aîné de Démétrius, mais fils d'une concubine de Philippe, voyoit avec une peine & une douleur infinie, que la considération de son frere Démétrius dans la Macédoine, & son crédit chez les Romains, augmentoient de jour en jour. N'ayant plus d'espérance de parvenir au trône que par le crime, il y mit toute sa ressource. Il fit confidence de son dessein à ses amis, & engagea dans son parti presque tous les Seigneurs de la Cour. Il accusa Démétrius devant Philippe, d'avoir voulu le faire assassiner. Le Roi les fit comparoître devant lui, en présence de deux de ses confidents. Après leur avoir

parlé avec beaucoup de force, il les entendit tous les deux. Persée parla le premier, & ne manqua pas, pour indisposer le Roi contre Démétrius, de faire entrer dans ses charges l'amitié des Romains pour Démétrius, & le zele de celui-ci pour la république Romaine. Démétrius parla ensuite pour sa justification, & n'eut pas de peine à se laver du crime de fratricide. Philippe les ayant fait sortir l'un & l'autre pour un moment, après s'être entretenu avec ses amis, les fit rentrer & leur dit: » Qu'il ne décideroit pas leur affaire » sur de simples paroles, & sur des dis- » cours d'une heure, mais sur l'infor- » mation qu'il feroit de leur conduite, » & de la maniere dont ils se compor- » teroient dans les petites comme dans » les grandes choses, & dans leurs dis- » cours, & dans leurs actions. « Le jugement fit assez connoître que, si d'un côté Démétrius s'étoit lavé du crime d'avoir attenté à la vie de son frere, de l'autre néanmoins ses liaisons avec les Romains le rendoient suspect à Philippe.

Démétrius se justifie.

Jugement de Philippe.

Démétrius, se voyant sans espérance de pouvoir appaiser son pere à son égard, sur-tout quand il le vit obsédé par son

Démétrius songe à se retirer en Italie.

frere, de telle ſorte qu'il ne pouvoit plus en approcher, prit la réſolution de ſe retirer chez les Romains. Mais le Roi en ayant été averti, fut extrêmement indigné de cette derniere entrepriſe de Démétrius. Une lettre ſuppoſée écrite à Philippe de la part de Quintius, acheva de déterminer ce pere infortuné à ſe défaire de ce jeune Prince, dont la ſageſſe & la modération devoient faire ſa conſolation. Il donna ordre à Didas de l'en délivrer. Celui-ci lui donna du poiſon dans un repas qui ſuivit la cérémonie d'un ſacrifice. Il n'eut pas plutôt pris ce breuvage, qu'il ſe ſentit ſaiſi de douleurs violentes. Il ſe retira dans ſon appartement, ſe plaignant avec amertume de la cruauté de ſon pere, & accuſant hautement le fratricide de ſon frere, & le meurtre de Didas. Comme il redoubloit ſes plaintes à meſure que ſes douleurs augmentoient, deux domeſtiques de Didas, qui étoient entrés dans la chambre, lui jetterent des couvertures ſur la tête, & l'étoufferent. Telle fut la fin de ce jeune Prince qui méritoit un meilleur ſort.

Philippe donne des ordres pour s'en défaire ſecrétement.

Liv. l. 40. n. 54.

Il ſe paſſa près de deux ans, ſans qu'on découvrît rien du complot formé par Perſée contre ſon frere. Cependant

Philippe, dévoré de chagrins & de remords, déploroit ſans ceſſe la mort de ſon fils, & ſe reprochoit à lui-même ſa cruauté. Ce myſtere d'iniquité fut enfin découvert par un nommé Xychus, qui avoit ſervi de ſecrétaire dans cette déteſtable intrigue. Antigone, neveu d'Antigone Doſon, le fit arrêter & conduire devant Philippe. D'abord il nia tout; mais dès qu'on fit mine de le mettre à la torture, il avoua tout, & développa toute l'intrigue. Les coupables furent punis, ou échapperent par la fuite au ſupplice qu'ils méritoient.

Philippe punit les auteurs de la mort de ſon fils.

Quoique le crime de Perſée fût découvert, il connoiſſoit trop ſon pouvoir & ſon crédit pour craindre pour ſa vie. Il prit ſeulement la précaution de s'éloigner de la Cour, & de ſe ſouſtraire à l'indignation de ſon pere, qui n'auroit pas manqué de le faire arrêter, pour le punir comme il le méritoit, s'il en avoit pu trouver le moyen. La ſeule penſée qui l'occupa, fut d'empêcher qu'avec l'impunité, il ne pût encore jouir du fruit de ſon crime. Dans cette vue il fit venir Antigone, à qui il étoit redevable de la découverte du complot, & qu'il jugeoit très propre à remplir le trône de Macédoine par ſon

Perſée ſe retire de la Cour.

Philippe deſtine Antigone pour lui ſuccéder.

mérite perſonnel, & par la réputation & la gloire toute récente de ſon oncle Antigone Doſon.

» Réduit au triſte état, lui dit-il, » de ſouhaiter pour moi ce que les au- » tres peres déteſtent, comme le plus » horrible des malheurs, je veux dire » d'être ſans enfants; je ſonge à re- » mettre entre vos mains, un royaume » dont je ſuis redevable à la tutele de » votre oncle, & que non ſeulement » il m'a conſervé, mais qu'il a encore » beaucoup augmenté par ſon courage. » Je n'ai que vous que je trouve digne » du ſceptre. Si je ne trouvois perſonne » capable de le porter dignement, j'ai- » merois mieux qu'il pérît & s'anéantît » pour toujours, que de le voir paſſer » entre les mains de Perſée, comme » la récompenſe de ſa perfide impiété. » Je croirai Démétrius ſorti du tom- » beau, & rendu à ſon pere, ſi je puis » vous ſubſtituer à ſa place, vous qui » ſeul avez pleuré ſur la mort de mon » fils, & ſur ma malheureuſe crédulité, » qui me l'a fait perdre. «

Depuis ce diſcours, il le combla de toutes ſortes d'honneurs, pour le mettre en vue, & le produire en public. Il viſita pluſieurs villes de Macédoine, &

recommanda Antigone aux grands Seigneurs, avec beaucoup de zele & d'affection ; & s'il avoit vécu plus long-temps, on ne doute point qu'il ne l'eût mis en possession du trône. Ce malheureux Prince tomba dans une fâcheuse maladie dont il mourut. Il expira en pleurant l'un de ses fils, & en prononçant des exécrations contre l'autre. Antigone auroit pu être mis sur le trône, si la mort du Roi eût été d'abord rendue publique. Le médecin Calligene, qui étoit dans les intérêts de Persée, la céla jusqu'à ce que Persée fût arrivé. Il avoit eu soin de lui dépêcher des couriers dès les premiers indices que la maladie seroit mortelle, & que le Roi n'en releveroit pas. Persée surprit tout le monde par sa prompte arrivée, & se mit en possession du trône qu'il avoit acquis par son crime.

Mort de Philippe. An. M. 3826. Av. J.C. 178.

Dès que Persée fut monté sur le trône, il fit mourir Antigone que Philippe, à son préjudice, avoit désigné pour lui succéder. Ensuite, pour s'y mieux affermir, il envoya des ambassadeurs aux Romains, pour leur demander qu'ils renouvellassent l'alliance qu'ils avoient faite avec son pere, & que le Sénat le reconnût pour roi. Persée ne faisoit ces

Persée succéde à Philippe.

démarches que pour gagner du temps ; & se préparer à loisir à la guerre qu'il méditoit contre les Romains.

AN. M. 3830. AV. J. C. 174. *Liv. l. 41. p. 27.* Sur les nouvelles qu'on eut à Rome, que Persée avoit envoyé des ambassadeurs à Carthage, & que le Sénat leur avoit donné audience de nuit dans le temple d'Esculape, on jugea à propos de faire passer des ambassadeurs en Macédoine, pour veiller sur la conduite de ce Prince. Cependant comme on voyoit clairement, & à n'en pas douter, que tout se préparoit à la guerre, & qu'il falloit s'attendre qu'elle éclateroit au premier jour, on commença à s'y préparer par les cérémonies de religion, qui, chez les Romains, précédoient toujours les déclarations de guerre ; c'est-à-dire, par l'expiation des prodiges, & par divers sacrifices qu'on offroit aux Dieux.

Persée de son côté se donnoit beaucoup de mouvement, & ne cessoit de solliciter les villes de la Grece, par des ambassadeurs & par de magnifiques promesses. On y étoit assez porté d'inclination pour lui, soit que les Grecs aspirassent à quelque changement, soit parce qu'ils étoient bien aises d'avoir en lui un appui qui tînt en respect les Romains.

Ceux-ci n'ignoroient pas les meſures que prenoit Perſée pour gagner les peuples & les villes de la Grece; & ces mouvements du Roi les jettoient dans de grandes inquiétudes. Eumene, Roi de Pergame, qui tenoit ſon royaume des bienfaits des Romains, vient exprès à Rome pour achever de les en éclaircir. On donna quelques jours après audience aux ambaſſadeurs du Roi Perſée. Ils trouverent le Sénat fort prévenu contre leur maître; & celui d'entr'eux qui portoit la parole, & qui s'appelloit Harpale, aigrit encore les eſprits par ſon diſcours. Il dit que Perſée ſouhaitoit qu'on le crût ſur ſa parole, lorſqu'il déclaroit n'avoir rien dit ni fait qui reſſentît l'ennemi. Qu'au reſte, s'il s'appercevoit qu'on cherchât opiniâtrément contre lui un ſujet de guerre, il ſauroit bien ſe défendre avec courage.

Harpale étant retourné en Macédoine avec le plus de diligence qu'il lui fut poſſible, rapporta à Perſée qu'il avoit laiſſé les Romains dans la diſpoſition de ne pas tarder long-temps à lui déclarer la guerre. Le Roi n'en fut pas fâché, ſe croyant en état, avec les grands préparatifs qu'il avoit faits, de la ſoutenir avec ſuccès. Il en vouloit ſur-tout à Eumene,

Liv. l. [illegible] *n.* 15.

Persée veut faire assassiner Eumene.

par qui il soupçonnoit avec raison que Rome avoit été instruite de toutes ses démarches les plus secretes ; & ce fut contre lui qu'il commença à se déclarer, non par la voie des armes, mais par celle du crime & de la trahison. Il tenta la voie de l'assassinat & du poison ; mais ni l'une ni l'autre de ces deux voies ne réussit. Quand le Sénat fut instruit de ces noirs complots de Persée, il ne délibéra plus s'il falloit déclarer la guerre à un Prince qui employoit les assassinats & les poisons pour se défaire de ses ennemis, & prit cependant toutes les mesures nécessaires pour réussir dans cette importante entreprise.

An. M. 3833, Av. J.C. 171.

On nomma pour Consuls P. Licinius Crassus & Cassius Longinus. La Macédoine échut par le sort à Licinius. Non-seulement Rome & l'Italie, mais tous les Rois & toutes les villes, tant de l'Europe que de l'Asie, avoient les yeux tournés sur les deux puissants peuples qui alloient entrer en guerre : chacun d'eux prit parti ou resta neutre, selon que ses inclinations ou ses intérêts le demandoient. Pour ce qui regarde les villes libres, presque par-tout la populace penchoit du côté du Roi & des Macédoniens. Après plusieurs ambassades,

qui n'aboutirent à rien qu'à gagner du temps, la guerre fut déclarée dans les formes. Le Consul Licinius, qui devoit commander en Macédoine, reçut ordre de se préparer au plutôt avec son armée.

Les Romain déclarent l: guerre à Pe: sée.

Licinius, après avoir offert ses vœux aux Dieux dans le Capitole, partit de Rome revêtu d'une cotte d'armes selon la coutume. Mille pensées inquiétantes s'offrirent alors à l'esprit sur le succès de la guerre, qui est toujours douteux & incertain. La puissance du Roi de Macédoine, la gloire ancienne des Macédoniens, celle de Philippe qui s'étoit rendu célebre, sur-tout par la guerre qu'il avoit faite contre les Romains, augmentoient beaucoup la réputation de Persée ; & l'on savoit que, depuis qu'il étoit monté sur le trône, il n'avoit cessé de se préparer à la guerre qui éclatoit alors. Pleins de ces pensées, les citoyens conduisirent en foule le Consul hors de la ville. Il alla droit à Brindes, où étoit le rendez-vous de l'armée, & ayant passé la mer avec ses troupes, il arriva à Nymphée, sur la terre des Apolloniates.

Départ d. Consul pou la Macédoi ne.

Liv. l. 42 *n.* 49-63.

Persée, après un grand conseil qu'il tint à Pella au sujet de cette guerre, donna ordre à tous ses généraux d'assembler leurs troupes à Citium, & il s'y

rendit bientôt lui-même avec tous les Seigneurs de ſa Cour, après avoir offert à Minerve une hécatombe, c'eſt-à-dire, un ſacrifice de cent bêtes. Il y trouva l'armée toute aſſemblée, qui montoit à trente-neuf mille hommes de pied & à quatre mille chevaux. Il n'eſt pas hors de propos de remarquer ici que, depuis l'armée qu'Alexandre le Grand avoit menée en Aſie, nul Roi de Macédoine n'en avoit eu une ſi nombreuſe.

Mouvements des deux armées.

Les deux armées ſe mirent en mouvement. Celle des Macédoniens, après quelques jours de marche, arriva à Sicurie, ville ſituée au bas du mont Oeta; celle du Conſul à Gomphi, dans la Theſſalie, après avoir ſurmonté d'horribles difficultés dans les chemins & dans les défilés qui étoient preſque inacceſſibles. Le Conſul s'avança & alla camper ſur le fleuve Pénée. Perſée cependant envoya pluſieurs détachements pour ravager le pays de Pheres. Il fit un grand butin qu'il diſtribua à ſes troupes. La lenteur des Romains à ſecourir les alliés les décrioit dans leur eſprit, & ils ſe reprochoient à eux-mêmes de n'avoir pas été au ſecours de ceux de Pheres.

Le Roi, tout fier de ce qu'on lui avoit laiſſé ravager impunément les terres des

Phéréens, marcha ſans perdre de temps pour attaquer les Romains. Il ſe préſenta ſur les dix heures du matin à une demi-lieue de leur camp. Ceux-ci s'étant tenus en repos, ſans faire le moindre mouvement, les troupes du Roi s'en retournerent dans leur camp. Elles firent la même choſe pendant quelques jours ; mais les Romains reſtoient toujours retranchés dans leur camp ſans en ſortir. Enfin Perſée ayant rangé ſon armée à la pointe du jour, mena ſa cavalerie & ſes troupes armées à la légere vers le camp Romain, & les mit en bataille à cinq cents pas des retranchements du Conſul.

L'arrivée du Roi & la bonne contenance de ſes troupes jetterent l'alarme dans tout le camp. Le Général, ſe voyant comme forcé d'accepter le combat, rangea en bataille ſon infanterie dans le camp même, & fit ſortir la cavalerie ſeule & les troupes armées à la légere, qu'il mit en ordre de bataille devant les retranchements. Ce ne fut ici qu'un combat de cavalerie, laquelle de part & d'autre étoit à-peu près égale pour le nombre, & pouvoit monter de chaque côté à quatre mille hommes, ſans compter les ſoldats armés à la légere. L'action tourna entièrement à l'avantage du Roi. Les

Combat de cavalerie.

Les Romains ſont vaincus.

Romains perdirent dans ce combat deux mille hommes de leur infanterie légere au moins, & eurent deux cents cavaliers de tués & autant de pris : de l'autre côté vingt cavaliers ſeulement, & quarante fantaſſins demeurerent ſur la place.

Fautes de Perſée.

Hyppias & Léonat, qui commandoient la phalange Macédonienne, étoient d'avis que le Roi pouſsât vivement les ennemis & allât les attaquer dans leurs retranchements. Il paroît en effet que Perſée, pour peu qu'il fît d'effort, pouvoit rendre ſa victoire complete, & que, dans l'ardeur où étoient ſes troupes, & dans l'effroi qu'elles avoient jetté parmi les Romains, la pleine défaite de ceux-ci étoit aſſurée. Mais Perſée ſe rendant à la penſée folle & extravagante d'Evandre, ſon homme de confiance, s'arrêta tout court dans un moment décisif, & manqua une occaſion que l'on peut dire preſque sûre, de défaire pleinement les ennemis & qu'il ne retrouva plus. Il auroit pu réparer avantageuſement cette premiere faute par un peu de vigilance pendant la nuit. Mais le Seigneur, qui l'avoit arrêté au milieu de ſa victoire, & qui vouloit détruire le Royaume de Macédoine, l'endormit & l'aſſoupit d'un profond ſommeil pour

donner le temps à l'ennemi de s'échapper de ses mains.

En effet, Persée le lendemain s'avança pour attaquer les ennemis & leur livrer combat ; mais il n'étoit plus temps, il trouva leur camp abandonné. Quand il les vit retranchés de l'autre côté de la rive, il reconnut l'énorme faute qu'il avoit faite la veille de ne pas les poursuivre vivement après leur défaite : mais il avoua que c'en étoit encore une plus grande d'être demeuré tranquille & sans action pendant la nuit ; car, sans mettre le reste de l'armée en mouvement, s'il avoit seulement détaché ses troupes armées à la légere contre les ennemis pendant qu'en trouble & en désordre ils passoient la riviere, il auroit pu sans peine défaire une partie de leur armée.

Les Romains à la vérité ayant mis une riviere entr'eux & l'ennemi, ne se voyoient plus dans le danger prochain d'être attaqués & mis en déroute : mais l'échec qu'ils venoient de recevoir, & l'atteinte qu'ils avoient donnée à la gloire du nom Romain, les pénétroient de la plus vive douleur. Les Macédoniens, au contraire, victorieux & chargés des dépouilles de leurs ennemis, étoient enivrés de gloire, & se promettoient tout

de leur courage. Tous demandoient avec une ardeur & un empressement incroyables qu'on les mît seulement aux mains avec les ennemis. Si le Roi en effet eût su profiter de cette ardeur, il n'y a pas de doute qu'il n'eût resté toujours supérieur : mais il laissa émousser cette pointe de courage & cette confiance qui sont l'ame du combat & un gage presque assuré de la victoire. Persée, au lieu de poursuivre vivement l'ennemi & de l'attaquer sans relâche, s'amusa à demander lâchement la paix à des vaincus, qu'on ne voulut lui accorder qu'aux conditions qu'il laisseroit au pouvoir du Sénat de disposer de sa personne & de son Royaume comme il lui plairoit. Cette honteuse démarche de Persée ranima le courage des Romains, qui, tout vaincus qu'ils étoient, voyoient, pour ainsi dire, leur vainqueur à leurs pieds venir demander la paix. Il paroît par cette conduite que Persée avoit peu de consistance, ou qu'il avoit entrepris cette guerre bien témérairement & sans savoir où trouver des ressources pour la soutenir & la pousser avec la vigueur qu'elle demandoit ; ou bien enfin qu'il étoit fort mal conseillé. Après plusieurs petites rencontres qui ne décidoient de rien, les deux armées

prirent leurs quartiers d'hiver, Persée dans la Macédoine, & les Romains dans la Thessalie.

Claudius est repoussé avec perte de la ville d'Uscana.

An. M. 3834. Av. J. C. 170. *Liv. l.* 45. *n.* 9. & 10.

Il n'y eut rien de fort mémorable l'année suivante, excepté la perte que fit Claudius sous les murs de la ville d'Uscana en Illyrie. Cet officier ayant été envoyé par le Consul Hostilius pour défendre le pays, alla camper à Lycnide, près d'Uscana, qui appartenoit à Persée, & où il avoit une grosse garnison. Claudius, dans le dessein de s'emparer de cette ville sur la parole qu'on lui avoit donnée de la lui livrer, s'en approcha avec presque toutes ses troupes, sans défiance & sans avoir pris aucune précaution. Lorsqu'il y pensoit le moins, la garnison fit une furieuse sortie contre lui, mit toutes ses troupes en fuite, les poursuivit fort loin, & en fit un fort grand carnage. D'onze mille hommes, à peine deux mille purent-ils se sauver dans le camp où il en étoit resté mille hommes pour la garde. La nouvelle de cette perte affligea beaucoup le Sénat, d'autant plus qu'elle avoit été causée par l'imprudence & l'avarice de Claudius.

Ibid. n. 11.

Le soin de la guerre de Macédoine occupoit fort les Romains. Q. Marcius Philippus, l'un des deux Consuls qui ve-

noient d'être élus, en fut chargé. Avant qu'il partît, Perſée avoit cru devoir profiter du temps de l'hiver pour faire une expédition contre l'Illyrie. Elle lui réuſſit fort heureuſement, & preſque ſans aucune perte de ſa part. Il ſe rendit maître de toutes les places fortes, dont la plupart avoient garniſon Romaine, fit un grand nombre de priſonniers. Il auroit pu engager dans ſon parti pluſieurs Princes & pluſieurs Républiques, mais ſon avarice & la crainte de faire de la dépenſe, qui, comme le remarque Polybe, lui firent ſouvent manquer des entrepriſes très importantes, lui firent négliger cet avantage. Il revint donc en Macédoine content de ſon expédition, & alla tenir ſa cour à Dium.

Polyb. Legat. 76. & 77.

Dès que le printemps fut venu, le Conſul Marcius partit de Rome, ſe rendit en Theſſalie, & de-là, ſans perdre de temps, s'avança dans la Macédoine, perſuadé que c'étoit dans le cœur de ſes Etats qu'il falloit attaquer Perſée. Il eut dans ſa marche des peines incroyables à ſurmonter, tant les chemins étoient eſcarpés & impraticables. Il fut encore extrêmement incommodé par les fréquentes attaques des troupes du Roi : de ſorte que le Général Romain étoit

fort inquiet, ne pouvant ni avancer ni reculer ſans honte, ni même ſans danger. Il eſt certain que ſi le Conſul avoit eu à faire à un ennemi ſemblable aux anciens Rois de Macédoine, dans le défilé étroit où ſes troupes ſe trouvoient enfermées, il auroit infailliblement reçu un très grand échec. Enfin, après bien des peines & des fatigues, l'armée arriva dans la plaine, & ſe trouva non-ſeulement en ſûreté, mais même en ſituation de répandre par-tout la terreur.

Perſée fuit devant le Conſul.

En effet, bientôt après qu'elle fut ſortie du défilé, pendant que le Roi étoit au bain, on vint lui annoncer que les ennemis approchoient. Cette nouvelle le jetta dans une terrible alarme. Incertain du parti qu'il devoit prendre, & de moment à autre changeant de réſolution, il jettoit des cris & plaignoit ſon ſort de ſe voir vaincu ſans combat. Enfin il prit le parti de ſe retirer, laiſſant les entrées de ſon Royaume ouvertes & libres à l'ennemi, & ſe réfugia avec précipitation, dans le temps qu'il auroit encore pu l'arrêter tout court & le faire périr. Mais Dieu avoit ôté à Perſée le conſeil & la prudence; & dans l'aveuglement où la terreur l'avoit jetté, il ne

vit & ne fit rien de tout ce qui pouvoit le ſauver.

Le Conſul, après avoir fait reconnoître les paſſages qui conduiſoient à Dium, ſe mit en marche & y arriva le ſecond jour. Quand il fut entré dans la ville, il fut dans le dernier étonnement de voir que le Roi eût ſi facilement abandonné une ville ſi bien fortifiée. Il continua ſa marche & ſe rendit maître de pluſieurs places ſans trouver preſque aucune réſiſtance. Mais, plus il avançoit, moins il trouvoit de vivres, & plus la diſette augmentoit, ce qui l'obligea de retourner à Dium. Il ſe trouva même dans la néceſſité de quitter cette ville pour ſe retirer à Phila, où le Préteur Lucrétius lui avoit marqué qu'il trouveroit des vivres en abondance. Son départ de Dium avertit Perſée qu'il devoit maintenant recouvrer par ſon courage ce qu'il avoit perdu par ſa timidité. Il ſe remit donc en poſſeſſion de cette ville & en répara promptement les ruines. Il ſe fit de part & d'autre pluſieurs petites expéditions tant par mer que par terre; mais ces expéditions n'eurent pas des ſuites conſidérables.

Il reprend courage.

Le temps des comices, c'eſt-à-dire,

des aſſemblées pour élire à Rome des Conſuls, approchant, tout le monde attendoit avec inquiétude ſur qui tomberoit un choix ſi important, & l'on ne parloit d'autre choſe dans toutes les converſations. On n'étoit point content des Conſuls, qui, depuis trois ans, avoient été employés contre Perſée, & qui avoient fort mal ſoutenu l'honneur Romain. Les formidables préparatifs qu'avoit fait Perſée, & quelques avantages qu'il avoit remportés dans les premieres campagnes, augmentoient la crainte des Romains & les alarmoient preſque ſur l'événement de cette guerre. Ils voyoient bien qu'il en falloit confier le ſoin à un Général qui eût de la ſageſſe, de l'expérience & du courage, en un mot, qui fût en état de conduire une guerre auſſi importante que celle dont il s'agiſſoit actuellement.

Paul-Emile eſt nommé Conſul & chargé de la guerre de Macédoine.
AN. M. 3836.
Av. J. C. 168.
Plut. in Æmil. Paul. pag. 259.

Tout le monde jetta les yeux ſur Paul-Emile. Il fut élu Conſul tout d'une voix, & comme forcé de ſe rendre malgré lui au choix du peuple. On dit que le jour même qu'il fut nommé Général pour aller faire la guerre contre Perſée, comme il s'en retournoit chez lui accompagné de tout le peuple qui le ſuivoit pour lui faire honneur, il rencontra ſa fille Tertia, encore petit enfant, qui fondoit en

larmes ; il l'embrassa & lui demanda le sujet de ses pleurs. Tertia le serrant avec ses petits bras & le baisant : *Vous ne savez donc pas mon pere*, lui dit-elle, *que notre Persée est mort.* Elle parloit d'un petit chien qu'elle élevoit, & qui avoit nom *Persée.* Paul-Emile, frappé de ce mot, lui dit : *A la bonne heure, ma chere enfant, j'accepte de bon cœur cet augure.*

Départ du Consul.

Après que le Consul eut tout préparé pour la guerre dont on l'avoit chargé, il partit pour se rendre incessamment dans la Macédoine, aussi-bien que le Préteur Cn. Octavius, qui avoit le commandement de la flotte, & L. Anicius, autre Préteur, qui devoit succéder à Appius Claudius. Le nombre des troupes que chacun d'eux devoit commander fut réglé de la maniere qui suit. L'armée du Consul étoit de trente mille hommes ; celle du Préteur Anicius de vingt & un mille. Les troupes qui devoient servir sur la flotte étoient de cinq mille hommes. Ces trois corps réunis ensemble faisoient cinquante-six mille hommes.

Comme la guerre qu'on se préparoit à faire cette année dans la Macédoine paroissoit de la derniere conséquence, on prit toutes les précautions capables de

de la faire réussir. Il fut ordonné qu'on ne choisiroit pour les emplois de Tribun que des hommes qui eussent déjà été en charge, & on laissa à Paul-Emile la liberté de prendre pour son armée, parmi tous les Tribuns, ceux qu'il lui plairoit. Rome ne pouvoit se conduire avec plus de sagesse qu'elle fait ici.

Persée se met en état de résister au Consul.

Liv. l. 44. n. 23.

Pendant qu'on avoit travaillé à Rome aux préparatifs de la guerre, le Roi de Macédoine de son côté ne s'étoit pas endormi. La crainte du danger prochain dont il étoit menacé, l'ayant enfin emporté sur son avarice, il convint de donner à Gentius, Roi d'Illyrie, trois cents talents d'argent, & acheta à ce prix son alliance. Son avarice néanmoins lui fit trouver une ressource pour conserver son argent & l'amitié du Roi d'Illyrie. Car ayant appris que ce Prince avoit fait emprisonner les ambassadeurs Romains, sous prétexte qu'ils étoient des espions, & le croyant suffisamment engagé & sans retour contre les Romains par ce coup d'éclat, il fit revenir ceux qui portoient les trois cents talents, se félicitant lui-même en secret de l'heureux succès de sa perfidie, & de son habileté à conserver son argent.

Son avarice

Son avarice lui fit manquer une au-

lui fait manquer plusieurs alliances.

tre alliance qui ne lui auroit pas été moins favorable. Il avoit fait venir d'au-delà du Danube, un corps de troupes Gauloises (1), composé de dix mille cavaliers, & d'autant de fantassins, & il étoit convenu de donner dix pieces d'or à chaque cavalier, cinq à chaque fantassin, & mille à leurs capitaines. Quand ce secours fut arrivé, Persée, qui aimoit bien mieux garder son argent que sa parole, ne s'acquitta point de ses promesses. Les Gaulois, qui n'étoient pas gens à se payer des beaux complimens que Persée leur avoit fait faire à leur arrivée, frémirent de fureur & de rage, quand ils virent qu'on les avoit trompés. Ils s'en retournerent sur-le-champ; & reprenant le chemin du Danube, ils ravagerent la Thrace qui se trouvoit sur leur passage. Quel aveuglement! Persée pensoit bien différemment de Philippe, un de ses plus illustres prédécesseurs, qui avoit coutume de dire *que l'on doit acheter la victoire par l'argent, & non pas conserver l'argent aux dépens de la victoire.*

(1) Ces Gaulois, depuis leur établissement dans la Sarmatie Européenne, près les embouchures du Niéper, avoient pris le nom de Bastarnes.

Dès le commencement du printemps, les Généraux Romains s'étoient rendus chacun à leur département ; le Consul en Macédoine, Octavius à Orée avec la flotte, & Anicius dans l'Illyrie. Ce dernier eut un succès aussi rapide qu'heureux. Il termina la guerre contre Gentius, avant qu'on sût à Rome qu'elle étoit commencée. Elle ne dura que trente jours. Ayant traité avec bonté Scorda la capitale du pays qui s'étoit rendue, les autres villes suivirent bientôt son exemple. Gentius lui-même vint se jetter aux pieds d'Anicius, & implorer sa clémence, avouant, les larmes aux yeux, sa faute, ou plutôt sa folie d'avoir abandonné le parti des Romains. Le Préteur le traita humainement. Il envoya à Rome Perpenna porter la nouvelle de sa victoire, & peu de jours après il y fit conduire Gentius, sa mere, sa femme, ses enfants & son frere avec les principaux seigneurs du pays. La vue de prisonniers si illustres, augmenta fort la joie du peuple. On rendit des actions de graces aux Dieux, & il se fit au temple un grand concours de personnes de tout âge & de tout sexe.

Conquêtes du Préteur Anicius dans l'Illyrie.

Quand Paul-Emile se fut approché des ennemis, il trouva Persée campé

Le Consul tente de péne-

ɑrer dans la Macédoine.

près de la mer, au pied du mont Olympe, dans des lieux qui paroiſſoient inacceſſibles, où il s'étoit fortifié de telle ſorte, qu'il ſe croyoit entièrement en ſûreté, & qu'il eſpéroit de conſumer, & de rebuter enfin le Conſul par la longueur du temps, & par les difficultés qu'il auroit à faire ſubſiſter ſes troupes dans un pays déjà ravagé, & à s'y maintenir. En effet, Paul-Émile eut beſoin de toute ſon habileté & de toute ſa prudence, pour ſe faire un paſſage pour pénétrer dans la Macédoine. Entreprendre de forcer les retranchements des ennemis, c'eût été expoſer les troupes à la boucherie. Il n'étoit pas aiſé non plus de faire une diverſion, & d'obliger le Roi à retirer une partie de ſes troupes. Le Conſul prit le parti de ſe tenir quelques jours en repos, pour trouver quelque expédient. Enfin, à force de chercher & de s'informer, il apprit de deux marchands Perrhébiens, dont la prudence & la fidélité lui étoient connues, qu'il y avoit un chemin qui conduiſoit à Pythium, ville ſituée au plus haut du mont Olympe ; que ce chemin n'étoit pas d'un difficile accès, mais qu'il étoit bien gardé. Le Conſul y envoya, ſous la conduite de Scipion ſon

fils, un détachement de cinq mille hommes, qui arriva ſur la hauteur après trois jours de marche. Il y eut un combat fort rude ſur cette hauteur, & la victoire demeura quelque temps douteuſe. Mais enfin les troupes du Roi furent forcées de toutes parts, & miſes en déroute. Les Romains les pourſuivirent vivement, & allerent camper dans la plaine.

Les fuyards étant arrivés au camp de Perſée, y répandirent une ſi grande terreur, que ce Prince décampa ſur l'heure, & ſe retira ſaiſi de frayeur, & preſque ſans eſpérance. Il tint un grand conſeil pour délibérer ſur le parti qu'il falloit prendre. Il fut conclu qu'on ſe retireroit ſous les murs de Pydna, & qu'on s'y prépareroit à donner bataille à l'ennemi. Le Prince, ranimé par le courage de ſes officiers, va camper ſous les murs de cette ville, n'oublie rien pour profiter de l'avantage des lieux, aſſigne à chacun ſon poſte, & donne tous les ordres avec beaucoup de préſence d'eſprit, réſolu d'attaquer les Romains dès qu'ils paroîtroient.

Paul-Emile, étant arrivé à Pythium, & ayant rejoint le détachement de Scipion, deſcendit dans la plaine. Le Roi

lui présenta la bataille. Mais quand le Consul eut considéré la bonne disposition des Macédoniens, & le nombre de leurs troupes, il fit halte pour penser à ce qu'il avoit à faire. Les jeunes officiers, pleins d'ardeur & d'impatience pour le combat, s'avancent à la tête des troupes, s'approchent de lui, & le conjurent de donner sans différer. Scipion, dont la confiance étoit augmentée par le succès qu'il venoit d'avoir sur le mont Olympe, se distingua sur tous les autres par son empressement, & fit les plus fortes instances.

» Autrefois, dit le Consul au jeune » Scipion, j'ai pensé comme vous faites » aujourd'hui, & un jour vous pense» rez comme moi. Je vous rendrai » compte de ma conduite dans un au» tre temps : reposez-vous-en mainte» nant sur la prudence d'un ancien Gé» néral. « Le jeune officier se tut, bien persuadé que le Consul avoit de bonnes raisons pour en user ainsi. En achevant ces mots, il donna ordre de former un camp : ensuite il fit entrer son armée dans ses retranchements, ne voulant point mettre aux mains avec des troupes toutes fraîches, les siennes qui étoient harassées de fatigues, & épuisées par

une longue & pénible marche. Le Roi de son côté voyant que les Romains refusoient de combattre, se retira aussi dans son camp, & le combat fut différé jusqu'au lendemain.

Quoique des deux côtés la résolution de combattre fût prise, cependant ce fut plutôt une espece de hasard qui engagea la bataille, que l'ordre des Généraux qui, de part & d'autre, ne se pressoient pas beaucoup. Des soldats Thraces chargerent quelques Romains qui revenoient du fourrage. Sept cents Liguriens coururent au secours de ces fourrageurs. Les Macédoniens firent avancer des troupes pour soutenir les Thraces ; & les renforts qu'on envoyoit aux unes & aux autres grossissant toujours, la bataille se trouva enfin engagée.

La charge étant donc commencée, la phalange Macédonienne se distingua parmi toutes les troupes du Roi, d'une maniere particuliere. Elle mit en désordre toute la premiere ligne des troupes Pélignienes, & la seconde commença à se ralentir beaucoup. Véritablement elle ne prit pas la fuite ; mais au lieu d'avancer, elle faisoit sa retraite vers le mont Olocre. Ce que voyant Paul-

Combat auprès de la ville de Pydna.

Emile, il déchira ses habits, pénétré de douleur, de ce que ces premieres troupes étant rendues, les Romains craignoient d'affronter la phalange. La victoire sembloit se déclarer pour les Macédoniens; & elle n'auroit pas été douteuse, si Persée, au lieu de s'abandonner à ses frayeurs & de s'enfuir, eût, par sa présence & par son exemple, animé ses troupes qui étoient toutes résolues à bien faire.

Fuite honteuse de Persée.

Paul-Emile ne savoit par quel endroit entamer la phalange, qui montroit un front hérissé, & couvert de piques épaisses & serrées, comme d'un retranchement impénétrable. Mais s'appercevant que, par l'inégalité du terrein, elle étoit forcée de laisser des ouvertures & des intervalles, & qu'elle reculoit d'un côté pendant qu'elle avançoit de l'autre, il sépara ses troupes par pelotons, & leur ordonna de se jetter dans les espaces vuides de la phalange des ennemis. Cet ordre, donné si à propos, fut cause du gain de la bataille. La phalange fut rompue & mise en désordre. Trois mille phalangistes, qui se distinguerent sur tous les autres, furent tous taillés en pieces, sans qu'aucun d'eux quittât son rang, & cessât de combattre jusqu'au dernier soupir.

Paul-Emile victorieux.

Cette grande bataille fut décidée si promptement, que le combat ayant commencé vers les trois heures après midi, la victoire se déclara avant quatre. Au milieu de la joie qu'elle causoit dans tout le camp Romain, le Général seul étoit plongé dans un extrême affliction. Scipion le plus jeune de ses deux fils, qui depuis fut appellé Africain & Numantin, pour avoir ruiné Carthage & Numance, ne paroissoit point. On craignoit qu'il n'eût été tué. L'alarme fut générale dans le camp, & changea les cris de joie en un morne silence. Enfin comme la nuit étoit fort avancée, & qu'on désespéroit de le retrouver, il revint de la poursuite des fuyards, & rendit la joie à son pere & à toute l'armée.

Cependant Persée continuant de fuir, avoit passé la ville de Pydna, & tâchoit de gagner celle de Pella avec toute sa cavalerie, qui s'étoit sauvée de la bataille sans aucun échec Il y arriva sur le minuit, & tua de sa main à coups de poignard les deux gardes de son trésor, qui avoient eu la hardiesse de lui représenter les fautes qu'il avoit faites; & qui, avec une liberté hors de saison, lui avoient donné des conseils sur ce

qu'il devoit faire pour ſe relever. Ce traitement cruel à l'égard de deux des premiers officiers de ſa cour, qui n'avoient commis de faute que par trop de zele, aliéna de lui tous les eſprits. Alarmé par la déſertion preſque générale de ſes officiers & de ſes courtiſans, il alla à Amphipolis, emportant avec lui la plus grande partie de ſes tréſors. D'Amphipolis, il paſſa dans l'iſle de Samothrace, & ſe réfugia dans le temple de Caſtor & de Pollux.

Ce Conſul ſe rend maître de toute la Macédoine.

Le Conſul, étant parti de Pydna, arriva le lendemain à Pella. Ayant appris que Perſée s'étoit réfugié dans la Samothrace, il ſe rendit à Amphipolis, pour paſſer delà dans l'iſle. Pendant ce temps-là, le Préteur Octavius, qui commandoit la flotte, aborda à Samothrace, & tint le Roi bloqué dans l'iſle ; de ſorte qu'il ne pouvoit ni s'embarquer, ni s'enfuir. Cependant, malgré toute la vigilance de l'amiral Romain, Perſée gagna ſecrètement un certain Oroandés de Crete, qui avoit un vaiſſeau marchand, & lui perſuada de le recevoir dans ſon bord avec toutes ſes richeſſes : elles montoient à deux mille talents. Mais ſoupçonneux comme il l'étoit, il ne ſe déſaiſit pas du tout. Il n'en en-

voya qu'une partie, & réserva à faire porter le reste avec lui. Le Crétois, suivant en cette rencontre le génie de sa nation, embarqua sur le soir tout l'or & l'argent qu'on lui avoit envoyé, & manda à Persée qu'il n'avoit qu'à se rendre vers le minuit sur le port avec ses enfants, & les gens qui lui étoient absolument nécessaires pour le service de sa personne. Le Roi s'y rendit avec sa femme & ses enfants, & le reste du trésor qui le suivoit. On ne sauroit exprimer sa douleur & son désespoir, lorsqu'il apprit qu'Oroandés, avec sa riche charge, étoit en pleine mer. Il fallut qu'il retournât à son asyle avec sa femme, & Philippe son fils aîné. Il avoit confié ses autres enfants à Jon de Thessalonique, qui avoit été son favori, & qui le trahit dans sa mauvaise fortune : car il livra ses enfants à Octavius ; ce qui fut la principale cause qui obligea Persée à se remettre lui-même au pouvoir de ceux qui avoient ses enfants entre leurs mains.

Persée se livre au vainqueur.

Il se livra donc lui & Philippe son fils au Préteur Octavius, & celui-ci le fit embarquer pour être conduit au Consul, à qui auparavant il en avoit donné avis. Paul-Emile envoya audevant de

lui ſon gendre Tubéron. Perſée, vêtu de noir, entra dans le camp avec ſon fils ſeul. Le Conſul le voyant arriver, ſe leva de ſon ſiege, & s'étant un peu avancé, lui tendit la main. Perſée ſe jetta à ſes pieds : mais il le releva ſur-le-champ, & ne ſouffrit pas qu'il embraſſât ſes genoux. L'ayant introduit dans ſa tente, il le fit aſſeoir vis-à-vis de ceux qui formoient l'aſſemblée. Après quelques demandes, auxquelles le Roi ne répondit que par des ſanglots & des larmes, le Conſul renvoya l'aſſemblée, & chargea Tubéron d'avoir ſoin de Perſée. Il l'invita ce jour-là à venir manger avec lui, & ordonna qu'on lui rendît tous les honneurs qu'on pouvoit lui rendre dans l'état où il ſe trouvoit. Ainſi fut terminée la guerre de Macédoine entre les Romains & Perſée,
An. M. 3836. laquelle avoit duré quatre ans. Ainſi finit
Av. J. C. 168. un royaume ſi illuſtre, tant dans l'Europe que dans l'Aſie. Perſée avoit régné onze ans. On le comptoit pour le quarantieme Roi depuis Caranus, qui le premier avoit régné en Macédoine. Une conquête ſi importante ne coûta à Paul Emile que quinze jours.

La nouvelle de cette victoire cauſa à Rome une joie inexprimable. Le peu-

ple s'y livra ſans bornes & ſans meſure. On ordonna des prieres publiques, & des ſacrifices en actions de graces pour la protection éclatante, que les Dieux avoient accordée à la république. On prorogea le commandement de l'armée dans la Macédoine à Paul Emile ; puis on nomma dix commiſſaires pour aller régler les affaires de ce royaume. Lorſqu'ils y furent arrivés, Paul-Emile, conformément aux inſtructions que les commiſſaires lui avoient apportées de Rome, déclara que la Macédoine ſeroit libre, & qu'elle ne payeroit aux Romains que la moitié des tributs qu'elle payoit au Roi : ce qui fut fixé à la ſomme de cent talents. Il ordonna de plus, que la Macédoine ſeroit partagée en quatre cantons iſolés l'un de l'autre, & ſans aucun commerce.

La Macédoine eſt déclarée libre.
Liv l 45. n. 29 & 30.
AN. M. 3837.
AV. J. C. 167.

Quand Paul Emile eut réglé toutes les affaires de ce pays, il prit congé des Grecs ; & après avoir exhorté les Macédoniens à ne pas abuſer de la liberté que les Romains leur avoient accordée, il partit pour l'Epire, dont il livra au pillage, par ordre du Sénat, les villes qui s'étoient déclarées en faveur du Roi Perſée. Après l'exécution de ce decret du Senat, Paul-Emile prit

Départ de Paul-Emile pour retourner à Rome.
Ibid. n. 33 & 40.

le chemin de Rome. Quand il fut arrivé à l'embouchure du Tibre, il remonta cette riviere fur la galere du Roi de Macédoine, qui étoit à feize rangs de rames. Tous les Romains en foule fortirent au-devant de lui, & l'accompagnerent de deffus le rivage.

Il entre en triomphe.

Après quelques débats, l'honneur du triomphe lui fut accordé. Il alla au Capitole, monté fur un char fuperbe & magnifiquement orné. Le malheureux Perfée, fes enfants, fes courtifans & fes amis, fervirent d'ornement au triomphe du vainqueur. Quelque compaffion qu'eût Paul-Emile des malheurs de Perfée, & quelque porté qu'il fût à le fervir, il ne put faire autre chofe pour lui, que d'obtenir qu'on le transféreroit de la prifon publique, dans un lieu plus commode. Lui & fon fils Alexandre furent menés, par ordre du Sénat, à Albe, où il fut gardé, & où on lui fournit de l'argent, des meubles & des gens pour le fervir. La plupart des Auteurs prétendent qu'il fe fit mourir lui-même en s'abftenant de manger. La Macédoine ne fut réduite en province Romaine que vingt ans après.

Mort de Perfée.

Le butin qu'on tranfporta de Macédoine à Rome, en même temps qu'on

y amena Persée, étoit immense, tant en or & en argent, qu'en meubles & autres richesses. Paul-Emile n'étoit pas riche, & personne n'avoit plus de droit que lui sur ce butin. Cependant, par un désintéressement qu'on ne sauroit assez louer, mais qui n'a guere d'imitateurs, il ne s'en attribua rien. Il permit seulement à ses fils, qui aimoient l'étude, de retenir pour eux les livres de la bibliotheque de Persée. Les jeunes seigneurs pour lors, & ceux qui étoient destinés à commander un jour les armées, ne témoignoient pas du mépris pour l'étude, & ne la croyoient pas indigne de leur naissance, ou inutile à la profession des armes. Revenons.

Pendant l'espace des quinze ou seize premieres années qui suivirent la défaite & la mort de Persée il y eut dans la Grece beaucoup de troubles, que les Romains suscitoient & entretenoient adroitement pour affoiblir une puissance qu'ils redoutoient & qu'ils vouloient s'assujettir. Au bout de ce temps un certain Andriscus, d'Adramytte, ville de la Troade, dans l'Asie Mineure, homme de la plus basse naissance, se donnant pour un fils de Persée, prit le nom de Philippe & entra en Macédoine, dans

Le faux Philippe.
AN. M. 3852.
AV. J. C. 152.
Patercul. l. 1. c. 11.
Flor. l. 2. c. 14.

l'eſpérance de s'y faire reconnoître pour Roi par les habitants du pays. Il avoit composé ſur ſa naiſſance une fable qu'il débitoit par-tout où il paſſoit, prétendant qu'il étoit né d'une concubine de Perſée. Il avoit eſpéré qu'on le croiroit ſur ſa parole, & qu'il ſe feroit dans la Macédoine un grand mouvement en ſa faveur. Quand il vit que tout y demeuroit tranquille, il ſe retira en Syrie, chez Démétrius Soter dont la ſœur avoit épouſé Perſée. Ce Prince, qui connut tout-d'un-coup ſa fourberie, le fit arrêter & l'envoya à Rome.

Comme il ne produiſoit aucune preuve de ſa prétendue naiſſance, & que rien dans ſon extérieur n'annonçoit un Prince, on n'en fit pas grand cas à Rome. Il y fut traité avec beaucoup de mépris & gardé avec beaucoup de négligence. Andriſcus en profita pour s'enfuir & s'échappa de Rome. Il ſe ſauva dans la Thrace, où il trouva le moyen de lever une aſſez groſſe armée avec laquelle il ſe rendit maître de la Macédoine, ſoit de gré ſoit de force, & prit les marques de la dignité royale. Il ajouta à cette premiere conquête une partie de la Theſſalie qu'il ſoumit à ſes loix.

La choſe commença à paroître ſé-

rieuſe aux Romains. Ils nommerent Scipion Naſica pour aller appaiſer ce tumulte dans ſa naiſſance, le jugeant avec raiſon très propre pour cette commiſſion. En effet, dès qu'il fut arrivé en Grece, & qu'il eut été exactement inſtruit de l'état des affaires de la Macédoine & de la Theſſalie, il leva une armée chez les alliés, avec laquelle il enleva bientôt au faux Philippe les conquêtes qu'il avoit faites dans la Theſſalie, & le pouſſa lui-même dans la Macédoine.

Andriſcus bat le Préteur Juventius.

Cependant à Rome on donna ordre au Préteur Juventius Thalna de paſſer au plutôt en Macédoine. Il s'y rendit ſans perdre de temps. Mais ne regardant Andriſcus que comme un Roi de théâtre, il ne crut pas devoir prendre de grandes précautions contre lui, & s'engagea témérairement dans un combat où il perdit la vie avec une partie de l'armée. Q. Cécilius Métellus, nommé récemment Préteur, alla remplacer Juventius. Il battit ſous les murs de Pydna le faux Philippe & le défit entiérement. Il ſe retira chez les Thraces, d'où il revint avec une nouvelle armée. Il eut la témérité de haſarder une ſeconde bataille, qui fut encore moins heureuſe pour lui que la premiere. Il ſe

Il eſt lui-même battu, mis en fuite & fait priſonnier par Métellus.

AN. M. 3856.
AV. J. C. 148.

réfugia dans ſon malheur chez un petit Roi de Thrace, à la bonne foi duquel il s'abandonna. Mais ſon hôte, qui ne s'en piquoit pas trop & qui la faiſoit céder à ſes intérêts, le remit entre les mains de Métellus, qui l'envoya à Rome.

Un autre aventurier, qui ſe diſoit auſſi fils de Perſée, & qui ſe faiſoit nommer Alexandre, eut le même ſort que le premier, ſi ce n'eſt que Métellus ne put l'arrêter. Ce fut pour lors que la Macédoine fut entièrement ſoumiſe aux Romains & réduite en province de l'Empire.

Un troiſieme uſurpateur, quelques années après, parut encore ſur les rangs, & ſe donna pour fils de Perſée ſous le nom de Philippe. Sa prétendue royauté fut de peu de durée. Il fut vaincu & tué en Macédoine par Trémellius, ſurnommé Scrofa, parcequ'il avoit dit qu'il diſſiperoit les ennemis *ut Scrofa porcos.*

Troubles dans l'Achaïe.

Métellus, après avoir pacifié la Macédoine, y demeura encore quelque temps. Il s'étoit élevé dans la ligue des Achéens de violents troubles excités par la témérité & l'avarice de ceux qui occupoient les premieres places. La ligue Achéenne & Sparte avoient envoyé des ambaſſadeurs à Rome ſur une affaire qui les par-

tageoit. Damocrite cependant, & Diæus qui lui succéda dans la charge de général des Achéens, sans avoir aucun égard aux sollicitations de Métellus, entrerent l'un & l'autre à main armée dans la Laconie & la ravagerent.

Des commissaires envoyés de Rome à ce sujet étant arrivés en Grece, on convoqua l'assemblée à Corinthe. Aurélius Oreste, qui étoit à la tête de la commission, notifia le décret du Sénat, qui séparoit de la ligue Achéenne plusieurs villes. Quand les députés eurent rendu compte de ce décret, la multitude entra en fureur, se jetta sur les Lacédémoniens qui se trouverent à Corinthe & les massacra tous. Elle poussa l'excès jusqu'à arracher de la maison des commissaires ceux qui s'y étoient réfugiés, & elle les auroit eux-mêmes maltraités, s'ils ne s'étoient dérobés à sa violence par la fuite.

Oreste & ses collegues, de retour à Rome, exposerent ce qui leur étoit arrivé. Le Sénat en fut très indigné, & députa sur le champ Julius dans l'Achaie avec quelques autres commissaires: mais il le chargea de se plaindre modérément, & d'exhorter simplement les Achéens à ne pas prêter l'oreille à de

mauvais conſeils, de peur que, par imprudence, ils n'encouruſſent la diſgrace des Romains ; malheur qu'ils pouvoient éviter en puniſſant eux-mêmes ceux qui les y avoient expoſés. Les commiſſaires s'acquitterent exactement & avec habileté de leur commiſſion, mais ils ne réuſſirent pas mieux que les premiers. Diæus & Critolaüs, & ceux de leur faction, ſouffloient dans les eſprits le feu de la diſcorde, faiſant entendre, non ſans fondement, que Rome vouloit aſſervir toutes les villes de l'Achaïe & détruire abſolument la ligue Achéenne. Enfin, par leurs diſcours ſéditieux, ils vinrent à bout d'engager les Achéens à faire la guerre aux Lacédémoniens, & par contre-coup aux Romains.

Guerre des Achéens avec les Romains.

Le magiſtrat des Béotiens, qui s'appelloit Pythéas, auſſi téméraire & auſſi violent que Critolaüs, entra dans ſes vues & engagea les Béotiens à joindre leurs armes à celles des Achéens. La ville de Chalcis ſe laiſſa auſſi entraîner dans leur parti. Les Romains avoient choiſi pour l'un des Conſuls Mummius, & l'avoient chargé de la guerre d'Achaïe. Métellus, pour lui enlever la gloire d'avoir terminé cette guerre, fit avancer ſes troupes contre les rebelles,

les atteignit près de Scarphée, ville de la Locride, & remporta ſur eux une victoire conſidérable. Critolaüs diſparut dans la bataille ſans qu'on ſût ce qu'il étoit devenu. On croit qu'en fuyant il tomba dans des marais où il fut noyé. Diæus prit le commandement à ſa place & leva une nouvelle armée.

Métellus, après le combat, marcha avec ſon armée victorieuſe vers Thebes, qu'il trouva preſque entièrement déſerte. Touché du triſte état de cette ville, il défendit tout acte d'hoſtilité. De Thebes, après avoir pris Mégare, il fit marcher ſes troupes vers Corinthe où Diæus s'étoit retiré.

Les choſes étoient en cet état lorſque le Conſul Mummius arriva. Il avoit hâté ſa marche dans la crainte de trouver tout pacifié à ſon arrivée, & qu'un autre que lui n'eût la gloire d'avoir terminé cette guerre. Métellus lui laiſſa le commandement & retourna en Macédoine. Un léger avantage remporté ſur le Conſul enfla de telle ſorte le courage des Achéens, qu'ils eurent la hardieſſe de lui offrir la bataille. Le Conſul fit d'abord ſemblant de la refuſer; mais enfin il l'accepta, & le combat ſe donna auprès de Leucopé-

Le Conſul défait entièrement la ligue des Achéens.

tra (1) & du défilé de l'Iſthme. La victoire ne fut pas long-temps douteuſe; les Achéens furent rompus & mis en fuite. Diæus, livré au déſeſpoir, courut à toute bride vers Mégalopolis ſa patrie; & étant entré dans ſa maiſon, il y mit le feu, tua ſa femme, avala du poiſon, & mit ainſi lui-même à ſa vie une fin digne de tous les crimes qu'il avoit commis.

Ruine de la ville de Corinthe. An. M. 3858. Av. J. C. 146.

Le Conſul étant entré dans la ville, l'abandonna au pillage. On fit main-baſſe ſur tout ce qui étoit reſté d'hommes; les femmes & les enfants furent vendus. Après avoir placé à l'écart les ſtatues, les tableaux & les meubles les plus précieux pour les envoyer à Rome, on mit le feu à toutes les maiſons, dont l'incendie général dura pluſieurs jours. Enſuite on abattit les murailles & on les détruiſit juſques dans les fondements. Tout cela s'exécutoit par ordre du Sénat pour punir l'inſolence des Corinthiens, qui avoient violé le droit des gens en maltraitant les ambaſſadeurs que Rome leur avoit envoyés. Ainſi périt la ville de Corinthe, la même année que Carthage fut priſe & détruite par les Ro-

(1) Ce lieu eſt inconnu.

mains, neuf cents cinquante ans depuis qu'elle eut été fondée par Alétès, fils d'Hippotes, le ſixieme des deſcendants d'Hercule. Depuis ce temps-là la Grece fut réduite en province Romaine ſous le nom de province d'Achaïe.

Métellus, de retour à Rome, fut honoré du triomphe, comme vainqueur de la Macédoine & de l'Achaïe, & prit le ſurnom de Macédonien. Le faux Roi Andriſcus étoit traîné devant ſon char. Entre les autres dépouilles, il fit paſſer ce qu'on appelloit *la troupe d'Alexandre le Grand.* Ce Prince, à la bataille du Granique, avoit perdu vingt-cinq de ſes amis. Il leur fit faire à chacun par Lyſippe une ſtatue équeſtre, & y joignit la ſienne. Ces ſtatues avoient été placées à Dium ville de Macédoine. Métellus les fit tranſporter à Rome, & en décora ſon triomphe.

Mummius obtint auſſi l'honneur du triomphe, & en conſéquence de la conquête qu'il avoit faite de l'Achaïe, il prit le ſurnom d'Achaïcus. Il eut ſoin de décorer la cérémonie d'un grand nombre de ſtatues & de tableaux, qu'il avoit trouvés à Corinthe, & qui firent depuis l'ornement des édifices publics de Rome, & de pluſieurs autres villes d'Italie.

Réflexions sur les causes de la grandeur & de la ruine de la Grece.

Après avoir vu la ruine totale de la Grece, qui nous a fourni pendant tant de siecles de si beaux exemples de vertu, & des événements si mémorables, il doit nous être permis de retourner sur nos pas, pour considérer en abrégé & d'un même coup d'œil, la naissance, le progrès & la décadence des principaux États qui la composoient. Je ne m'arrête pas aux temps fabuleux de la Grece, qui précedent la guerre de Troye, & qui forment le premier âge, & pour ainsi dire l'enfance de la Grece.

Prem. âge.

Second âge.

Le second âge, qui s'étend depuis la prise de Troye jusqu'au regne de Darius I. chez les Perses, fut comme son adolescence & sa jeunesse, où elle se forma, se fortifia, se prépara aux grandes choses qu'elle devoit faire dans la suite, & jetta les fondements de cette puissance & de cette gloire, qui depuis porterent si haut sa réputation. Les Grecs formés dès le berceau à l'amour du travail, à la culture des terres & des arts, à l'estime de la pauvreté, ou du moins d'une fortune médiocre, de la simplicité dans les bâtiments, dans les meubles, dans les vêtements, dans les équipages, dans les domestiques, dans la table, ne faisoient cas que de la probité, de l'honneur,

neur, de la gloire & de la liberté. Que ne devoit-on pas attendre de peuples formés de la ſorte, élevés & nourris dans ces principes, imbus dès la plus tendre enfance de maximes ſi propres à élever l'ame, & à lui inſpirer de grands & de nobles ſentiments? L'effet ſurpaſſa toute l'eſpérance qu'on auroit pu en concevoir.

Troiſieme âge.

Ce ſont ici les beaux jours de la Grece, qui ont fait & feront toujours l'admiration de tous les ſiecles. Le mérite & la vertu des Grecs, renfermés dans l'enceinte obſcure de leurs villes, n'avoient encore paru que foiblement juſqu'ici, & avoient jetté peu d'éclat. Pour les faire éclorre pleinement, & les mettre dans tout leur jour, il falloit quelque grande & importante occaſion, où la Grece attaquée par un ennemi formidable, & expoſée aux dangers les plus extrêmes, fût contrainte en quelque façon de ſortir d'elle-même, & de ſe montrer au dehors telle qu'elle étoit. C'eſt ce que fit l'invaſion des Perſes dans la Grece; d'abord ſous Darius, puis ſous Xercès ſon fils. Qu'on repaſſe dans ſa mémoire les prodiges de valeur & de fermeté qui éclaterent alors, & qui continuerent dans la ſuite. Qu'on ſe remette

ſous les yeux les journées de Marathon, des Thermopyles, de Salamine, de Platée, & la glorieuſe retraite des dix mille. A quel degré de gloire & de réputation ces victoires n'éleverent-elles pas la Grece ?

La principale cauſe de l'affoibliſſement & de la décadence des Grecs, fut la déſunion qui ſe mit entr'eux. La Perſe, qui les avoit trouvés invincibles du côté des armes, tant qu'ils demeurerent unis, mit toute ſon attention & toute ſa politique, à jetter parmi eux des ſemences de diſcorde. C'eſt à quoi depuis elle employa ſon or & ſon argent, qui lui réuſſirent mieux que n'avoient fait auparavant le fer & les armes. Dès-lors les Grecs, attaqués ſourdement de la ſorte par les préſents, commencerent à ſe diviſer, & à tourner contr'eux-mêmes leurs armes victorieuſes.

Cet affoibliſſement donna lieu à Philippe & à Alexandre de les aſſervir. Les Romains acheverent ce que ces deux Princes n'avoient fait qu'imparfaitement, & les ſoumirent enfin totalement ; mais ce fut par degrés & avec beaucoup d'artifice. Ils ſe ſervirent des Grecs pour abattre & détruire la puiſſance Macédonienne ; & ils ſe ſoumi-

rent enſuite tous ces peuples les uns après les autres ſous différents prétextes. Ainſi la Grece fut enfin abſorbée dans l'Empire Romain, & en devint une province ſous le nom d'Achaïe.

Cependant, après que la Grece eut été dépouillée de ſon ancien pouvoir, il lui reſta une autre ſouveraineté que les Romains ne purent lui enlever, & à laquelle eux-mêmes furent obligés de ſe ſoumettre, & de rendre hommage. Athenes demeura toujours la métropole & la capitale des ſciences, l'école des beaux arts, le centre & la regle du bon goût pour toutes les productions de l'eſprit. Rome, toute fiere qu'elle étoit, reconnut ce glorieux empire. Elle envoyoit ſes plus illuſtres citoyens ſe former & ſe perfectionner en Grece. Un Cicéron, déjà l'admiration du barreau, jugea qu'il lui manquoit quelque choſe, & ne rougit point de devenir le diſciples des grands Maîtres que la Grece avoit dans ſon ſein.





HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE VINGTIEME.

Histoire du Royaume d'Epire.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire de Pyrrhus.

L'Épire est une province de la Grece ; séparée de la Thessalie & de la Macédoine par le mont Pindus. Les plus puissants de ses peuples étoient les Molosses. Les Rois d'Epire prétendoient descendre de Pyrrhus fils d'Achille, qui étoit venu s'établir dans ce pays. Il s'appelloient *Eacides*, du nom d'Eacus, grand-pere d'Achille. La généalogie des Rois de cet Empire est fort obscure. C'est ce qui fait que je me borne à écrire l'histoire du Prince qui s'est le plus distingué, & dont la connoissance peut

être d'une grande utilité. Le Lecteur comprend d'avance que je veux parler du grand Pyrrhus.

Origine & enfance de Pyrrhus.

Plut. in Pyrrh. pag. 383.

Pyrrhus étoit fils d'Eacide, que les Molosses dans une révolte avoient chassé du trône. Ce ne fut point sans peine que Pyrrhus, encore à la mammelle, fut sauvé des mains des révoltés qui le poursuivirent pour l'égorger. Après diverses aventures, il fut conduit en Illyrie, à la cour du Roi Glaucias qui le prit sous sa protection. Cassandre, mortel ennemi d'Eacide, pressa le Roi d'Illyrie de lui remettre entre les mains ce jeune Prince, lui offrant deux cents talents. Mais Glaucias eut horreur d'une telle proposition; & dès que le jeune Pyrrhus eut atteint l'âge de douze ans, il le remena lui même en Epire avec une puissante armée, & le rétablit dans ses Etats.

Il est dépouillé de ses Etats.

A l'âge de dix-sept ans, se croyant assez affermi sur le trône, il quitta sa ville capitale, & alla faire un voyage en Illyrie, pour se trouver aux noces d'un des fils de Glaucias, avec lesquels il avoit été élevé. Les Molosses, profitant de son absence, se révolterent encore, chasserent tous ses amis, pillerent ses biens, & se donnerent à Néop-

toleme ſon grand oncle. Pyrrhus, ayant ainſi perdu ſon royaume, & ſe voyant dénué de tout ſecours, ſe retira auprès de Démétrius, qui avoit épouſé ſa ſœur Déidamie. Il ſe trouva à la bataille d'Ipſus, & s'y diſtingua parmi les plus braves. Démétrius ayant été défait, il ne l'abandonna pas. Il lui conſerva les villes Grecques qu'il lui avoit confiées; & quand Démétrius eut fait la paix avec Ptolémée, Pyrrhus alla pour lui en ôtage en Egypte.

Il ſe retire en Egypte, où il épouſe Antigone, fille de la Reine Bérénice.

Pendant qu'il fut à la cour de Ptolémée Soter, il ſe diſtingua dans les chaſſes & dans tous les exercices, & donna des preuves de ſa force, de ſon adreſſe & de ſa grande patience dans tous les travaux. Il ne fut pas longtemps à cette cour, ſans s'appercevoir que de toutes les femmes de Ptolémée, Bérénice étoit celle qui avoit le plus de pouvoir ſur l'eſprit du Prince, & qui ſurpaſſoit toutes les autres en fineſſe & en prudence. Il s'attacha à elle particulièrement, & lui faiſoit aſſidument ſa cour. Car déjà habile politique, il n'oublioit rien pour gagner l'amitié de ceux de qui dépendoit ſa fortune, & pour s'inſinuer auprès des perſonnes qui pouvoient lui être utiles. Ses manieres nobles & prévenantes lui acquirent l'eſtime &

le cœur de Ptolémée, jusqu'au point de lui donner en mariage Antigone, fille de Bérénice sa femme favorite, préférablement à beaucoup d'autres jeunes Princes qui la demandoient. Quand Pyrrhus eut épousé Antigone, la Reine eut assez de crédit sur l'esprit de son mari, pour faire accorder à son gendre une flotte & de l'argent, qui lui servirent à rentrer dans ses Etats. Voilà par où commença la fortune d'un Prince exilé, qui a passé pour le plus grand capitaine de son siecle. Et il faut avouer que toutes les démarches de sa jeunesse annonçoient un rare mérite, & donnoient de grandes espérances pour l'avenir.

Il remonte sur le trône. AN. M. 3707. AV. J. C. 297.

Dans le différend d'Antipater & d'Alexandre fils de Cassandre, pour la succession au trône de Macédoine, Pyrrhus fut appellé par Alexandre, pour venir l'aider à terminer la querelle qui le divisoit d'avec son frere. Le Roi d'Epire entra en Macédoine, soumit plusieurs villes, en retint une partie pour le prix du secours, avec le droit d'arbitrage; & après avoir réconcilié les deux freres, il se retira. Sept ans après il entra dans la ligue de Ptolémée, de Lysimaque, & de Séleucus contre Démétrius son beau-frere, qui s'étoit rendu maître de

AN. M. 3710. AV. J. C. 294. *Plut. in Demet. p. 950.*

la Macédoine, par un meurtre exécrable qu'il avoit commis en la personne d'Alexandre, légitime possesseur. Il entra alors en campagne ; & avant que Démétrius, qui étoit alors en Grece, pût se rendre en Macédoine, Pyrrhus lui avoit déjà enlevé Bérée, une des plus considérables villes de son royaume, où il trouva les femmes, les enfants & les effets de la plupart des soldats de Démétrius. La nouvelle de cette prise causa un désordre général dans l'armée ; elle se mutina, abandonna Démétrius, & entra au service de Pyrrhus, qu'elle proclama Roi de Macédoine.

Il est proclamé Roi de Macédoine.
AN. M. 3717.
AV. J. C. 287.

Les Macédoniens le mettoient beaucoup au-dessus de Démétrius, non seulement pour la douceur de ses mœurs, & pour sa probité, mais même pour le mérite guerrier. Il les avoit battus dans quelques occasions : mais ils ne lui savoient pas si mauvais gré de leur défaite, qu'ils admiroient son courage. Ils disoient que les autres Princes n'imitoient Alexandre, que par la pourpre de leurs habits, par le nombre de leurs gardes, par l'affectation de pencher le cou comme lui, & par une maniere de parler fiere & hautaine ; que Pyrrhus

étoit le ſeul qui le repréſentoit par ſes grandes & louables qualités.

Il n'étoit pas lui-même exempt d'une ridicule vanité, ſur l'article de la reſſemblance avec Alexandre pour les traits du viſage : mais la réponſe naïve d'une femme l'en détrompa ; voici comment cela arriva. Dans la perſuaſion où étoit le Roi d'Epire qu'il reſſembloit à Alexandre, il fit apporter les portraits de Philippe, d'Alexandre, de Perdiccas, de Caſſandre & de quelques autres Princes. Enſuite il demanda à une dame de Lariſſa, chez qui il étoit logé, auquel de ces Princes elle trouvoit qu'il reſſemblât. La dame refuſa long-temps de répondre. Enfin preſſée de le faire, elle lui dit qu'il n'avoit ni l'air ni la figure d'aucun de ceux dont elle voyoit les portraits : mais qu'il reſſembloit parfaitement à *Batrachion ;* c'étoit un cuiſinier fort connu dans la ville. Cette réponſe ne dut pas lui plaire. Quoi qu'il en ſoit, les Macédoniens croyoient revoir en lui un autre Alexandre, & ne trouvoient perſonne qu'ils puſſent comparer à Pyrrhus.

Lucian advers. indoct. p. 552.

Lyſimaque étant ſurvenu, dans le moment que Pyrrhus venoit d'être proclamé Roi de Macédoine, prétendit

Plut. in Pyrrh. p. 389.

qu'il n'avoit pas moins contribué que lui à la fuite de Démétrius, & que par conséquent il devoit avoit sa part du royaume de Macédoine. Pyrrhus, qui ne comptoit pas beaucoup sur la fidélité des Macédoniens, donna les mains aux prétentions de Lysimaque. Ainsi ils partagerent entr'eux les villes & les provinces. Pyrrhus, trouvant les Macédoniens plus souples & plus soumis, quand il les menoit à la guerre, que lorsqu'ils étoient en paix, & n'étant pas lui-même d'un naturel fort tranquille, & qui pût long-temps supporter le repos, faisoit tous les jours de nouvelles entreprises, sans beaucoup ménager ni ses sujets ni ses alliés; ce qui aliéna de lui un peu les esprits. Lysimaque, instruit de l'indisposition des troupes contre Pyrrhus, en profita pour les aigrir encore davantage par ses émissaires. La plupart des Macédoniens furent entraînés; & Pyrrhus, qui craignoit les suites de cette désertion, se retira avec ses Epirotes & les troupes de ses alliés. Il perdit ainsi la Macédoine de la même maniere qu'il l'avoit gagnée.

Expédition de Pyrrhus en Italie.

Le retour de Pyrrhus en Epire, depuis qu'il avoit absolument abandonné la Macédoine, le mettoit en état de me-

ner une vie tranquille au milieu de ses sujets, & de goûter les douceurs de la paix en gouvernant sagement ses peuples. Mais Pyrrhus n'étoit pas d'un caractere à vivre dans le repos. Il lui falloit de l'action & du mouvement, & il ne pouvoit s'empêcher d'en donner aux autres. Les habitants de Tarente, qui étoient en guerre avec les Romains, lui en présenterent une belle occasion. Ils lui envoyerent une célebre ambassade avec de magnifiques présents. Les ambassadeurs avoient ordre de lui dire qu'ils n'avoient besoin que d'un capitaine sage, expérimenté & de réputation; & qu'avec les troupes des alliés, ils mettroient sur pied une armée de vingt mille chevaux, & de trois cents cinquante mille hommes de pied. On juge aisément comment Pyrrhus reçut une proposition si flatteuse pour lui, & si conforme à son caractere.

AN. M. 3724. AV. J.C. 280. *Plut. in Pyrrh. pag.* 390. *Justin. lib.* 18. *c.* 1. 2.

Après avoir fait tous les préparatifs nécessaires pour cette guerre, il envoya d'abord l'orateur Cynéas à Tarente, avec trois mille hommes de pied; puis il embarqua sur des vaisseaux de transport qui lui étoient venus d'Italie, vingt éléphants, trois mille chevaux, vingt mille hommes d'infanterie, deux mille

archers, & cinq cents frondeurs. Tout étant prêt, il fit voile. Dès qu'il eut gagné la pleine mer, il s'éleva un vent du nord si impétueux, qu'il fut obligé de céder à sa violence, & de se laisser entraîner. Il courut un très grand danger. Sa galere fut si battue par la proue, qu'elle étoit sur le point de s'entr'ouvrir. Dans cette extrêmité, Pyrrhus ne balança point, il se jetta dans la mer. Ses amis & ses gardes s'y jetterent après lui, faisant à l'envi tous leurs efforts pour le secourir & pour le sauver. Enfin après avoit lutté une partie de la nuit contre les vents & les vagues, il fut jetté le lendemain sur le rivage, le corps extrêmement foible & abattu, mais sans avoir rien perdu de ce courage, toujours grand & toujours invincible, qui seul l'empêchoit de succomber. Après avoir rassemblé ceux de sa suite qui s'étoient échappés du naufrage, il marcha avec eux à Tarente.

Lorsque Pyrrhus fut arrivé en cette ville, il fut étrangement surpris d'en trouver les habitants occupés de leurs plaisirs, & s'y livrant sans ménagement & sans interruption. Il dissimula d'abord sa surprise, jusqu'à ce qu'il eut des nouvelles que ses vaisseaux étoient sauvés,

& que la plus grande partie de ſon armée l'eût rejoint. Alors il parla & agit en maître. Il commença par fermer tous les lieux d'exercices, ſupprimer les feſtins, les ſpectacles & les aſſemblées de nouvelliſtes. Il fit prendre les armes à ceux qui étoient en âge de ſervir ; & dans les montres & les revues, il ſe rendit ſévere & inexorable pour tous ceux qui y manquoient. De cette ſorte il eut bientôt rétabli le bon ordre & la diſcipline, & formé de bons ſoldats, Dans ce temps-là, il reçut la nouvelle que le Conſul Lévinus s'avançoit contre lui avec une puiſſante armée. Il ſe mit alors en campagne avec le peu de troupes qu'il avoit, n'ayant pas encore reçu le ſecours des alliés. Il envoya devant un héraut aux Romains pour leur demander, ſi, avant que de commencer la guerre, ils ne voudroient pas conſentir à terminer à l'amiable les différends qu'ils avoient avec les Grecs d'Italie, en le prenant pour juge & pour arbitre. Le Conſul Lévinus répondit au héraut, *que les Romains ne prenoient point Pyrrhus pout arbitre, & ne le craignoient point pour ennemi.*

Après cette réponſe, Pyrrhus s'avança, & alla camper ſur la riviere de Liris.

Quand il vit la contenance & le bon ordre des troupes Romaines, qui étoient campées de l'autre côté de la riviere, & la bonne aſſiette de leur camp, il en fut étonné ; & s'adreſſant à Mégaclès, un de ſes amis qui ſe trouvoit auprès de lui : *cette ordonnance des Barbares*, lui dit-il, *n'eſt nullement barbare : nous verrons ſi le reſte y répondra.*

Il bat les Romains. An. M. 3724. Av. J. C. 280.

Déjà inquiet du ſuccès de l'avenir, il réſolut d'attendre l'arrivée de ſes alliés, ſe contentant de faire avancer un corps de troupes pour diſputer le paſſage aux Romains, au cas qu'ils entrepriſſent de le tenter ; mais il n'étoit plus temps, les Romains avoient déjà paſſé la riviere, & le corps avancé de Pyrrhus courut riſque d'être enveloppé. Il fut contraint de regagner avec précipitation le gros de l'armée. Quand le Roi vit les Romains en deçà de la riviere, marcher contre lui en belle ordonnance, alors il ſerra ſes rangs, & commença l'attaque. Il ſe livra au combat ſans s'épargner, faiſant la fonction de ſoldat, mais ſans perdre de vue celle de Général : & au milieu des plus grands dangers, conſervant tout ſon ſang-froid, il donnoit ſes ordres comme s'il eût été loin du péril. Le combat fut très opi-

niâtre, & la victoire long-temps douteuſe. On dit que les uns & les autres plierent ſept fois, & revinrent ſept fois à la charge. Enfin elle ſe déclara en faveur de Pyrrhus. Il mit les Romains en fuite, en fit un grand carnage, & s'empara du camp qu'il trouva abandonné. Denys d'Halicarnaſſe fait monter la perte des Romains à près de quinze mille hommes, & à treize mille du côté de Pyrrhus. D'autres Hiſtoriens diminuent la perte de part & d'autre.

Un échec ſi conſidérable ne fut pas capable d'abattre le courage des Romains. Ils ne penſerent qu'à ſe préparer à une ſeconde action. Cette grandeur d'ame ſurprit & effraya Pyrrhus, tout victorieux qu'il étoit. C'eſt pourquoi il jugea à propos de leur envoyer le premier un ambaſſadeur, pour les ſonder & voir s'ils ne voudroient pas entendre à quelque voie d'accommodement. Le Sénat, d'un commun accord, & d'une voix unanime, répondit à Cynéas ſon ambaſſadeur : que Pyrrhus commençât par ſortir de l'Italie ; qu'alors, s'il vouloit, il envoyât demander la paix : mais que tant qu'il ſeroit en armes dans leur pays, les Romains lui feroient la guerre

de toutes leurs forces, quand même il auroit battu dix mille Lévinus.

Quand Cynéas fut de retour à Tarente, il fit au Roi un fidele rapport de tout ce qu'il avoit vu & appris à Rome, & il dit entr'autres choses, *que le Sénat lui avoit paru une assemblée de plusieurs Rois*. Noble & juste idée de cet auguste corps! Et sur la grande quantité d'habitants, dont il avoit vu leurs villes & leurs campagnes peuplées, il lui dit: *qu'il craignoit beaucoup que Pyrrhus ne combattît contre une hydre*. En effet Lévinus avoit déjà levé une nouvelle armée, deux fois plus nombreuse que la premiere, & il laissoit encore à Rome une infinité d'hommes capables de porter les armes, & de faire plusieurs armées aussi puissantes que celle qu'il venoit de lever.

Pyrrhus tente inutilement la fidélité de Fabricius.

Le retour de Cynéas à Tarente fut suivi de près de l'arrivée des ambassadeurs, que les Romains envoyoient à Pyrrhus; du nombre desquels étoit Fabricius. Cette ambassade n'eut pas un meilleur succès à Tarente, que la premiere à Rome. Pyrrhus, informé du mérite de Fabricius, & connoissant par lui-même tout ce qu'il valoit, voulut

ſe l'attacher. Il employa inutilement les plus belles promeſſes, l'or & l'argent, & tout ce qui eſt capable de faire impreſſion ſur le cœur, & de ſéduire un mortel. Fabricius demeura toujours incorruptible. Il étoit perſuadé qu'il y avoit plus de gloire & de grandeur d'ame, à pouvoir mépriſer tout l'or du Roi qu'à régner (1).

Le Prince, voulant encore faire une avance auprès des Romains pour obtenir la paix, en leur envoyant les priſonniers qu'il avoit faits, les confia à Fabricius ; & pour lui marquer plus particulièrement ſon eſtime, il déclara qu'il ne les confioit qu'à lui, à condition que, ſi le Sénat ne vouloit pas faire la paix, ces priſonniers lui ſeroient renvoyés, après qu'ils auroient embraſſé leurs parents & leur amis, & qu'ils auroient célébré les Saturnales. Ils lui furent en effet renvoyés après la fête, le Sénat ayant ordonné peine de mort contre quiconque demeureroit, & ne ſe rendroit pas auprès de Pyrrhus.

L'année ſuivante, Fabricius ayant pris le commandement de l'armée, un

(1) Fabricius Pyrrhi regis aurum repulit, majuſque regno judicavit regias opes poſſe contemnere. *Sen. epiſt.* 120.

inconnu vint à lui dans ſon camp, & lui rendit une lettre du médecin du Roi, qui lui offroit d'empoiſonner Pyrrhus, ſi les Romains lui promettoient une récompenſe proportionnée à la grandeur du ſervice qu'il leur rendroit. Fabricius, qui conſervoit toujours le même fonds de probité & de juſtice, au milieu de la guerre, fut frappé d'une juſte horreur à une telle propoſition. Après en avoir conféré avec ſon collegue, il écrivit promptement à Pyrrhus, pour l'avertir de ſe précautionner contre cette noire perfidie. Sa lettre étoit conçue en ces termes :

Cajus Fabricius & Quintus Emilius Conſuls.

AU ROI PYRRHUS,

SALUT.

» Il paroît que vous vous connoiſſez » mal en amis & en ennemis ; & vous » en tomberez d'accord, quand vous » aurez lu la lettre qu'on nous a écrite. » Car vous verrez que vous faites la » guerre à des gens de bien & d'hon- » neur, & que vous donnez votre con- » fiance à des méchants & à des per-

» fides. Ce n'eſt pas tant pour l'amour
» de vous, que nous vous donnons cet
» avis, que pour l'amour de nous-mê-
» mes; afin que votre mort ne donne
» point une occaſion de nous calom-
» nier, & que l'on ne croie pas que
» nous avons eu recours à la trahiſon,
» parce que nous déſeſpérions de ter-
» miner heureuſement cette guerre par
» notre courage ».

Pyrrhus, ayant reçu cette lettre, & bien avéré le fait, fit punir ſon médecin; & pour témoigner à Fabricius ſa reconnoiſſance, il envoya au Conſul tous les priſonniers ſans rançon. Les Romains, qui ne vouloient ni accepter une grace de leur ennemi, ni recevoir une récompenſe pour n'avoir pas commis contre lui la plus abominable des injuſtices, ne refuſerent pas les priſonniers; mais ils lui renvoyerent un pareil nombre de Tarentins & de Samnites. Du reſte ils ne voulurent point entendre parler de paix, que Pyrrhus n'eût préalablement évacué l'Italie, & ne ſe fût retiré dans l'Epire. Cependant comme les affaires du Roi demandoient un ſecond combat, il aſſembla ſon armée, ſe mit en marche, & attaqua les Romains près de la ville d'Aſculum.

Le combat fut rude & opiniâtre, & la victoire douteuſe juſqu'à la fin. Pyrrhus, d'abord ayant été pouſſé dans des lieux impraticables à la cavalerie, perdit beaucoup de monde. Mais s'étant enfin tiré de ce terrein déſavantageux, & ayant gagné la plaine, il fit uſage de ſes éléphants avec beaucoup de ſuccès. Comme il trouva une vive réſiſtance, le carnage fut grand, il fut lui-même bleſſé dans la mêlée. Les deux armées acharnées l'une contre l'autre, firent des efforts extraordinaires de courage, & ne ceſſerent de combattre que lorſque la nuit les ſépara. Les Romains ſe retirerent les premiers, & gagnerent leur camp qui étoit fort proche. La perte fut à-peu-près égale, & monta en tout des deux côtés à quinze mille hommes. L'avantage néanmoins parut reſter du côté de Pyrrhus, qui étoit demeuré le dernier ſur le champ de bataille. Quelqu'un le félicitant ſur ſa victoire, il répondit : *Si nous en remportons encore une pareille, nous ſommes perdus ſans reſſource.*

Il remporte un ſecond avantage ſur les Romains.

Pendant qu'il s'occupoit des triſtes penſées de ſon peu de ſuccès, ne ſe voyant preſque plus aucun moyen de ſoutenir glorieuſement une ſi grande

Plut. in Pyrrh. p. 397. *Juſtin. l.* 18. *c.* 2.

entreprise, ni aucune voie pour s'en retirer honorablement, un rayon d'espérance & de bonne fortune ranima son courage. Il arriva des députés de Sicile, qui vinrent lui remettre entre les mains Syracuse, Agrigente & la ville des Léontins, & le prier de venir chasser les Carthaginois de leur isle, & la délivrer des Tyrans. Il saisit cette occasion, passe au plutôt en Sicile, & se rend maître de Syracuse, qui lui fut livrée par le gouverneur. Les manieres honnêtes & prévenantes qu'il employa dans les commencements, lui gagnerent tous les cœurs ; ce qui lui facilita extrêmement la conquête de l'isle. Il ruina la domination des Carthaginois, & les réduisit à la seule ville de Lilybée.

AN. M. 3726. Av. J. C. 278. Il passe en Sicile & en fait la conquête.

Des progrès si rapides enflerent de telle sorte le cœur de Pyrrhus, qu'il changea sa douce domination en une violente tyrannie. Ce changement de conduite de sa part, changea aussi tous les esprits, les aliéna, & mit tout le monde contre lui. La mort injuste & cruelle des deux premiers citoyens de Syracuse, qui avoient été les principaux instruments de ses progrès dans cette isle, acheva de le rendre odieux & insupportable aux Siciliens. Dans le temps

Dionys. Halic.

qu'il ne voyoit que révoltes contre lui, & que nouvelles entreprifes, il lui vint à propos des lettres d'Italie, qui lui marquoient le preſſant beſoin qu'avoient ſes alliés de ſon ſecours, pour pouvoir ſe ſoutenir contre les ennemis. Ce fut pour lui un prétexte honnête pour ſortir de Sicile, & pour faire croire que ce n'étoit ni une fuite, ni un abandonnement de l'iſle, comme s'il eût déſeſpéré d'y réuſſir. Quand il ſe fut embarqué, il tourna ſes yeux vers la Sicile, & dit, en s'écriant, à ceux qui étoient autour de lui : *Ah! le beau champ de bataille que nous laiſſons là aux Carthaginois & aux Romains!* Après ſon départ, l'iſle retourna à ſes anciens maîtres. Ainſi il la perdit avec autant de rapidité qu'il l'avoit conquiſe.

Il abandonne la Sicile & paſſe en Italie.

Dès que Pyrrhus fut arrivé en Italie, il marcha à grandes journées contre les Romains, qui étoient campés dans le pays des Samnites. Il voulut ſurprendre Manlius l'un des Conſuls; mais il fut découvert. Le Général Romain ſortit audevant de lui en bon ordre, le battit, & remporta enfin une victoire pleine & entiere, qui valut, en un ſens, aux Romains, la conquête de toutes les nations.

Il eſt battu par les Romains.

C'est ainsi que Pyrrhus se vit déchu de ses magnifiques espérances sur l'Italie & la Sicile, après avoir employé à toutes ces guerres six années complettes, & ruiné entièrement ses affaires. La manie de courir après ce qu'il n'avoit pas, l'empêchoit de conserver ce qu'il avoit. C'est pourquoi Antigone Gonatas le comparoit à un homme qui a le dé heureux, mais qui case mal. Il repassa en Epire avec huit mille hommes de pied, & cinq cents chevaux; & comme il n'avoit point de fonds pour faire subsister ses troupes, il cherchoit la guerre pour fournir à leur entretien. Il se jetta dans la Macédoine, marcha contre Antigone, le défit, le mit en fuite, & lui débaucha toute son armée, qui vint se rendre à lui. Après ce combat qui enfla extrêmement son courage, il reprit toutes les villes de Macédoine. Quoique ses affaires ne fussent pas dans un degré de consistance & de fermeté qui dût lui mettre l'esprit en repos, il se livra encore à de nouvelles espérances, & à de nouvelles entreprises. Cléonyme, pour se venger de l'injustice de ses concitoyens qui l'avoient privé du trône auquel il avoit un droit légitime, & de l'infidélité de sa femme, qui l'avoit abandonné

Il repasse en Epire. *Plut. in Pyrrh. p.* 400. *Pausan. l.* 1. *c.* 23. *Justin. l.* 25. *c.* 3.

AN. M. 3730. AV. J. C. 274.

pour se livrer à un autre qu'elle aimoit, mena Pyrrhus contre Sparte, avec une armée de vingt mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux, & vingt-quatre éléphants.

Il tente de surprendre Sparte.
An. M. 3732.
Av. J. C. 272.

L'arrivée de Pyrrhus devant Sparte, jetta le trouble & l'alarme dans tous les cœurs. Cléonyme vouloit que Pyrrhus l'attaquât sans différer un moment, pour profiter du trouble où étoient les habitants, qui ne s'attendoient à rien moins qu'à un siége, & de l'absence du Roi Aréus, qui étoit allé en Crete au secours des Gortyniens. Mais Pyrrhus qui comptoit la prise de cette ville sûre & immanquable, remit l'attaque au lendemain. Ce délai sauva Sparte, & montra qu'il est des moments favorables & décisifs qu'il faut saisir, & qui ne reviennent plus. En effet les Spartiates profiterent de la nuit pour se retrancher, & se mettre en état de défense.

Dès que le jour parut, Pyrrhus se mit en mouvement pour se rendre maître de la ville : mais le moment favorable étoit passé. Le Roi sentit alors, mais trop tard, que l'avis de Cléonyme étoit le seul qu'il auroit dû suivre. Il essaya cependant de forcer la place. L'attaque fut des plus vives, & la résistance des assiégés

affiégés ne fut pas moins opiniâtre. La nuit fépara les combattants, & mit fin à l'attaque, qui recommença le lendemain dès la pointe du jour. Les Lacédémoniens fe défendirent avec un nouveau courage & une nouvelle ardeur. Pyrrhus fe flattant que les Lacédémoniens, qui avoient perdu beaucoup de monde, & qui étoient prefque tous bleffés, prendroient le parti de fe rendre, fit ceffer le combat. En effet, la ville étoit réduite aux abois, & paroiffoit hors d'état de pouvoir foutenir une nouvelle attaque. Dans ce moment, où tout étoit défefpéré, un des Généraux d'Antigone leur amene de Corinthe un corps affez confidérable de troupes étrangeres. A peine furent-elles entrées dans la ville, qu'on vit arriver de Crete le Roi Aréus, avec deux mille hommes de pied.

Ces deux renforts arrivés à Sparte dans le même jour ne firent qu'animer davantage Pyrrhus, & rallumer fon ambition. Il attaqua de nouveau la place; & après quelques effais, comme il vit qu'il n'en remportoit que des bleffures, il renonça à fon entreprife, & fe mit à ravager le plat-pays, dans la réfolution d'y paffer l'hiver. Mais une nouvelle

lueur d'eſpérance l'appella à Argos. Pendant qu'il étoit en marche pour ſe rendre à cette ville, le Roi Aréus lui dreſſa pluſieurs embuſcades dans le chemin, & lui tailla en pieces les Gaulois & les Moloſſes, qui faiſoient ſon arriere-garde. Ptolémée ſon fils périt dans une de ces rencontres, & toutes les troupes ſe débanderent & prirent la fuite.

Pyrrhus ayant appris cette triſte nouvelle, mena promptement ſa cavalerie des Moloſſes contre la cavalerie de Lacédémone, qui pourſuivoit aveuglément les fuyards. Il en fit un grand carnage. Toujours intrépide & terrible dans les batailles, animé par la douleur de la perte de ſon fils, & par le deſir de la venger, il ſe ſurpaſſa lui-même; & par ſa force & ſon audace, il effaça tout ce qu'il avoit fait dans tous les autres combats. Il tua de ſa propre main Evalcus Général de la cavalerie de Sparte, & fit un carnage horrible de tous les Lacédémoniens qui défendoient leur Général. Après avoir comme célébré par ce grand combat les funérailles de ſon fils, & avoir ſoulagé en quelque ſorte ſon affliction, en aſſouviſſant ſa colere & ſa vengeance dans le ſang de ceux qui avoient tué Ptolémée, il continua

ſa route. Lorſqu'il fut arrivé devant Argos, il dépècha un hérault à Antigone, qui étoit campé ſur les hauteurs, pour lui offrir de vuider la querelle par un combat ſingulier. Antigone ſe contenta de répondre : *que, ſi Pyrrhus étoit las de vivre, il trouveroit bien des chemins pour courir à la mort.*

Il ſurprend la ville d'Argos.

Sur la priere que la ville d'Argos fit faire aux deux rois par ſes ambaſſadeurs, de ſe retirer, & de permettre que leur ville ne fût aſſujettie à aucun d'eux, mais qu'elle demeurât amie de l'un & de l'autre, Antigone s'y rendit volontiers, & donna aux Argiens ſon fils en ôtage. Pyrrhus promit auſſi de ſe retirer ; mais comme il ne donnoit aucun gage de ſa parole, il fut ſoupçonné de mauvaiſe foi. Et ce n'étoit point ſans fondement. La nuit venue, il s'approcha des murailles, & ayant trouvé une porte ouverte par Ariſtéas qui l'avoit fait venir, il fit entrer une partie de ſes troupes, & eut le temps de ſe ſaiſir de la place, avant que d'être apperçu.

Les Argiens, voyant l'ennemi dans leur ville, courent à la forteresse, & ſe retirent dans les lieux les plus avantageux pour s'y défendre. Ils députerent

vers Antigone pour le preſſer de venir à leur ſecours. Celui-ci ſe mit en marche ſans délai, & fit entrer dans la ville ſon fils avec ſes officiers & ſes meilleures troupes. En même temps, arriva auſſi dans Argos le Roi Aréus avec mille Crétois, & ceux des Spartiates qui avoient pu faire le plus de diligence. Quand le jour parut, Pyrrhus fut fort ſurpris de voir la citadelle remplie d'ennemis. Pour lors perdant toute eſpérance, il ne ſongea plus qu'à ſe retirer. Dans ſa retraite, pendant que la place put lui donner du terrein, il fit bonne contenance; mais quand il fut engagé dans la rue étroite qui conduiſoit à la porte, la confuſion qui étoit déjà fort grande, augmenta infiniment par l'arrivée des troupes, que ſon fils, ſur un mal-entendu, amenoit à ſon ſecours, & par la chûte d'un éléphant, qui tenoit la porte comme fermée, de ſorte qu'on ne pouvoit plus ni avancer ni reculer.

Pyrrhus, voyant l'agitation de ſes gens pouſſés & repouſſés, ſe jette au milieu des ennemis qui le pourſuivoient. Comme il combattoit en déſeſpéré, un des ennemis l'approcha, & lui donna un grand coup de javeline au travers

de la cuiraſſe. La bleſſure ne fut ni grande ni dangereuſe. Pyrrhus tourne auſſi-tôt contre celui qui l'avoit frappé. C'étoit un ſimple ſoldat, fils d'une pauvre femme d'Argos même. Cette mere regardoit le combat de deſſus le toit d'une maiſon, comme toutes les autres femmes. Voyant le danger de ſon fils, & ſaiſie de frayeur pour lui, elle prit à deux mains une groſſe tuile, & la jetta ſur Pyrrhus. Elle lui tomba juſtement ſur la tête; & le caſque n'ayant pu parer le coup, dans le moment il perdit connoiſſance: ſes mains lâcherent les rênes, & il tomba de ſon cheval ſans être remarqué de perſonne. Mais bientôt après un ſoldat le reconnut, & l'acheva en lui coupant la tête.

Mort de Pyrrhus.
An. M. 3733.
Av. J. C. 271.

Alcinoé fils d'Antigone, ayant pris cette tête, pouſſa à toute bride vers ſon pere, & la jetta à ſes pieds. Il en fut fort mal reçu, comme faiſant un perſonnage indigne de ſon rang. Antigone fit rendre des honneurs magnifiques au Roi. Après s'être rendu maître du camp & de l'armée de Pyrrhus, il traita avec beaucoup de bonté & de généroſité Hélénus ſon fils, auſſi-bien que tous ſes amis, & les renvoya en Epire. Hélénus monta ſur le trône de ſon pere, & ré-

gna après lui quelque temps en Epire; qui fut dans la suite réunie à l'Empire Romain, lorsque la Macédoine fut réduite en province Romaine.

Caractere de Pyrrhus.

On ne peut sans injustice refuser de reconnoître dans Pyrrhus plusieurs grandes qualités. Il étoit d'un caractere doux, affable, & d'un accès facile à tout le monde. Il étoit reconnoissant des services qu'on lui rendoit, & étoit prompt & ardent à les récompenser. Il pardonnoit aisément les fautes que l'on commettoit à son égard, & ne punissoit qu'à regret. De jeunes officiers dans le vin avoient fait de lui des plaisanteries offensantes : l'ayant su, il les fit venir, & leur demanda s'il étoit vrai qu'ils eussent ainsi parlé : *Oui, Seigneur*, répondit l'un d'entr'eux, *& nous en aurions bien dit davantage, si le vin ne nous eût manqué.* Cette plaisanterie, qui marquoit de l'ingénuité & de l'esprit, le fit rire, & il les renvoya.

Le témoignage glorieux qu'on dit lui avoir été rendu par Annibal, l'homme du monde le plus capable de juger sainement du mérite guerrier, ne permet pas de refuser à Pyrrhus le titre de grand capitaine. Personne en effet ne savoit mieux que lui, prendre ses postes, ran-

ger ſes troupes, gagner le cœur des hommes & ſe les attacher. Jamais conquérant n'a montré plus de valeur, plus de courage & plus d'audace. En le voyant dans les combats, on croyoit voir la vivacité, l'intrépidité, & cette ardeur martiale d'Alexandre. Toutes ces grandes qualités n'empêchent point qu'on ne puiſſe reprocher avec juſtice à Pyrrhus pluſieurs défauts eſſentiels, dans ce qui fait le grand capitaine. Il s'expoſoit ſans ménagement comme un ſimple ſoldat, & comme un aventurier. Il n'avoit aucune regle dans ſes entrepriſes, & s'y livroit aveuglément, ſans jamais conſulter les regles de la prudence, par tempérament, par paſſion, & par impuiſſance de ſe tenir en repos. Il n'avoit point de conſiſtance dans ſes deſſeins, & changeoit de vues & de réſolution avec une légèreté qui marquoit peu de jugement.

On ne peut certainement lui accorder les qualités d'un bon Roi, qui aime véritablement ſes peuples, qui fait conſiſter ſon courage à les défendre, ſon bonheur à les rendre heureux, & ſa gloire à leur procurer une paix tranquille & aſſurée. Violent, inquiet, impétueux, il falloit qu'il fût toujours en

mouvement, & qu'il y mît les autres. Toujours errant, & courant de côté & d'autre, & allant chercher de contrée en contrée un bonheur qui le fuyoit, & qu'il ne rencontroit nulle part. Un tel caractere approche fort d'un héros de Roman, & d'un chercheur d'aventures, mais il n'a jamais fait celui d'un grand roi & d'un bon roi.

CHAPITRE II.

Histoire du Royaume de Pont.

Origine du Royaume de Pont.
AN. M. 3490.
AV. J. C. 514.

LE royaume de Pont dans l'Asie mineure, étoit un démembrement ancien de la monarchie des Perses, que Darius fils d'Hystaspe, au rapport de quelques Historiens, avoit fait en faveur d'Artabaze, fils d'un des seigneurs Persans, qui avoient conspiré contre les Mages, & l'avoient placé lui-même sur le trône de Perse. Mais plusieurs raisons portent à croire que cet Artabaze étoit fils de Darius, le même qui est nommé Artabazane, concurrent de Xerxès pour la couronne de Perse, & qui fut fait Roi de Pont, pour le consoler de la

préférence qu'on avoit donnée à Xerxès sur lui. Sa postérité a joui de ce royaume pendant dix-sept générations, qui font l'espace de quatre cents quarante-neuf ans. Elle a donné à cet Etat seize rois, dont le dernier est Mithridate le Grand, surnommé Eupator, qui s'est rendu si célebre par les guerres qu'il soutint en différents temps contre les Romains, pendant près de trente ans.

Mithridate le grand monte sur le trône.
AN. M. 3881.
AV. J. C. 123.
Appian. in Memnon. Mithridat. in Excerptis Photii. c. 32.

Ce Prince, dont je rapporterai l'histoire en abrégé, succéda à son pere Mithridate, surnommé Evergete, & n'avoit que douze ans lorsqu'il monta sur le trône. Il commença son regne par faire mourir sa mere & son frere, & la suite ne répondit que trop à ce commencement cruel & barbare. On ne sait rien des premieres années de son regne, si ce n'est qu'il corrompit à force d'argent, un des Généraux Romains pour se faire céder en propre la Phrygie. Il ne retint pas long-temps cette province. Les Romains l'en dépouillerent bientôt après, ce qui commença à l'indisposer contr'eux.

AN. M. 3913.
AV. J. C. 91.
Il s'empare de la Cappadoce.

Ariarathe roi de Cappadoce, étant mort, Mithridate, qui l'avoit fait assassiner, voulut profiter de sa succession pour agrandir ses Etats. Pour cela, il

Just. l. 38. c. 1. & 2. Plut. in Syll. p. 453.

tua le fils aîné d'Ariarathe, chassa le second, s'empara de la Cappadoce, & mit sur le trône un de ses enfants encore jeune, à qui il donna le nom d'Ariarathe. Mais peu de temps après, Sylla mettant en exécution, par la force de ses armes, un décret du Sénat, chassa ce jeune Prince, & rétablit sur le trône de Cappadoce Ariobarzane, que la nation, conformément au décret de Rome, s'étoit choisi pour Roi. Mithridate n'osa pour lors s'opposer à l'entreprise de Sylla : mais dissimulant le chagrin que lui causoit la conduite des Romains, il pensa dès-lors à s'en venger. Il se fortifia par de bonnes alliances, & entre autres par celle de Tigrane Roi d'Arménie qui étoit son gendre, & un prince très puissant. Mithridate l'engagea à entrer dans ses vues, & dans son projet contre les Romains.

Rupture entre Mithridate & les Romains.

AN. M. 3915. AV. J. C. 89.

La premiere entreprise, & le premier acte d'hostilité vint de la part de Tigrane. Ce Prince dépouilla Ariobarzane de la Cappadoce, dont les Romains l'avoient mis en possession, & y rétablit Ariarathe, fils de Mithridate. Mais ce jeune prince fut une seconde fois dépouillé de son royaume, & Ariobarzane rétabli par la force des Romains.

Nicomede, roi de Bithynie, à la sollicitation des Romains, fit une irruption sur les terres de Mithridate, ravagea tout le plat-pays jusqu'à la ville d'Amastris, & revint chez lui, chargé d'un grand butin. Le Roi de Pont, qui n'ignoroit pas par le conseil de qui le roi de Bithynie avoit fait cette irruption dans ses Etats, & qui auroit pu aisément la repousser, ne fit aucun mouvement. Il étoit bien aise de mettre les Romains dans leur tort, & d'avoir un juste sujet de leur déclarer la guerre. Il commença par des remontrances qu'il fit faire à leurs Généraux & à leurs ambassadeurs; mais comme la réponse vague qu'on fit à ses propositions ne le satisfit point, il marcha incontinent contre la Cappadoce, chassa de nouveau Ariobarzane, & mit pour la troisieme fois sur le trône son fils Ariarathe. La rupture éclata pour lors entre les deux peuples.

Mithridate défait les Romains en trois différentes occasions.

Les Généraux Romains n'attendirent pas, pour marcher contre Mithridate, qu'il leur vînt des ordres de Rome. Ils formerent trois armées des troupes qu'ils avoient en différents endroits de l'Asie mineure. Chacune étoit composée de quatre mille hommes en y comprenant la cavalerie. Les Commandants étoient

Just. l. 38. c. 3 7. l. 5. p. 213.

L. Caſſius, Manlius Aquilius, & Q. Oppius. Ils firent la guerre avec tant de négligence & ſi peu de conduite, qu'ils furent tous trois battus en différentes occaſions, & leurs armées ruinées. Aquilius & Oppius furent même faits priſonniers. Mithridate les traita avec toutes ſortes d'inſultes, & les fit périr au milieu des tourments. Il renvoya chez eux tous les Grecs qu'il avoit faits priſonniers, & leur fournit même des vivres pour leur voyage. Cette action de bonté lui ouvrit toutes les portes des villes. On venoit de toutes parts à ſa rencontre avec des cris de joie. On l'appelloit le conſervateur, le pere des peuples, le libérateur de l'Aſie, & on lui donnoit tous les noms par leſquels on déſigne Bacchus, & il paroît qu'il les méritoit à juſte titre; car il paſſoit pour le prince de ſon temps qui buvoit le plus, & qui portoit le vin mieux que perſonne; qualité dont il ſe vantoit avec complaiſance, & qu'il croyoit lui faire beaucoup d'honneur. Le fruit de ces premieres victoires fut la conquête de la Bythinie entiere, de la Phrygie, de la Myſie, de la Lyſie, de la Pamphylie, de la Paphlagonie, & de pluſieurs autres provinces.

Cicer. Orat. pro Flacco, n. 60.

Plut. in Sympoſ. l. 1. p. 624.

Mithridate considérant que les Romains, & en général tous les Italiens, qui se trouvoient dans l'Asie mineure, ne manqueroient pas d'y ménager sourdement des intrigues fort contraires à ses intérêts, si on les y laissoit demeurer, envoya d'Ephese où il étoit, des ordres secrets à tous les gouverneurs des provinces, & à tous les magistrats des villes de toute l'Asie mineure, d'en faire un massacre général, dans un même jour qu'il leur marqua. L'exécution de ces ordres barbares, porta la désolation dans toutes ces provinces. Il y eut quatre-vingt mille Romains ou Italiens égorgés dans cette boucherie. Quelques-uns même en font monter le nombre à plus d'une fois autant. Lorsqu'il fut maître de l'Asie mineure, il envoya en Grece Archélaüs, l'un de ses Généraux, avec une armée de six-vingts mille hommes. Ce Général prit Athenes, & la choisit pour sa résidence. Pendant le le séjour qu'il y fit, il engagea dans les intérêts de son maître la plupart des villes & des Etats de la Grece. Voilà en quel état Sylla trouva les affaires quand il fut chargé de la guerre contre Mithridate.

AN. M. 3916. Av. J. C. 88.

Appian p. 185.

Cicer. in Orat. p. 30. lege Manil. n 7.

Massacre des Romains & des Italiens.

A l'arrivée de Sylla toutes les villes lui ouvrirent leurs portes, à l'exception

Sylla est chargé de la

guerre contre Mithridate.
An. M. 3917. Av. J. C. 87.

d'Athenes, qui se trouvant au pouvoir du Général de Mithridate, fut obligée malgré elle-même de résister. Le Général Romain en forma le siége, qui l'arrêta long-temps. Il n'est pas aisé de dire si l'attaque fut plus vive, & poussée avec plus de vigueur que la défense ne fut opiniâtre. Car, de part & d'autre, on fit paroître un courage & une constance incroyables. Les sorties étoient fréquentes, & accompagnées de combats presque dans les formes, où le carnage étoit grand, & la perte ordinairement assez égale des deux côtés. Il y a même apparence que Sylla auroit échoué, & qu'il auroit été forcé de lever honteusement le siége, & de se retirer, sans la trahison de deux esclaves Athéniens, qui étoient dans le Pyrée, & qui donnoient avis de tout aux ennemis par le moyen de balles de plomb, sur lesquelles ils écrivoient tout ce qui se passoit en dedans, & qu'ils jettoient aux Romains avec des frondes. Ainsi quelques sages mesures que prît Archélaüs, qui défendoit le Pyrée, rien ne lui réussissoit. Enfin Sylla se rendit maître de la ville, & la livra au pillage. Le carnage fut horrible. Le jour même il assiégea la citadelle, où Aristion, & ceux qui s'y étoient réfugiés, furent

bientôt contraints de se rendre, pressés par la faim & par la soif (1). Peu de jours après, Sylla se rendit maître du Pyrée, dont il brûla toutes les fortifications.

La campagne suivante fut fatale aux armes de Mithridate. Il perdit deux grandes batailles; l'une auprès de Chéronée, & l'autre dans les plaines d'Archomene. Ces victoires faisoient d'autant plus d'honneur à Sylla, que son armée étoit très peu nombreuse, & ne passoit pas quinze mille hommes; au lieu que les troupes des ennemis étoient de plus de cent mille. Ils perdirent dans ces deux batailles la plus grande & la meilleure partie de leurs troupes. Du côté des Romains, la perte fut très petite. La nouvelle de ces deux défaites jetta Mithridate dans une grande consternation. Cependant comme ce Prince étoit d'un caractere fécond en ressources, il ne perdit point courage, & songea à réparer ces pertes en faisant de nouvelles levées.

Sylla gagne deux grandes batailles.
An. M. 1918.
Av. J. C. 86.

Il ne fut pas plus heureux lui-même en Asie que ses généraux ne l'avoient été dans la Grece. Fimbria, qui y com-

Plut. in Syl. p. 466.
Appian. p. 204.

(1) La famine étoit si grande, qu'on avoit vendu le boisseau d'orge jusqu'à mille dragmes (cinq cents livres).

mandoit une armée Romaine, battit le reste de ses meilleures troupes. Il poursuivit les fuyards jusqu'aux portes de Pergame, où résidoit Mithridate, & l'obligea d'en sortir lui-même & de se retirer à Pitane, place maritime de la Troade. Fimbria l'y poursuivit & investit la place par terre. Si Lucullus, qui croisoit la mer avec la flotte Romaine, avoit voulu seconder Fimbria, on auroit pu se saisir de la personne de Mithridate & terminer heureusement une guerre si importante, & qui leur coûta dans la suite bien cher. Mais Lucullus n'étoit pas ami de Fimbria, & il ne voulut point se mêler de ce qui le regardoit. Il n'est que trop ordinaire dans les Etats où la mésintelligence regne entre les ministres & les généraux d'armée de voir les uns & les autres négliger le bien public, de peur de contribuer à la gloire de leurs rivaux.

Il accorde la paix à Mithridate, & termine cette premiere guerre.

AN. M. 2920.
AV. J. C. 84.

Pendant que Sylla remportoit de grands avantages dans la Grece, la faction qui lui étoit opposée, & qui pour lors étoit toute-puissante à Rome, l'avoit fait déclarer ennemi de la République. Le Général Romain se trouva fort embarrassé. D'un côté, il auroit desiré de voler au secours de sa patrie, qui étoit dans un pitoyable état; de l'autre, il ne

pouvoit ſe réſoudre à laiſſer imparfaite par ſon départ une guerre auſſi grande & auſſi importante que celle de Mithridate. L'ardent deſir qu'il avoit d'aller porter un prompt ſecours à ſa patrie lui fit donc prêter l'oreille à un accommodement que Mithridate lui fit propoſer; mais cependant ſans rien faire d'indigne de la grandeur Romaine. Il donna la loi en vainqueur & propoſa en maître les conditions de paix. Le roi de Pont voulut avoir une conférence avec le Général Romain. L'entrevue ſe fit à Dardane, dans la Troade. Mithridate accepta les conditions, & fut déclaré ami & allié du peuple Romain. Ainſi fut terminée la premiere guerre contre Mithridate, qui avoit duré quatre ans, pendant leſquels Sylla recouvra la Grece, la Macédoine, l'Ionie, l'Aſie & pluſieurs autres provinces dont Mithridate s'étoit emparé, & contraignit ce Prince de ſe renfermer dans les bornes du Royaume de ſes peres.

Sylla condamna l'Aſie à payer en commun vingt mille talents, & outre cette impoſition, il foula extrêmement les particuliers en abandonnant leurs maiſons à l'inſolence & à l'avidité des gens de guerre qu'il logea chez eux, & qui vi-

voient à discrétion comme dans des villes conquises. Après avoir ainsi châtié l'Asie, il partit d'Ephese avec tous ses vaisseaux, & le troisieme jour il arriva dans le port du Pyrée. S'étant fait initier aux mysteres, il prit pour lui la bibliotheque d'Apellicon (1), où étoient les ouvrages d'Aristote, & en enrichit celle qu'il avoit à Rome.

Plut. in Syll. pag. 468.

Depuis le départ de Sylla Mithridate étant retourné dans le Pont, tourna ses armes contre ceux de la Colchide & du Bosphore qui s'étoient révoltés contre lui. Les premiers demanderent son fils pour roi, & l'ayant obtenu, ils rentrerent aussitôt dans l'obéissance. Le Roi, attribuant cette soumission aux intrigues de son fils, en prit de l'ombrage; & l'ayant fait venir, il le chargea de chaînes d'or & peu après le fit mourir. Voilà de quel excès est capable l'esprit de domination. Tout est pour lui matiere de soupçons & de défiances ; & un prince qui s'y livre est toujours prêt de renoncer aux sentiments de la nature pour sacrifier à sa jalousie ce qu'il a de plus cher au monde.

Mithridate, qui regardoit la paix

(1) C'étoit un riche Athénien très curieux en livres.

qu'il avoit faite avec Sylla comme honteuse & désavantageuse, prépara une grosse flotte & une nombreuse armée pour se mettre en campagne quand l'occasion s'en présenteroit. Elle ne tarda pas long-temps. Muréna, général pour les Romains en Asie, qui souhaitoit avec passion d'obtenir l'honneur du triomphe, la lui fit naître. Ce Général fit une irruption dans la Cappadoce & se rendit maître de Comane, ville la plus puissante du royaume. Mithridate en porta d'abord ses plaintes au Commandant Romain & ensuite à Sylla & au Sénat; mais il n'eut aucune satisfaction ni d'un côté ni d'un autre. Mithridate alors se mit en campagne, livra bataille à Muréna, le défit & l'obligea de se retirer en Phrygie après avoir fait une très grande perte. Sylla, qui venoit d'être nommé Dictateur, ne pouvant plus souffrir que, contre le traité qu'il avoit fait avec le roi, on continuât encore de l'inquiéter, envoya Gabinius vers Muréna pour lui ordonner de laisser ce prince en repos. Muréna obéit. Ainsi finit la seconde guerre contre Mithridate, qui n'avoit pas duré trois ans. Muréna, de retour à Rome, reçut l'honneur du triomphe qu'il n'avoit pas trop mérité.

Seconde guerre contre Mithridate.
AN. M. 3921.
AV. J. C. 83.
Appian. p. 213. 216.

AN. M. 3923.
AV. J. C. 81.

Mithridate se prépare à la guerre.
Plut. in Sertor. p. 580.
AN. M. 3928.
AV. J. C. 76.
Appian. p. 216. & 217.

La réputation extraordinaire de Sertorius, qui suscitoit de terribles affaires aux Romains dans l'Espagne, fit naître à Mithridate la pensée de lui envoyer une ambassade pour l'engager à joindre ensemble leurs forces contre leur ennemi commun. Il y eut effectivemenr un traité fait & juré entr'eux, qui portoit que Mithridate auroit la Bithynie & la Cappadoce : que, pour cet effet, Sertorius lui enverroit des troupes & un de ses capitaines pour les commander ; & que, de son côté, Mithridate donneroit à Sertorius trois mille talents comptant & quarante galeres. Sertorius lui envoya Marcus Marius, un des Sénateurs bannis de Rome. Ce nouveau Général commença sa campagne par décharger, au nom de Sertorius, la plupart des villes des taxes exorbitantes dont Sylla les avoit accablées. Une conduite si modérée & si avantageuse au peuple lui ouvrit les portes des villes sans le secours des armes ; & le nom seul de Sertorius faisoit plus de conquêtes que toutes les forces de Mithridate. Mais comme toutes ces conquêtes ne tournoient pas au profit de ce prince, & que, contre la teneur du traité conclu avec Sertorius, les Romains lui avoient enlevé la Bi-

thynie & en avoient fait une province Romaine, Mithridate crut devoir prendre d'autres arrangements dont les ſuites puſſent tourner à ſon avantage.

La mort de Sylla & les troubles qui agitoient alors la république parurent au roi de Pont une conjoncture favorable pour rentrer dans les conquêtes qu'il avoit cédées. Après avoir fait de grands préparatifs de guerre tant ſur terre que ſur mer, il commença par s'emparer de la Paphlagonie & de la Bithynie. L'Aſie mineure foulée par l'exaction des partiſans & des uſuriers Romains, & cherchant à ſe délivrer de leur oppreſſion, ſe déclara pour lui une ſeconde fois. Telle fut la cauſe de la troiſieme guerre Mithridatique, qui dura près de douze ans.

Troiſieme guerre contre Mithridate.
AN. M. 3929.
Av. J. C. 75.
Appian. bell. Mithrid. p. 175.

On envoya contre lui les deux Conſuls Luculle & Cotta. Celui-ci devança ſon collegue & arriva le premier. Il voulut profiter de l'abſence de Luculle pour faire quelque action d'éclat & l'empêcher d'y avoir part. Il ſe prépara donc à combattre Mithridate : mais il fut battu par terre & par mer, perdit dans le combat naval ſoixante vaiſſeaux avec tout leur équipage, & dans le combat de terre, quatre mille hommes de ſes

meilleures troupes. Il fut obligé de se retirer à Chalcédoine sans avoir d'autres secours à espérer que celui qu'il plairoit à son collegue de lui donner. Luculle, ayant appris sa défaite, alla promptement le secourir, & le fit avec tout le succès qu'il pouvoit attendre.

Luculle est envoyé contre Mithridate.

Mithridate, animé par le double avantage qu'il venoit de remporter sur les Romains, entreprit le siege de Cyzique. Cette ville lui ouvroit un passage de la Bithynie dans l'Asie mineure, qui lui auroit été très avantageux pour y porter la guerre avec toute la sûreté & la facilité possibles. C'est pour cela qu'il vouloit s'en rendre maître. Il l'assiégea & l'investit par terre avec trois cents mille hommes, & par mer avec quatre cents vaisseaux. Luculle l'y suivit de près, & se posta sur une hauteur très avantageuse qui lui donnoit le moyen de couper les convois aux ennemis & de faciliter les siens. Le siege fut long & poussé avec la derniere vigueur. La résistance ne fut pas moins vigoureuse. Luculle usa de tant d'habileté pour couper les vivres aux ennemis, qu'il réduisit cette armée innombrable à une extrême famine ; & & c'est ce qui sauva la ville. Le roi fut enfin obligé de lever le siege & de se

Ses victoires.

retirer honteuſement de devant Cyzique après y avoir paſſé près de deux ans. Lucullé pourſuivit l'armée, & l'ayant atteinte auprès du Granique, il en tua vingt mille hommes ſur la place & fit une infinité de priſonniers.

Après ce nouveau ſuccès, Luculle ramaſſa des vaiſſeaux pour compoſer une flotte. Enſuite il pourſuivit les deux que Mithridate avoit laiſſées dans l'Helleſpont, les battit dans deux combats, dans un temps où les flottes ennemies ne ſongeoient à rien moins qu'à faire voile vers l'Italie, & à porter l'alarme & le ravage juſques aux portes de Rome. Il leur tua preſque tout leur monde, & prit leurs trois Généraux. Après avoir dégagé les côtes par ces deux victoires, il tourna ſes armes vers le continent, réduiſit premièrement la Bithynie, puis la Paphlagonie, marcha enſuite juſques dans le Pont, & porta la guerre juſques dans le ſein même des Etats du roi.

Quand Lucullé y arriva, il travailloit à de nouvelles levées pour ſe défendre contre cette attaque qu'il avoit bien prévue. Lorſque tout fut prêt, il ſe mit en campagne de fort bonne heure au printemps, & alla camper dans la plaine de Cabires, où le Général Romain vint le

joindre. Mithridate eut l'avantage en deux occaſions ; mais à la troiſieme, il fut entièrement défait & obligé de prendre la fuite, ſans avoir un ſeul écuyer, ni un ſeul valet qui fût reſté auprès de lui, ni même un ſeul cheval. Les Romains auroient pu ſe ſaiſir de ſa perſonne ; mais l'avarice des ſoldats, qui s'amuſoient à recueillir les richeſſes que le roi avoit exprès répandues dans tous les chemins, leur fit manquer une proie, qu'ils pourſuivirent depuis ſi long-temps avec tant de travaux & de dangers, & priva le Conſul de ce qui devoit faire le prix de toutes ſes victoires.

Après cette défaite des ennemis, Luculle prit la ville de Cabires, & pluſieurs autres places & châteaux, où il trouva de grandes richeſſes, & un grand nombre de priſonniers à qui il donna la liberté. Parmi ces priſonniers étoient pluſieurs parents du roi, & une princeſſe nommée Nyſſa, ſa propre ſœur. Ce fut pour elle un grand bonheur d'être priſe. Car les autres ſœurs de ce prince & ſes femmes qu'on avoit envoyées plus loin du danger, & qui ſe croyoient en ſûreté & en repos, périrent toutes miſérablement, Mithridate leur ayant envoyé dans la ſuite l'ordre

l'ordre de mourir. Ces morts affligerent extrêmement Luculle, qui etoit d'un caractere doux & humain. Il passa outre & continua de poursuivre Mithridate : mais ayant appris qu'il avoit quatre journées sur lui, & qu'il avoit pris le chemin de l'Arménie pour se retirer chez son gendre Tigrane, il s'en retourna sur ses pas, & envoya Clodius Appius à Tigrane, pour lui redemander Mithridate. Ensuite il tourna sa marche vers la province d'Asie, que les traitants & les usuriers tenoient dans une affreuse oppression. Il s'appliqua à procurer du soulagement à cette malheureuse province. Il réprima l'injustice & la dureté des partisans, qui ne manquerent pas de jetter les hauts cris. Mais Luculle méprisa leurs clameurs, avec une fermeté d'autant plus admirable qu'elle est plus rare, & qu'il la crut nécessaire pour arrêter la cruelle avidité de ces sangsues du peuple.

Il regle les affaires d'Asie.

Cependant Tigrane vers lequel Luculle avoit envoyé un ambassadeur, pour lui redemander Mithridate, outré de la liberté du Romain, & peu content du simple titre de Roi que le Consul lui donnoit dans sa lettre (car il prenoit celui de Roi des Rois), répondit;

Ambassade des Romains vers Tigrane. An. M. 3934. Av. J. C. 70. *Plut. in Lucul. pag.* 504.

que Mithridate étoit le pere de Cléopatre sa femme; que son union avec lui étoit trop étroite pour pouvoir le livrer au triomphe du Consul; & que si les Romains étoient assez injustes pour lui faire la guerre, il sauroit bien se défendre, & les en faire repentir. Dans la lettre qu'il écrivit au Consul, il mit simplement à *Lucullus*, sans y ajouter le titre ordinaire d'*Imperator*, ou autre semblable qu'on donnoit aux Généraux Romains.

Luculle déclare la guerre à Tigrane.

Sur le rapport de l'ambassadeur, Luculle déclara la guerre à Tigrane, & retourna en diligence dans le Pont, pour la commencer. Ayant laissé six mille hommes pour garder le pays, il partit à la tête de douze mille hommes de pied, & de trois mille de cavalerie. Il avançoit toujours dans les Etats de ce Prince, & il touchoit déjà, pour ainsi dire, aux portes de son palais, sans que Tigrane en voulût rien croire. Il marcha droit à Tigranocerte, prit ses quartiers autour de la place, & en forma le siege. Tigrane ne put souffrir cette hardiesse du Général Romain, & malgré le conseil de Mithridate, qui étoit alors dans le Pont, occupé à lever des troupes, & de tout ce qu'il y avoit de

gens ſenſés auprès de lui, qui l'exhortoient à ne point haſarder le combat, & à ſe ſervir ſeulement de ſa cavalerie pour couper les vivres aux Romains, il marcha avec toutes ſes forces contre eux. Il diſoit à ſes amis qu'il n'y avoit qu'une ſeule choſe qui le fâchoit, c'eſt qu'il n'alloit avoir à faire que contre Luculle ſeul, & non contre tous les Généraux Romains enſemble. Il meſuroit l'eſpérance du ſuccès ſur le nombre de ſes troupes. Son armée, en effet, tant infanterie que cavalerie, paſſoit deux cents mille hommes.

Quand il eut paſſé le mont Taurus, & que Luculle ſut ſon approche, il alla au-devant de lui avec ſa petite armée, & ſe campa dans la plaine, ayant une groſſe riviere devant lui. Cette poignée d'hommes excita la riſée de Tigrane, & fournit à ſes flatteurs matiere de plaiſanterie. Le Roi lui-même, voulant paroître agréable & fin railleur, dit en cette occaſion ce bon mot, qui a été fort relevé: *S'ils viennent comme ambaſſadeurs, ils ſont beaucoup: mais s'ils viennent comme ennemis, ils ſont bien peu!* Le lendemain, Luculle fit ſortir ſon armée des retranchements, pour paſſer la riviere & aller droit aux Bar-

Bon mot de Tigrane.

bares. Alors Tigrane, revenant à peine à lui même comme d'une longue ivresse, s'écria par deux ou trois fois: *Quoi! ces gens-là viennent à nous!* Comme Luculle se mettoit en état de passer la riviere, quelques-uns des officiers généraux l'avertirent d'éviter d'en venir aux mains ce jour-là, comme étant un de ces jours malheureux que les Romains appelloient noirs; c'étoit le 6 d'Octobre. Luculle leur fit alors cette réponse qui est devenue si célebre: *J'en ferai*, dit-il, *un jour blanc; & je le rendrai heureux aux Romains.*

Belle parole de Luculle.

Après que Luculle eut fait passer la riviere à ses troupes, il attaqua les ennemis, qui s'étoient rangés en bataille avec assez de désordre & de confusion. L'action ne fut ni vive ni opiniâtre, & la victoire ne fut pas douteuse, la plus grande partie des troupes du Roi ayant pris la fuite, sans avoir rendu le moindre combat. Tigrane, ce Roi si pompeux & si brave en paroles, n'eut pas le courage d'attendre le choc des deux armées. Il prit lâchement la fuite, & abandonna honteusement son armée dès le commencement de l'action. On dit que, dans cette déroute, il périt du côté des ennemis plus de cent mille

Victoire de ce général sur Tigrane.

hommes de pied ; que presque toute leur cavalerie fut mise en pieces ; & que, du côté des Romains, il n'y eut que cinq morts & cent blessés.

Si Luculle eût poursuivi Tigrane après sa victoire, sans lui donner le temps de lever de nouvelles troupes, il l'auroit pris ou chassé du pays. On trouva fort mauvais & à l'armée & à Rome qu'il y eût manqué, & on l'accusa, non de négligence, mais d'avoir voulu par-là se rendre nécessaire, & conserver plus long-temps le commandement. Ce fut une des raisons qui indisposerent les esprits contre lui, & qui firent penser les Romains à lui donner un successeur. Pendant ce délai, Mithridate & Tigrane avoient travaillé sans relâche à lever de nouvelles troupes. Enfin leur armée se trouva formée. Elle étoit de soixante-dix mille hommes d'élite, que Mithridate avoit bien exercés à la maniere des Romains. Ce fut vers le milieu de l'été qu'elle se mit en campagne. Ces deux Rois avoient soin, à tous les mouvements qu'ils faisoient, de prendre un bon terrein pour leur camp, & de le bien fortifier pour n'y être pas attaqués par Luculle : & aucun des artifices dont il usa ne put les engager à un combat.

Dion Cass. l. 35. p. 1.

Leur deſſein étoit de le miner peu à peu, de lui enlever ſes convois, & de l'obliger par-là à quitter le pays, faute de vivres. Il s'aviſa enfin de faire mine d'aller mettre le ſiege devant la ville d'Artaxate, autrefois capitale d'Arménie, où étoient les femmes, les enfants & les tréſors de Tigrane. Cette ruſe lui réuſſit, & l'Arménien ſortit en effet de ſon camp pour rompre ſon deſſein. Il devança le Général Romain, & ſe poſta devant la riviere d'Arſamia, réſolu de lui en diſputer le paſſage. Les Romains paſſerent le fleuve, ſans être arrêtés par la vue & par les efforts des ennemis. Il y eut enſuite un grand combat, où les Romains remporterent encore une pleine victoire. Il ſe trouva trois Rois dans l'armée ennemie, dont aucun ne fit plus mal ſon devoir que Mithridate. Car ne pouvant ſupporter la vue des légions Romaines, dès qu'elles chargerent, il fut des premiers à prendre la fuite ; ce qui jetta ſi fort l'épouvante dans toute l'armée, qu'elle perdit abſolument courage ; & ce fut la principale cauſe de la perte de la bataille.

Mutinerie de l'armée de Luculle.

Luculle, après cette victoire, vouloit continuer ſa marche vers Artaxate, mais ſes troupes ſe mutinerent & refuſerent

de le ſuivre. Il fut obligé de revenir ſur ſes pas, repaſſa le mont Taurus, entra dans la Méſopotamie, où il prit la ville de Niſibe qui étoit aſſez forte, & mit ſes troupes en quartiers d'hiver. Cependant Mithridate étoit entré dans le Pont avec quatre mille hommes de ſes propres troupes, & quatre mille autres que lui donna Tigrane. Pluſieurs habitants du pays ſe joignirent à lui par haine contre les Romains, & par un reſte d'affection pour leur Roi. *Dion. Caſſ. lib. 37. pag. 3-7.*

Mithridate rentre dans ſes Etats.

Mithridate, ſoutenu & fortifié par ces nouveaux ſecours & par les troupes que pluſieurs peuples & princes voiſins lui envoyerent, reprit courage, & ſe vit plus que jamais en état de tenir tête aux Romains. Auſſi, non content d'être rétabli dans ſes Etats, qu'un moment auparavant il n'oſoit eſpérer de pouvoir jamais revoir, il eut la hardieſſe d'attaquer les troupes Romaines ſi ſouvent victorieuſes, & battit un corps d'armée commandé par Fabius. Après cette victoire, il en remporta une ſeconde ſur Triarius, le défit & lui tua ſept mille hommes, entre leſquels on comptoit cent cinquante Centurions, & vingt-quatre Tribuns; ce qui rendit cette perte une des plus grandes que les Ro-

AN. M. 3937. AV. J. C. 67.

mains eussent faites depuis long-temps. L'armée auroit été entièrement défaite sans la blessure que reçut Mithridate, qui alarma extrêmement ses troupes, & laissa aux ennemis le temps de se sauver.

Luculle, en arrivant, trouva les corps morts sur le champ de bataille, & ne les fit pas enterrer; ce qui aigrit encore ses soldats contre lui. L'esprit de révolte alla si loin, qu'ils refuserent de le suivre contre Mithridate. Ils lui répondirent brutalement, que comme il ne songeoit qu'à s'enrichir seul des dépouilles des ennemis, il allât aussi combattre seul contre eux. On ne peut refuser à Luculle la gloire d'avoir été un des plus grands capitaines de son temps, & d'avoir eu presque toutes les qualités qui forment un parfait Général d'armée. *Dion. Cass. l. 35. p. 7.* Mais il lui en manquoit une dont le défaut diminuoit le mérite de toutes les autres; je veux dire l'art de gagner les cœurs, de se faire aimer des troupes. Et ce qui montre que la révolte de l'armée venoit en partie de sa faute, c'est que sous Pompée, elles furent toutes très soumises. Mithridate profitant de ce désordre, eut le temps de recouvrer son Royaume, & de faire de grands ravages dans la Cappadoce.

Cependant à Rome on avoit nommé de nouveaux Consuls, & un nouveau Général pour succéder à Luculle, qu'on accusoit de traîner la guerre en longueur pour prolonger son commandement. Le nouveau Général étoit Pompée, dont le peuple faisoit alors son idole. On lui donna par un décret solemnel, un pouvoir presque sans bornes. Toutes les armées & les forces avec lesquelles Luculle avoit défait les deux Rois Mithridate & Tigrane, lui furent soumises, & toutes les provinces de l'Asie attribuées. C'étoit assujettir à un seul homme tout l'Empire Romain. Les Nobles & les Sénateurs en étoient très mortifiés, & auroient bien voulu s'opposer à ce décret, regardant ce haut degré de puissance où on élevoit Pompée, comme une tyrannie déjà formée dans la république. Mais il n'y avoit pas moyen de résister à la multitude, qui aimoit Pompée au delà de toute expression.

Pompée est nommé général à la place de Luculle.

AN. M. 3938. AV. J. C. 66.

La premiere démarche que fit le nouveau Général, en arrivant dans les provinces de son gouvernement, fut de défendre qu'on obéît en quoi que ce fût aux ordres de Luculle. Celui-ci partit pour Rome, où il porta quantité de livres, qu'il avoit ramassés dans ses

conquêtes, & dont il forma une bibliotheque, qui étoit ouverte à tous les savants & à tous les curieux, qu'elle attira chez lui en grand nombre. On accorda à Luculle l'honneur du triomphe, mais ce ne fut qu'après de longues contestations. Il fut le premier qui apporta des cerises à Rome. Ce fruit avoit été jusqu'alors inconnu dans l'Europe, il fut ainsi appellé du nom de Cérasonte, ville de Cappadoce, d'où l'on en prit les premiers plants.

Plin. l. 15. c. 25. &c.

Ses victoires sur Mithridate.

Pompée commença par engager dans le parti des Romains Phraate, Roi des Parthes; il offrit aussi la paix à Mithridate: mais ce Prince se croyant sûr de l'amitié & de l'assistance de Phraate, n'en voulut point entendre parler. Quand il apprit que Pompée l'avoit prévenu, il envoya pour traiter avec lui. Mais Pompée ne voulant plus la lui accorder qu'à des conditions peu favorables, le Roi ne voulut pas s'y soumettre, & il fallut en venir à une bataille. Elle se donna sur l'Euphrate, & tourna entièrement à l'avantage des Romains, qui firent un carnage horrible des Barbares. Il y eut plus de dix mille hommes de tués sur la place, & tout le camp fut pris.

Mithridate, avec huit cents chevaux, s'ouvrit dès le commencement du combat, un chemin l'épée à la main au travers de l'armée Romaine, & passa outre. Mais ces huit cents chevaux se débanderent & se dissiperent bientôt, & il se trouva seul avec trois de ses gens, du nombre desquels étoit Hypsicratia, une de ses épouses, femme d'un courage mâle & d'une audace guerriere. Ce malheureux fugitif ne vit plus de ressource pour lui, que du côté de Tigrane son gendre. Il lui envoya des ambassadeurs pour lui demander la permission de se réfugier chez lui, & du secours pour rétablir ses affaires absolument ruinées. Tigrane fit arrêter ces ambassadeurs, les fit jetter en prison, & mit la tête de son beau-pere à prix, promettant cent talents à quiconque pourroit s'en saisir, ou le tuer; sous prétexte que c'étoit Mithridate qui avoit fait prendre les armes à son fils contre lui, avec qui il étoit alors en guerre, mais en effet pour faire sa cour aux Romains.

Plut. in Pomp pag. 636
Appian. p. 242.
Dion. Cass. l. 36. p. 25.

Pompée, après la victoire qu'il venoit de remporter, mena son armée dans la grande Arménie contre Tigrane. Ce Prince, effrayé de cette nouvelle, & sentant bien qu'il n'étoit pas en état

Tigrane vient se rendre à Pompée.

de résister à une armée si puissante, prit le parti de recourir à la générosité & à la clémence du Général Romain. Il lui remit entre les mains les ambassadeurs de Mithridate, & les suivit lui-même de fort près. Sans prendre aucune précaution, il entra dans le camp des Romains, & vint mettre sa personne & sa couronne à la discrétion de Pompée & du Sénat. Quand il fut assez près de Pompée, il prit son diadême, pour le mettre à ses pieds, & alloit se prosterner honteusement à terre, pour lui embrasser les genoux. Mais Pompée courut à lui pour l'empêcher; & le prenant par la main, il le mena dans sa tente, le fit asseoir auprès de lui à sa droite, & son fils le jeune Tigrane à sa gauche, & les fit souper ce soir-là avec lui.

Le lendemain il prit connoissance des affaires de ce prince. Il le condamna à payer six mille talents aux Romains, pour les frais de la guerre qu'il leur avoit faite sans sujet, & à leur céder toutes ses conquêtes en deçà de l'Euphrate. L'Arménien fut fort content de ces dispositions, qui lui laissoient encore une couronne. Il paya les six mille talents, & fit outre cela présent à l'armée Romaine de cinquante dragmes pour cha-

que ſoldat, de mille à chaque Centenier, de dix mille à chaque Tribun : & par cette libéralité, il obtint le titre d'ami & d'allié du peuple Romain. On lui pardonneroit une telle profuſion, s'il ne s'étoit pas avili par des baſſeſſes indignes d'un roi.

Pompée, ayant tout réglé en Arménie, marcha vers le nord de ce royaume à la pourſuite de Mithridate. Il battit les Albaniens & les Ibériens, peuples ſitués entre la mer Caſpienne & le Pont-Euxin, qui entreprirent de l'arrêter, & les obligea de demander la paix. Le Roi des Ibériens lui envoya un lit, une table & un trône, le tout d'or maſſif ; le priant de recevoir ces préſents pour gage de ſon amitié. Pompée les reçut, & les remit entre les mains des tréſoriers pour le tréſor public. Après avoir fait pluſieurs autres conquêtes & avoir ſoumis pluſieurs peuples barbares, le Général Romain voyant qu'il étoit impoſſible de ſuivre Mithridate dans le pays reculé où il s'étoit retiré, ramena ſon armée au midi. Comme il y avoit encore dans le Pont & dans la Cappadoce pluſieurs places fortes dont les gouverneurs étoient attachés à Mithridate, il jugea à propos d'y retourner pour les réduire.

Plut. in Pomp. pag. 637. Dion. Caſſ. l. 36. p. 28. Appian.

An. M. 3939. Av. J. C. 65.

Caine, ou la ville neuve, étoit la plus forte de toutes, & ce fut celle aussi qui fit le plus de résistance. Pompée la prit, & avec elle tous les trésors de Mithridate. On y trouva des mémoires secrets qu'il avoit dressés lui-même. Dans l'un de ces mémoires il marquoit les personnes qu'il avoit empoisonnées, entr'autres son propre fils Ariarathe. On y trouva aussi ses mémoires de médecine. Car, entre les autres qualités extraordinaires de ce Prince, il avoit celle d'être très habile dans la médecine. Ce fut lui qui inventa le contre-poison admirable qui porte encore son nom, & dont les médecins se sont si bien trouvés, qu'on l'emploie encore aujourd'hui avec succès.

Plin. l. 25. c. 2.

Vers ce temps-là il vint à Pompée des ambassadeurs de la part de Mithridate, qui étoit alors dans le royaume du Bosphore. Il demandoit la paix aux mêmes conditions qu'on l'avoit accordée à Tigrane. Pompée répondit qu'il vînt donc aussi en personne comme avoit fait Tigrane. Mithridate ne put consentir à une telle bassesse, & les négociations se rompirent. Le Roi se remit à faire des préparatifs de guerre avec autant de vigueur que jamais. Pompée, qui en eut avis, jugea à propos de se rendre sur les

lieux pour avoir l'œil à tout. Le Roi de Pont, qui étoit inépuiſable en reſſources & qui, loin de ſe laiſſer déconcerter par les plus grands revers, ſembloit reprendre un nouveau courage & de nouvelles forces, à chaque perte même qu'il faiſoit, conçut le deſſein d'une entrepriſe bien extraordinaire.

Dans le temps qu'on le croyoit perdu ſans retour, il forma le projet de traverſer la Pannonie, de paſſer les Alpes & d'aller attaquer les Romains dans l'Italie même, comme avoit fait Annibal. Il commençoit à ſe mettre en état d'exécuter cette grande entrepriſe, qui auroit donné bien de l'embarras aux Romains, lorſque ſon armée, excitée par Pharnace ſon fils, conſpira contre lui & élut Pharnace pour Roi. Alors Mithridate, étant abandonné de tout le monde, & voyant que ſon fils ne vouloit pas même lui permettre de ſe ſauver où il pourroit, ſe retira dans ſon appartement, & après avoir donné du poiſon à ſes femmes, à ſes concubines, & à celles de ſes filles qui étoient alors auprès de lui, il en prit lui-même : mais comme il vit que le poiſon n'agiſſoit pas aſſez promptement ſur lui, il eut recours à ſon épée ; & comme le coup qu'il ſe donna ne fut

Entrepriſe hardie de Mithridate.

Il ſe donne la mort.
AN. M. 3941.
Av. J. C. 60

pas ſuffiſant pour le tuer, il fut obligé de prier un ſoldat Gaulois de l'achever. Dion dit que ce fut ſon propre fils qui le tua.

Mithridate avoit régné ſoixante ans & en avoit vécu ſoixante-douze. Sa grande peur étoit de tomber entre les mains des Romains & d'être mené en triomphe. Pour prévenir ce malheur, il portoit toujours ſur lui du poiſon, afin de leur échapper par cette voie, s'il ne trouvoit point d'autre reſſource. L'appréhenſion qu'il eut que ſon fils ne le livrât à Pompée lui fit prendre la funeſte réſolution qu'il exécuta avec tant de promptitude. On dit communément que ce qui empêcha que le poiſon ne fît ſon effet ſur lui, étoit qu'il avoit pris tant de contre-poiſon, que ſon tempérament en étoit devenu à l'épreuve du poiſon. Mais on prétend que c'eſt une erreur, & qu'il eſt impoſſible de trouver un remede qui puiſſe produire un tel effet.

Caractere de ce Prince.

Telle fut la fin de Mithridate, prince, dit un Hiſtorien (1), dont il eſt difficile

(1) Vir, neque ſilendus, neque dicendus ſine curâ : bello acerrimus, virtute eximius: aliquando fortunâ, ſemper animo maximus : conſiliis dux, miles manu : odio in Romanos Annibal. *Vell. Paterc. lib.* 2. *cap.* 18.

de ſe taire & dont il eſt encore plus difficile de parler : plein de vivacité dans les guerres, diſtingué par ſon courage, très grand quelquefois par les faveurs de la fortune, & toujours par la fermeté inébranlable de ſon ame ; véritablement général par la prudence & le conſeil ; ſoldat par les coups de main hardis & périlleux ; un ſecond Annibal par ſa haine contre les Romains. Cicéron dit de lui, qu'après Alexandre, c'eſt le plus grand des Rois : *Ille Rex poſt Alexandrum maximus.* Il eſt bien certain que les Romains n'ont jamais eu de pareil roi en tête. On ne peut donc nier qu'il n'ait eu de grandes qualités. Mais quand on lui en ſuppoſeroit encore de plus brillantes, de plus grandes & en plus grand nombre, ſon nom ne peut être qu'en horreur, quand on conſidere les meurtres & les parricides ſans nombre dont il a ſouillé ſon regne ; & cette cruauté barbare qui ne reſpecta ni mere, ni femmes, ni enfants, ni amis, & qui ſacrifia tout à ſes ſoupçons & à ſon ambition.

Fin du quatrieme Volume.



TABLE

DES

LIVRES, CHAPITRES ET ARTICLES DU TOME IV

DE

L'ABRÉGÉ

DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE SEIZIEME.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

LIVRE DIX-HUITIEME.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

Livre Vingtieme.

Fin de la Table.